COURS ÉLÉMENTAIRE

DE

MALADIES DES FEMMES.

COURS ÉLÉMENTAIRE

DE

MALADIES DES FEMMES,

OU

Essai sur une nouvelle Méthode pour étudier et pour classer les Maladies de ce sexe.

Par Joseph-Marie-Joachim VIGAROUS,
Professeur à l'Ecole de Médecine de Montpellier, Médecin en chef de l'Hospice d'humanité, de la Société libre d'Agriculture du département de l'Hérault, de la Société médicale d'Emulation, etc.

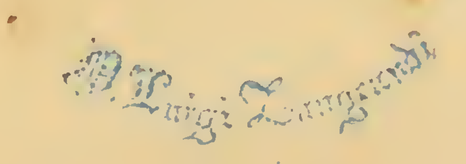
TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1801.





COURS ÉLÉMENTAIRE

DE

MALADIES DES FEMMES.

TROISIÈME ORDRE GÉNÉRAL.

Des lésions de la matrice comme viscère contenu dans le bas-ventre, et sujet à des déplacemens.

Le troisième ordre général traite des lésions de la matrice comme viscère contenu dans le bas-ventre, sujet à des déplacemens, abstraction faite de ses usages et des fonctions qu'il est appelé à remplir. Cet ordre est le moins étendu de tous, parce que la matrice est tellement fixée par ses ligamens et par le tissu cellulaire qui l'environne, que ses déplacemens sont en petit nombre. Je me bornerai même à parler de la hernie, de la chute et de la précipitation de matrice, parce que le relâchement partiel des ligamens qui procure la déviation du museau de tanche et de l'orifice, appartient de préférence à l'article de la stérilité; et en effet, communément il n'a pas d'autre inconvénient, et ne s'annonce à l'extérieur par aucun autre signe.

C'est donc dans ce seul article qu'il convient d'en parler, parce que cette déviation de l'orifice utérin constitue une des causes de stérilité ou d'impuissance de concevoir, qu'on observe chez certaines femmes ; impuissance qu'elles conservent jusqu'à ce qu'on ait remédié au vice organique dont elle tire son origine, et que l'art de guérir parvient quelquefois à détruire. Je traiterai même de la hernie, de la chute et de la précipitation de matrice, dans le même chapitre, sous le nom générique de déplacemens de la matrice, parce qu'en effet, ce sont différens degrés de la même maladie.

Déplacemens de la matrice.

Les déplacemens auxquels la matrice est sujette, par rapport à sa situation, à sa structure et à ses usages, sont, la chute, la descente, la sortie de la matrice, que les Arabes ont appelée *matricis præcipitatio*. Ils ont lieu lorsque ce viscère sort par la vulve de la femme, et présente au-dehors une tumeur plus ou moins volumineuse, ce qui arrive, non pas comme l'ont voulu certains auteurs, par la rupture des ligamens destinés à la soutenir, car alors il seroit impossible de la réduire et de la retenir, mais bien par le relâchement extrême de ces ligamens, dont l'élasticité et le ton sont perdus, et permettent à ce viscère de se déplacer et de tomber dans le vagin même et hors de la vulve.

La matrice présente différens degrés dans sa chute; tantôt ce n'est que son col qui sort de la vulve, tantôt son fond sort en même temps et entraîne le vagin; tantôt encore elle se renverse sur elle-même, de manière que toute la membrane interne sort par son orifice. Indépendamment de ce mode différent d'existence, le déplacement en masse du viscère a différens dégrés. Lorsqu'il n'est encore qu'au premier ou second degré, l'utérus descend plus ou moins dans le vagin, où l'on sent une tumeur piriforme, qui permet au doigt d'en parcourir le contour, et de sentir une ouverture placée en travers. D'autres fois ce viscère se précipite tout-à-fait au-dehors; il entraîne le vagin qui se retourne sur lui-même, et plusieurs viscères suivant la même route, contribuent à rendre la tumeur monstrueuse.

Cette tumeur est alongée et cylindrique; on aperçoit à son extrémité le museau de tanche et l'orifice par où s'échappe le sang menstruel; elle est, selon ses différens degrés, accompagnée d'un sentiment de pesanteur et d'un tiraillement très-incommode dans les reins, qui augmentent en marchant, mais qui diminuent et cessent par le repos; à mesure que la descente augmente et qu'elle s'éloigne davantage de sa place ordinaire, les tiraillemens augmentent, les malades éprouvent assez souvent une grande difficulté d'uriner, le ténesme survient; des douleurs vives se font ressentir dans la tumeur,

qui s'ulcère facilement à cause du frottement et de l'âcreté de l'urine qui l'arrose presque toujours.

Le renversement de la matrice est complet ou incomplet : lorsqu'il n'est qu'incomplet, le fond seul de la matrice passe par l'ouverture de son col et se fait sentir dans le vagin ; lorsqu'il est complet, tout ce viscère se retourne sur lui-même, passe par son orifice, entraîne une partie du vagin avec lui et sort de la vulve. Les causes les plus ordinaires de ce renversement sont la mauvaise méthode de faire l'extraction du placenta, soit que cette extraction se fasse avant le temps indiqué par la nature, soit qu'elle se fasse d'une manière trop brusque et trop violente.

Indépendamment de ces causes, il en est d'autres qui n'y ont aucun rapport et qui ont été ignorées, au rapport de Sabatier, par Ruisch, Mauriceau, Lamotte et autres, qui pensoient qu'il n'y avoit que l'extraction du placenta qui pût donner lieu au renversement de la matrice. Ce déplacement, dit Sabatier, leur sembloit impossible dans toute autre circonstance, tant parce que la matrice a beaucoup d'épaisseur et de solidité, que parce que le col de ce viscère est fort étroit et que son orifice est extrêmement resserré. Cependant il est prouvé par des faits incontestables, que cette maladie peut dépendre de causes internes et survenir indifféremment aux filles et aux femmes.

On peut mettre les polypes utérins au rang de ces

causes internes, parce qu'ils ont un pédicule implanté dans le fond de la matrice ; et que lorsque ce viscère est d'une contexture lâche et délicate, ils l'entraînent avec eux, quand ils prennent de l'accroissement et que leur pesanteur devient considérable, sur-tout dans un effort et par la compression réitérée des muscles du bas-ventre.

Les pertes de sang peuvent aussi produire la même maladie, tant parce qu'elles relâchent le tissu de la matrice, que parce qu'elles sont souvent accompagnées de douleurs très-vives qui déterminent le diaphragme et les muscles abdominaux à se contracter et à agir sur ce viscère de toute la force dont ils sont capables. Le poids énorme des viscères qui pèsent sur la matrice dans les personnes grasses et fort puissantes, est souvent encore une cause du renversement de la matrice.

Il est d'autres déplacemens de la matrice qui n'ont lieu que dans le temps de la grossesse, et qui conséquemment ne doivent pas être décrits ici ; mais il est un genre d'hernie de matrice que je ne dois pas omettre, quoiqu'il soit extrêmement rare et que nous n'ayons que très- peu d'observations de ce cas ; c'est l'hernie de la matrice qui se fait par les anneaux des muscles du bas-ventre. On en trouve un exemple dans Sennert, un autre dans Ruisch, et un troisième dans Fabrice de Hilden.

Une autre espèce de déplacement est le renversement du vagin, qui, selon qu'il est plus ou moins

considérable, peut aisément être confondu avec la descente de matrice. Sabatier prétend qu'il ne faut pas croire que ce renversement du vagin soit formé par celui de toutes ses tuniques; ce n'est, selon lui, que la plus intérieure qui se relâche peu à peu, se retourne pour ainsi dire sur elle-même, et sort enfin au-dehors sous la forme d'un bourrelet irrégulièrement plissé, au milieu duquel, si on y introduit le doigt, il est aisé de sentir le col de la matrice qui, pour lors, est situé plus bas qu'à l'ordinaire. Du reste, il est aisé de voir que cette maladie ressemble beaucoup à celle que nous avons décrite plus haut, et qu'elle reconnoît la même cause éloignée, savoir, le relâchement extrême de toutes les parties de la génération.

Hippocrate dit dans le second livre des maladies des femmes, que toutes les causes quelconques peuvent donner lieu à la descente de matrice, si ce viscère est en mauvais état; que le froid des pieds et des lombes, le saut, la terreur, la course sur un plan incliné peuvent la déterminer: *Porro omnis occasio uteros propellere potest si quid malè habeant. Nam et a frigore pedum ac lumborum et a saltatione et terrore, et lignorum sectione et cursu ad acclivem vel declivem locum et ab aliis multis propelluntur.* On voit par ce passage d'Hippocrate, qu'il croyoit que tous les grands efforts peuvent déterminer la chute de l'utérus et du vagin dans un certain état; et cet état n'est autre chose

que le relâchement des ligamens de la matrice, des membranes et du tissu cellulaire qui servent à retenir ce viscère; Mercatus y ajoute le relâchement et la déchirure même du péritoine.

Aristote prétend que cette maladie arrive aux femmes qui ont des desirs immodérés du coït, et qui éprouvent une trop longue abstinence: *Quibusdam coeundi desiderio, aut longiore veneris abstinentiâ uterum excidisse.* Mercatus est du sentiment d'Aristote, et prétend que cela arrive chez les filles privées d'homme; et que c'est à la descente de matrice qu'on doit attribuer le changement de femmes en hommes que rapportent les anciens. Sabatier prétend que ce qui a pu en imposer dans ce cas au point de faire prendre le change, c'est que le vagin, retourné sur lui-même et exposé à l'action de l'air, prend une couleur semblable à celle de la peau. C'est sans doute, dit-il, la raison pour laquelle plusieurs femmes attaquées de précipitation de matrice ont passé pour hermaphrodites aux yeux des personnes peu attentives.

Le premier soin du médecin doit être de s'assurer de l'existence de la maladie et de l'espèce de déplacement qui a lieu. Il est vrai qu'il existe peu de signes qui puissent faire distinguer le déplacement de la matrice de celui du vagin parvenu à son dernier période; elle en diffère cependant, en ce que la tumeur que forme la matrice a peu de dureté vers sa partie supérieure, qu'elle est communément

terminée par une extrémité étroite en manière de museau de tanche, et qu'on y apperçoit une ouverture en travers; au lieu que la tumeur formée par la chute du vagin, présente par-tout la même dureté, qu'elle est ordinairement plus large à son extrémité inférieure, et que l'ouverture qui s'y remarque est plus irrégulière.

Il existe des signes qui servent encore à faire distinguer le renversement de matrice, des polypes utérins avec lesquels nous avons dit plus haut qu'on pouvoit le confondre; et ces caractères sont, d'après Levret, que dans le cas de polype, quelque volumineux qu'il soit, comme ces tumeurs sont ordinairement mollasses, on peut passer le doigt tout autour, et pénétrer bien avant, parce que le vagin ne les recouvre pas: dans le cas du renversement incomplet, la tumeur passe à travers l'orifice de la matrice, qu'elle tient dilaté; elle est très-sensible et peut être réduite; au lieu que le polype de la matrice est ordinairement indolent, et n'est pas susceptible de réduction: enfin le polype diffère de la descente complète avec renversement total de son fond, en ce que la descente, parvenue à ce degré, entraîne la vessie urinaire et le vagin de manière à faire ensemble un col creux à l'entrée de la vulve qu'il bouche par continuité; au lieu que le polype le plus gros n'entraîne jamais la vessie, quoique sorti du vagin, et il a son col isolé dans cette gaîne.

Le traitement de cette maladie nous présente

trois indications principales à remplir : la première consiste à réduire les parties déplacées et à les remettre à leur place accoutumée ; la seconde, à les y retenir et à les y fixer ; la troisième enfin, à les y fortifier, afin d'éviter une rechute.

Pour remplir la première indication d'une manière convenable, il faut s'assurer si la vessie ne contient point d'urine, et s'il n'y auroit pas dans le rectum de matières endurcies ; s'il y en a, il faut les évacuer aussi-tôt ; car la matrice se trouvant placée entre ces deux viscères lorsqu'ils sont pleins d'excrémens, ils sont dans un état de tension qui s'oppose à la réduction de la matrice. Si la tumeur est dure, tendue, enflammée, il faut la ramollir, et résoudre l'inflammation au moyen des adoucissans et des antiphlogistiques. Ces premiers soins une fois remplis, il faut mettre la malade dans une position convenable, le bassin relevé et les genoux pliés. Hippocrate recommande d'attacher les pieds à une échelle, de manière que la tête soit en bas ; mais cet appareil ne convenant pas à nos mœurs, et ayant quelque chose de rebutant pour les femmes, il devient inutile de s'en servir, puisque nous pouvons remplir l'objet que se propose Hippocrate d'une autre manière.

Lors donc qu'on a placé sa malade, et qu'on a remédié à tous les accidens, soit de la tumeur, soit des parties voisines ; qu'on a employé les lavemens, les fomentations, il ne reste, pour remplir la pre-

mière indication curative, qu'à faire la réduction des parties déplacées. On y parvient facilement lorsqu'il y a relaxation ou descente seulement de matrice, en pressant doucement la tumeur avec les doigts, et à différens intervalles, et par la seule opération du taxis; la malade ne ressent aucune douleur pendant cette réduction, et souvent même la situation suffit pour l'opérer.

La précipitation de matrice ou bien l'issue de la matrice hors la vulve avec les parties qu'elle a entraînées, ne présentant pas la même facilité pour la réduction, le grand nombre de parties qu'elle entraîne avec elle, et le gonflement qui y survient quelquefois, rendent cette opération presqu'impossible. Il faut pour lors y disposer les parties par les remèdes généraux, par une situation favorable qu'on fera garder à la malade, plus ou moins de temps. La saignée au bras est quelquefois nécessaire; l'application sur la tumeur de compresses trempées dans une décoction émolliente et résolutive qu'on doit avoir soin de renouveler souvent; une diète très-sévère, amènent les conditions nécessaires pour opèrer la réduction, qu'il faut cependant tenter de temps en temps, en observant de ne pas trop fatiguer la malade.

Les anciens conseilloient, pour faire cette opération, de s'envelopper les doigts avec un linge fin, de crainte d'endommager la matrice dans les différens mouvemens nécessaires pour la replacer; mais

Sabatier regarde cette crainte comme chimérique, puisqu'il est évident que les doigts nus présentent une surface assez unie pour ne pas craindre de fâcheuses impressions ; d'ailleurs, il y a beaucoup moins de facilité à opérer suivant cette méthode, qui ôte l'avantage du toucher et empêche de sentir les progrès de l'opération.

On ne peut user de trop de promptitude pour réduire la matrice renversée, parce que, lorsque le renversement est complet, est que la réduction n'a pas été faite à temps, elle devient impossible, dans ce cas le col de la matrice se resserre avec beaucoup de force ; et alors on peut avoir la douleur de voir périr les malades après des syncopes prolongées, après des douleurs incroyables, et souvent par l'hémorragie, l'inflammation et la gangrène.

La seule ressource qui reste dans ce cas, et qui puisse faire conserver l'espérance de sauver la vie à la malade, c'est de faire l'extirpation de la matrice. Roussel, dans son livre *de Partu Cœsareo*, donne plusieurs observations, desquelles il conste que cette opération a été tentée avec beaucoup de succès. Roderic a Castro assure qu'on peut la faire sans danger. Aëtius, et Paul d'Egine avant tous, l'avoient recommandée. Primerose la conseille ; et on trouve dans Platerus une très-belle observation dans laquelle cette opération ayant été pratiquée sur une femme attaquée de gangrène à la matrice, non-seulement cette femme survécut, mais fut en-

core sujette à l'écoulement menstruel, qui s'établit par l'anus; quoique Sabatier en regarde l'issue comme très-douteuse, il la conseille cependant, puisqu'il assure que sans elle la perte des malades est certaine.

Tels sont les objets qu'on a en vue en remplissant la première indication; ils consistent à remettre en place les parties déplacées, par tous les moyens que l'art peut nous fournir; et à extirper la matrice dans les cas où l'art est insuffisant, et lors sur-tout qu'elle est attaquée de gangrène.

La seconde indication que nous avons à remplir, c'est de contenir les parties, et de les fixer à leur place. Lors donc qu'on est parvenu à faire la réduction, on changera l'attitude de la malade, on la fera mettre dans une position horizontale, les jambes étendues et approchées, bien entendu qu'il faut faire usage de fomentations astringentes, pour redonner aux parties le ton qu'elle sont perdu par l'effet de la distension.

Il est des cas où l'application de ces topiques peut suffire; c'est lorsque la descente est peu considérable, et que la matrice n'est que tombée dans le vagin ou vers la vulve; mais dans les cas que les auteurs appellent précipitation, où la matrice et le vagin lui-même sortent de la vulve et entraînent d'autres parties, il faut des moyens coercitifs plus puissans et qui opposent de la résistance à la pression considérable des parties; les pessaires nous

offrent un secours efficace. Ces pessaires doivent avoir la figure d'un anneau applati sur les deux faces et percé dans son milieu pour recevoir le col de la matrice et permettre l'écoulement des règles : on les fait d'or, d'argent, d'ivoire. Sabatier préfère ceux qui sont faits de liége et recouverts d'une couche de cire comme sujets à moins d'inconvéniens ; cependant il faut les renouveler souvent, de crainte qu'ils ne se pourrissent et n'occasionnent des accidens fâcheux. On a vu des inflammations du bas-ventre et des fièvres putrides occasionnées par un de ces pessaires de liége, revêtu de cire, qui s'étoit pourri dans le vagin.

On a imaginé différens pessaires, que vous trouverez décrits dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie; mais ils ont tous plus ou moins d'inconvéniens : un des moyens les plus sûrs, d'après Sabatier, pour remédier au défaut des pessaires ordinaires, c'est d'appliquer, après la réduction des parties, une éponge ou compresse forte à l'entrée du vagin, et de la retenir au moyen d'un bandage à ressort. Cette espèce de pessaire paroît n'être autre chose que la zône d'Hippocrate, perfectionnée et augmentée d'un ressort ; elle n'en diffère que par-là ; car Hippocrate vouloit qu'on ajoutât au bandage un corps ovale qu'il introduisoit dans le vagin, imbibé d'huile et d'onguens astrigens. La troisième indication qui nous reste à remplir, c'est de redonner du ton aux organes, et d'obvier au

relâchement de toutes ces parties; on obtiendra cet effet par l'usage des fortifians, tant internes qu'externes ; les fomentations astringentes, l'inspersion de l'eau froide, les bains de siége dans l'eau froide, et une diète fortifiante et corroborante doivent concourir à la remplir.

QUATRIÈME ORDRE GÉNÉRAL.

Des lésions de la matrice comme organe destiné à la conception, à la nourriture et à l'exclusion du fœtus.

Jusqu'ici nous avons vu la matrice jouer un rôle très-actif dans la production des maladies qui attaquent le sexe féminin; nous avons observé que dans le premier ordre elle est le siége, quelquefois la cause, et que souvent elle reçoit l'effet des affections diverses qui y sont renfermées; que dans le second ordre, elle étoit la cause et quelquefois le siége des maladies qui y sont comprises; qu'enfin, dans le troisième, elle reçoit l'effet des différens agens qui la précipitent de sa place ordinaire.

Le quatrième ordre embrasse toutes les affections provenant des lésions de la matrice, considérée comme organe essentiel, destiné par la nature à la conception, à la nourriture et à l'exclusion du fœtus, c'est-à-dire, comme organe appelé à exécuter la plus haute comme la plus importante des fonctions, celle de la reproduction de l'espèce. Dans cet œuvre, si intéressant pour le genre humain, les deux sexes concourent chacun pour ce qui lui est propre; mais le résultat de leur union, mais

le produit de la conception est reçu par la femme, et la série des actes destinés à la nourriture, au développement et à l'exclusion du nouvel être, lui appartient exclusivement, et devient pour elle une source féconde de maladies. C'est dans la matrice qu'est déposé ce produit, qui a déjà reçu le type primordial de l'espèce ; c'est dans sa cavité qu'il reçoit les substances propres à son développement et à sa perfection ; c'est par ses tuniques musculaires qu'elle concourt à son exclusion ; c'est enfin par une suite de ces différens actes qu'a lieu la lactation.

De ces différens points de vue, j'ai divisé toutes les maladies comprises dans cet ordre en quatre grandes divisions ou sections : la première section renferme les maladies qui ont rapport à la conception ; la seconde comprend les maladies de la grossesse ; la troisième, celles qui accompagnent et suivent l'accouchement ; et la quatrième, les maladies relatives à la lactation.

La première section renferme les maladies qui ont rapport à la conception ; celle-ci est empêchée ou dépravée, ce qui donne deux chapitres : le premier, de la conception empêchée, traite de la stérilité naturelle, de la stérilité par comparaison, de la stérilité morbifique, de la stérilité temporaire, et de l'impuissance virile ; le second, de la conception dépravée, nous donne la conception monstrueuse, la mole, la fausse grossesse.

Dans la seconde section sont rangées les maladies suivantes qui accompagnent la grossesse : l'appétit dépravé, le dégoût des alimens, les nausées et le vomissement, la douleur du ventre, la toux, la palpitation du cœur, la syncope, la suppression de l'urine et des selles, la diarrhée, l'enflure des jambes, les flux sanguin. et aqueux, l'odontalgie ou douleurs des dents, les envies, les maladies aiguës survenant à la grossesse.

La troisième section est celle des maladies qui accompagnent et suivent l'accouchement ; nous y trouverons décrits l'accouchement naturel, le fœtus mort, l'avortement, l'accouchement laborieux et difficile, la mole après l'accouchement, les douleurs qui lui survivent, les hémorragies, les différens accidens qui arrivent aux lochies, les fièvres aiguës, la fièvre de lait, la fièvre puerpérale, la diarrhée puerpérale, le vomissement, la pleurésie, l'inflammation du bas-ventre, la mélancolie, le délire, l'épilepsie, l'œdème des pieds et des mains, l'inflammation de la matrice, les rides et gerçures après l'accouchement.

Dans la quatrième, des maladies relatives à la lactation, sont rangées les affections suivantes : le défaut de lait, la concrétion du lait, poil de lait, *morbus pilaris*, les vices du lait, les dépôts laiteux des mamelles, l'inflammation de ces organes, les métastases laiteuses, &c.

PREMIÈRE SECTION.

Maladies qui ont rapport à la conception.

Cette section renferme deux chapitres : le premier se rapporte à la conception empêchée ; le second, à la conception dépravée.

CHAPITRE PREMIER.

Conception empêchée.

Dans ce chapitre, je traite de la stérilité naturelle, de la stérilité par comparaison, de la stérilité morbifique, de la stérilité temporaire, et de l'impuissance virile.

DE LA STÉRILITÉ.

Nous avons dit au commencement de cet ouvrage que l'objet final des femmes étoit la génération. La génération consiste dans la conception, la gestation et l'accouchement. Pour que la conception ait lieu, il faut que la semence du mâle soit reçue, retenue et actilisée par une faculté propre, inhérente à la matrice. L'humeur séminale ne peut être actilisée que dans l'organe destiné à la recevoir ; par-tout ailleurs elle perd ses vertus proli-

fiques. La conception peut être lésée de plusieurs manières, ou elle est empêchée dans la stérilité, ou elle est diminuée dans la conception rare et difficile, ou elle est dépravée, quand au lieu d'une véritable conception, il se forme une mole, un monstre ou quelque chose d'hétérogène.

La stérilité étoit un vice odieux aux anciens; les femmes stériles étoient en grand déshonneur, comme on peut s'en convaincre par divers passages de l'écriture. Les Grecs ont désigné cet état de la femme sous le nom d'αφορια, αθηκνια, αγονια. Galien en parle sous le nom d'ατοκια. La stérilité n'est autre chose que l'impuissance absolue dans la femme qui jouit des approches de l'homme, de concevoir, au temps et à l'âge prescrits par la nature. Selon quelques médecins, pour établir l'existence de cette maladie, on doit avoir égard aux circonstances suivantes: il faut en premier lieu, que les femmes jouissent d'une santé parfaite et soient douées d'un bon tempérament; en second lieu, qu'elles soient sujettes à l'évacuation menstruelle, dont l'ordre et la durée soient invariables, et dont la couleur, la quantité, la qualité et la consistance de la matière conservent un juste équilibre.

Ces prétentions ne sont pas fondées, car on voit tous les jours nombre de femmes, jouissant de toutes ces conditions, demeurer stériles; tandis que beaucoup d'autres, d'un tempérament foible, viciées et surchargées d'humeurs, ne laissent pas

d'être fécondes. On rencontre aussi des femmes qui n'ont jamais eu d'évacution menstruelle, des nourrices chez la plupart desquelles les menstrues n'ont pas lieu, et d'autres femmes chez lesquelles cette évacuation est peu considérable et très-irrégulière, donner des preuves de fécondité.

Ainsi je pense, avec Scardona, que pour établir l'existence de la stérilité, on ne doit considérer que l'âge de la femme et l'occasion qu'elle a de voir des hommes. Si donc une femme se trouve dans l'âge fixé par la nature pour la conception, âge que le climat fait varier à l'infini, mais que dans le nôtre nous pouvons fixer de quinze à cinquante ans, si cette femme est unie à un homme bien constitué, qui dans l'acte vénérien éjacule suffisante quantité d'humeur prolifique, et qu'elle ne conçoive pas, nous dirons, avec Ettmuller, que cette femme est stérile, jusqu'à ce qu'un effort de la nature, une révolution opérée dans sa manière d'être, ou le secours de l'art venant à enlever les obstacles qui s'opposoient à sa fécondité, elle cesse d'être stérile. On voit, d'après cela, que le mot stérilité ne désigne pas seulement le défaut de conception, mais encore l'impuissance de concevoir, et les obstacles qui s'opposent à la conception, comme l'a observé Rivière.

D'après ces notions préliminaires, nous admettrons, avec Rodericus a Castro, quatre espèces de stérilité : la première, qui vient d'un vice naturel,

ou connu, *sterilitas naturalis;* la seconde, qui vient de ce que la femme n'a pas l'homme qui lui convient, *sterilitas per collationem;* la troisième, qui résulte d'un état maladif et d'une grande variété d'affections, *sterilitas morbosa;* la quatrième espèce est celle des femmes qui, après un ou deux enfans, deviennent stériles; ou bien des femmes qui le sont quelque temps, après lequel elles deviennent fécondes, *sterilitas ad tempus.* Nous parcourrons ces quatre espèces de stérilité qui appartiennent aux femmes, ensuite nous dirons quelque chose sur la stérilité particulière aux hommes, qui est plus spécialement connue sous le nom d'impuissance.

Stérilité naturelle.

Pour que la conception ait lieu et que l'embryon soit formé, il faut que l'humeur prolifique soit reçue dans la matrice, et qu'elle y soit échauffée et actilisée par l'action de cet organe. Si la semence n'est pas reçue, ou bien si l'ayant été elle n'est pas échauffée et actilisée, il y aura stérilité, qui, dans ces circonstances, dépendra de plusieurs causes : ces causes seront organiques, ou elles dépendront de la lésion de l'action propre de la matrice.

Les causes organiques sont de plusieurs genres, elles comprennent toutes celles qui peuvent s'opposer à l'intromission de la semence : savoir, l'âge encore tendre, qui fait que les parties ne peuvent

pas admettre le membre viril, l'imperforation naturelle ou accidentelle des organes de la génération ; la déviation de la bouche de la matrice provenant du relâchement ou de la constriction partielle de ses ligamens.

Les causes qui dépendent de la lésion des fonctions de la matrice sont celles qui consistent dans la présence d'humeurs séreuses et lymphatiques qui abreuvent ce viscère, lui enlèvent toute son action ; c'est cet état de froideur et d'humidité dont parle Hippocrate, et un trop grand degré d'obésité.

Nous avons compris parmi les causes qui s'opposent à l'introduction de la semence, l'âge encore tendre, dans lequel, selon Rivière, les parties génitales étant trop étroites, ne peuvent pas admettre le membre viril, ou si elles l'admettent, ce n'est qu'avec de grandes douleurs. Mais Mauriceau prétend qu'il est faux que les femmes ne puissent pas concevoir sans l'intromission du membre viril ; il rapporte, à l'appui de son opinion, plusieurs observations de jeunes filles d'un tempérament ardent, qui, en jouant avec de jeunes gens auxquels elles ont accordé plus de privautés qu'elles ne l'auroient dû, et trompées par les apparences, se sont trouvées enceintes, quoiqu'elles n'eussent pas permis réellement l'introduction du membre viril. Cet habile accoucheur voit la possibilité de la chose dans ce qu'au moment de l'acte, l'utérus se portant vers l'orifice extérieur du vagin, a pu recevoir la se-

mence qui s'éjaculoit avec force, et donner lieu à la conception : il a trois observations sur ce fait qui présentent tous les degrés de l'authenticité.

Les femmes qui ont la matrice ou les organes extérieurs de la génération fermés, sont nécessairement stériles. J'ai déjà traité de l'imperforation dans le premier volume de cet Ouvrage, et nous avons remarqué que les ouvertures sexuelles sont obstruées de plusieurs manières : ou cette imperforation se trouve vers l'orifice interne de la matrice, ou vers son col, ou elle arrive vers l'orifice externe de la vulve. Toutes ces parties peuvent être fermées, ou par une membrane qui obstrue les passages, ou par l'effet d'une plaie ou d'un ulcère, dont les bords, en se cicatrisant, se sont réunis.

Une autre cause organique de la stérilité naturelle, c'est la déviation de l'orifice de la matrice, relativement à la direction du vagin ; cette déviation varie selon le lieu vers lequel se trouve porté cet orifice ; il peut l'être ou à droite ou à gauche, ou en arrière et vers le rectum, par l'effet de la rétraction naturelle des ligamens qui la tiennent suspendue, ou du relâchement de ces mêmes ligamens ; ainsi l'orifice de la matrice regardera le côté droit, si les ligamens du même côté sont plus courts ; pareille chose arrivera, si les ligamens gauches sont dans un état de relâchement, *et vice versâ.*

Hippocrate parle de la compression exercée sur l'orifice de l'utérus par la trop grande obésité de

l'épiploon, comme cause de stérilité : *Quœ prœter naturam crassœ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur et priusquam extenuetur non concipiunt.* Mauriceau ne croit pas que cette compression soit une cause de stérilité, parce qu'il y a des positions dans l'acte vénérien où cette compression n'existe pas.

La stérilité n'est pas toujours due à des vices d'organisation ; il est beaucoup de femmes chez lesquelles ces vices n'existent pas, et qui cependant sont stériles ; souvent l'orifice de la matrice est ouvert, il reçoit la semence du mâle, et malgré cela cet organe se trouve hors d'état de remplir ses fonctions, et la conception n'a pas lieu. Hippocrate désigne en peu de mots les causes de cet état de la matrice, dans l'aphorisme 60 de la section v : *Quœ frigidos et densos habent uteros, et quœ prœhumidos habent non concipiunt ; extinguitur in ipsis genitura, et quœ plus œquo siccos et adurentes, nam alimenti defectu semen corrumpitur.* Les femmes qui ont l'utérus froid, dense et trop humide, ne conçoivent pas ; la faculté de concevoir est éteinte en elles ; celles qui l'ont sec et brûlant sont dans le même cas, parce que la semence se corrompt par le défaut de nourriture.

Cette froideur dont parle Hippocrate n'est pas celle qui caractérise ordinairement certaines femmes, qu'aucun desir, qu'aucun appétit naturel n'appelle vers l'acte vénérien, et qui même n'éprouvent

aucun plaisir; car nous voyons très-souvent des femmes qui, de leur propre aveu, sont dans ce cas, et qui donnent journellement des preuves de la plus grande fécondité. Cette froideur se rapporte totalement aux organes générateurs, et non au tempérament; elle indique le peu d'action de la matrice, le peu d'aptitude qu'elle a à développer le germe. Ce défaut a sa source dans l'atonie même de cet organe, dans le relâchement naturel des membranes qui entrent dans sa contexture propre, dans l'afflux naturel d'humeurs aqueuses, comme dans le tempérament pituiteux et dans un état cachectique, et enfin dans certains rapports qui nous échappent.

Par un effet contraire, les femmes d'un tempérament brûlant, les femmes trop lascives, sont sujettes à la stérilité par la chaleur et par la sécheresse extrême des organes de la génération, qui sont presque toujours dans un état de spasme trop violent pour permettre au germe de se développer et de recevoir la nourriture et le degré d'action nécessaire à son accroissement; dans ce cas, la lésion de la matrice tient à un excès d'action; dans l'autre, elle a sa source dans le défaut d'action du même organe.

Dans des temps d'ignorance et de superstition, on attribuoit la stérilité à certaines substances, à des enchantemens, aux filtres, aux maléfices et à des sortiléges; on trouve même de nos jours de

bonnes femmes qui ont cette croyance. Je vous en parle dans le dessein, non pas de la réfuter sérieusement, mais pour vous prémunir et vous mettre en garde contre les absurdités de tout genre qu'on ne manquera pas de vous débiter dans le cours de votre carrière médicinale. L'opinion sur la propriété attribuée aux fèves, de procurer la stérilité, est très-ancienne; elle remonte au temps de Pythagore, qui en avoit interdit l'usage. Apollonius prétend que les coques ou enveloppes des fèves, mises auprès des plantes, les empêchoient de féconder. Le préjugé vulgaire qu'on rencontre parmi les femmes, contre l'usage interne de l'huile de jayet, est porté à son comble, même de nos jours; on prétend que l'usage de ce médicament procure à coup sûr la stérilité, et qu'un médecin n'en doit jamais donner à une femme sans l'aveu de son mari. C'est cependant un remède très-recommandé dans le cas d'affection hystérique. Il est encore nombre d'autres substances contre lesquelles il existe des préjugés très-forts, telles que l'*agnus castus*, la laitue, le camphre, le nitre à haute dose, l'os du cœur du cerf, le saphir; mais tous ces préjugés sont fondés sur des propriétés occultes qu'il seroit difficile d'expliquer et de prouver.

Je ne nie pas qu'il ne puisse exister des substances capables d'un effet spécifique sur les organes générateurs; l'analogie nous en démontre la possibilité. Nous voyons en effet que les mouches can-

tharides portent spécifiquement sur les voies urinaires; le tartre stibié, qui ne fait aucun effet sur la conjonctive, porte son action principale sur les organes digestifs. Mais en fait de substances propres à détruire les sources de la fécondité, il faut être très-difficile; et j'avoue que pour ajouter foi à de pareilles propriétés, il me faudroit des expériences authentiques et des preuves plus claires que le jour. En attendant, je suis autorisé à regarder comme controuvé tout ce qui a été dit des substances propres à occasionner la stérilité.

Après avoir passé en revue les causes probables de la stérilité naturelle, nous avons à explorer les signes qui l'accompagnent. Cette recherche est très-difficile pour le médecin, parce que souvent les signes en sont peu apparens et échappent facilement à notre observation : le meilleur et le plus sûr, dans ces cas épineux, est d'en croire au rapport des femmes qui sont attaquées de ce vice naturel. Les anciens avoient senti, comme nous, l'embarras de cette recherche et la difficulté d'arriver à d'heureux résultats; ils avoient en conséquence imaginé de soumettre ces femmes à des épreuves capables de leur dévoiler la vérité. Aristote et Hippocrate donnent là-dessus certains préceptes et conseillent certaines pratiques, dont l'effet me paroît tout au moins incertain : *Si mulier*, dit ce dernier, *non concipit, scire autem velis an concepturæ sit, pannis circumtectam inferne suffito ;*

si odor videatur per corpus viæ ad nares et os, scite quod ipsa non ex se ipsâ sterilis est; nam si odorem non sentiat, haud dubiè densum, obstructum, intemperatum insigniter uterum esse necesse est. Lorsqu'une femme ne conçoit point, et qu'on veut savoir si elle concevra, enveloppez-la de linge et parfumez-la par-dessous; si l'odeur parvient à travers le corps vers le nez ou la bouche, sachez qu'elle n'est pas stérile par elle-même; dans le cas contraire, elle a, à coup sûr, l'utérus épais, obstrué et intempéré.

D'après ce précepte, les auteurs ont conseillé les fumigations avec la myrrhe, l'encens, le storax, le galbanum, la résine et autres substances aromatiques et odorantes, qu'on a fait passer à l'aide d'un entonnoir. On a tenté encore d'autres épreuves tout aussi fautives, et qui n'ont pas plus éclairé le médecin, telles que de mettre de l'orge à macérer dans l'urine; si au bout de dix jours il vient à végéter, c'est un signe de fécondité; s'il ne végète pas, il annonce la stérilité. Je ne finirois pas si je voulois vous réciter toutes les expériences de ce genre qui ont été tentées; vous serez étonné de la candeur et de la bonne foi avec laquelle la plupart des auteurs vous donnent leurs formules; mais vous saurez les apprécier à leur juste valeur.

Roderic a Castro prétend que la stérilité naturelle se reconnoît à la voix qui est dure, rauque et forte, aux poils rudes, noirs et épais. Il est certain

que ce genre de voix est l'annonce d'un tempérament brûlant, et désigne presque toujours des femmes lascives, comme l'a bien observé Buffon lorsqu'il dit, que les femmes qui ont la voix forte sont soupçonnées d'avoir du penchant à l'amour. Dans celles-ci, l'excès de chaleur étouffe et corrompt le germe et l'empêche de se développer.

Le meilleur moyen de reconnoître les signes de la stérilité naturelle, d'après Primerose, c'est d'en rechercher les causes : si nous voyons une femme, bien constituée d'ailleurs et qui ne conçoive pas, nous avons lieu de soupçonner quelque vice organique; il faut observer par tous les moyens possibles si l'orifice de la matrice n'est point dévié de sa position ordinaire; les matrones, les sages-femmes, les accoucheurs peuvent facilement s'en appercevoir, en introduisant le doigt soit dans le vagin, soit dans le rectum.

Il n'en est pas de même des lésions de l'action propre de la matrice; celles-là ne sont point du ressort des sens, et nous ne pouvons les reconnoître que par les différentes circonstances qui accompagnent le tempérament des femmes, leur manière d'être, leurs habitudes, leurs passions et leurs mœurs. Si nous trouvons une femme trop lascive, une femme ardente, nous n'aurons pas de peine à nous convaincre qu'un excès d'action dans la matrice, un trop grand degré de chaleur, s'opposent à la conception, en détruisant et suffoquant les

principes les plus actifs de la liqueur séminale. Si au contraire nous avons à examiner une femme froide, phlegmatique, nous aurons lieu d'attribuer la stérilité à la foiblesse de cet organe et à sa froideur naturelle, qui s'oppose au développement des germes. Telle est la manière de se rapprocher le plus qu'il est possible de la vérité ; toute méthode *à priori* ne pouvant pas nous conduire à des résultats positifs.

Aristote paroît insinuer que la stérilité naturelle n'est pas susceptible de guérison. Hippocrate prétend aussi qu'on ne doit pas en tenter la cure. Mercatus pense la même chose : *Sterilitati ingenitæ manus curatrices non adhibendæ ;* ce qui, je crois, est hors de doute pour la stérilité qui reconnoît pour cause certains vices organiques sur lesquels l'art ne peut rien, comme, par exemple, l'obstruction naturelle, le *densum uterum* d'Hippocrate; mais je ne crois pas qu'il en soit de même de celle qui provient de l'excès ou du défaut d'action de la matrice, et de certains vices organiques légers, tels que la déviation de l'orifice. Ce n'est pas que cette cure ne soit très-difficile, de l'aveu de tous les auteurs ; mais je ne crois pas indigne du médecin de la tenter. Les vices de conformation extérieurs, tels que l'imperforation de la vulve, sont très-guérissables ; il n'en est pas de même de l'imperforation de l'orifice de la matrice, qu'aucun

moyen connu n'a pu encore guérir, d'ailleurs son existence échappe à toutes nos recherches.

Le traitement qui convient à cette espèce de stérilité doit être fondé sur la nature des causes dont elle tire son origine, en ayant toujours égard à l'âge, au tempérament et à l'habitus du corps. Ainsi, il est évident que le traitement qui convient à la stérilité, qui provient d'un excès d'action de la matrice, n'est point applicable à celle qui a sa source dans le défaut d'action de cet organe. De même les moyens de curation employés dans ces deux circonstances ne sont pas indiqués, lorsque c'est un vice organique qui donne lieu à la stérilité naturelle. Il faut donc diriger la méthode curative vers les causes de cette maladie, et la varier autant que celles-ci présenteront de variétés.

Aristote prétend qu'il faut amaigrir les femmes trop grasses et engraisser les femmes maigres; mais il ajoute que les maigres sont plus fécondes que les grasses, parce qu'elles ont l'humeur séminale plus cuite et les voies plus libres : il est certain que si la stérilité provient du trop d'obésité, il faut chercher à remédier à la cause en supprimant les alimens, en ordonnant un régime sévère, en faisant faire d'abord des exercices modérés à pied, qu'on augmentera graduellement, en favorisant les évacuations de tout genre, tant par les moyens naturels que par les moyens artificiels; les diurétiques, les

purgatifs, les emménagogues, administrés sagement et avec prudence, sont indiqués.

Si la stérilité vient de trop de maigreur, il faut employer un régime humectant et nutritif, donner des alimens succulens, conseiller le repos pendant la digestion; vous savez que dans le repos la nutrition se fait mieux, que le sommeil la favorise, et que les animaux s'y abandonnent, par une espèce d'instinct, après leurs repas. Chez les enfans, qui ont besoin d'être nourris et de croître, le sommeil est plus naturel que la veille; c'est ce qui avoit fait dire à Aristote : *Facultas quæ nutrit munus suum melius consopitis quam vigilantibus animantibus absolvit.* La faculté qui nourrit remplit mieux cette fonction dans les animaux qui dorment que dans ceux qui veillent. Comme il est plus difficile de donner l'embonpoint que de le faire perdre, on usera de tous les moyens connus; on doit toujours avoir égard à l'état des forces digestives; si l'estomac est foible, il ne faut donner que des alimens de facile digestion, les substances les plus animalisées, les gelées, la chair de jeunes animaux, le lait. Le chancelier Bacon prescrivoit les bains de lait chez les personnes émaciées et dans lesquelles la force digestive étoit éteinte; il faut multiplier les repas et les faire petits, et ne recommander l'exercice et la dissipation qu'après la digestion.

Si la stérilité naturelle vient d'un vice organique,

il faut, comme nous l'avons dit plus haut, s'assurer, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, de son existence; je vous ai déjà averti de l'insuffisance des moyens médicinaux pour combattre la stérilité qui vient d'un vice organique; il ne faut cependant en négliger aucun. On peut s'assurer du déplacement de l'orifice de la matrice, au moyen d'un instrument qu'on appelle *speculum uteri;* mais il est rare que les femmes veuillent se soumettre à ces sortes d'examen; quoi qu'il en soit, si l'on voit la possibilité de changer la direction de cet orifice dévié et de le contenir dans sa position naturelle par des moyens mécaniques, il faut le faire; les pessaires de différentes formes peuvent quelquefois remplir les intentions curatives; on donne à ces pessaires quelques propriétés médicamenteuses, sur-tout lorsqu'il est nécessaire de remédier au relâchement des ligamens de la matrice. Je connois une jeune femme très-desireuse d'avoir des enfans, et qui, après plusieurs années de mariage, n'en avoit point encore obtenu; elle se détermina à se faire visiter, et l'on s'apperçut que l'orifice de la matrice étoit dévié par l'effet du relâchement des ligamens d'un côté; elle fut traitée au moyen de pessaires faits exprès, qu'on chargeoit de substances aromatiques et fortifiantes, et par les injections toniques qu'on avoit soin de diriger du côté affecté; les bains locaux froids ne furent pas négligés, et

cette méthode obtint tant de succès, qu'elle est devenue mère de plusieurs enfans.

L'imperforation de la vulve se guérit facilement au moyen d'une incision et des moyens contentifs, qui empêchent la réunion des bords de la plaie; quoique ces cas soient rares, on en trouve quelques exemples dans les auteurs, et principalement dans Fabricius, qui, entr'autres, cite celui d'une fille de treize ans, qui fut en grand danger, parce qu'elle n'avoit point d'ouverture par où l'évacuation menstruelle pût s'établir, et qui fut non-seulement guérie par l'incision, mais devint encore propre à la génération. Il n'en est pas de même de l'imperforation naturelle de la matrice; nous pouvons hardiment la regarder comme incurable; car quand même on pourroit y porter les secours de la main, quel homme seroit assez hardi pour inciser un organe si sensible? Quel seroit celui qui voudroit prendre sur lui, sans l'apparence même du succès, de donner lieu aux plus funestes accidens, qu'il ne dépendroit pas de lui d'arrêter?

La stérilité naturelle qui dépend du défaut ou de l'excès dans l'action propre de la matrice, quoique présentant de grandes difficultés pour la cure, n'est cependant pas incurable; on doit diriger les moyens thérapeutiques vers la cause; il faut combattre le trop d'action de la matrice, comme il faut remédier à sa débilité. Si donc nous voyons une femme qui porte tous les caractères d'un tempéra-

ment brûlant, et que nous ayons lieu de soupçonner par toutes les circonstances concomitantes, que la stérilité ne vient chez elle que de l'action trop grande de la matrice, que de la chaleur et de la sécheresse extrême de cet organe, il faut employer tout ce qui peut tendre à tempérer les parties, à les ramollir : les bains, les tempérans, les rafraîchissans, les humectans, les adoucissans ; un régime délayant, tempérant et rafraîchissant ; les eaux légèrement acidulées, les émulsions, les infusions ou décoctions émollientes, les demi-bains, les embrocations : je crois sur-tout que la manière de vivre doit marcher à côté des moyens curatifs.

Ces femmes ont besoin de dissipation ; on écartera d'elles avec beaucoup de soin tout ce qui peut allumer leur imagination et augmenter le délire de leurs sens : l'air de la campagne leur convient éminemment, les exercices modérés ; on leur choisira des habitations dans des lieux élevés où l'air est plus rare et plus pur. Ecoutons un moment ce que dit sur cet objet Jean-Jacques : « En effet, dit-il, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légéreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées ». Et plus loin il ajoute : « Tous les desirs trop vifs s'émoussent, ils

perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux ; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce, et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé ; et je suis surpris que les bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale». On conçoit facilement comment un régime rafraîchissant, les exercices modérés et l'air pur de la campagne, peuvent, en agissant simultanément, concourir à réprimer la chaleur et l'action trop forte de la matrice et amener la fécondité ; mais il faut qu'ils soient long-temps continués.

La stérilité qui vient de la froideur et du défaut d'action de la matrice, doit être combattue par une méthode toute contraire : je crois qu'on peut rapporter à cette espèce, la stérilité de la femme du roi Henri second, qui duroit depuis dix ans, et que l'illustre Fernel parvint à guérir. Ce savant médecin conseilla au roi de n'approcher de sa femme qu'au moment de l'éruption facile de ses règles ; et ce précepte exécuté fut si efficace, qu'il devint père de dix enfans. En effet, le moment de l'écoulement menstruel est celui où la matrice jouit du plus haut degré d'action ; il s'établit sur elle, comme nous l'avons déjà observé, un centre de

mouvement où toutes les oscillations vitales viennent aboutir ; le sang s'y porte en plus grande abondance et lui donne un degré de chaleur plus considérable ; en un mot, c'est le moment où la matrice jouit du plus haut degré de vie ; aussi n'est-il pas étonnant que les femmes qui ont naturellement la matrice froide et débile deviennent fécondes, à une époque où les humeurs vitales y abondent.

On peut donc parvenir, à force d'art, à réparer les erreurs de la nature ; et la diète tonique, astringente, les remèdes de cette classe conviennent dans l'espèce dont nous nous occupons ; les demi-bains avec la décoction de plantes aromatiques, les injections avec les mêmes décoctions, les remèdes fortifians, toniques, les embrocations, les pessaires, peuvent ici trouver leur place : les voyages à cheval et en voiture seront en général très-efficaces, parce que le mouvement imprimé à toute la machine par l'action mécanique qu'elle éprouve dans le cours d'un voyage, se répète sympathiquement dans tous les organes intérieurs, qui en reçoivent plus de ressort et de ton. L'usage des eaux minérales toniques, fortifiantes, est applicable à cette espèce de stérilité : telles sont celles de Plombières, de Bourbon-Lanci, d'Aix-la-Chapelle, du Mont-d'Or, de Balaruc, de Dax, de Bagnols, d'Aix en Provence ; mais dans ce nombre je préférerois les plus éloignées, pour que le voyage fût plus long ;

et ici la dépense ne doit être d'aucune considération, parce que les femmes pauvres sont rarement stériles, et que vous n'aurez à donner des conseils qu'aux gens riches, chez lesquels les sources de la fécondité sont plus fréquemment taries, et qui, par cette raison, sont plus desireux de perpétuer leur race.

Il me reste à parler de la longue série des substances qu'on a recommandées comme autant de spécifiques contre la stérilité; car il faut avouer, que si l'on en a admis beaucoup pour la procurer, on en a trouvé infiniment davantage pour la combattre. Dioscorides vante l'usage intérieur de la semence de carotte, *pastinacœ*, et le porreau; d'autres recommandent les testicules de presque tous les animaux; Pline recommande l'œil de l'hyène : d'autres pensent que si la femme prend une certaine dose de suc de sauge, *salvia hortensis*, avec du sel, et qu'une heure après elle se joigne à un homme, elle concevra infailliblement. C'est le breuvage dont se servirent les femmes d'Egypte, après une peste qui ravagea tout ce pays, et qui, au rapport de l'histoire, leur fit engendrer nombre d'enfans : vous ferez le cas que vous voudrez de cette recette.

Le chocolat a été recommandé aux femmes qui ont la matrice foible, et qui n'ont aucun plaisir dans l'acte vénérien; sous ce point de vue, tous les spiritueux, les fortifians et les substances très-

nourrissantes doivent leur convenir : le chocolat est de ce nombre, non-seulement à cause du cacao qui contient beaucoup de matière mucilagineuse et nourrissante, mais encore à cause de la vanille, de l'ambre, et d'autres substances aromatiques fortifiantes, qu'on y mêle pour le parfumer. On a beaucoup recommandé l'usage de l'ambre, comme capable d'exciter la force générative; et Scardona prétend que c'est avec juste raison, et qu'on peut l'employer avec succès dans les cas où les forces sont languissantes, et lorsqu'il s'agit d'exciter les mouvemens trop tardifs ; car, dit-il, il contient beaucoup de parties huileuses, très-volatiles et très-pénétrantes, qui peuvent opérer cet effet. La roquette étoit aussi très-recommandée parmi les anciens, comme nous l'attestent les poètes : *Et venerem revocans eruca morantem*, dit Martial : *Excitat ad venerem tardos eruca maritos*, dit Columelle. C'est encore aux parties huileuses et pénétrantes qu'elle doit sa vertu ; aussi, les anciens conseilloient-ils de l'associer à la laitue, afin d'en tempérer l'ardeur.

Mais toutes ces substances ne peuvent s'appliquer qu'aux cas de stérilité, produite par la froideur et la débilité de la matrice; elles occasionneroient de très-grands désordres dans les sujets où cette maladie est due à un excès de chaleur et d'action de cet organe. Il faut en dire autant de l'électricité, qui a été si fortement recommandée ; elle convient

sur-tout dans les cas où les toniques sont nécessaires, et vous savez qu'elle jouit de cette propriété à un degré éminent. Il y avoit à Londres de mon temps un charlatan, qui se faisoit appeler le docteur Graham, et qui avoit imaginé un lit où les époux étoient admis, moyennant une bonne somme, à être fortement électrisés dans l'acte vénérien. J'ignore s'il a été heureux dans ses cures, mais tout annonçoit chez lui le luxe et le bon goût. Sa maison, qu'il avoit décorée du titre de *Templum sanitatis*, étoit pleine de tableaux des plus grands maîtres, de statues antiques, de nudités, et de tout ce qui, en allumant l'imagination des femmes, pouvoit exciter leurs desirs éteints, et leur faire concevoir, en cas de réussite, des enfans bien proportionnés.

L'usage du café a aussi été recommandé aux femmes dont l'excès d'embonpoint produit la stérilité. «O vous, dit l'abbé Massieu, dans son poëme sur le café, qui, sur une large poitrine, portez un menton à triple étage, et traînez avec peine un ventre monstrueux, si votre santé vous est chère, faites usage du café; il cuira cet amas pernicieux d'humeurs qui vous accablent, excitera dans tout votre corps une abondante transpiration, et vous verrez au bout de quelque temps votre graisse et votre ventre diminuer, et vous délivrer d'un poids incommode».

Stérilité relative.

La seconde espèce de stérilité est celle que Mercatus et Rodericus a Castro désignent sous le nom de *sterilitas per collationem.* Cette espèce de stérilité n'est pas absolue, elle n'est que relative et tient à l'absence de certains rapports inconnus entre deux individus réunis par les liens du mariage: la stérilité est absolue lorsque naturellement ou par quelque cause maladive l'un ou l'autre individu est atteint de ce vice; elle est relative, lorsque dans la même union l'un et l'autre individu ayant tous les principes de la fécondité, chacun en leur particulier, leur union est stérile, parce qu'il leur manque certains rapports de convenance, certaines conditions propres à la féconder: *Plures fœminas*, dit Lucrèce, *steriles evadere quod viris non conveniant.* C'est le cas de la stérilité dont nous parlons.

On voit en effet beaucoup de femmes qui n'ont point eu d'enfans d'une première union, qui sont devenues très-fécondes avec un second mari; de même on en trouve qui ont eu des enfans d'un premier mari, lesquelles n'en ont point avec le second. Un homme fut déclaré impuissant par le parlement de Toulouse, et condamné dans le même temps à se charger d'un enfant qu'une fille l'accusoit de lui avoir fait. On peut très-bien expliquer

la contradiction qui se trouve dans l'arrêt du parlement; car son impuissance avec sa femme pouvoit être du genre de la stérilité dont nous parlons, d'une stérité relative, tandis qu'entre la fille et lui il a pu exister des rapports qui l'ont rendu fécond.

Rodericus a Castro observe que, de même qu'une plante ne vient point dans tous les terreins indifféremment; de même tous les hommes n'engendrent pas avec toutes les femmes. Quoiqu'une femme possède naturellement tous les principes de la fécondité, il est cependant nécessaire, pour qu'elle soit féconde, que la liqueur séminale lui soit propre et convenable. On voit donc que l'espèce de stérilité dont nous parlons, reconnoît pour cause certaines qualités occultes qui se trouvent dans la liqueur séminale, ou des vices des organes qui échappent à nos recherches; ces qualités peuvent tenir ou du froid ou du chaud, comme le prétendoient les anciens; de manière que lorsque la liqueur séminale, douée de chaleur ou de froideur, rencontre les mêmes qualités dans l'utérus de la femme, elle devient inféconde; ce qui ne seroit pas arrivé si elle eût rencontré des qualités opposées, et que la chaleur eût été tempérée par le froid et réciproquement; c'est ce que Lucrèce a exposé dans ces vers :

Usque adeo id magni refert ut semina possint,
Seminibus commisceri generaliter apta.

Les anciens croyoient aussi, au rapport de Mer-

catus, que la cause de la stérilité dont nous parlons, existoit dans les tempéramens ; et là-dessus ils ont eu des opinions bien différentes ; car les uns croyoient que la dissemblance dans les tempéramens étoit la cause de la stérilité ; d'autres prétendoient au contraire que c'étoit la ressemblance et l'identité de la température qui rendoient stériles. Galien est de ce nombre ; il s'exprime ainsi dans son livre *de Natura humanâ : Temperata corpora esse similia et ob id debere esse infœcunda :* les corps tempérés sont semblables et doivent être stériles ; en cela il est d'accord avec Hippocrate, qui vouloit qu'on réunît les femmes maigres aux hommes gras, les blanches aux rubicons, les noires aux livides.

L'homogénéïté du tempérament dans l'union conjugale est, selon Lignac, une cause de stérilité ; il prétend que la réunion de deux personnes du tempérament bilieux, est souvent infertile ; inconvénient qui n'arrive pas, selon lui, aux personnes d'un tempérament sanguin, qu'il regarde comme le plus propre à la génération. Le mariage entre des personnes d'un tempérament sanguin est rarement infertile, à moins que quelque obstacle particulier ne s'oppose au but de la nature. On observe que les hommes de cette constitution étant naturellement gais, enclins aux plaisirs, rendent fécondes des femmes qui, ayant jadis épousé des hommes d'un tempérament bilieux, n'avoient pu

laisser d'enfans.... Les femmes phlegmatiques ou pituiteuses ne peuvent être, ajoute-t-il, en de meilleures mains qu'entre celles des bilieux et même des mélancoliques, si on veut qu'elles soient fécondes : la froideur de leur constitution les rendroit inutiles entre les bras d'un homme dont le tempérament seroit phlegmatique. Je donne encore ici néanmoins la préférence à l'homme sanguin.

Ce que dit Lignac au sujet de la fertilité constante de l'union de deux personnes d'un tempérament sanguin, est peut-être ce que Galien entendoit par ce passage : *Tam mulieres quam viri si temperie quatuor qualitatum potiantur, generant ; intemperati vero nunquam generant, nisi contrariâ intemperie prœditis jungantur, utpote calidi frigidis, humidi siccis, et sic de cœteris.* Les femmes comme les hommes, s'ils sont doués de la température des quatre qualités, peuvent engendrer ; ceux qui sont intempérés n'engendrent pas, excepté qu'ils ne soient réunis à ceux qui sont doués d'une intempérie contraire, comme les chauds aux froids, les humides aux secs, et ainsi de suite. Il n'est pas douteux que la température des quatre qualités dont parle Galien, ne doive s'entendre du libre exercice des fonctions, de la fluidité requise des humeurs, du jeu facile des vaisseaux, et du balancement réciproque des forces vitales, attributs que nous avons reconnus dans le tempé-

rament sanguin ; et sous ce point de vue, il paroît que Lignac est parfaitement d'accord avec Galien et les anciens.

Il est une autre cause de stérilité relative, qui tient au trop d'ardeur des époux et à la trop fréquente répétition de l'acte vénérien. On sait que la liqueur séminale cesse d'être prolifique, lorsque la soif de jouir interrompt fréquemment les organes qui filtrent et préparent cette liqueur ; elle est privée du degré d'activité qu'elle doit avoir ; les muscles destinés à tendre les ressorts, d'où dépend l'éjaculation, ne se prêtent plus qu'avec foiblesse, et rendent inutile l'union des sexes. Pareille chose arrive lorsque les époux ont trop d'ardeur et précipitent les momens de la jouissance.

La conformation de la verge et les dimensions de la vulve et du vagin sont encore mises au nombre des causes de cette espèce de stérilité. La verge de l'homme, ou se trouve trop longue, et en frappant l'utérus et le déviant, s'oppose à la fécondité ; ou elle est trop petite et ne stimule pas suffisamment la femme ; ou elle pèche par sa grosseur, au point que la femme en est gravement incommodée. Indépendamment de ces causes, Mercatus prétend qu'il faut avoir égard à la température des testicules de l'homme, relativement à la température de ceux de la femme ; car, dit-il, quand ils sont trop chauds, ils séparent une liqueur brûlante ; s'ils sont trop froids, la liqueur n'a point de vertu et d'activité ;

mais la difficulté d'explorer cette cause et de la distinguer, doit nous la faire perdre de vue.

Buffon attribue la stérilité, chez les femmes, à la lésion des corps glanduleux qu'il prétend avoir observés sur les testicules des femelles, et qui, selon lui, sont destinés à filtrer la liqueur séminale. Ils commencent, dit-il, par grossir au-dessous de la membrane du testicule, ils la percent, ils la gonflent, leur extrémité s'ouvre d'elle-même; elle laisse distiller la liqueur séminale pendant un certain temps, après quoi ces corps glanduleux s'affaissent peu à peu, se dessèchent, se resserrent, et s'oblitèrent enfin presqu'entièrement; ils ne laissent qu'une petite cicatrice rougeâtre à l'endroit où ils avoient pris naissance. Ces corps glanduleux ne sont pas plutôt évanouis qu'il en pousse d'autres, et même, pendant l'affaissement des premiers, il s'en forme de nouveaux; en sorte que les testicules des femelles sont dans un état de travail continuel, ils éprouvent des changemens et des altérations considérables; pour peu qu'il y ait donc de dérangement dans cet organe, soit par l'épaississement des liqueurs, soit par la foiblesse des vaisseaux, il ne pourra plus faire ses fonctions, il n'y aura plus de sécrétion séminale, ou bien cette même liqueur sera altérée, viciée, corrompue, ce qui causera nécessairement la stérilité.

Les anciens vouloient que l'on fît des recherches sur les qualités de la liqueur séminale, pour en re-

connoître la fécondité ou la stérilité; mais toutes ces recherches sont inutiles et vaines, parce que les conditions qui rendent l'humeur séminale prolifique ne sont pas du ressort des sens, elles tiennent au type que leur a imprimé la nature dans l'organe destiné à la séparer; ces conditions échappent à nos regards, et ne nous sont pas indiquées par le degré de pesanteur, ni par la faculté de surnager l'eau ou de s'y précipiter, comme l'ont entendu les anciens; aussi toute recherche qui ne peut nous conduire à des résultats certains, doit-elle être abandonnée comme inutile et oiseuse.

Les signes de cette espèce de stérilité n'existent pas par eux-mêmes, et on ne peut la reconnoître que par les effets et par les différentes circonstances qui l'accompagnent ou qui la suivent. Ainsi, quand on voit des époux jeunes et vigoureux ne pas faire d'enfans, on a lieu de soupçonner, ou qu'ils répètent trop souvent l'acte vénérien, ou qu'ils ont trop d'ardeur. En examinant ensuite les tempéramens de chacun, on s'assurera s'il existe cette grande conformité dont nous avons parlé plus haut; et enfin si la disproportion des organes générateurs est la cause de leur stérilité. Ces notions une fois acquises, il ne sera pas difficile au médecin d'établir son jugement et de régler sa conduite. Mais son rôle devient peu important, et les moyens thérapeutiques sont en très-petit nombre, parce qu'il ne peut agir efficacement contre des disproportions

organiques et contre des vices qui lui sont pour la plupart inconnus, à moins qu'il n'ait à traiter des jeunes gens inconsidérés, qui, se livrant avec trop d'ardeur à la fougue de leurs passions, éteignent, dans leurs embrassemens tumultueux, ce feu divin qui les auroit fait procréer.

Il est assez probable que la réunion de deux individus du même tempérament soit fréquemment infertile; les anciens, auxquels nous devons cette opinion, avoient bien observé la nature; ils s'étoient apperçus que c'étoit par les loix des contrastes, qu'elle parvenoit ordinairement à ses fins; et ils en avoient conclu que les qualités opposées se tempéroient mutuellement, et que l'identité des tempéramens devoit s'opposer à la fécondité; de-là le conseil d'Hippocrate, qui réunit les femmes grasses aux hommes maigres, les blonds avec les brunes, et ainsi de suite.

La thérapeutique est ici très-bornée; lorsqu'on rencontre réunis deux tempéramens phlegmatiques, on tâchera de leur donner de l'énergie et de la vigueur, par tous les médicamens et le régime, capables de relever le ton des solides, et de donner plus de consistance aux humeurs; les toniques, les fortifians, parmi lesquels les martiaux conviennent éminemment, ainsi que l'électricité et l'usage des eaux thermales. Lorsqu'on a un peu relevé le ton des solides des deux époux, il faut s'attacher principalement à l'homme, et chercher, par un

genre de vie tout opposé à celui qu'il avoit adopté, à apporter dans son tempérament quelques modifications qui puissent rendre son union fertile ; car à la nature seule appartient de le changer tout-à-fait.

Il faut user de la même méthode pour les tempéramens bilieux qui se trouvent réunis, mais employer les moyens contraires ; comme ce tempérament s'annonce par beaucoup de chaleur, d'âcreté et de vivacité, il est besoin de ramollir, de tempérer, de rafraîchir par les remèdes et le genre de vie propres à opérer cet effet ; les bains sont surtout indiqués ; dans ce cas, il faut s'attacher à la femme, qui, comme nous l'avons observé, ne jouit pas du tempérament bilieux au même degré que l'homme, et dans la manière d'être de laquelle on introduira plus facilement des modifications.

Lorsque la stérilité provient de la trop fréquente répétition de l'acte vénérien, et des excès multipliés, elle est facile à guérir ; la modération en est le remède par excellence. Il est un moyen qui quelquefois a réussi ; c'est d'ordonner aux époux de ne s'approcher jamais qu'au sortir d'un bain pris à part ; les solides sont alors dans un état de souplesse, et les liqueurs dans un état de fluidité plus grand, et qui peut permettre la conception, dans un moment où ce que les desirs ont de trop acerbe est un peu émoussé.

Je ne donne ici que des vues générales ; mais il

est facile, dans la pratique, de faire des applications à tous les cas particuliers. Nos ressources ne sont pas considérables, mais nous devons y suppléer par un régime approprié et par tout ce qui peut changer et modifier la manière d'être des époux que le hasard a si mal assortis.

Stérilité morbifique.

Parmi les femmes stériles, il en est beaucoup qui ne le sont ni par une condition naturelle et propre, ni par les rapports d'inconvenance avec leurs époux; mais bien par une cause morbifique qui dispose la femme elle-même et les organes de la génération d'une telle manière, qu'unie à l'homme le plus robuste et le plus fécond, elle ne peut concevoir qu'on n'ait fait disparoître l'affection.

On peut ranger dans deux chapitres principaux toutes les causes qui donnent lieu à la stérilité morbifique; le premier comprend toutes les causes externes, qui affectant les organes de la génération, enlèvent la fécondité; le second comprend toutes les maladies de ces organes, qui sont en grand nombre. J'entends par causes externes tout ce qui tient à l'influence de l'air, des eaux et des agens physiques qui nous environnent, et à l'effet de certaines substances appliquées à la matrice.

Hippocrate a développé d'une manière admirable, dans son traité *de Aere, Locis et Aquis*,

les influences des élémens et des lieux sur la fécondité et la stérilité des femmes. Dans les lieux marécageux, les hommes ont peu de force et de vigueur, les femmes y sont malsaines et sujettes aux fluxions. Il y en a beaucoup, dit Hippocrate, que la maladie rend stériles, et non pas la nature. La dureté des eaux, leur crudité, leur froideur, rendent beaucoup de femmes stériles, suppriment leurs règles, ou du moins les dérangent continuellement. Vous connoissez le préjugé populaire au sujet des eaux, que là où elles sont bonnes, les femmes sont fécondes. Ce préjugé est fondé sur l'expérience et sur une longue suite d'observations.

On entend par eaux bonnes, les eaux qui coulent sur le sable, et qui ne tiennent en dissolution aucun corps hétérogène. Les eaux des marais, celles des lacs, et généralement toutes les eaux croupissantes, sont chaudes en été, épaisses et de mauvaise odeur; en hiver, elles sont glacées et troubles, lourdes et grossières; elles causent des obstructions aux principaux viscères; les femmes qui en font usage conçoivent avec peine, selon Hippocrate, et accouchent difficilement; souvent même il arrive qu'elles croient être grosses, et quand le terme est venu, cette grossesse s'évanouit. Les plus mauvaises eaux, après les précédentes, sont celles qui coulent des rochers; car elles sont dures; celles qui viennent des lieux où il y a des

eaux chaudes, et où il naît du fer, du cuivre, de l'argent, de l'or, du soufre, du bitume : ces eaux passent avec peine.

L'air peut avoir des influences sur la fécondité des femmes, mais cette influence n'est pas aussi directe que celle des eaux, et se borne aux effets généraux qu'il a sur l'économie animale; il est cependant des constitutions dans l'année où les femmes accouchent difficilement; d'autres où les avortemens sont plus nombreux; d'autres enfin où elles ne conçoivent pas. Mais tous ces inconvéniens tiennent plus particulièrement aux saisons et à leur variation; il est vrai que ces variations sont subordonnées à la dominance de tel ou tel vent, qui charrie plus ou moins de parties délétères, et qui participe plus ou moins à la constitution de l'air.

Dans le chapitre des causes externes qui occasionnent la stérilité, nous rangeons toutes les substances qui, appliquées à l'utérus, procurent ce défaut. Mercatus en donne une longue liste, et les désigne par la différence de leur mode d'action. Il n'est pas douteux que le libertinage n'ait eu recours pour échapper aux regards du public, à certaines applications qui peuvent momentanément s'opposer à la conception, et que des femmes perdues n'aient cherché à éteindre en elles tous les principes de la fécondité : heureusement ces moyens sont souvent infructueux.

Il existe, dit Mercatus, des médicamens qui, appliqués à l'utérus, peuvent produire la stérilité, tels que la rue, le vin doux et la plupart des médicamens chauds; le camphre, la fleur de nénuphar, agissent par leur froideur naturelle. Ceux qui ramollissent trop l'orifice de l'utérus, tels que la racine d'althéa; ou qui l'endurcissent trop, comme toutes les espèces de terres; ou qui l'ouvrent trop, comme l'abrotanum; ou qui l'épaississent en le refroidissant, comme la ciguë; ou le brûlent, comme la chaux; ou le putréfient, comme l'orpiment; ou le mordent et l'irritent, comme le vinaigre, la moutarde, l'ortie, donnent lieu à la stérilité.

Le second chapitre des causes de cette maladie comprend les affections principales de l'utérus, tels que les ulcères, les obstructions de ce viscère, celles du foie, de la rate, la paralysie, l'hydropisie de la matrice, les flux immodérés, soit sanguins, soit humoraux, le skirre, le cancer, les tumeurs, les douleurs, et généralement toutes les maladies qui peuvent affecter ce viscère, et qui sont en grand nombre.

Les moyens de remédier aux affections, dont la nomenclature précède, sont énumérés dans les articles où nous en avons traité en particulier; il est donc inutile d'y revenir. Ce n'est qu'en détruisant les vices qui procurent la stérilité, qu'on peut parvenir à rendre aux femmes tous leurs droits à la maternité. Il en est cependant qu'il est impos-

sible de guérir radicalement, et qui entraînent par cela seul la stérilité la plus absolue; il en est d'autres qui, ayant cédé à l'effet des remèdes, laissent les organes générateurs dans un état tel, que l'intégrité de leur action est lésée, et qu'ils sont désormais hors d'état de développer le produit de la conception. Les ulcères utérins sont de ce nombre, ils parviennent rarement à cicatrice, lors, surtout, qu'ils sont anciens, et qu'ils occupent une grande partie de la cavité de la matrice, et même quand dans ce cas ils se cicatrisent, comme ils ont détruit en partie l'organisation de ce viscère, la stérilité survit toujours à leur guérison.

Quand la stérilité provient de l'application de quelques substances qui introduisent, dans le système générateur, des dispositions qui s'opposent à la fécondité, on les combat par les contraires, on remédie à la chaleur par les rafraîchissans, à la constriction par les relâchans, à l'induration par les humectans et les apéritifs, et ainsi de suite pour toutes les dispositions introduites dans ce système.

Quant à la stérilité qui tire son origine de l'influence de l'air, des eaux et des agens physiques dont nous sommes environnés, elle n'est pas du domaine de la thérapeutique, et l'office du médecin se borne au conseil pur et simple de changer de domicile. En effet, si les époux sont très-desireux de perpétuer leur race, et qu'ils veuillent

faire le sacrifice d'une transplantation devenue nécessaire, on ne doit pas hésiter de le leur conseiller. On pourroit cependant, dans les occasions où le vice provient seulement de la nature des eaux, chercher à les corriger et à précipiter les substances hétérogènes, qu'elles tiennent en dissolution, au moyen des réactifs connus; mais ce seroit une foible ressource, et l'émigration dans les lieux où les eaux sont réputées bonnes, offre plus de moyens de guérison.

Stérilité temporaire.

La quatrième espèce de stérilité est celle que les auteurs désignent sous le nom de *sterilitas ad tempus*; elle diffère des autres par certaines conditions de la femme; comme la seconde espèce, elle n'est pas absolue et ne tient qu'à certaines circonstances, dont je vais donner connoissance. Elle se rencontre chez les femmes de plusieurs manières; d'abord à raison de l'âge qui est trop ou trop peu avancé; en second lieu, dans le cas où un ou deux enfans semblent épuiser la fécondité d'une femme au point de la rendre stérile un espace de temps considérable, ou tout le reste de ses jours; en troisième lieu, lorsqu'une femme ne devient féconde qu'après longues années. Ces trois modes de stérilité constituent ce que nous appelons stérilité temporaire.

Hippocrate regarde le coït prématuré comme

capable d'altérer les principes de la fécondité. Moschion dit que la matrice ne remplit ses fonctions et que la femme ne peut s'unir à l'homme qu'au temps où la menstruation se déclare : *Tanto quidem tempore, donec purgatione superveniente cum viro coïre possit, natura et matrix officia adimplere et representare videantur.* Moschion a d'autant plus de raison de penser de la sorte, que c'est le seul signe, ou presque le seul, d'après lequel on puisse établir avec certitude l'époque où une femme devient propre à la génération ; ce signe marche toujours avec l'enflure des mamelles, l'apparition des poils et un changement notable dans la voix.

Nous avons dit au commencement de cet ouvrage, dans l'article où nous avons décrit le tempérament particulier des femmes, que le climat faisoit singulièrement varier l'époque où cette évacuation arrive ; de manière qu'on ne peut pas dire que tel ou tel âge préfix sera trop peu avancé pour la conception, puisque nous avons vu que dans les climats chauds, ce moment arrive à un très-bas âge, et que Mahomet épousa Cadisjha à cinq ans et l'admit à sa couche à huit ; qu'en général dans les pays chauds les femmes sont fécondes à huit, neuf et dix ans, et que dans nos climats les filles sont plutôt ou plus tard nubiles, selon la nature de leur tempérament individuel.

Cependant je pense qu'en Europe on peut, avec

Platon, fixer cet âge de seize à vingt ans, qui renferme toutes les variétés des climats ; de manière que nous rapporterons au temps qui précède cette époque, l'âge que les auteurs ont regardé comme précoce : ce qui est encore plus vrai de l'apparition des menstrues, d'après Moschion. Lorsqu'une jeune femme se livre au coït avant cette époque, l'orifice de la matrice se trouve affoibli, non-seulement par l'acte lui-même, mais encore par la rupture des vaisseaux qui en résulte, principalement si le membre viril est disproportionné et la femme petite et délicate ; cette foiblesse se prolonge jusqu'au temps où elle auroit pu concevoir, et se trouve souvent entretenue par un état valétudinaire et chlorotique.

Indépendamment de cet inconvénient majeur, il peut en résulter un changement de situation de l'utérus par l'effet des efforts répétés, sur des parties encore tendres et qui n'ont pas reçu le dernier degré de développement, et la stérilité qui en résulte peut durer toute la vie. D'ailleurs rien ne s'oppose tant à l'accroissement du corps et des organes qu'un mariage prématuré ; il porte sur l'ensemble des parties, et sur celles de la génération principalement, un degré de foiblesse, d'imbécillité, comme disent les auteurs, qui ne s'efface qu'avec peine, et qui quelquefois même ne s'efface jamais.

Par une raison contraire, les vieilles filles de-

meurent stériles par suite du racornissement et de l'endurcissement des parties ; en effet, dans ce cas, l'orifice de la matrice et son corps lui-même, ont moins de souplesse, parce qu'ils ont constamment resté dans le même état et n'ont pu acquérir cette variété de mouvemens auxquels ils sont habitués dans les femmes qui, mariées de bonne heure et à temps opportun, ont eu les parties de la génération tour à tour dilatées et resserrées. Par l'état de repos où ces parties ont demeuré dans les vieilles filles, elles ont dû contracter un certain degré d'épaisseur et de racornissement qui s'oppose à la conception. Cela est d'autant plus évident, qu'on observe dans les fonctions de tous les organes du corps, quel qu'il soit, d'autant plus de facilité dans leur jeu et dans leurs mouvemens, qu'ils sont plus souvent exercés et réciproquement.

La seconde manière dont la stérilité temporaire se déclare chez les femmes, c'est lorsqu'après un ou deux enfans elles deviennent stériles, quoiqu'elles ne perdent aucun des signes extérieurs de la santé. Hippocrate parle de cette espèce de stérilité, et l'attribue à plusieurs causes. On observe tous les jours que nombre de femmes ont la contexture générale si foible et si délicate, les facultés de l'utérus si débiles, qu'une conception et une gestation de neuf mois épuisent tous les principes de leur fécondité, achèvent de détruire leurs forces

et les rendent désormais inhabiles à la génération ; ou si elles conçoivent, elles n'ont pas la force de porter le fœtus, et avortent. Hippocrate avoit remarqué ce défaut chez les femmes des Scythes et chez celles des gens distingués et opulens, et l'attribue à l'oisiveté de leur vie ; il cite en opposition les esclaves qui étoient très-fécondes, parce que leur vie étoit plus exercée. Beaucoup de femmes, selon le même auteur, restent stériles lorsqu'elles ont long-temps le lait au sein ; et Mercatus prétend, contre l'expérience journalière, qu'une femme ne concevra pas tant qu'elle aura le lait au sein.

D'autres femmes resteront stériles par suite d'un accouchement laborieux : il arrive souvent que par l'impéritie ou la négligence des sages-femmes et des accoucheurs, et quelquefois même par l'effet des manœuvres nécessaires, la matrice est tourmentée, lésée, déchirée, comprimée au point qu'elle ne peut reprendre son ressort, et qu'elle reste incapable de faire de nouveau ses fonctions. On rencontre cependant quelques femmes dont les couches sont très-mauvaises, soit par la fausse position de l'enfant, soit par leur mauvaise conformation, et qui font beaucoup d'enfans ; mais ces femmes, quoiqu'à chaque couche il soit nécessaire d'employer les instrumens pour tirer l'enfant, n'en éprouvent pas de grands inconvéniens. Il en est d'autres qui au premier accouchement laborieux

ont non-seulement la matrice, mais les voies urinaires profondément affectées; cela arrive dans le cas où la tête de l'enfant, se trouvant enclavée quelque temps, aura comprimé violemment ces parties.

L'avortement fréquent est une autre cause de cette espèce de stérilité; car comme la nature, dit Mercatus, travaille davantage dans l'avortement que dans l'accouchement, et que la matrice éprouve plus de dommage par le tiraillement prématuré de ses ligamens, elle en contracte plus facilement cet état de débilité qui s'oppose à la conception, et ne peut de long-temps reprendre son ressort.

Enfin le fœtus mort dans la matrice est une autre cause de cette stérilité. Martin Schurrigius, dans son *Embriologia*, rapporte nombre d'observations de ce fait, dans quelques-unes desquelles le fœtus s'est conservé l'espace de neuf ans dans le ventre de la mère, et n'en a été retiré qu'à sa mort entièrement pourri. Les moles sont encore rangées au nombre des causes de cette espèce de stérilité: il en sera traité dans la suite.

Le troisième mode de la stérilité temporaire rentre en quelque manière dans le premier, et tient quelquefois à un mariage précoce; mais il dépend aussi quelquefois de l'absence de certains rapports, qui naissent ou se développent par la suite, et font disparoître ce défaut. On rencontre en effet des femmes qui ne deviennent fécondes qu'après plusieurs années de mariage.

Le traitement de la stérilité temporaire doit être entièrement dirigé vers la cause qui l'a produite; lorsqu'elle provient de l'extrême jeunesse et de l'âge trop peu avancé de la femme, il faut l'éloigner de son mari jusqu'à ce que, devenue plus grande et plus âgée, elle reprenne la vigueur qu'une défloration prématurée lui avoit fait perdre. Dans cet intervalle, elle doit mener une vie sédentaire, user de bons alimens, d'alimens succulens et nourrissans, et tâcher, par l'usage des astringens toniques, de se fortifier tout le systême et même les parties de la génération. Hippocrate conseille de s'assurer si l'utérus est sain, mais foible, et si la stérilité ne vient point de la foiblesse radicale du tempérament et de la constitution. *Cum talia apparuerint*, dit-il, *curatione quidem uterorum non est opus, verum reliqui corporis cura habenda est, quo hujusmodi bonus habitus sit ipsi aut contractum simul sit corpus et justâ mole prœditum et paucorum balneorum, plurium vero et levium laborum usu.* On remplira encore les vues du vieillard de Cos, par l'usage des bons alimens, de quelques fortifians, et sur-tout par un peu de vin généreux.

Roderic à Castro conseille aux femmes, quand elles approchent de leurs maris, de se laver avec des décoctions émollientes qui puissent relâcher et humecter les parties. Ce précepte peut être bon lors d'une disproportion considérable entre les

parties génitales des époux; mais le meilleur qu'on puisse leur donner, c'est de ne s'approcher que rarement et à de longs intervalles.

Lorsque la stérilité vient de l'âge un peu avancé de la femme, et qu'on a lieu de soupçonner le racornissement et l'endurcissement de l'orifice et du corps de la matrice, il ne sera pas inutile d'user de bains de siége, de fomentations émollientes, de pessaires même émolliens, et généralement de tous les moyens diététiques, capables de porter ces parties à l'état de souplesse nécessaire pour favoriser la conception; à cet effet, les médicamens propres à faciliter l'écoulement des règles sont applicables dans cette occasion.

Quand une femme devient stérile par l'effet d'un accouchement laborieux et de l'avortement, elle le sera, ou parce que la matrice s'est déplacée et a contracté une figure vicieuse, ou bien par l'imbécillité qu'elle aura acquise par suite de la compression et de la déchirure de ses membranes. Dans le premier cas, il faut user de tous les moyens contentifs dont il a été fait mention à l'article de la descente de matrice; écoutons encore Hippocrate, car on ne peut jamais trop revenir sur ses écrits: *Si puerperæ uteri in coxam incubuerint aut ad laterum mollitudinem, ad sanam coxam oleum ægyptiacum apponere oportet et insanam decumbat et pæoniæ bibat et fructus sambucci et castorei magnitudine fabæ, vino postea lota suf-*

fiatur. Dans le second cas, celui de l'imbécillité ou foiblesse de la matrice, on cherchera à redonner à ce viscère tout le ressort qu'il a perdu, au moyen des fomentations, des injections astringentes, fortifiantes, toniques, des bains de siége froids, des eaux minérales ferrugineuses, et généralement de tous les remèdes propres à donner de la force et du ton.

De la stérilité virile, autrement dite, impuissance.

Avant de terminer la stérilité, je dois vous dire un mot de la stérilité virile, autrement dite, impuissance. La conception qui, comme nous venons de le voir, est empêchée par le fait seul de la femme, par ses vices de conformation, par l'altération de l'humeur séminale, et par les différentes maladies qui attaquent chez elle les organes de la génération, la conception, dis-je, peut être empêchée, sans que la femme y prenne aucune part, et par le seul fait de l'homme.

Parmi les causes de la stérilité, dit Buffon, il y en a de communes aux hommes et aux femmes; mais comme elles sont plus apparentes dans les hommes, on les leur attribue pour l'ordinaire. L'impuissance vient le plus souvent des vices de conformation, mais on reconnoît quelquefois une altération de la liqueur séminale. Les vices de con-

formation les plus essentiels dans les hommes, arrivent aux testicules et aux muscles érecteurs ; la fausse direction du canal de l'urètre, qui, quelquefois, est détourné à côté ou mal percé, est aussi un défaut contraire à la génération ; l'adhérence du prépuce, par le moyen du frein, est encore un obstacle, mais léger et facile à lever.

Nous pouvons donc, d'après cela, reconnoître dans les hommes deux sortes d'impuissance : l'impuissance proprement dite, ou celle dans laquelle l'homme est privé des signes extérieurs de la virilité, et la stérilité ou l'infécondité de l'homme, qui ne suppose que le défaut de génération, et peut dépendre de quelques vices cachés de la semence, et existe souvent sans impuissance. Un homme très-vigoureux et très-puissant peut être inhabile à la génération ; au lieu que celui qui est impuissant est peu propre au coït, à l'acte vénérien, et reste toujours stérile. C'est de cette espèce d'impuissance dont je vous parlerai ici ; l'autre n'est pas susceptible de remèdes.

Dans l'acte de la génération, trois conditions principales sont requises, de la part de l'homme, pour compléter la copulation ; la première est l'érection de la verge ; la seconde, son intromission dans le vagin ; la troisième, l'éjaculation de la semence; il en résulte trois espèces particulières d'impuissance, d'après la différence de ces trois causes générales.

L'érection est une suite et un effet assez ordinaire de l'irritation singulière occasionnée par la semence; ainsi, le défaut ou l'écoulement facile de cette liqueur, peuvent l'empêcher; ceux qui ont fait un usage immodéré de remèdes trop froids, qui ont abusé des plaisirs, et qui sont affoiblis par la débauche, sont sujets au défaut d'érection. Une des grandes causes d'érection, est l'imagination remplie d'idées voluptueuses, frappée de quelqu'objet, et y trouvant des rapports que l'instinct animal seul peut saisir. Lorsque cette cause vient à manquer, l'érection ne se fait que mollement ou même point du tout; ainsi, un mari sera impuissant vis-à-vis d'une femme laide, dégoûtante, gâtée, qui, au lieu d'amour, excitera chez lui l'aversion, le mépris ou la crainte.

Les affections morales, la crainte sur-tout, influent beaucoup sur cet état; l'étude trop forcée, des méditations profondes, un état permanent de mélancolie, dissipent les pensées amoureuses, semblent empêcher la génération de la semence, et rendent impuissant. Manget rapporte une observation d'un jeune homme qui contracta cette maladie, après avoir passé plusieurs nuits à l'étude. La crainte d'un maléfice, l'imagination frappée des menaces des noueurs d'aiguillettes, a eu très-souvent l'effet attendu, et n'a que trop accrédité ce préjugé dans l'esprit du bas peuple, ignorant et crédule. Il y a une foule d'observations très-bien

constatées, de paysans, qui, quoique bien conformés, n'ont jamais pu ériger pendant les premières nuits de leurs noces, parce que, disoient-ils, on les avoit ensorcelés, et qu'on leur avoit noué l'aiguillette.

Une condition nécessaire à l'érection est le bon état et l'action des muscles qui vont de l'os ischion, sur le dos de la verge, connus sous le nom d'érecteurs; ainsi, la paralysie de ces muscles est une raison suffisante d'impuissance, par défaut d'érection; elle peut dépendre des causes générales de la paralysie, ou être une suite d'un exercice trop violent, trop long-temps continué de cette partie, ou même du non-exercice; ces muscles perdent, par un trop long repos, leurs forces, leur jeu, leur action; la même chose arrive aux conduits séminaires, aux testicules, à la verge. Vidus Vidius rapporte qu'on trouva dans un jeune ecclésiastique qui avoit toujours gardé la continence propre à son état, les testicules flétris, les vaisseaux spermatiques desséchés, et le membre viril extrêmement diminué.

L'équitation trop long-temps continuée produit aussi quelquefois cette maladie, au rapport d'Hippocrate. Cet auteur, en parlant de la stérilité des Scythes, assure qu'elle est produite par l'équitation : *Simili autem modo*, dit-il, *et reliquis hominibus evenit, ubi enim frequenter et continuè homines equitant, ubi plurimi a diuturnis dolo-*

ribus vertebrarum maximè et pedum corripiuntur, ad coïtumque fiunt impotentes. De la même manière, il arrive aux autres hommes, qui montent continuellement à cheval, qu'ils sont saisis de douleurs opiniâtres aux vertèbres et aux pieds, et qu'ils deviennent impuissans à exercer le coït.

Les chutes sur le dos, sur l'os sacrum et autres parties voisines, peuvent être suivies de la paralysie des muscles érecteurs, comme il est arrivé à un homme dont Fabrice de Hilden nous a donné l'histoire, qui, quoique dans l'impossibilité d'ériger, avoit des desirs extrêmement lubriques, et sentoit cette douce irritation dans les parties génitales, qui prépare, dispose au plaisir et en augmente la vivacité. Il arrive même qu'on éjacule quelquefois dans cet état-là.

Tout le monde sait, dit Buffon, que le mécanisme de ces parties est indépendant de la volonté; on ne commande point à ces organes, l'ame ne peut les régir; c'est du corps humain la partie la plus animale, elle agit en effet par une espèce d'instinct dont nous ignorons les vraies causes. Combien de jeunes gens, élevés dans la pureté et vivans dans la plus parfaite innocence et dans l'ignorance totale des plaisirs, ont ressenti les impressions les plus vives sans pouvoir deviner quelle en étoit la cause et l'objet! combien de gens au contraire, demeurent dans la plus froide langueur

malgré tous les efforts de leurs sens et de leur imagination, malgré la présence des objets, malgré tous les secours de l'art de la débauche !

La seconde cause d'impuissance est le défaut d'intromission qui arrive ordinairement par quelque vice de conformation : lorsque la verge manque tout-à-fait, lorsqu'elle n'est pas droite, lorsqu'elle est d'une grosseur monstrueuse ou d'une petitesse extrême, quoiqu'elle entre alors dans le vagin, elle est incapable d'exciter une femme à l'éjaculation, et il est bien difficile que la matrice puisse recevoir comme il faut la semence qui en sort, quoiqu'elle s'abaisse ou s'alonge à un certain point pour la pomper et l'absorber entièrement. D'ailleurs un homme si mal partagé manque de force, de chaleur et de semence : l'intromission peut aussi être empêchée par la grosseur du ventre dans les hommes qui ont trop d'embonpoint, sur-tout s'ils ont affaire à une femme qui soit dans le même cas ; si ce vice est considérable, c'est en vain qu'on cherche des situations plus avantageuses et commodes ; il est ordinairement suivi d'impuissance.

On peut ranger au nombre des causes de l'impuissance le manque absolu ou partiel de la verge : vous savez que cette partie est sujette à des maladies graves, qui exigent qu'on en fasse en tout ou en partie le retranchement et l'amputation : les maladies vénériennes en sont la cause la plus commune ; les chancres phagédéniques qui rongent la

verge ; le cancer de cette partie, qui a beaucoup d'analogie avec eux ; la gangrène dont elle est quelquefois attaquée, forcent bien souvent à en venir à cette opération, qui entraîne toujours l'impuissance.

La troisième cause de l'impuissance dépend enfin de l'éjaculation ; elle n'a pas lieu du tout ou elle se fait autrement qu'elle ne le doit ; l'éjaculation manque totalement, 1°. par l'absence des artères spermatiques, ainsi que l'a observé Riolan ; 2°. par le défaut des testicules qui peuvent manquer, être obstrués, desséchés, relâchés ; 3°. par le vice des canaux déférens qu'on a quelquefois trouvés nuls, dérangés, flétris, desséchés, racornis ; 4°. par la foiblesse, le relâchement des vésicules séminales, ou l'obstruction de leurs conduits excrétoires. Ces conduits, qui donnent issue à la semence, peuvent être bouchés par les cicatrices des ulcères survenus dans ces parties à la suite des gonorrhées, par des caroncules, par des calculs. Marcellus Donatus dit avoir trouvé dans la prostate une pierre qui empêchoit l'élaboration de l'humeur prostatique et l'excrétion de la semence ; il peut se faire aussi que la constriction dans laquelle se trouvent ces parties durant l'acte vénérien, soit telle qu'elle bouche totalement l'ouverture des conduits excréteurs ; on voit en effet souvent le trop d'ardeur s'opposer à l'éjaculation ; c'est le cas du jeune Vénitien dont parle Cokburn,

dans les Essais d'Edimbourg, qu'il guérit par de légères évacuations et un peu de diète ; 5°. l'éjaculation de la semence sera interceptée si le trou de l'urètre est bouché, comme dans l'imperforation de la verge ; ou recouvert par le prépuce, comme dans le phimosis.

Il y aura également impuissance toutes les fois que l'éjaculation ne se fait pas convenablement, c'est-à-dire, par le trou de l'urètre avec force et vivacité ; si, par exemple, la verge est percée de plusieurs trous ; ou s'il n'y en a qu'un qui soit placé au-dessous, à côté ou ailleurs. J'ai connu un jeune homme qui avoit l'orifice de l'urètre placé à la partie postérieure de la verge, à trois ou quatre lignes au-dessous du frein ; je n'hésitai point à prononcer que s'il se marioit, il n'auroit pas d'enfans. Manget rapporte un fait assez singulier à ce sujet, d'un jeune homme qui ne pouvoit jamais éjaculer, quoiqu'il entrât fortement en érection ; il se forma, après un an, dans la région épigastrique, trois petits trous par lesquels la semence sortoit pendant le coït ; il l'exprimoit aussi, quand il vouloit, comme du lait. L'impuissance survient aux hommes dont le canal de l'urètre est parsemé de caroncules, qui brisent, modèrent et dérangent le mouvement impétueux de la semence ; et à ceux dont les vésicules séminales affoiblies, n'expriment cette humeur que lâchement et goutte à goutte.

J'ai dit plus haut que le manque des testicules

étoit une cause d'impuissance ; mais il ne faut pas en inférer qu'un homme n'a point de testicules, parce qu'ils ne pendent pas dans le scrotum ; vous savez que les testicules restent souvent cachés dans le bas-ventre, sans que les hommes ainsi conformés en soient moins propres à la génération ; l'on a même observé qu'ils ont généralement plus de vigueur que les autres. Il est rare que les adultes aient naturellement les testicules ainsi cachés dans le bas-ventre ; mais cela peut arriver par l'effet d'une maladie, d'un mouvement violent, tel qu'un saut ou une chute, comme l'observe Buffon.

Il est des hommes qui n'ont réellement qu'un testicule, et qu'on appelle *monorchis*. Ce défaut ne nuit point à la génération, puisque les Hottentots étoient dans l'habitude de s'enlever un testicule, pour être plus légers à la course. L'histoire nous apprend que Sylla et Tamerlan étoient nés *monorchis*. Il en est d'autres qui ont trois testicules, *triorchis* ; mais cela arrive rarement ; les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissans que ceux qui n'en ont qu'un.

L'impuissance n'est pas une affection dangereuse ; elle n'entraîne après elle que du désagrément ; elle prive l'homme d'une fonction très-importante à la société et très-agréable à lui-même ; le couvre de ridicule et de honte ; et si, comme le rapportent les écritures, les femmes stériles étoient odieuses aux anciens, les hommes impuissans n'en

sont pas moins méprisés et tournés sans cesse en ridicule ; ce qui les rend ordinairement tristes et mélancoliques. Il y a cependant lieu de croire, dit Menuret, qu'une impuissance subite, sans cause apparente, et dans une personne qui n'est point accoutumée à cet accident, est l'avant-coureur de quelque grave maladie ; la cessation de l'impuissance, à la suite d'une maladie aiguë, est un bon signe.

Il est des cas où il n'est pas nécessaire de donner des remèdes, comme, par exemple, lorsqu'un homme n'est impuissant que dans certaines circonstances, au sortir d'une maladie aiguë, après des exercices violens, ou vis-à-vis d'une seule femme, par crainte, par pudeur, par haine ou par excès d'amour. Il seroit ridicule de l'accabler de remèdes, de saignées, de purgations, de pilules, d'apozèmes, de vins médicamenteux, de baumes, d'onguens, d'injections. Il est d'autres cas où les remèdes les plus propres à exciter l'appétit vénérien, les plus stimulans, seroient parfaitement inutiles ; tels sont ceux où l'impuissance dépend d'un défaut de conformation.

Les remèdes seroient aussi insuffisans, lorsque l'imagination est vivement frappée par la crainte et la persuasion d'un sortilége. Il est bon de remarquer, par rapport à ces gens-là, qu'il ne faut pas heurter leurs sentimens ; les meilleures raisons ne font aucune impression sur ceux qui donnent tête

baissée dans ce ridicule : l'opiniâtreté suit de près l'ignorance. Ainsi, il est à propos, quand on veut guérir l'imagination, de flatter ces personnes, de paroître persuadé et touché de leur accident, et de leur promettre des secours immanquables pour le dissiper ; les plus extraordinaires sont toujours les plus efficaces ; comme merveilleux, ils sont propres à gagner la confiance, ce qui est un point important.

C'est ainsi que le génie sait tirer parti des moindres circonstances, et mettre à profit l'imagination aliénée. Si vous avez lu Montaigne, vous devez vous rappeler de l'histoire qu'il raconte dans son chapitre *de la force de l'imagination*, avec cette franchise et cette candeur qui le caractérisent, de ce comte à qui il restitua sa vigueur perdue par l'effet d'un sortilége, au moyen d'une pièce d'or plate, où étoient gravées quelques figures célestes, et qu'il sut lui appliquer à propos. Je ne suis pas surpris de voir détruire l'effet de ces prétendus maléfices par les testicules d'un coq, attachés au pied d'un lit ; par la graisse de loup ou d'un chien noir, frottée à la porte ; en faisant pisser le malade à travers l'anneau conjugal, et autres pratiques de cette espèce. Plus les moyens s'écartent de l'ordre naturel, plus ils présentent de bizarreries, plus le succès en est assuré. On feroit un très-gros volume des observations connues en ce genre.

L'impuissance qui exige des remèdes et qui est

guérissable, est celle qui dépend de la foiblesse, du relâchement, de la paralysie des parties destinées à la génération, du défaut de semence ou de sa rapidité, de la froideur du tempérament, de l'indifférence pour les plaisirs vénériens : c'est ici qu'on a coutume d'appliquer les remèdes connus sous le nom d'aphrodisiaques, qu'on a encore désignés par le nom pompeux de *remedia ad magnanimitatem*. Il y a lieu de croire que tous ces remèdes, qui sont irritans, âcres, aromatiques, excitent la sécrétion de la semence en déterminant l'afflux du sang et des humeurs vers les parties génitales; ils sont pour la plupart échauffans; ils mettent en mouvement les humeurs par leur propriété stimulante, et en agissant principalement sur les solides ; on sait que leur usage est suivi d'érections plus fortes et plus fréquentes, et qu'ils ont souvent donné lieu au priapisme, maladie douloureuse et cruelle. J'ai vu un vieillard de soixante-dix ans qui en avoit un accès deux ou trois fois par semaine; mais si douloureux, qu'il en poussoit les haut cris et se rouloit par terre.

La plupart des aphrodisiaques sont de la classe des substances alimentaires : les écrevisses, les chairs des vieux animaux, les artichauds, les truffes, le céleri, la roquette sont de ce nombre : à ceux-là on peut ajouter l'ambre, le musc, l'opium chez ceux qui sont accoutumés à son action: vous savez que les turcs en font un grand usage, qu'ils le re-

gardent comme un excitant, et qu'ils en prennent pour s'animer en allant au combat. On use de ces remèdes intérieurement, ou on en fait diverses compositions pour l'usage extérieur, pour frotter, fomenter les parties malades. On dit que les femmes du Japon sont dans l'usage, pour exciter leurs maris languissans, de leur frotter la verge avec l'huile de cayaput, *cayaputœ viridis ;* cette substance est très aromatique et a une odeur très-agréable. Il n'en est point qui agisse avec autant d'efficacité sur les parties même de la génération que les mouches cantharides prises intérieurement ou appliquées sous forme de vésicatoire. Je ne vous ai cité ce remède, qui malheureusement est entre les mains de tous les libertins, que pour vous en faire appercevoir le danger, car il produit souvent un effet tout opposé à celui qu'on vouloit combattre, mais un effet très-douloureux, et plus insupportable que le désagrément de ne pas ériger.

Parmi les secours capables d'exciter à l'acte vénérien, il faut compter le fouet. Meibomius a fait un traité particulier sur ses avantages et sur ses vertus aphrodisiaques, dans lequel on peut voir beaucoup d'observations qui en constatent l'efficacité: c'est un expédient usité chez les vieillards libertins, par lequel ils tâchent de réveiller leurs sens engourdis et languissans. Tamerlan se faisoit fouetter par esprit de débauche, ainsi qu'un certain philosophe cynique dont parle Lucien. Sénéque

parle d'une courtisanne qui réveilloit l'amour de son amant en ayant recours à la flagellation. On trouve beaucoup d'exemples des effets de la fustigation dans l'histoire des Flagellans de l'abbé Boileau; et l'abbé Chappe, dans son Voyage en Sibérie, remarque que les coups de verges qu'on reçoit dans les bains de vapeurs en Russie, donnent de l'activité aux fluides et du ressort aux organes.

CHAPITRE II.

Conception dépravée.

Ce chapitre renferme la conception monstrueuse, la mole et la fausse grossesse.

De la conception monstrueuse.

On appelle monstre en zoologie, tout animal qui naît avec une conformation contraire à l'ordre de la nature, c'est-à-dire, avec une structure de parties très-différentes de celles qui caractérisent l'espèce des animaux dont il sort. L'homme est sujet aux mêmes bizarreries, aux mêmes monstruosités de la nature génératrice, que les animaux, parce qu'il leur ressemble par tout ce qu'il a de matériel, et que le jeu et l'aberration des forces reproductives a lieu dans son espèce comme dans toutes les autres.

On peut ranger toutes les espèces de monstres

en trois classes ; la première est celle des monstres par excès ; la seconde est celle des monstres par défaut ; la troisième est celle des monstres qui le sont par le renversement ou la fausse position des parties. Certains auteurs ont fait une autre classe de monstres qu'ils font naître d'un commerce illicite de la femme avec des animaux et même avec des hommes. Stalpart van der Wiel raconte l'histoire d'une femme qui accoucha d'une petite chienne, enveloppée de ses membranes et vivante, mais sans poils, et n'ayant pas les extrémités encore formées ; cette femme n'en resta pas moins grosse, et accoucha, quatorze semaines après, d'un garçon robuste et bien constitué. Van der Wiel croit trouver la cause de cette singularité, dans ce que le mari de cette femme, extrêmement brutal, la força à se prêter au desir qu'il avoit de consommer le coït à la manière des chiens, et que l'imagination de cette femme, frappée à l'excès, avoit donné lieu à cette production monstrueuse.

Les auteurs fourmillent d'exemples de chiens nés d'une femme, après un commerce illicite avec ces animaux. Paullini raconte que sous le pontificat d'Alexandre VI, une femme accoucha d'un chien. Fortunius Licetus, dans son ouvrage *de monstris*, en rapporte nombre d'observations de ce genre ; et l'on trouve dans l'*Embriologia* de Schurrigius, un chapitre *de brutis ex homine natis*, dans lequel il fait une très-longue énumération

des différentes espèces d'animaux qui naissent de l'homme. Et, en effet, on y trouve des quadrupèdes, des reptiles, des oiseaux, et même des poissons engendrés par des hommes et des animaux, avec le nom et les ouvrages des auteurs dont il les a tirés.

Il n'y a pas jusqu'à Rivière, ce digne et respectable membre de l'ancienne école de Montpellier, qui n'ait payé le tribut à la crédulité de son siècle; il rapporte, avec une candeur et une franchise singulière, l'observation d'une femme à qui les règles ayant manqué, éprouva des inappétences et un goût dépravé; elle aimoit entr'autres choses, les huîtres avec passion et en mangeoit beaucoup: elle passa par tous les signes et les symptômes de la grossesse jusqu'au dixième mois, temps auquel elle éprouva, pendant trois jours, des douleurs d'un genre particulier; et au bout de ce temps, elle accoucha d'un animal semblable à un crapaud, avec la différence qu'il avoit plus de vingt pattes. Cet animal sauta sur les genoux de la sage-femme, delà à terre, et fut se réfugier sous le lit. Kircher rapporte un autre fait analogue.

Il paroît que l'opinion de la possibilité de la génération des animaux par les hommes est fort ancienne. Vous connoissez le commerce que supposent les anciens entre Pasiphaé et un taureau, d'où naquit le Minotaure; celui de Léda avec un cygne, d'où naquirent Castor et Pollux; celui de Philire

avec le dieu des mers, sous la forme d'un cheval. Je sais que l'humanité a eu souvent à gémir des désordres de quelques femmes, j'accorde que plus d'une femme s'est honteusement prostituée à des animaux; je sais encore que des hommes dépravés et brutaux se livrent, dans un pays de l'Europe que l'on dit policé, aux excès les plus honteux et les plus désordonnés avec des chèvres, des canards, des oisons, et que le gouvernement tolère ces monstruosités; mais ce que la raison répugne, ce que le bon sens repousse, ce que la philosophie ne peut admettre, c'est qu'il puisse naître de ces copulations antiphysiques des êtres animés; c'est que la nature ait permis que de ces alliances repoussantes, sortent de nouvelles races. Elle n'a pu ni dû les seconder de ses facultés reproductrices, parce que le chaos dont elle a tiré les espèces d'êtres vivans se seroit bientôt renouvelé. Ses loix sont immuables, éternelles, et en traçant la ligne de démarcation entre les différentes espèces, elle en a fait une barrière insurmontable qu'il ne leur est pas permis de franchir, et leur a prononcé ce mot sublime, mis par Moïse dans la bouche de l'éternel, assignant des bornes à la mer, *non ultra progredies*, tu n'iras pas plus loin. En leur accordant la faculté de se reproduire, elle l'a bornée à la race seule, ou à des races peu éloignées; par-tout ailleurs, il n'y a que stérilité et mort.

La semence d'une espèce ne peut germer et fé-

conder que dans cette espèce, c'est-là seulement qu'elle doit trouver un lieu favorable, et développer le germe qu'elle contient, selon le type primordial de l'espèce. A ne considérer que l'immense variété des faits ou des histoires rapportées par nombre d'auteurs, on seroit tenté de croire qu'il n'y a point de limites entre les espèces les plus dissemblables; que les règnes de la nature se confondent, et que l'ordre primitif est souvent perverti par les pures combinaisons du hasard. On a cependant été jusqu'à assurer qu'il étoit sorti des hommes bien formés du sein de différens animaux, et réciproquement on a vu des animaux plus ou moins difformes ou même très-connus et bien caractérisés, mis au jour par des femmes.

Que ne peut l'idée du merveilleux sur des esprits simples et crédules, je pourrois dire l'ignorance, si nombre d'auteurs respectables n'avoient donné dans ces visions; ni Rivière, ni Ambroise Paré, ni Bartholin, ne peuvent être taxés d'ignorans, ils étoient tout au plus simples et crédules. On a poussé le ridicule jusqu'à rechercher les causes physiques ou surnaturelles de ces sortes de productions, et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on a souvent allumé des bûchers pour exterminer les malheureux que l'opinion publique désignoit comme les auteurs d'une chose impossible. Le délire superstitieux de ces temps de barbarie rendoit tout possible par l'entremise des démons,

et de graves ignorans, qui se croyoient physiciens, accumuloient les dissertations pour expliquer comment la chose s'étoit faite. Graces à la philosophie et aux lumières qu'elle a répandues, nous ne voyons plus ces scènes absurdes et criminelles.

Je n'entrerai pas dans de plus grands détails au sujet de ces absurdités, et je ne considérerai sous le nom d'accouchement monstrueux, que ces productions qui s'écartent plus ou moins de la forme ordinaire d'un homme, et qui pèchent, comme nous l'avons dit plus haut, ou par excès, ou par défaut, ou enfin par le renversement ou la fausse position des parties; d'où nous avons déduit, d'après Buffon, trois classes seulement de monstres.

Mercatus et Roderic a Castro en comptent cinq; la première qui, d'après Mercatus, paroît être selon la nature, comprend les nations connues par quelques défauts naturels; il cite les cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front; d'autres peuples qu'il suppose sans bouche, respirant et prenant leurs alimens par le nez, les satyres de la vallée du mont Amiaï, qui ont les jambes renversées, et autres absurdités pareilles; la seconde classe comprend ceux qui pèchent par trop de grandeur ou trop de petitesse, comme les géans et les nains; la troisième renferme les corps à qui il manque quelque membre, ou en qui il en est d'excédans, tels que les hermaphrodites, ceux qui ont des doigts surnuméraires, ou qui sont privés de choses nécessaires;

la quatrième renferme les monstres qui ont une partie de leur conformation qui tient de l'homme, et partie des animaux; la cinquième, enfin, est celle des monstres qui ont, en partie ou en tout, la figure et la conformation des bêtes. On voit que Mercatus et Roderic a Castro ont donné dans les travers de leur siècle, et qu'au milieu des vérités rapportées, ils consacrent encore des erreurs.

Nous nous bornerons aux trois classes seulement, adoptées par Buffon; elles renferment tous les accidens, tous les jeux de la nature, et toutes les aberrations dont elle nous donne quelquefois le spectacle. La première renferme les monstres qui pèchent par excès, par la surabondance des parties et par des appendices; tels sont les enfans qui naissent avec deux têtes, avec plus de deux bras; les monstres qui ont deux corps et une seule tête; ceux qui ont deux corps bien distincts, réunis dans un seul point; parmi ceux-là, il n'en est point de plus curieux que l'histoire de ces deux filles qui se tenoient par les reins, et que Linnæus et Buffon n'ont pas dédaigné de transcrire, l'un dans le *Systema naturæ*, et l'autre dans son Histoire naturelle. Ces filles naquirent à Tzoni en Hongrie, en 1701. Elles ont vécu vingt-un ans; elles étoient dans une dépendance mutuelle pour certaines choses, et tout-à-fait indépendantes pour d'autres; elles eurent la menstruation ensemble, la petite-vérole, la rougeole, et quelques maladies humo-

rales ; et l'une d'elles étant morte de maladie, l'autre ne lui survécut que de quelques minutes. C'est peut-être l'unique exemple d'un monstre à deux corps si distincts, qui ait vécu un espace de temps aussi considérable ; car ils meurent tous peu d'heures ou peu de jours après leur naissance.

Parmi les appendices un peu remarquables, on pourroit compter une espèce de tablier naturel, formé par le prolongement des tégumens du bas-ventre, que nombre d'auteurs ont attribué aux Hottentotes ; mais ce fait a été formellement démenti par Sparrmann, disciple de Linnæus, et compagnon du capitaine Cook, dans son voyage particulier au Cap de Bonne-Espérance. Ce genre d'excroissance est fabuleux, selon lui ; il dit que ce qui a pu faire prendre le change au jésuite Tackard, qui a répandu en Europe toutes ces fables, c'est que les Hottentotes ont leurs tabliers aussi soigneusement graissés que leur corps.

On ne peut pas regarder comme des monstres les géans ou ces gens d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire, quand ils sont d'ailleurs bien constitués : il seroit absurde de regarder toute une nation comme une nation de monstres, parce que leur taille dépasseroit celle des Européens, tels qu'on nous représente les Patagons. J'ai vu à Londres l'armure d'un ancien chef Caledonien, qui devoit avoir plus de huit pieds ; et il y a quelques années qu'on trouva en Irlande, en faisant des ex-

cavations, les ossemens d'un homme qui devoit en avoir plus de douze. Si nous en croyons les traditions de ces pays, l'espèce actuelle ne seroit qu'une nation de Pygmées, en comparaison des hommes qui les habitoient autrefois.

La deuxième classe de monstres comprend tous ceux qui le sont par défaut; ceux-ci sont moins communs que les monstres par excès; on peut cependant en citer quelques exemples, comme celui qui est décrit dans le Mercure de France et le Journal des Savans, année 1766, qui naquit avec un œil seul au milieu du front; ceux des enfans nés avec une seule extrémité inférieure, comme dans l'exemple de ce monstre, rapporté dans le Journal des Savans, année 1696, lequel avoit toutes les parties supérieures bien conformées, jusqu'à la région ombilicale au-dessous de laquelle sortoit une jambe du milieu de l'hypogastre; cette jambe étoit bien formée jusqu'au pied, qui ressembloit à celui d'un veau; il n'y avoit aucune apparence de sexe. Il y a dans le même ouvrage la description d'un autre monstre, par défaut, et ne différant du premier qu'en ce que la jambe unique étoit renfermée dans l'hypogastre; le pied paroissoit au travers de la peau, et sembloit être prêt à la percer pour se faire un passage. On a remarqué dans un enfant nouveau-né et venu à terme, qu'il ne paroissoit aucun vestige de l'os occipital, des pariétaux, ni de toute la partie de l'os frontal, qui s'étend jus-

qu'aux orbites supérieures, d'où il arrivoit que les yeux faisoient deux cornes à-peu-près semblables à celles qu'apportent les veaux en naissant; comme ils avançoient considérablement en dehors, ils rendoient le visage monstrueux. Le bec-de-lièvre peut être rangé dans la classe des monstres par défaut. Mais sans aller chercher des exemples de monstres dans les auteurs, il existe au conservatoire de l'Ecole de médecine de Montpellier, le squelette d'un nain qui étoit grand sauteur, quoiqu'il lui manquât la moitié des extrémités; il n'avoit d'un côté, pour bras, qu'un moignon; de l'autre, l'avant-bras et le bras étoient ankilosés, et les os des cuisses étoient immédiatement articulés avec ceux des pieds. Mon collègue Dumas en a consigné la description et la gravure dans son ouvrage intitulé Principes de Physiologie. C'est un fait curieux et rare.

Enfin, dans la troisième classe qui contient les montres par renversement ou fausse position des parties, les exemples sont encore plus rares, parce que cette espèce de monstruosité étant intérieure, on ne les découvre que par l'ouverture des cadavres. Riolan a écrit une dissertation sur cette transposition de parties, intitulée, *Disquisitio de transpositione partium naturalium et vitalium in corpore humano*. Il y a dans le Journal des Savans, année 1681, l'histoire de deux petits chiens, nés avec le cœur hors de la capacité de la poitrine.

Mery fit en 1688 l'ouverture du cadavre d'un soldat, âgé de 72 ans, il y trouva toutes les parties internes de la poitrine et du bas-ventre situées à contre-sens ; celles qui, selon l'ordre de la nature, occupent le côté droit, situées au côté gauche, et réciproquement. Winslow en fournit un autre exemple.

Ces renversemens ou transpositions sont, dit Buffon, peut-être plus fréquens qu'on ne l'imagine ; mais comme ils sont intérieurs, on ne peut les remarquer que par hasard ; je pense néanmoins qu'il en existe quelque indication au-dehors. Enguenhard, médecin de Paris, n'ayant pas senti le battement du cœur d'un malade dans l'Hôtel-Dieu, et l'ayant quitté après en avoir témoigné un mauvais pronostic ; un garçon chirurgien courut après lui, et dit qu'il venoit de trouver le battement, non pas sous la mamelle gauche, mais sous la droite. Il est certain que cet homme devoit habituellement s'appercevoir de ce battement.

Toutes les parties du corps peuvent être mutilées et défigurées au point de ne présenter aucune ressemblance avec leur état ordinaire. Le volume, le nombre, la situation et la conformation des organes souffrent, comme nous l'avons vu, des variétés qu'il est impossible d'assigner ; et c'est par de bonnes observations, bien constatées, que nous savons qu'il existe des exemples de toutes ces espèces de productions monstrueuses. Mais quelle

en est la cause ? Comment la nature se fait-elle un jeu de défigurer quelquefois les espèces, de les mutiler, de leur ajouter des parties superflues ? Est-ce l'effet du hasard et de quelques causes fortuites et accidentelles ; ou bien le concours des mêmes circonstances peut-il dans les mêmes occasions donner lieu aux mêmes désordres? C'est sur quoi on a beaucoup disputé ; mais comme on n'étoit pas d'accord sur les principes, on n'a pas pu l'être dans les conséquences.

Les différens jeux de la nature ont souvent arrêté les physiciens les plus éclairés lorsqu'ils ont voulu en rechercher la cause, et nous ne sommes pas vraisemblablement sur le point de pénétrer encore ce mystère. Nous connoissons une foule de causes accidentelles qui peuvent s'opposer aux développemens de l'embryon, qui peuvent en défigurer les parties ; mais la réunion partielle de deux embryons à la fois, la duplication de quelques organes seulement, tandis que tout le reste est dans l'état naturel, présentent des difficultés infinies lorsqu'on veut les expliquer par la même voie.

Les anciens, d'après leur système sur la génération, ont, selon moi, plus approché de la vérité que les modernes, qui, avec leurs systêmes des œufs, des germes préexistans, ont plongé toutes nos connoissances sur cet objet dans un dédale inextricable. Les anciens expliquoient la formation des monstres par les mêmes causes, auxquelles ils

attribuoient la ressemblance des enfans aux parens ; selon eux, la semence des deux sexes contient en elle-même, outre la force ou la vertu formatrice, le simulacre de toutes les parties du corps ; ce qui est, à peu de chose près, ce que Buffon a entendu par ses molécules organiques et son moule intérieur.

D'après cela, les monstres s'engendrent toutes les fois que la force ou vertu formatrice qui contient le simulacre des parties, n'est pas également excitée par tous les membres, ou bien lorsqu'elle est dérangée et empêchée dans son action, et cela, ou parce que la dissemblance diverse est plus puissante dans une semence que dans l'autre ; ou bien parce que la matière de la semence du mâle ou de la femelle s'est écartée de l'état ordinaire ; ce qui peut arriver de plusieurs manières différentes. Ceci est très-métaphysique, mais peut être entendu.

Il arrive, premièrement, que la semence pèche par défaut, soit relativement à l'ensemble des parties, soit relativement à quelques-unes, et alors les nains seront formés et tous les monstres par défaut. 2°. Si la semence pèche par excès, alors les géans seront produits si l'exubérance séminale est relative à toutes les parties ; si elle n'est relative qu'à quelques-unes, il y en aura de superajoutées, d'énormes, et ainsi de suite. 3°. Une autre cause de l'irrégularité de la force ou vertu formatrice, c'est le pouvoir de l'imagination qui fait que les

images conçues se répètent sur tous les actes de cette force et la déterminent selon ces images. Les modernes ont beaucoup ajouté à cette idée des anciens sur l'influence de l'imagination, sur le développement et la formation du foetus ; nous verrons dans la suite ce qu'on doit en penser.

Buffon qui a beaucoup puisé dans les anciens, explique la formation des monstres par l'excès ou le vice de la matière qui doit former les parties, et l'observe principalement dans les parties doubles ; il dit que la force qui pousse ces parties de chaque côté est commune, toujours égale ; le défaut, l'excès ou le vice se doit trouver à gauche comme à droite ; et que, par exemple, si par un défaut de matière un homme se trouve n'avoir que deux doigts au lieu de cinq à la main droite, il n'aura non plus que deux doigts à la main gauche ; ou bien que, si par un excès de matière organique il se trouve avoir six doigts à l'une des mains, il aura de même six doigts à l'autre : ou si par quelque vice la matière qui doit servir à la formation de ces parties doubles se trouve altérée, il y aura la même altération à la partie droite qu'à la partie gauche. C'est aussi, dit-il, ce qui arrive le plus souvent, la plupart des monstres le sont avec symétrie ; le dérangement des parties paroît s'être fait avec ordre, et l'on voit, par les erreurs mêmes de la nature, qu'elle se méprend le moins qu'il est possible.

On explique assez bien par ces causes toutes les altérations qui peuvent arriver dans les formes extérieures du corps des animaux ; on conçoit comment trop ou trop peu d'énergie dans le développement a pu donner lieu au manque ou à l'excès des parties ; mais il n'est pas aussi aisé d'expliquer, par l'effet des causes accidentelles, la réunion de deux embryons en tout ou en partie et le renversement des organes.

L'insuffisance des causes accidentelles a fait penser à quelques physiciens anatomistes, que le germe de ces derniers monstres étoit primitivement formé, et qu'il se développoit par le même mécanisme qui développe les germes ordinaires. Duverney fut le premier qui conçut cette idée hardie d'un germe monstrueux préexistant ; Winslow adopta son opinion et combattit long-temps Lemery, qui soutenoit que le fœtus monstrueux ne devenoit tel que par les accidens qui lui arrivent dans le sein de sa mère.

Tous les deux convenoient du systême des œufs ; mais l'un vouloit que les monstres ne fussent jamais que l'effet de quelque accident arrivé aux œufs ; l'autre prétendoit qu'il y avoit des œufs originairement monstrueux qui contenoient des monstres aussi bien formés, que les autres œufs contenoient des animaux parfaits. Lemery expliquoit assez clairement comment les désordres arrivés dans les œufs faisoient naître des monstres ; il suf-

fisoit que quelques parties dans le temps de leur mollesse eussent été détruites dans l'oeuf par quelqu'accident, pour qu'il naquît un monstre par défaut, un enfant mutilé ; l'union ou la confusion des deux œufs ou de deux germes d'un même œuf, produisoit les monstres par excès, les enfans qui naissent avec des parties superflues. Le premier degré des monstres seroit deux jumeaux simplement adhérens l'un à l'autre, comme on l'a vu plusieurs fois : dans ceux-là aucune partie principale n'auroit été détruite. Quelques parties superficielles déchirées dans quelques endroits, et reprises l'une avec l'autre, auroient causé l'adhérence des deux corps. Les monstres à deux têtes sur un seul corps, ou à deux corps sous une seule tête, ne différeroient des premiers que parce que plus de parties dans l'un des œufs auroient été détruites : dans l'un toutes celles qui formoient un des corps ; dans l'autre, celles qui formoient une des têtes ; enfin, un enfant qui a un doigt de trop est un monstre composé de deux œufs, dans l'un desquels toutes les parties, excepté ce doigt, ont été détruites.

Winslow au contraire, plus anatomiste que raisonneur, n'opposoit à son adversaire que des monstres qu'il avoit disséqués lui-même, et dans lesquels il avoit trouvé des monstruosités qui lui paroissoient inexplicables par aucun désordre accidentel. « L'opinion des germes primitivement

monstrueux, dit de Mairan, tranche tout d'un coup la difficulté de concevoir que les débris de deux corps organisés et composés de millions de parties organisées, puissent en produire un troisième par cette voie. Mais l'opinion commune a aussi cet avantage, que ceux qui la rejettent sont contraints d'avouer qu'il y a des monstres et des parties monstrueuses dont la formation est visiblement due au contact accidentel; ou que du moins on explique assez heureusement par-là et sans remonter jusqu'à l'œuf. Les plantes en fournissent encore des exmples, et c'est ici que l'analogie en faveur du système des accidens, est portée par Lemery au plus haut degré de vraisemblance dont il étoit susceptible ».

Quoi qu'il en soit, nous n'en sommes pas plus éclairés par la dispute de ces deux hommes célèbres, sur les causes de la formation des monstres; il vaut mieux avoir recours à l'idée des anciens sur le dérangement de la force formatrice qui, quoiqu'elle présente une idée abstraite et métaphysique, est cependant, selon moi, plus satisfaisante, et sert à nous faire soulever un coin du voile dont la nature a couvert ses procédés dans l'acte de la génération.

Dans le systême des œufs, soit qu'on considère avec Lemery la formation des monstres par les débris de deux œufs, soit qu'on regarde avec Winslow les germes monstrueux préexistans, il faut

toujours en dernière analyse se demander, quelles causes détruisent les parties de ces œufs? Comment la nature a-t-elle pu former des germes monstrueux? Ce qui n'arrive pas en les attribuant aux aberrations de la force formatrice ou générative, qui n'est autre chose que cette loi de la nature, en vertu de laquelle les germes contenus dans la liqueur séminale croissent et se développent selon le type primordial, imprimé à chaque espèce.

Il nous reste à examiner le pouvoir de l'imagination de la mère, comme cause de la formation des monstres. On a cru que, par l'effet de la terreur, des desirs de la mère, la conformation du fœtus étoit non-seulement modifiée, mais même profondément altérée; de manière que les idées conçues par elle sont fortement exprimées sur l'embryon. Ce préjugé est tellement enraciné chez presque toutes les femmes, qu'elles craignent qu'on n'expose à leurs regards, dans le temps de leur grossesse, quelque objet qui puisse influer sur la conformation de leur enfant; aussi détournent-elles la vue de tous les gens mutilés, de tous ceux qui ont quelque vice de conformation, de peur de faire des enfans contrefaits.

Les médecins et les philosophes ne sont pas exempts de ce préjugé, et lui ont donné par leurs écrits beaucoup de force. On a cru que les idées de la mère arrivoient au fœtus avec le sang, et que celles du fœtus éprouvoient le même désordre. On

a avancé que l'imagination pouvoit déterminer ou ralentir l'accroissement de certaines parties; c'est ce qu'a dit Perrault dans ses Essais de Physique. Il n'y a pas jusqu'à Bayle, qui n'a pas craint d'avancer qu'une femme pouvoit accoucher d'un singe, lorsque les affections ressenties par le fœtus étoient excitées par la vue de cet animal dans la mère.

Mais si quelques philosophes se sont déshonorés pour avoir mis au jour des idées aussi ridicules, il en est qui les ont repoussées avec mépris. Le docteur Blondel a entrepris de détruire ce préjugé très-préjudiciable au repos et à la santé des femmes enceintes, dans un ouvrage en forme de lettres; mais cet auteur nie presque tous les faits qui semblent favorables à l'opinion qu'il combat. Il peut bien être prouvé qu'ils ne dépendent pas du pouvoir de l'imagination, mais la plupart sont des faits certains. Werloff nie formellement à la fin de son traité des fièvres, l'empire de la mère sur le fœtus. Haller, dans sa physiologie, combat aussi cette opinion par tous les faits anatomiques et physiologiques.

Les auteurs qui la soutiennent avouent à la vérité qu'ils ne peuvent pas donner de raison satisfaisante de la manière dont l'imagination de la mère opère ces effets, et change la conformation du fœtus. Il leur suffit que la chose soit ainsi, pour qu'ils la regardent comme démontrée, car il y a, selon eux, beaucoup de choses qui sont vraies,

quoiqu'on n'en puisse pas donner de raison mécanique. Mais c'est précisément la vérité de ces effets qui n'est pas démontrée ; c'est qu'ils regardent comme une chose incontestable, ce qui est en litige ; c'est qu'on ne peut pas affirmer avec certitude, que l'imagination ait eu la moindre part à la formation des monstres ; c'est qu'on ne peut pas concevoir par quels moyens, par quelle voie, les affections de la mère peuvent influer sur le développement du fœtus; développement qui est indépendant d'elle-même, qui a lieu sans sa volonté, pour ainsi dire sans sa participation, et que la plupart des monstres naissent sans que la mère ait eu, durant sa grossesse, la moindre affection, aucune vue analogue au monstre qu'elle a conçu.

L'expérience prouve que l'enfant dans la matrice est aussi indépendant de la mère qui le porte, que l'œuf l'est de la poule qui le couve, et on peut croire tout aussi peu, que l'imagination d'une poule qui voit tordre le col à un coq, produira, dans les œufs qu'elle ne fait qu'échauffer, des poulets qui auront le col tordu, que l'on peut croire la force de l'imagination de cette femme qui, ayant vu rompre les os à un criminel, mit au monde un enfant dont par hasard les membres se trouvèrent conformés de manière, qu'ils paroissoient rompus. Nous examinerons avec plus de détail les prétendus effets de l'imagination, lorsqu'en traitant de la grossesse, je vous parlerai des envies désignées par

les Latins, sous le nom générique de *næρι*, et par les Grecs, sous celui de *spiloi, spilomata.*

On peut aisément sentir, d'après tout ce qui vient d'être dit, que l'art de guérir est sans force et sans moyens, pour empêcher la production des monstres. Ce que les auteurs disent des enfans qui naissent difformes, rachitiques, défectueux, par l'effet de la mauvaise conduite des mères, par celui de la compression, du mauvais régime, des maladies, ne se rapporte pas à cet article; il en sera question dans la suite. La génération des monstres est hors du domaine de la médecine; elle ne peut ni les prévoir, ni les empêcher, parce qu'ils ne sont connus qu'après leur issue du ventre de la mère; que les causes qui y donnent lieu sont des causes occultes qui ne se manifestent à l'exterieur par aucun signe particulier, et enfin parce que la nature de ces causes ne tient pas à l'organisation, et qu'elles ne sont pas susceptibles d'être attaquées et combattues.

Des moles.

La mole doit se rapporter aux conceptions dépravées, parce qu'elle se forme dans l'utérus au lieu de l'embryon; ce n'est autre chose qu'une masse charnue, dure et informe, ainsi appelée par les Latins, parce qu'elle a la forme et la dureté d'une meule. Il paroît que cette dénomination remonte beaucoup plus haut, car Hippocrate et Aristote

s'en servent, non pas comme d'une expression propre, mais parce qu'elle étoit vulgairement reçue. Paul d'Egine et Aëtius désignent par ce mot la tumeur skirreuse de la matrice; d'autres comprennent, sous le nom de moles, toutes les tumeurs quelconques de la matrice, soit aqueuses, soit flattulentes. Mais, selon Hippocrate, Aristote et Galien, la mole est une masse charnue informe, engendrée dans l'utérus à la place du fœtus, enveloppée de membranes, et formée par une semence sans vertu, et une trop grande quantité de sang menstruel.

Elle a lieu, contre l'intention de la nature, par un vice de la matière, et se distingue ainsi de la fausse grossesse, occasionnée par des humeurs ou par des vents. Elle a quelquefois les rudimens d'une forme, mais le plus souvent elle n'en a point; elle est recouverte de peau et de membranes, et son intérieur n'est qu'une chair confuse, parsemée de veines; mais sans os, sans intestins et sans viscères. On l'a dit sans forme, non qu'elle en soit tout-à-fait dénuée, mais parce qu'elle n'a pas celle du fœtus humain, ni de tout autre animal.

Avicenne, Rhazés, et plusieurs autres en font différentes espèces, savoir : la mole flattulente, la mole aqueuse et la mole charnue; mais il est aisé de s'appercevoir que les deux premières espèces ne sont autre chose que la tympanite et l'hydropisie de la matrice, dont nous avons déjà traité, qui se

rapporte à la fausse grossesse, et que la mole charnue est la seule vraie. Celle-ci est tantôt inanimée, ressemblant à un sang concret, et recevant son accroissement par juxtaposition; tantôt elle est animée et jouit d'une espèce de vie végétative, se nourrit et augmente par les veines, distend le ventre comme le fœtus, et y reste souvent quelques années, d'autres fois toute la vie; durant ce temps, elle jouit d'un mouvement particulier comme les zoophytes; elle est enveloppée dans le chorion, et a quelques veines par où elle attire le sang. Il est des auteurs qui pensent que son accroissement n'est pas une véritable nutrition.

Cette substance charnue, dit Primerose, qui est pénétrée de veines n'est pas une chair proprement dite, mais une espèce de parenchyme, formé par un sang concret, dont la corruption est empêchée, parce qu'elle est très-étroitement liée avec la semence qui, selon lui, a beaucoup de chaleur innée, et parce qu'elle tient fortement à la matrice, ce qui la préserve de la corruption.

Il se forme plusieurs autres espèces de moles; les unes ressemblent à un parenchyme, d'autres sont membraneuses et si dures qu'elles résistent au fer: quelques-unes sont tout-à-fait informes, d'autres ont des formes rondes longitudinales. La mole est un embryon manqué qui seroit devenu un enfant si la conception n'avoit pas été troublée par quelque accident; quoiqu'elle n'ait ni os, ni viscères;

souvent néanmoins ses traits n'y sont pas tellement effacés, qu'elle ne conserve quelques vestiges d'un enfant. On y a apperçu quelquefois une main, d'autres fois un pied, mais le plus souvent un arrière-faix.

Levret, commentant les aphorismes de Mauriceau, prétend que le faux germe qui donne lieu à la mole dont parle celui-ci, n'est autre chose que le placenta d'un fœtus avortif, lequel a continué de se développer. Il y a, selon lui, une autre espèce de mole faite en forme de frai de grenouille ou d'amoncèlement d'hydatides. Il existe rarement plus d'une mole à-la-fois. Sennert observe néanmoins qu'il en a trouvé deux, trois, et même davantage; il ajoute que quoique les moles se développent ordinairement seules, on en a cependant vu coexister avec un fœtus, et sortir de la matrice quelquefois avant, quelquefois après lui. Ce fait est tout en faveur de l'opinion de Levret, parce qu'il est probable que la mole qui vient avec le fœtus n'est autre chose que le placenta d'un autre fœtus avorté.

Il est des moles qui restent dans la matrice plusieurs années, d'autres qui y restent toute la vie. Il y avoit en Angleterre une femme qui en portoit une depuis huit ou dix ans, qui tous les neuf mois éprouvoit des douleurs pareilles à celles de l'enfantement; au bout d'un ou de deux jours, ces douleurs disparoissoient et la laissoient sans autre

incommodité que le poids de son ventre, qui devenoit annuellement plus volumineux.

Il est bon d'observer que les moles adhèrent fortement à la matrice. Les auteurs prétendent que c'est cette adhérence qui les soutient, et qui fait qu'elles ne s'y corrompent point; car le sang, la semence, et le fœtus lui-même, quoiqu'ils soient animés du principe de vie, s'ils ne sont pas unis à l'utérus, se corrompent et tombent en putréfaction, lorsqu'ils sont retenus dans le corps.

On n'est pas trop d'accord sur la cause des moles, et les auteurs ont long-temps disputé. Les anciens pensoient que la semence peut souffrir dans l'utérus une altération à laquelle ils donnent le nom de *μολινσιν*, nom par lequel ils avoient coutume de désigner ce qui arrive aux fruits qui ont commencé à mûrir, lorsque le froid les touche, une véritable crudité. La fin et l'objet de la nature étant, selon eux, d'engendrer l'homme, si elle est détournée de ses opérations et qu'elle ne puisse pas atteindre la perfection, comme elle n'est jamais oisive, elle en approche le plus qu'il est possible. Si donc la force formatrice inhérente à notre corps, rencontre une matière convenable, elle forme un fœtus. Si au contraire la matière pèche par sa mauvaise qualité, par sa quantité, sa consistance et le mélange de quelque chose d'hétérogène, alors, au lieu d'un fœtus elle donne lieu à toutes les productions monstrueuses et aux moles.

Hippocrate, dans le livre *de Morb. mul.*, expliquoit la formation des moles par des mois copieux et une semence morbifique. Il reproduit la même assertion dans le livre de la Stérilité, et leur assigne une double cause : la première est la semence de l'homme sans force et sans vertu, qui, si elle est trop foible, en petite quantité, aqueuse, détermine les rudimens et le commencement du fœtus, mais ne peut le perfectionner ; telle est la semence des vieillards, des gens valétudinaires, des jeunes gens foibles, des hommes débauchés qui voient trop de femmes ou qui ont la gonorrhée. La seconde est le vice du sang menstruel, qui peut être corrompu, putride, ou bien peut inonder par son abondance la semence virile, et de très-prolifique qu'elle étoit la rendre inféconde. Aussi, les femmes pléthoriques sont-elles plus sujettes aux moles, sur-tout si elles voient des hommes à l'approche de leurs règles ou pendant qu'elles coulent ; c'est-là ce qui dérange la formation commencée du fœtus.

La femme de Gorgias, après avoir eu ses menstrues supprimées pendant quatre ans, rendit une mole avec beaucoup de sang, et guérit. Le sang est très-propre à produire ces effets, lorsqu'il est ou trop raréfié ou trop dense : dans le premier cas, il passe plus facilement par les ouvertures des veines ; dans le second, il ne peut être gouverné par la force formatrice. Il peut devenir vicieux par l'effet d'un

mauvais régime, par le dérangement des viscères et par le mélange d'humeurs dépravées. La semence sans vertu, ou en petite quantité, commence la conception, et ne pouvant l'achever, elle dégénère en une masse charnue, quelquefois unique, souvent double et triple, qui adhère fortement à la matrice. Le sang peut affluer plus abondamment qu'il ne faut, ou parce que la femme voit des hommes au moment ou aux approches de la menstruation; ou parce qu'il est trop chaud, ce qui fait qu'il est attiré par la semence en trop grande abondance; ou par accident, par un coup, un accès de colère, par la terreur, ou toute autre cause; et si cela arrive dans le commencement de la formation, les rudimens de presque tous les vaisseaux sont oblitérés, et il ne se forme plus qu'une masse charnue. Lorsque cet effet a lieu vers le milieu ou vers la fin de la formation, la mole se rapproche davantage de la forme du véritable fœtus, et en prend certains traits. Il est probable que la mole n'est pas formée par le sang seul vicié, si ce n'est qu'il ne coule avec plus d'abondance qu'il ne doit, mais bien un fœtus monstrueux, ou maladif et chétif. Un peu de sang dépravé n'étouffe pas la vertu prolifique de la semence, mais il communique ses vices au fœtus.

Mercurialis n'approuve pas cette opinion d'Hippocrate, parce que, dit-il, chaque chose s'opère selon ses degrés; si le degré est foible, il opère foi-

blement ; et d'une semence malade, dépravée, il naîtra un fœtus dépravé et maladif, et non pas une mole. Primerose observe que cette objection est sans force, parce que, dans ce cas, la semence sans vertu ne peut opérer une conformation parfaite, lorsqu'elle est troublée par l'abord du sang.

Quelques auteurs sont en doute pour savoir si les moles sont produites par la chaleur ou par le froid : il y a apparence que le froid n'y est pour rien, parce qu'il n'a pas assez de force dans le corps pour y opérer des effets. Il n'y a donc que la chaleur qui est le régulateur de toutes les fonctions et l'instrument principal de la force formatrice, d'où cette faculté a reçu le nom de chaleur plastique. Cette chaleur est une douce chaleur qui ne tend pas à corrompre et à putréfier le sang ; mais qui altère, cuit et organise la matière : cette chaleur plastique, oppressée par une trop grande masse de sang, donne lieu à des conformations imparfaites, d'où résulte la mole.

Telle est la doctrine des anciens sur la formation des moles ; elle est conforme aux opinions les plus accréditées parmi eux au sujet de la génération. Voici celle des modernes : on croit que la mole est causée par un défaut ou une mauvaise disposition de l'œuf de la femme, ou par un vice de la semence de l'homme, laquelle n'a pas la force de pénétrer suffisamment l'œuf pour l'ouvrir, le dilater et le féconder. On explique encore cette production in-

forme en supposant qu'un œuf est tombé dans la matrice sans être imprégné de la semence du mâle. Dans tous ces cas l'œuf continue de se développer, et manquant néanmoins de quelque chose de nécessaire pour l'organiser et en former un embryon, il devient une masse informe. Cette explication est fondée sur la théorie de la génération par le systême des ovaires.

Depuis qu'Harvey a dit: *Omne vivum ex ovo provenit*, tout être vivant vient d'un œuf, on a cru voir des œufs tout formés dans les femmes, comme on en trouve dans les femelles des animaux ovipares; et on en a inféré que ces œufs n'avoient besoin que d'être fécondés par la semence du mâle; de-là le systême des germes préexistans, avec lesquels on a cru expliquer la génération. Il est vrai de dire qu'Harvey a raison d'avancer, que tout être vivant vient d'un œuf, parce qu'en effet dans les animaux vivipares, on peut regarder le chorion, l'amnios et les eaux dans lesquels nage le fœtus comme un œuf véritable; mais cet œuf est formé, après la copulation, par l'union de la semence des deux sexes, et l'inspection anatomique n'a jamais fait découvrir de ces œufs tout formés dans les ovaires des femmes.

L'école de Montpellier, cette antique métropole de l'art de guérir, qui, à travers les sophismes qui ont inondé l'Europe, a toujours maintenu dans sa pureté originelle la doctrine hippocratique et

les véritables principes médicinaux ; l'école de Montpellier, dis-je, a eu la sagesse de rester neutre au milieu des opinions qui ont divisé la république savante sur le système de la génération ; elle a senti que la nature avoit couvert d'un voile impénétrable ce grand acte de puissance, et que les travaux des philosophes n'avoient encore pu venir à bout de le soulever ; un pyrrhonisme sage lui a semblé préférable à la part active qu'elle eût pu prendre dans une dispute dont les bases ne reposent pas sur des faits et sur l'observation.

Primerose pense que la mole ne peut être formée par le sang tout seul, et que la semence virile y est pour quelque chose ; ce qui le prouve, selon lui, ce sont les membranes qui l'enveloppent, les ligamens, les veines qui la parcourent, la superfétation qui l'accompagne quelquefois, son accroissement, le mouvement de trépidation qu'on y observe, de manière qu'elle a tous les signes d'une conception imparfaite, et que personne n'a observé de moles sans coït. Buffon prétend au contraire que dans certaines circonstances et dans certains états, la liqueur séminale de la femelle peut produire quelque chose. « Je serois fort tenté, dit-il, de croire que les filles peuvent avoir des moles sans avoir eu de communication avec le mâle, comme les poules font des œufs sans avoir vu le coq ». Lasone a fait un mémoire sur ce sujet, dans lequel il assure que des religieuses bien cloîtrées

avoient fait des moles ; pourquoi cela seroit-il impossible, puisque les poules font des œufs sans communiquer avec le coq, et que dans la cicatricule de ces œufs on voit, au lieu d'un poulet, une mole avec des appendices? L'analogie me paroît avoir assez de force pour qu'on puisse au moins douter et suspendre son jugement.

Lamsweerde, médecin de Cologne, a donné en 1686 un traité fort savant sur les moles, intitulé : *Historia naturalis molarum uteri.* Il rapporte le sentiment de tous ceux qui soutiennent que les moles ne peuvent être formées sans coït, et l'opinion de ceux qui prétendent que les filles sages sont exposées à cette maladie. Il cherche à concilier ces deux opinions, et les regarde toutes les deux comme vraies et soutenables; pour cet effet il reconnoît deux espèces de moles, l'une de génération et l'autre de nutrition; la mole de génération seroit le produit d'un coït infécond, la mole de nutrition se formeroit sans le concours de la copulation.

On peut soutenir jusqu'à un certain point, d'après l'opinion de Lamsweerde, la possibilité de voir le sang menstruel seul produire des moles, qui seront, si l'on veut, des moles de nutrition. On connoît la propriété qu'a le sang de tendre puissamment à s'organiser et à donner des produits construits et disposés de la même manière que les vaisseaux; c'est ce qu'ont démontré les observations curieuses de Jonh Hunter, les belles expériences

du cavalier Rosa; les opinions et les expériences de Hewson, Thouvenel et de beaucoup d'autres; et un médecin célèbre n'a pas craint d'avancer que le sang n'est autre chose qu'une masse de chair liquéfiée et fluide, un amas de sucs nourriciers, semblables, en quelque sorte, au blanc d'œuf. Il doit cette propriété, de s'organiser, à la substance glutineuse, fibreuse et plastique qui entre dans sa composition. Or, on conçoit facilement que dans un cas de suppression de règles, le sang abondant dans la cavité de la matrice, peut, sur-tout s'il y subit un degré de réfroidissement plus considérable que dans ses vaisseaux, prendre la forme concrète, et s'organiser en véritables moles, dans lesquelles il se formera des vaisseaux et une espèce d'organisation. Stahl rapporte une observation qui prouve que le sang peut même prendre la forme concrète dans ses propres vaisseaux. Il dit qu'un chirurgien tira de la veine d'une jeune fille un cylindre sanguin; la formation des polypes sanguins dans le cœur et les gros vaisseaux, fournit une autre preuve en faveur de ce systême.

Il est vrai de dire que les cas des moles, sans le concours de la copulation, sont plus rares que les autres; ordinairement une simple suppression de menstrues ne produit pas des moles, mais il suffit d'en voir la possibilité, et d'avoir quelques exemples de ce fait. Mercurialis a pensé que la mole pouvoit se former sans le concours de la semence, par

la concrétion seule du sang menstruel. Valentini a vu une mole dans une vierge; Forestus en donne un autre exemple. Lasône en a vu chez des filles cloîtrées. Buffon en conçoit la possibilité par l'analogie. Sennert et Klein prétendent que les vierges et les veuves très-honnêtes sont sujettes aux moles; ce dernier reconnoît des moles de nutrition. Primerose avoue que le sang peut devenir concret dans l'utérus; mais qu'il y pourrit, se corrompt, et donne lieu à des symptômes graves; mais il ne forme pas, selon lui, de véritable mole; il n'adhère pas à l'utérus. On pourroit objecter au sentiment de cet auteur la génération des polypes utérins, qui adhèrent fortement par leur pédicule aux parois de la matrice.

Il est plus que probable que dans presque tous les cas de moles de génération, la mole est formée par des placenta de fœtus avortifs, selon le sentiment de Levret; ce qui le confirme, c'est qu'il arrive souvent que la mole est accompagnée d'un fœtus véritable; de manière qu'on peut penser que cette mole n'est que le placenta d'un autre fœtus qui auroit avorté; ce qui le confirme encore, c'est que la plupart des moles ont réellement la forme, la figure et l'organisation du placenta. Le placenta est une masse charnue de figure ronde, applatie, formée par l'assemblage d'une très-grande quantité de veines et d'artères sanguines, de vaisseaux lymphatiques, et peut-être de

quelques corps glanduleux. Le placenta est armé de mamelons, au moyen desquels il s'implante dans les orifices des vaisseaux utérins, et y adhère fortement, à-peu-près de la même manière que les radicules des plantes s'insinuent dans les porosités de la terre. Toutes ces conditions paroissent convenir assez aux moles, et donnent au sentiment de Levret le plus grand degré de vraisemblanee; d'autant que le fœtus ayant avorté, le placenta auquel il étoit attaché peut prendre un degré considérable de développement, au point d'en imposer pour une véritable grossesse.

Dans les commencemens, on distingue difficilement la mole de la véritable grossesse, de l'hydropisie de la matrice, et des autres tumeurs, parcequ'il existe des signes communs. Dans tous ces cas, les mois se suppriment, les femmes éprouvent des dégoûts, des nausées, la couleur de la face change, l'utérus et les mamelles s'enflent, il y a dans les lombes un sentiment de pesanteur. Les signes capables de nous faire distinguer ces différens états, se bornent aux suivans qu'ont assignés quelques auteurs : 1°. dans la grossesse, les symptômes qui s'étoient d'abord déclarés diminuent à mesure que le fœtus prend de l'accroissement; dans la mole, au contraire, ils augmentent sans cesse, les forces s'éteignent insensiblement, les malades ont de la peine à marcher, leurs extrémités s'amaigrissent, il y a une douleur au ventre, au dos et vers les

aines, la respiration est difficile; mais tous ces signes sont équivoques, parce qu'on rencontre des femmes plus molestées par le foetus, que d'autres ne le sont par des moles.

2°. Le fœtus, après le troisième ou le quatrième mois, commence à remuer; la mole, au contraire, ne remue pas d'elle-même, seulement lorsque la femme se retourne d'un côté ou de l'autre, elle sent un poids grave et semblable à celui d'une pierre qui tombe avec un sentiment de douleur. Si la mole jouit d'une espèce de palpitation, ce mouvement n'est pas volontaire, et n'est pas ressenti dans tous les sens, comme celui du fœtus; et une femme qui a déjà fait des enfans, ne se méprend pas sur la nature de ces mouvemens. Ces signes deviennent incertains, si la mole est accompagnée d'un fœtus; on ne peut en conjecturer alors la présence, que par des symptômes plus graves, un poids plus considérable et un volume du ventre plus grand qu'à l'ordinaire.

Dans la mole, le corps s'affoiblit chaque jour davantage, ce qui n'arrive pas dans la véritable grossesse, excepté que la femme ne soit malade. Il est des auteurs qui prétendent que la mole comprimée par la main, cède facilement, et reprend ensuite sa place; au lieu que l'enfant ne cède pas. Le soupçon d'une mole se renforce et acquiert de la certitude après le terme ordinaire et naturel de la gestation; nous avons vu que des femmes en por-

toient l'espace de plusieurs années, et souvent toute leur vie.

5°. Dans la mole, les mamelles se tuméfient sans lait, mais se remplissent d'une humeur aqueuse: ce signe n'est pas très-certain, car on voit des femmes grosses, dans lesquelles on trouve, au lieu de lait, cette humeur aqueuse qui est en très-petite quantité avant l'accouchement. Hippocrate prétend que dans la suppression des mois, le lait peut venir au sein, sans que la femme soit grosse et ait jamais enfanté. Vous connoissez l'histoire de ce créole qui, passant d'Amérique en France avec son fils à la mamelle, eut le malheur de perdre sa nourrice dans la traversée; il falloit avoir la douleur de voir périr de faim cet enfant. On s'avisa de le mettre au sein d'une jeune négresse de seize ans, qui étoit sur le même vaisseau, et qui n'avoit jamais fait d'enfant; non-seulement le lait lui vint par l'effet de la succion, mais elle continua de le nourrir. De manière qu'à bien considérer, les signes pris de l'intumescence des mamelles par le lait, sont presque tous incertains.

4°. Les progrès de la tuméfaction du ventre dans le commencement d'une fausse grossesse sont plus rapides que dans la vraie; la région de la matrice est douloureuse; la femme vraiment grosse ne sent rien. Dans le premier mois d'une bonne grossesse, on touche aisément le col de la matrice, il est alongé comme une poire par sa pointe; dans la

fausse grossesse, au contraire, on a de la peine à trouver l'orifice qui est raccourci et comme tendu, et appliqué sur un balon. Dans la bonne et vraie grossesse, le ventre n'augmente que peu à peu; et vers la fin du terme seulement, l'augmentation est beaucoup plus prompte qu'auparavant, puisque l'enfant du septième au neuvième mois croît presque du double. Au contraire, dans la fausse grossesse, les progrès de l'augmentation du volume du ventre, qui sont considérables et rapides dans le commencement, deviennent très-lents vers la fin. Les mamelles qui se gonflent vers la fin d'une bonne grossesse, se flétrissent au même terme dans la fausse. Quand on examine une femme grosse d'enfant couchée sur le dos, et que dans cette situation on la fait tousser ou se moucher, son ventre s'élève antérieurement comme une boule, ce qu'on ne remarque pas au ventre d'une femme qui n'a qu'une fausse grossesse.

5°. Ces signes sont communs à toutes les fausses grossesses; mais il en est qui distinguent la mole de l'hydropisie de la matrice, soit qu'elle soit flattulente, soit qu'elle soit aqueuse, car dans cette dernière espèce, on sent une fluctuation plus ou moins sensible; dans l'autre, le ventre est tendu et rend une espèce de son, ce qu'on n'observe pas dans la mole. Dans l'hydropisie, à mesure que le ventre augmente, les membres diminuent, la face pâlit davantage, et on observe autour des yeux un

cercle jaunâtre. On peut ajouter à tout cela, que dans la mole la suppression des mois est constante; ce qui n'est pas dans l'hydropisie où les mois coulent souvent.

Cette maladie est toujours une affection grave et difficile à guérir, car elle obstrue l'utérus, supprime les mois, et donne lieu à de grands désordres; elle est souvent incurable. Comme la mole adhère fortement à la matrice, et qu'elle n'éprouve pas, comme le fœtus, le besoin de la respiration, elle ne fait aucun mouvement pour sortir, elle ne sollicite point la matrice; ses attaches ne cèdent qu'avec des hémorragies considérables. Si ses adhérences sont foibles, elle tombe d'elle-même vers le troisième mois, accompagnée d'hémorragie et de caillots d'un sang noirâtre, et quelquefois de petites masses charnues. Si, au contraire, ses adhérences sont fortes, elle reste dans l'utérus l'espace de plusieurs années, et y acquiert un volume si considérable, qu'on a peu d'espérance de voir la matrice se dilater, au point qu'il soit possible d'en faire l'exclusion; s'il y en a plusieurs, on a plus d'espérance de les voir sortir; si la mole est avec un fœtus, elle le tue souvent, tant parce qu'elle lui enlève sa nourriture, que parce qu'elle en empêche par son volume le développement; si elle est compliquée d'hydropisie, elle devient très-dangereuse et quelquefois mortelle : elle dégénère souvent en hydropisie, lorsque la substance de l'utérus est

affoiblie et a perdu son ressort. Il est des femmes qui les portent toute la vie sans beaucoup d'incommodité; dans d'autres, elle durcit à un point étonnant et acquiert la consistance skirreuse; dans d'autres, elle se putréfie.

Le traitement de la mole ne peut avoir d'objet déterminé que lorsqu'on a acquis la certitude de son existence; il règne tant d'incertitudes dans les signes propres à nous éclairer à cet égard, qu'il est prudent d'attendre avant d'agir que le terme ordinaire de la gestation soit expiré; il y auroit trop de chances malheureuses à courir avant cette époque, pour se livrer à une médecine agissante, et dans ce cas, une sage expectation est préférable sous tous les rapports. On n'entreprendra donc le traitement de la mole que lorsque le temps de la durée de la gestation sera dépassé; alors seulement on peut l'attaquer et en provoquer la sortie. Trois indications principales se présentent à remplir; la première d'évacuer; la seconde d'opérer le ramollissement des parties et l'ouverture des vaisseaux de l'utérus auxquels est liée la mole, et la troisième consiste à réveiller l'action expultrice de l'utérus. On soutiendra ces indications par tous les moyens diététiques; on tiendra la malade dans un air tempéré ou un peu plus chaud, dans un lieu obscur; on fera des frictions aux extrémités inférieures; on sollicitera les selles au moyen des lavemens, qu'on peut rendre quelquefois un peu actifs; le régime

se composera de bons alimens, d'un peu de vin généreux et d'un sommeil modéré.

Pour remplir la première indication, les purgations fréquentes et même un peu actives, doivent être employées, parce que par la même raison que les purgatifs énergiques contribuent à expulser le fœtus, ils peuvent expulser la mole. On emploie ensuite les lavemens émolliens, et insensiblement on peut les rendre irritans au moyen de la décoction de bryone, d'aristoloche, de sabine. L'observation démontre que plusieurs femmes ont été délivrées par les grandes évacuations ; par cette raison, on doit chercher à les exciter. Un autre genre d'évacuation qui convient dans ce cas, c'est l'évacuation menstruelle ; il faut chercher à la provoquer par les emménagogues, les atténuans, les incisifs et les apéritifs dont on choisira les plus doux en débutant, et qu'on aura soin, chemin faisant, de rendre un peu plus actifs. La saignée devient nécessaire non-seulement pour soustraire l'aliment à la mole, mais encore pour exciter l'avortement, pour rendre ses attaches plus foibles et pour s'opposer à l'inflammation. Il faut de préférence saigner au pied pour provoquer les mois ; les sangsues et les ventouses seront encore très-utiles pour remplir le même objet. Les vomitifs et les sternutatoires peuvent encore convenir, parce que, par les mouvemens qu'ils excitent, l'abdomen et la matrice sont fréquemment comprimés.

La seconde indication consiste à procurer le relâchement et le ramollissement des parties ; on obtient cet effet au moyen des bains particuliers ou bains de siége, et des bains généraux ; les uns et les autres tendent à procurer le relâchement des parties et à favoriser l'exclusion du fœtus. Vous savez que l'expérience journalière en atteste l'efficacité dans es accouchemens laborieux et difficiles ; et je crois qu'ils peuvent être d'un grand secours dans la maladie dont nous traitons. Indépendamment de ces moyens, les fomentations émollientes, les injections de même nature, les embrocations huileuses, les pessaires émolliens et généralement tout ce qui peut procurer le ramollissement de ces parties, trouveront leur application.

Si la maladie ne cède pas aux moyens indiqués, quelques auteurs conseillent d'employer le secours de la chirurgie pour en faire l'extraction ; mais c'est un moyen extrême et auquel il ne faut pas avoir recours inconsidérément, si ce n'est dans le cas où la mole s'étant détachée de l'utérus, se présente à l'orifice de la matrice ; dans toute autre occasion on doit craindre de déchirer ce viscère et de donner lieu aux plus graves hémorragies. Ordinairement la mole adhère assez fortement à la matrice pour en être difficilement détachée ; elle y reste souvent nombre d'années ; mais si ces adhérences sont foibles, elle se détache d'elle-même vers le troisième ou le quatrième mois ; et alors

elle se corrompt, se dissout et peut être tirée par morceaux.

Lors donc que la nature ne peut en faire toute seule l'exclusion, on doit, après avoir convenablement placé la malade, chercher avec la main trempée dans l'huile, à en faire l'extraction; et si la main ne suffit pas, on aura recours aux instrumens. Il est des auteurs qui n'en tirent que des morceaux, et qui cherchent à détruire le reste au moyen des suppuratifs; mais cette méthode est très-dangereuse, parce que la mole cède difficilement aux effets des suppuratifs, et que d'ailleurs il est à craindre qu'ils n'en rendent l'habitude cancéreuse, qu'ils n'y fassent naître un ulcère, que la fièvre, les lypothymies, les convulsions ne s'emparent de la malade.

On doit prendre garde entr'autres choses de ne pas provoquer au lieu de la sortie d'une mole mal jugée, un avortement véritable; et c'est-là le cas où l'on ne doit entreprendre le traitement qu'après le terme ordinaire de la gestation, parce qu'alors on n'a pas à craindre de s'être mépris sur la nature de la maladie. J'en excepte cependant les cas où la mole étant tombée d'elle-même vers le troisième ou quatrième mois, il faut nécessairement en procurer l'extraction par le secours de l'art toutes les fois que la nature est impuissante.

L'exclusion de la mole est toujours suivie d'hémorragie; on cherchera à l'arrêter par tous les

moyens indiqués dans le cas d'hémorragie utérine. Si les forces de la malade sont opprimées par la grande quantité de sang qu'elle a perdu, on les relèvera au moyen des analeptiques et des cordiaux, des consommés de viandes et l'usage de la thériaque. On cherche ensuite à remédier à la débilité de l'utérus par tous les remèdes convenables dont il vous a déjà été parlé.

Je terminerai ce que j'avois à dire sur les moles, en transcrivant ici un passage assez piquant sur ce sujet, de l'auteur des Pensées sur l'interprétation de la nature, où il y a quelques vues intéressantes sur les moles: « Ce corps singulier, dit-il, s'engendre dans la femme, et selon quelques-uns, sans le concours de l'homme. De quelque manière que le mystère de la génération s'accomplisse, il est certain que les deux sexes y coopèrent. La mole ne seroit-elle point cet assemblage, ou de tous les élémens qui émanent de la femme dans la production de l'homme, ou de tous les élémens qui émanent de l'homme dans les différentes approches de la femme? Ces élémens, qui sont tranquilles dans l'homme, répandus et retenus dans certaines femmes d'un tempérament ardent, d'une imagination forte, ne pourroient-ils pas s'y échauffer, s'y exalter et y prendre de l'activité? Ces élémens, qui sont tranquilles dans la femme, ne pourroient-ils pas y être mis en action, soit par une présence sèche et stérile, et des mouvemens inféconds et

purement voluptueux de l'homme, soit par la violence et la contrainte des desirs provoqués de la femme, sortir de leurs réservoirs, se porter dans la matrice, s'y arrêter et s'y combiner d'eux-mêmes? La molle ne seroit-elle pas le résultat de cette combinaison solitaire, ou des élémens émanés de la femme, ou des élémens fournis par l'homme? Mais si la mole est le résultat d'une combinaison telle qu'on la suppose, cette combinaison aura ses loix aussi invariables que celles de la génération. Il nous manque l'anatomie des moles faites d'après ces principes; elle nous découvriroit peut-être des moles distinguées par quelques vestiges relatifs à la différence des sexes ».

SECONDE SECTION.

MALADIES DE LA GROSSESSE.

Cette section renferme les maladies suivantes: l'appétit dépravé; le dégoût des alimens; les nausées et le vomissement; la douleur du ventre; la toux, la palpitation, la syncope; la suppression de l'urine et des selles; le ténesme; les flux sanguins et aqueux; la douleur des dents; les envies; les maladies aiguës de la grossesse.

Des appétits dépravés, du dégoût, des nausées et du vomissement des femmes enceintes.

Je traiterai dans le même paragraphe des appétits dépravés, du dégoût, des nausées et du vomissement dans les femmes enceintes, parce que ces affections ont une origine commune.

Beaucoup de femmes sont sujettes, dans le commencement de leur grossesse, à mille bizarreries dans leurs appétits. L'affection qui les faisoit naître étoit désignée par les anciens sous le nom de *pica*, de la pie, qui est bigarrée de diverses couleurs. Ils l'appeloient aussi *malacia* ou *citta*, du nom du lierre, qui s'attache à toutes les plantes. Cette manière ingénieuse des allégories n'étoit point sans mérite, puisqu'elle présentoit une idée plus ou moins précise des maladies qu'ils désignoient ainsi.

La pica n'est autre chose qu'un goût dépravé pour des substances très-différentes par leur nature et très-éloignées de celles dont on se sert communément pour alimens, auquel sont sujettes principalement les femmes enceintes, les filles chlorotiques, et quelquefois, mais rarement les hommes. Dans cette affection, les malades appètent vivement les acides, les substances âcres, la terre, la craie, les charbons, les araignées, le vieux linge; il n'est pas de choses que les femmes n'appètent dans cet état; et Roderic a Castro rapporte l'exemple

d'une femme qui mangea vingt livres de poivre; d'une autre qui ne vivoit que de glaces; et un troisième, bien singulier, bien extraordinaire, d'une femme qui rejetoit toute nourriture, et vouloit absolument la chair de l'épaule d'un boulanger qu'elle avoit vu tout nu; le mari de cette femme fut obligé de convenir avec cet homme d'une certaine somme pour chaque morsure qu'elle lui feroit; ce boulanger souffrit les deux premières, mais ne put consentir à s'en laisser faire une troisième.

On lit dans les Transactions philosophiques, année 1667, un exemple bien rare de *pica*, dont une femme fut attaquée au commencement de sa grossesse; elle refusoit tous les alimens, mais elle s'introduisoit le canon d'un soufflet dans la bouche, faisoit aller elle-même le soufflet, et avaloit à longs traits et avec délices l'air qui en sortoit.

Il n'est pas de bizarrerie à laquelle on ne doive s'attendre dans le goût des femmes enceintes. Roderic a Castro observe que cette affection se déclare chez elles vers le second mois de la grossesse; mais elle n'a pas d'époque fixe, et se déclare en tout temps. Elles desirent si vivement et avec tant d'avidité les choses qui font l'objet de leur appétence, que si on les leur refuse, elles tombent dans un état de langueur, et Scardona prétend qu'elles en impriment la marque au fœtus (nous aurons occasion d'examiner cette opinion en parlant des envies); tandis que lorsque leurs goûts sont assouvis, elles

n'en éprouvent aucun inconvénient. Sennert rapporte l'histoire d'une femme qui avaloit deux livres de craie et de pierres broyées, sans en éprouver le moindre inconvénient; et Platerus nous a transmis l'observation d'une femme qui avaloit en une seule fois quelques livres de gingembre avec le plus grand plaisir, sans éprouver aucune ardeur au gosier ni à l'estomac.

On ne peut expliquer ce phénomène qu'en concevant que l'estomac et les sucs gastriques sont affectés, de manière à rendre vaine l'action de ces substances sur sa membrane interne, et cette manière d'être est vraisemblablement la cause immédiate du déréglement de ses appétences, parce que l'estomac, ainsi disposé, transmet ses affections au cerveau; celui-ci en conçoit des idées analogues, et croit appercevoir dans les substances très-différentes et très-extraordinaires des goûts excellens; d'où il résulte que le peu d'incommodités que ressentent les femmes qui ont avalé une grande quantité de substances âcres et irritantes, ainsi que les goûts dépravés, viennent de la manière d'être et de sentir de l'estomac qui, par l'affection sympathique qu'il contracte, est déjà en état de n'être pas sensiblement lésé par les choses les plus extraordinaires qu'il appète; et au contraire, d'en éprouver des sensations agréables et délicieuses qu'il transmet au cerveau, celui-ci les communique à l'organe du goût et à celui de l'odorat qui entrent en érec-

tion, de manière que tous les mouvemens qui en résultent sont dirigés vers l'objet desiré, le sont d'une manière agréable; il naît, au contraire, des sensations douloureuses, toutes les fois que l'appétence n'est pas satisfaite; de-là les langueurs, l'indifférence, je dirai même l'aversion qu'éprouvent les femmes pour tout ce qui n'est pas analogue à leur goût particulier.

Le dégout des alimens dans la grossesse vient d'une autre genre d'affection de l'estomac. Galien a dit que dans la faim les affections se présentoient dans l'ordre suivant; d'abord l'inanition des parties, leur succion par les veines et l'appétit animal; d'après cela, il définit la faim, un sentiment de succion et l'appétence, le desir de la satisfaire. Si ce sentiment de succion vient à être anéanti, il surviendra l'indisposition, connue des Grecs sous le nom d'ανορεκια, et des Latins sous celui de *cibi fastidium*, dégoût des alimens. Hippocrate regardoit l'anorexie comme un signe de grossesse : *Si mulieri*, dit-il, *cessent purgationes, neque horror, neque febris superveniat, et fastidia incidant, judica ipsam in utero habere.* Si les règles viennent à manquer dans une femme, et qu'elle n'éprouve ni frissons, ni fièvre, et que le dégoût survienne, vous pouvez juger qu'elle est grosse. Cette opinion d'Hippocrate n'est pas juste, car on observe la même affection chez les filles attaquées de suppression de menstrues, chez les filles chloroti-

ques, de même que chez les hommes valétudinaires.

Dans l'anorexie, l'affection de l'estomac est différente de celle qu'il éprouve dans le goût dépravé, et il est nécessaire de supposer qu'il perd toute son action et les sucs gastriques, toute leur énergie et toute leur activité, de manière à ce que cet organe est affecté d'une manière désagréable par les alimens. Galien attribue l'inappétence à la chaleur qui, relâchant toutes les parties solides du corps, leur fait perdre leurs forces et les rend inhabiles à l'attraction, aussi observe-t-il que l'appétit est plus grand l'hiver que l'été; l'humidité produit le même effet par le relâchement extrême qu'elle occasionne. Mercatus et Roderic a Castro prétendent que dans les femmes grosses, le dégoût des alimens vient de la partie excrémentitielle du sang menstruel dont l'utérus regorge, et dont les vapeurs lèsent l'orifice de l'estomac et dérangent la coction. Selon ces auteurs, ce dégoût est plus sensible dans les commencemens, où il y a d'autant plus de redondance que le fœtus est plus petit, et qu'il absorbe moins de sang. Cette manière de voir seroit admissible si l'affection dont il est question étoit propre à la grossesse; nous avons vu qu'elle étoit commune à deux états aussi semblables en apparence qu'ils diffèrent dans la réalité : nous savons qu'elle se manifeste dans la suppression morbifique des mois comme dans la grossesse, et que dès-lors on n'en

peut rien inférer en faveur de l'opinion de ces auteurs.

Les femmes grosses sont encore sujettes à des nausées et à des vomissemens qui les incommodent plus ou moins, selon leur degré de force; ces vomissemens se compliquent de douleurs vives au cordia, douleurs qui cèdent quelquefois par le rejet de matières bilieuses ou pituiteuses, mais qui souvent persistent malgré cette évacuation. Cette affection est aussi commune aux femmes et aux filles qui ont leurs règles supprimées. Il ne faut pas croire que ce vomissement soit dû à la présence d'humeurs viciées dans l'estomac; il tire son origine de l'affection sympathique de cet organe. Hippocrate l'avoit très-bien observé quand il dit: *Cordis dolor, id est, oris ventriculi, iis quæ febricitant à partu familiares sunt ob consensum ventriculi et nervorum cum utero.* Lentilius, en parlant du vomissement utérin, dit qu'il ne dépend d'aucun vice de l'estomac, mais bien de la sympathie nerveuse, établie entre ce viscère et l'utérus au moyen des rameaux de la paire vague, disséminés sur ces deux organes, et que ce vomissement cède plutôt aux remèdes nervins et aux anti-spasmodiques, qu'aux stomachiques. Valentinus et Mauriceau sont du même avis, et Levret prétend que la résistance qu'oppose la matrice à l'effet que font mécaniquement le développement de l'embryon et des secondines, et la crue des eaux qui l'environnent, produit dans les

nerfs utérins un degré d'irritation qui se communique sympathiquement aux nerfs cardiaques par le moyen de la paire vague, et occasionnent ces sensations désagréables, connues sous le nom de nausées, qui disposent l'estomac à entrer en convulsion, et dès que celle-ci se déclare, il en résulte le vomissement.

En général, le goût dépravé, le dégoût, les nausées et le vomissement dans la grossesse, viennent de la même cause; ils naissent de l'affection de l'utérus, qui se répète sympathiquement sur l'organe principal de la digestion et l'affecte diversement, de manière à lui faire produire des effets différens, entre lesquels, cependant, il y a beaucoup d'analogie; car le goût dépravé et le dégoût des alimens ne diffèrent qu'en ce que dans la première de ces affections, il y a appétence de substances particulières; dans l'un et dans l'autre, il existe une répugnance invincible pour les alimens, et dans le vomissement, le dégoût et l'inappétence sont annoncés par le mouvement convulsif de l'estomac qui expulse tout au-dehors.

C'est la matrice qui est le siége principal de ces affections; c'est l'infarctus de sa substance; c'est l'engorgement sanguin occasionné par la suppression des menstrues qui cause tous ces désordres. Mauriceau l'avoit très-bien reconnu quand il dit: « Les femmes sont le plus souvent malades quand elles sont grosses, à cause de la suppression de

leurs menstrues ; mais au contraire, la plupart des autres animaux qui n'ont point de menstrues paroissent presque toujours en bonne santé durant qu'ils portent leurs petits au ventre ». Cette opinion est conforme à l'observation ; et on remarque journellement que les femmes pituiteuses, les femmes grasses, peu sanguines et dont l'écoulement menstruel est ordinairement peu abondant, ne sont presque pas incommodées dans la grossesse et dans la suppression morbifique ; elles n'éprouvent que peu ou presque point de désordres, et chez elles tout se borne à un crachement plus ou moins abondant de mucosités et de matières pituiteuses.

Dans les femmes sanguines, au contraire, chez lesquelles la perte menstruelle est très-abondante, les dérangemens qu'occasionnent la grossesse et la suppression des menstrues, sont ordinairement, en raison de la quantité de sang retenu ; ce sont ces femmes qui sont les plus incommodées dans la grossesse, et chez lesquelles les goûts dépravés, le dégoût absolu des alimens, les nausées, le vomissement accompagné de cardialgie se font sentir d'une manière plus ou moins violente ; excepté que livrées par état à un travail forcé, elles ne perdent par la transpiration insensible ou par les sueurs, l'excédent de l'humeur menstruelle qui ne peut être absorbé par l'embryon.

Tout nous annonce donc que la cause des affections dont nous parlons, est une cause mécanique

qui agit par la distension extraordinaire des parois de la matrice ou par le sang qui y abonde, ou par la présence de l'embryon, qui dans son développement réagit sur cet organe. Aussi tous ces symptômes diminuent-ils à mesure que l'embryon, grandissant, absorbe une plus grande quantité de cette humeur. Les femmes qui, malgré leur grossesse, conservent encore l'évacuation menstruelle, ne souffrent ni vomissement ni dégoût, et sont encore une preuve évidente que les affections primitives de la grossesse ne sont dues qu'à la suppression des menstrues.

Ces affections ne sont pas ordinairement dangereuses et n'exigent que peu de soins de la part du médecin, parce qu'elles se terminent d'elles-mêmes avec les progrès de la grossesse et souvent sans secours ; mais il arrive quelquefois qu'elles font beaucoup souffrir les femmes, et alors il est nécessaire de les examiner avec attention et de chercher à les cómbattre, sur-tout lorsque le vomissement est violent, qu'il revient trop fréquemment, et qu'il est à craindre que par les mouvemens extraordinaires qu'il excite, et la pression qu'il détermine sur les viscères du bas-ventre et sur l'utérus lui-même, il ne provoque l'avortement.

La connoissance de la cause nous indique la conduite que nous devons tenir ; et puisqu'il est évident que ces accidens ne sont dûs qu'à la sup-

pression des menstrues et à la redondance du sang; il l'est aussi que tout ce qui peut tendre à diminuer la masse de ce fluide, doit apporter un bien-être réel. Ainsi la saignée est-elle le meilleur remède à adopter dans cette circonstance : on doit saigner les femmes grosses avec les précautions qu'exige leur état, c'est-à-dire, en observant de ne pas exciter dans la masse des humeurs des mouvemens trop brusques ; on parviendra à ce but en ne laissant pas couler le sang tout de suite et en mettant, selon le conseil de Rivière, de temps en temps le doigt sur l'ouverture de la veine. Deux jours après la saignée, on donnera un purgatif doux, composé de tamarins, de rhubarbe, de manne; et on secondera ce procédé par un régime humectant et par quelques antispasmodiques, parmi lesquels la teinture de castor, celle de succin, la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann méritent la préférence. Ces moyens ont très-souvent un succès favorable par le relâchement qu'ils occasionnent dans les fibres utérines et le tissu utérin, et parce qu'ils diminuent la plénitude des vaisseaux et l'engorgement qui donnoient lieu à tous les désordres.

De la palpitation, de la syncope, de la toux des femmes grosses.

Je vais maintenant traiter de la palpitation du cœur, de la syncope et de la toux des femmes enceintes; je rangerai ces affections dans le même chapitre, comme je l'ai fait dans l'article précédent, des goûts dépravés, des dégoûts, des nausées, du vomissement et de la douleur d'estomac, et par les mêmes raisons, parce qu'elles appartiennent aux organes de la poitrine, et que je serois obligé de trop me répéter, si je les traitois séparément. La palpitation du cœur des femmes enceintes doit bien être distinguée de la palpitation des artères du bas-ventre qui a lieu dans les mêmes circonstances au rapport de Klein.

La palpitation du cœur n'est autre chose, selon les Pathologistes, que la propulsion violente, et plus grande que d'ordinaire, de ce viscère, sur les côtes, avec une pulsation sensible et quelquefois sonore. Je dis que c'est une propulsion violente, plus grande qu'à l'ordinaire, parce qu'en effet le cœur palpite dans l'état naturel ; il est même de son essence de palpiter, non-seulement comme composé de fibres musculaires, mais encore comme organe destiné par la nature à un mouvement perpétuel, et à transmettre par ce moyen le sang dans toutes les parties du corps. La palpitation est donc

un mouvement contre nature, qui n'a lieu que par l'affection idiopathique ou sympathique de cet organe; c'est un mouvement désordonné et trop grand, auquel le cœur est excité par l'effet de certaines causes : c'est une maladie, selon la remarque judicieuse de Piquer.

Cette maladie est idiopathique ou sympathique. Elle est idiopathique ou essentielle, et tient à la lésion particulière de cet organe, telle que l'expansion ou la dilatation contre nature, des ventricules, des oreillettes et des sinus; l'ossification, le skirre de l'artère aorte ou de l'artère pulmonaire; la dilatation anévrysmale, l'induration, l'ossification des principales ramifications des vaisseaux; les polypes du cœur et des principaux vaisseaux; l'adhésion du cœur au péricarde; l'hydropisie du péricarde.

La palpitation est sympathique ou symptomatique, et est occasionnée par tout ce qui peut irriter le cœur; tels sont la pléthore après des évacuations sanguines supprimées, le trop de sang porté vers les sinus, la pénurie du sang après des hémorragies considérables; la diathèse arthritique, galeuse, dartreuse du sang; l'affection de l'estomac, et principalement les flattulences de ce viscère. Les hypocondriaques sont sujets à la palpitation après leurs repas. Les femmes hystériques et les mélancoliques sont dans le même cas. La palpitation du cœur est souvent excitée par les affections de l'ame,

par la colère, la joie, le chagrin, la terreur, qui, comme je vous l'ai déjà observé, agitent diversement les humeurs. La palpitation qui survient aux femmes enceintes est sympathique, et vient de deux causes principales, de l'affection primitive de l'utérus, et de l'affection *per consensum*, de l'estomac.

Dans l'énoncé succinct que je viens de faire des causes de cette maladie, j'ai compris la suppression des évacuations sanguines accoutumées. Et en effet, Hoffmann a observé que les jeunes gens, qui, dans leur enfance, avoient été sujets aux hémorragies nasales, et les personnes accoutumées à des évacuations sanguines, qui ne reparoissent pas, étoient plus sujets à la palpitation, parce que dans ces circonstances le sang étant porté avec trop d'abondance vers le cœur, y excite des commotions, des sauts, *subsultus*, par l'effet de la distension trop considérable des ventricules.

Tel est le phénomène qui a lieu dans la grossesse, par l'effet de la suppression des menstrues; le sang reflue alors vers le cœur, et y occasionne des palpitations. Indépendamment de ce reflux mécanique du sang vers le cœur, l'affection qu'éprouve l'utérus, non-seulement par l'engorgement de sa substance, mais encore par la résistance qu'oppose cet organe à l'effet que font mécaniquement le développement de l'embryon et du placenta, et la crue des eaux, est sympathiquement répétée sur le cœur, et peut donner lieu à la palpitation. Les deux prin-

cipaux moyens de sympathie entre l'utérus et le cœur sont établis ; le premier, au moyen des nerfs de la paire vague ; le second au moyen de la connexion vasculaire.

La sympathie nerveuse établie entre tous les viscères du corps humain a été bien démontrée par Willis, Vieussens, et quelques autres anatomistes ; il conste, d'après leurs observations et leurs découvertes, que des rameaux de la paire vague qui se rendent aux différens organes établissent cette sympathie, qui fait que les affections de l'un se font ressentir sur l'autre, quoiqu'il ne soit pas primitivement affecté. Ainsi, dans la palpitation du cœur qui survient à la grossesse, cet organe n'est point lésé, et n'est excité à palpiter que par l'affection de la matrice qui lui est transmise au moyen de la sympathie nerveuse.

La sympathie vasculaire est encore bien démontrée ; Barthez dans son excellent ouvrage de la science de l'homme, s'attache à prouver la sympathie qui existe entre chaque vaisseau sanguin et tout le systême vasculaire. Ici la sympathie est établie non-seulement par la continuité des vaisseaux, mais encore par le sang qui y circule.

J'ai dit plus haut que la palpitation avoit lieu par le reflux du sang vers le cœur ; il faut bien se garder d'entendre par ce reflux le mouvement rétrograde du sang par les artères et l'inversion de l'espèce de mouvement péristaltique très-rapide

qui se répète successivement en allant du cœur vers les extrémités du système artériel, et qui, selon Barthez, constitue le pouls. Ce reflux s'établit par les veines qui, repompant en partie l'humeur qui devoit s'échapper dans la menstruation, en surcharge le cœur, et y excite des mouvemens insolites, les *subsultus* dont nous avons parlé, et la palpitation.

Cette maladie peut être encore occasionnée par l'affection symptomatique de l'estomac. Vous avez vu dans l'article précédent, que l'estomac est un des premiers affectés dans la grossesse et dans la suppression morbifique ; indépendamment des goûts dépravés, des dégoûts, des vomissemens, il est sujet, comme dans l'affection hystérique, à des flattulences, à des vents qui en distendent plus ou moins les parois, de manière à presser le diaphragme, à gêner les mouvemens du cœur, qui redouble d'efforts pour vaincre l'obstacle, et qui est attaqué de palpitation. Senac donne plusieurs exemples de ce fait. Malpighi éprouvoit, après avoir mangé des légumes, de violentes palpitations, et Simon Pauli, après avoir mangé des pommes. Les légumes sont en général très-venteux et occasionnent des flattulences.

Mercatus et Roderic a Castro attribuent la palpitation du cœur des femmes grosses à une substance flattulente qui monte par les artères et par les veines jusqu'au cœur, et s'y insinuant, occa-

sionne ces soubresauts de cet organe dont parle Hoffmann. Cette opinion de l'existence d'une substance aériforme dans les artères et dans les veines est très-ancienne ; Praxagore est, je crois, le premier qui a mis au jour l'idée d'un esprit ou de l'air circulant dans les artères et dans les veines avec le sang ; plusieurs philosophes, tels qu'Erasistrate, Cicéron, l'empereur Marc-Aurèle, Arætée, et une infinité d'autres, ont successivement professé le même dogme ; et de nos jours le cavalier Rosa a fait un grand nombre d'expériences pour prouver l'existence de l'air dans les artères, et lui a donné le nom de vapeur expansible animale. Ce physicien prétend que les artères et les veines ne sont pas pleines de sang effectif dans le corps vivant, mais que cette vapeur expansible animale les remplit concurremment avec ce fluide. Il assure que cette vapeur est en plus grande quantité dans les artères que dans les veines, et il regarde les veines comme plus éminemment chargées de sang. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la vérité de cette opinion de Rosa, qu'il étaye d'un grand nombre d'expériences assez concluantes ; j'ai pris occasion de vous en parler pour la comparer avec celle de Mercatus et de Roderic a Castro, qui prétendent que la palpitation du cœur dans les femmes enceintes est due à des flattulences, à des vents qui irritent le cœur. Cette idée n'a aucun rapport avec celle des anciens, qui croyoient qu'il circuloit naturellement de l'air

dans les vaisseaux sanguins ; au lieu qu'ici, c'est une cause maladive qui provient, selon ces auteurs, du sang menstruel retenu dont elle se dégage et monte par les artères et les veines vers le cœur, ce qui est absurde et insoutenable.

Nous concevons au contraire facilement comment ces flattulences se développent dans l'estomac et le tube intestinal, par l'affection sympathique qu'éprouvent ces organes ; en distendant leurs parois d'une manière extraordinaire, elles agissent mécaniquement, compriment le diaphragme et gênent les mouvemens du cœur. Que si l'on suppose, avec Rosa, l'existence de cette vapeur expansible animale, elle ne peut devenir cause de maladie, puisqu'elle est naturellement dans les vaisseaux, qu'en en supposant la pléthore ou la trop grande abondance ; et encore dans ce cas, l'exubérance de cette vapeur ne viendroit pas de l'affection de la matrice, dans la grossesse ou la suppression menstruelle, parce que, selon ce physicien, elle s'engendre dans les poumons dans l'acte de la respiration, et par l'absorption bien démontrée du gaz oxygène.

Nous n'avons donc pas besoin, pour expliquer la palpitation du cœur des femmes enceintes, d'avoir recours à des causes occultes et inexplicables, puisque nous en trouvons la raison suffisante dans l'affection sympathique du cœur et de l'estomac, par l'affection primitive de la matrice.

On peut rapporter à la même cause la syncope à laquelle sont sujettes les femmes enceintes. La syncope n'est, selon Vogel, que la chute absolue de toutes les forces ; dans cette affection le cœur est sans mouvement, la respiration interrompue, les extrémités sont refroidies, les tempes, le front, la poitrine, les mains sont couvertes d'une sueur froide ; la face est pâle, tous les sens sont suspendus, et le corps est comme sans vie. La lypothimie est un degré moins fort de la même affection, où le cœur conserve encore un peu de mouvement.

Cette affection est ordinairement annoncée par un sentiment de langueur et d'abattement, par des vertiges, par l'affoiblissement de la vue ; il semble que des phantômes sont devant les yeux, une sueur froide couvre tout le visage ; on éprouve un sifflement ou un tintement d'oreilles, quelquefois des bâillemens, des maux d'estomac ; on sent une espèce d'ébullition chaude vers le cœur, avec un pouls inégal et un tremblement général, souvent les borborygmes et la distension extrême du bas-ventre se joignent à tous ces symptômes. Quand le paroxysme est fini, les sens reviennent insensiblement avec de profonds soupirs et des bâillemens, le visage se colore et le mouvement du cœur, le pouls et toutes les fonctions se rétablissent graduellement : souvent les malades rendent beaucoup de vents par en haut et par en bas.

Les femmes enceintes sont très-sujettes à la syn-

cope ; il en est qui en éprouvent des paroxysmes très-longs, et d'autres chez lesquelles elle revient périodiquement tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, ou de deux en deux, ou de trois en trois jours. Elle reconnoît les mêmes causes que nous avons assignées à la palpitation du cœur, et est l'effet seul de la grossesse ; d'autres fois elle arrive en raison de la sensibilité et de la mobilité plus grande dans cet état, par l'effet de causes étrangères, mais principalement des affections de l'ame. Les plus légères suffisent alors pour faire tomber en syncope ; le moindre chagrin, la joie, la mélancolie, la frayeur, la colère la déterminent aisément.

Il faut bien distinguer, dit Van Swieten, la syncope de la mort ; on doit, selon lui, se comporter avec beaucoup de prudence, quand on est appelé dans des cas de syncopes profondes dans les femmes sujettes aux défaillances, aux maladies hystériques, et dans le temps de la grossesse. Dans cette espèce de syncope la face est toute renversée, devient cadavéreuse, les extrémités sont froides, le pouls et la respiration sont anéantis. Cet habile médecin raconte qu'il fut appelé pour voir une femme enceinte de quatre mois, qui, après un accès de colère, éprouva pendant cinq heures des évacuations subites et très-copieuses, de manière que se trouvant épuisée, elle eut des convulsions et tomba en syncope, au point que tous les assistans la croyoient

morte. « J'essayai, dit-il, pendant plus d'un quart d'heure les frictions aux extrémités avec des linges chauds ; j'approchai avec prudence du nez et de la langue des remèdes stimulans et spiritueux ; tous les amis s'indignoient de ce que je vexois un cadavre : je persistai cependant, et après quelques minutes, j'apperçus un certain mouvement dans les carotides ; elle ouvrit les paupières, poussa quelques gémissemens, et revint tout-à-fait à elle. Je cherchai à la restaurer au moyen de bons alimens, ses forces furent relevées par de doux cordiaux, elle se rétablit entièrement, et accoucha vers le septième mois, mais d'un enfant débile et qui ne vécut que quelques jours ».

Cette observation de Van Swieten suffit pour avertir le médecin de se mettre en garde contre les suggestions des assistans : si cet auteur n'eut pas persisté, s'il n'avoit pas été ferme dans sa conduite, s'il avoit abandonné cette femme, elle seroit morte, au lieu qu'il la rappela à la vie et à la santé : en général il ne doit, dans ces cas difficiles, prendre conseil que de sa conviction intime et personnelle, et ne doit abandonner la place que lorsqu'il a épuisé toutes les ressources de l'art.

La toux qui attaque les femmes enceintes est une affection dangereuse pour elles, en ce qu'elle peut provoquer l'avortement, qu'elle abat les forces ; que par la commotion qu'elle occasionne elle donne lieu à des maux de tête, à des insomnies ;

qu'elle gêne la respiration, allume la fièvre; et elle devient quelquefois si violente, qu'elle arrête le cours des urines et les fait couler goutte à goutte. Il est des femmes qui en sont attaquées tout le temps de la gestation, et qui ne cessent de tousser qu'à l'accouchement. Dans cette maladie presque tout le système musculaire est en travail, et la pression que les muscles du bas-ventre exercent sur la matrice, est capable de faire avorter.

Levret remarque qu'il est rare que les vomissemens spontanés soient suivis de l'avortement, et qu'au contraire la toux qui revient par quintes violentes, produit très-souvent cet accident. Mercatus prétend que l'avortement dans ce cas est plus fréquent lorsque les femmes sont grosses d'un enfant mâle; car il assure que les femelles soutenoient mieux, après les premiers mois, le travail de l'avortement; il ajoute que les femelles sont plus en danger d'avorter dans les commencemens de la grossesse, et les mâles lorsqu'ils sont forts et commencent de remuer. J'ai connu une femme qui avortoit lorsqu'elle étoit grosse d'un garçon, et qui ne portoit à terme que les filles. Mauriceau dit que la toux est très-dangereuse dans les derniers temps de la grossesse, lorsque le développement de la matrice gêne les mouvemens du diaphragme, et qu'il faut y remédier par tous les moyens possibles.

Il est très-évident, selon Levret, que si la femme n'est pas en danger de perdre son fruit, dans le cas

du vomissement comme dans celui de la toux, cet effet différent dépend de ce que dans l'un les efforts ne se font pas par secousses comme dans l'autre. Nous savons que par l'effet du mouvement musculaire, l'abord du sang veineux est accéléré vers le cœur, que la circulation en reçoit un degré considérable de vîtesse dans son mouvement, et donne lieu aux effets suivans: la force du sang poussé dans les vaisseaux est plus grande, la réaction de ceux-ci plus forte, et il en naît un degré de chaleur considérable. Si l'on oppose ces effets à la structure tendre des vaisseaux qui lient le chorion et le placenta à l'utérus, il est évident qu'on a à craindre que le mouvement violent excité par la toux, ne donne lieu à la rupture de ces vaisseaux, à l'hémorragie et à l'avortement.

La toux dans les femmes grosses est sympathique ou essentielle; elle est sympathique et tient à l'affection de l'utérus, qui se fait ressentir sympathiquement sur les organes de la respiration de la même manière que nous l'avons observé dans la palpitation du cœur; c'est une toux d'irritation et qui est sans matière, sans expectoration de mucosités, et n'a lieu que par le consensus de la matrice avec les organes de la poitrine, les muscles intercostaux et le diaphragme; cette affection de l'utérus se répète indistinctement sur tous les organes avec lesquels il a plus ou moins de connexions et de sympathies, et les affecte à leur manière; elle

produit à l'estomac les nausées, le vomissement, les dégoûts, les goûts dépravés, les douleurs; au cœur, la palpitation, des cardialgies; aux organes de la respiration, la toux, les suffocations, comme Van Helmont l'avoit observé.

La toux est encore sympathique par l'affection de l'estomac, les rapports nidoreux et les flattulences qui peuvent distendre ce viscère et concourir avec la pression occasionnée par le volume de la matrice à gêner les mouvemens du diaphragme et de la poitrine. Mercatus et Roderic a Castro pensent que cette toux est occasionnée par les vapeurs âcres et mordicantes qui s'élèvent du sang menstruel et irritent la trachée-artère et les autres instrumens de la respiration. Ils l'attribuent encore aux mois blancs et vicieux qui couloient avant la gravidation, d'après le passage suivant d'Hippocrate : *Contingit enim ipsi fluxum aquosum fieri, aut purgationem occultari, et ad ventrem converti, et ad crura aut ad pectus aut ad aliquam harum partium.* Il arrive que le flux menstruel devient aqueux ou qu'il se supprime, et alors il se porte au ventre, aux extrémités, à la poitrine ou à quelqu'autre partie. Ce passage se rapporte bien plutôt à l'affection sympathique que ressentent les parties par la lésion de la matrice, lorsque les mois sont viciés ou supprimés, et indique très bien qu'Hippocrate avoit soupçonné les

connexions et les sympathies de cet organe avec toutes les autres parties du corps.

La toux des femmes enceintes est essentielle, lorsqu'elle vient d'un catharre, d'un rhume ou d'un coryza, ce qui est à-peu-près la même chose. Alors cette toux est accidentelle et ne tient point du tout à la grossesse; elle est surajoutée à cet état, et ne diffère en rien de la toux qui attaque toutes les autres personnes enrhumées. Il faut cependant la bien distinguer, parce qu'elle exige un traitement différent. Nous avons considéré la toux qui vient de la grossesse, comme une toux d'irritation dans laquelle on n'observe que peu ou point d'expectoration de matières muqueuses, et en cela elle diffère essentiellement de celle qui provient de fluxion et où il se fait un amas de matières pituiteuses sur la poitrine, et où l'expectoration est considérable quand la coction est faite.

Mais de quelque cause que provienne la toux dans les femmes enceintes, quelle qu'en soit la nature, quel qu'en soit le caractère, il faut chercher à l'adoucir par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, parce qu'elle est très-dangereuse, qu'elle provoque les douleurs de tête, l'insomnie, la difficulté de respirer, qu'elle attire les fluxions, et qu'elle peut déterminer l'avortement comme je vous l'ai démontré.

Il faut remédier à la palpitation du cœur, il faut combattre la syncope et calmer la toux dans les

femmes enceintes. Quand ces affections viennent sympathiquement de celle de la matrice, la méthode curative que j'ai indiquée dans le précédent article, est celle qui convient le plus; savoir, la saignée, des purgatifs doux, un régime humectant, et quelques antispasmodiques.

Mais je dois résoudre, avant d'aller plus loin, une question qui depuis Hippocrate a été souvent débattue : c'est de savoir si l'on peut saigner les femmes grosses ? Cette question a excité de violentes disputes parmi les médecins, quoique le vieillard de Cos l'eût déjà décidée pour la négative dans l'aphorisme suivant : *Mulier in utero gerens sectâ venâ abortit, neque magis si fœtus sit grandior.* Si on ouvre la veine à une femme enceinte elle avorte, sur-tout si le fœtus est avancé. Galien pense comme Hippocrate; il explique ce mauvais effet de la saignée, et dit qu'à mesure que le fœtus est plus grand, il a besoin de plus de nourriture, et que si on la lui soustrait par la saignée, il tombe et l'avortement suit.

Nombre de médecins soutiennent, au contraire, d'après l'expérience journalière, que dans les maladies des femmes enceintes, et principalement dans leurs maladies aiguës, il n'y avoit pas de remède plus efficace et plus adapté à la circonstance, que la saignée pratiquée non-seulement vers les premiers mois, mais encore vers le milieu et vers la fin de la grossesse; et que ce remède négligé

mettoit souvent la mère et l'enfant en très-grand danger.

Cette doctrine, fondée sur l'observation, a été principalement soutenue par Amatus Lusitanus, par Roderic a Castro, par Rivière, par Mercatus, Mauriceau, Levret et une infinité d'autres auteurs, tant anciens que modernes. Celse a très-bien interprété le passage d'Hippocrate dont je viens de parler. Il dit que c'étoit une espèce de préjugé des anciens qui les faisoit s'abstenir de la saignée dans le premier et le dernier âge du foetus, de crainte de provoquer l'avortement. Mais ensuite l'usage a démontré que des considérations plus puissantes indiquoient l'emploi de ce moyen, et que dans tous les cas, on ne devoit avoir égard qu'aux forces. Si donc un jeune homme est foible, une femme qui n'est pas grosse, valétudinaire, il ne faut pas les saigner, parce qu'on enlève le peu de forces qui restent. Mais un enfant robuste, un vieillard vigoureux, une femme grosse, bien constituée, peuvent être saignés avec sûreté. On pourroit ajouter à ces considérations générales de Celse, le climat brûlant où notre divin vieillard faisoit la médecine, et la vie frugale qu'y menoient les femmes, et qui rendoient l'usage de la saignée dangereux; mais depuis, à mesure que le luxe s'est introduit partout, et que les femmes se sont nourries de substances plus succulentes, elle est devenue nécessaire, suivant la remarque judicieuse d'Ettmuller.

D'ailleurs, l'état pléthorique et le tempérament habituel des femmes, l'indiquent si souvent, comme l'observent Hoffmann et Mauriceau, qu'il est très-difficile d'être induit en erreur.

Il est des femmes qui ont besoin d'être saignées trois ou quatre fois durant leur grossese, et d'autres chez lesquelles on l'a pratiquée jusqu'à sept et au-delà, selon les forces, le tempérament et la manière de vivre. Je crois cependant que dans les climats chauds, on doit user sobrement de ce moyen, parce que la chaleur concourt déjà assez puissamment à abattre les forces et à les accabler, sans chercher encore à surajouter à l'effet de la chaleur par des saignées trop souvent répétées. On peut saigner dans tous les temps de la grossesse; mais on le fait avec plus de sûreté dans les commencemens, où le fœtus n'est pas encore assez grand pour absorber tout le sang menstruel; et dans beaucoup de cas, on saigne, suivant l'urgence, à toutes les époques indifféremment. Mauriceau donne l'exemple d'une femme qui fut saignée quarante-huit fois dans le cours de sa grossesse, et une autre qui le fut quatre-vingt-dix; il est vrai qu'elle étoit jeune, robuste, et qu'on ne trouva d'autre moyen pour la soulager d'une suffocation et d'une oppression qui l'incommodoient horriblement.

J'ai fait saigner avec le plus grand succès, et dans tous les temps de la grossesse, des femmes pléthoriques, que la toux, des palpitations, des

suffocations, des douleurs d'estomac, &c., tourmentoient horriblement, et j'ai rendu cet état aussi supportable qu'il l'étoit peu avant l'emploi de ce moyen.

Hoffmann prétend, fondé sur ses propres observations, que l'avortement arrive plus fréquemment vers le troisième mois de la grossesse, parce que le sang se porte avec trop d'abondance vers l'utérus, et que le fœtus ne peut l'absorber. Il choisit cette époque pour pratiquer la saignée; il la répète plus ou moins selon le degré de pléthore. Si donc vers les commencemens de la grossesse, il existe des affections incommodes, telles que le vomissement, la syncope, la palpitation du cœur et autres de cette nature, il faut, dit Scardona, suivre le conseil de Mauriceau, et saigner dès le commencement; et si les symptômes sont légers et supportables, on adoptera la méthode d'Hoffmann, qui consiste à n'ouvrir la veine que vers la fin du troisième mois; il se fonde sur ce qu'à cette époque les mouvemens du fœtus annoncent sa présence, et nous mettent dans le cas de distinguer la grossesse de la suppression des règles, et de ne pas s'opposer par de fréquentes saignées au bras, au rappel de cette évacuation.

Mais si les symptômes sont supportables et peu incommodes, je ne vois pas pourquoi et dans quelle vue l'on pratiqueroit la saignée. Quoique les femmes soient en état d'éprouver de grandes évacuations

de sang par la saignée, cependant on ne doit les provoquer que lorsqu'il y a urgence, et que les affections qu'elles éprouvent sont très-incommodes, et peuvent devenir dangereuses; sans ces circonstances, il seroit inconséquent de saigner, parce qu'on peut enlever à la mère et à l'enfant leur vigueur et leurs forces.

Dans la palpitation du cœur et la toux, qui viennent de l'irritation sympathique de l'affection utérine, on doit saigner. La saignée sera toujours avantageuse dans ce cas; mais elle n'est point praticable dans celui où ces affections proviennent des flattulences, qui sont presque toujours accompagnées d'une débilité d'estomac.

On demande si dans la syncope on peut saigner? On peut répondre oui et non tout à-la-fois; il faut bien se garder de pratiquer la saignée dans le temps du paroxysme de la syncope, mais chercher au contraire à rappeler toutes les fonctions et à rendre au cœur et au sang leur mouvement. On parvient à réveiller les fonctions, au moyen des frictions sèches sur toute l'habitude du corps, par l'inspersion de l'eau froide, par les spiritueux qu'on approche du nez et de la langue. On choisira de préférence dans cette classe ceux qui n'ont pas une odeur agréable, tels que l'alkali volatil ou ammoniaque, le vinaigre radical ou acide acétique, et autres de cette espèce, parce que les femmes grosses sont toujours incommodées des odeurs agréables.

Dans le temps de l'intermission, on examinera d'où peut provenir la syncope, et si elle tient aux mêmes causes dans lesquelles nous avons conseillé la saignée pour la palpitation du cœur et la toux, c'est-à-dire, au reflux du sang vers ces organes, rien n'est plus efficace que la saignée, sur-tout lorsque la syncope revient souvent; mais il seroit peut-être dangereux de la pratiquer dans le cas d'une syncope accidentelle, occasionnée par quelque passion d'ame; il le seroit à coup sûr dans un cas de syncope pareille à celle dont j'ai rapporté l'observation, d'après Van Swietten, et lorsqu'elle vient de foiblesse; on doit dans ce cas avoir recours aux cordiaux, aux fortifians, aux remèdes nervins et antispasmodiques.

Il en est de même dans la palpitation et dans la toux, qui viennent des flattulences qui distendent l'estomac et les intestins, et qui dénotent une foiblesse particulière de ces organes. Il faut les traiter par les cordiaux et les antispasmodiques, qui sont un peu carminatifs. Quant à la toux, qui provient d'un catharre, d'un coryza, d'une fluxion, elle exige le même traitement dans les femmes enceintes que chez les autres personnes qui en sont attaquées; toutefois on doit avoir égard à leur état, et se comporter avec prudence.

De la suppression de l'urine et des selles, et de la diarrhée des femmes enceintes.

Les selles se suppriment souvent chez les femmes enceintes et les menacent d'avortement, parce que les matières fécales s'endurcissent et se cantonnent dans les gros intestins, occasionnent des coliques très-fortes, et exigent, pour leur expulsion, des efforts et une compression sur la matrice, tels que quelque vaisseau ou quelque ligament peut se rompre et donner lieu à une hémorragie qui dispose à l'avortement. Le ténesme se met quelquefois de la partie, et fait non-seulement beaucoup souffrir les malades, mais il peut à lui seul provoquer l'avortement, comme le dit Hippocrate : *Mulieri in utero gerenti tenesmus superveniens abortum facit.*

Cette suppression des selles s'observe principalement chez les femmes d'un tempérament mélancolique, où la dominance du système de la veine porte est bien manifeste, et qui sont naturellement sujettes à avoir les matières fécales dures et compactes. Les anciens pensoient que cela arrivoit dans les femmes qui ont le foie chaud et les veines mésaraïques voraces, de manière à ce que pompant toute l'humidité, les matières fécales restent dures et tenaces; ils attribuent encore l'induration des ma-

tières fécales à ce que le fœtus, à mesure qu'il grandit, absorbe plus de nourriture.

Mais de quelque cause que vienne l'induration de ces matières et leur arrêt dans les intestins, il est certain qu'il en résulte de très-grands inconvéniens; car d'abord elles font l'office de corps étranger, et comprimant les parties, elles occasionnent des douleurs fixes; en second lieu, elles demandent de très-grands efforts pour être évacuées, et ces efforts du diaphragme et des muscles abdominaux, se faisant également sur la matrice et sur les intestins, il est à craindre qu'ils ne tendent à expulser simultanément le fœtus et les matières fécales. Ces matières se fixent quelquefois de préférence dans la partie la plus étroite du colon, du côté de l'hypochondre gauche, y occasionnent des douleurs et en imposent souvent pour une affection de la rate. Indépendamment de ces mauvais effets, elles déterminent l'anarrhopie ou l'afflux des humeurs vers la tête, comme l'observe très-bien Klein, et en exaspérant les affections; cet auteur a observé un prurit insupportable à la tête, par l'effet du resserrement excessif du ventre qui céda lorsque celui-ci devint libre.

D'après toutes ces considérations, il faut remédier le plutôt possible à cette affection, et en prévenir le retour. On obtiendra le premier effet en employant les humectans, les adoucissans, et même les rafraîchissans, lorsque le resserrement du ventre

tient au trop de chaleur. Comme l'usage des purgatifs ne convient point aux femmes grosses à moins d'urgence, il faut employer les lavemens qui humectent et lubréfient les parois des intestins, et rendent le passage moins difficile; car il ne faut guère espérer dans certains cas de délayer les matières; elles sont si tenaces et si compactes, que vainement voudroit-on le tenter; les lavemens avec la décoction de mauve, de pariétaire, de graines de lin chargées d'huiles, sont indiqués; j'ai vu de très-bons effets des lavemens avec la décoction de poirée, dans laquelle on dissout gros comme une noix de savon ordinaire. On donnera intérieurement la décoction de plantes émollientes, les potions huileuses, l'eau de veau, de poulet, le petit-lait; on secondera ces médicamens par un régime doux, humectant, composé de viandes des jeunes animaux, d'herbages relâchans, tels que les épinards, l'oseille, le pourpier, la courge, les crêmes de riz, d'orge, d'avenat; les pruneaux cuits, le jus des pruneaux; les fruits bien mûrs des différentes saisons, les fraises, la groseille, les pêches, et généralement tous les fruits fondans. Ce régime doit être continué tout le temps de la grossesse, afin d'éviter le retour de la constipation.

On peut aussi employer comme moyen prophylactique capable d'empêcher le retour du mal, des suppositoires qui ont la propriété d'exciter, non-seulement le rectum, mais encore le colon, à se con-

tracter et à expulser les matières fécales, sur-tout si l'on a eu l'attention de lubréfier les intestins, au moyen des potions huileuses. Il ne faut pas que les pieds et les jambes des femmes constipées soient trop chaudement; il vaudroit mieux qu'elles les eussent froids tout le temps de la cure prophylactique : *A frigore pedum*, dit Klein, *alvus obstinacior solvitur ;* la constipation la plus opiniâtre cède toujours au froid aux pieds.

On observe que le froid aux pieds tient le ventre libre, parce qu'il resserre les pores des extrémités, et que la matière de la transpiration qui s'échappoit par-là, reflue vers le bas-ventre et les intestins, dont elle lubréfie les tuniques, et se mêlant aux matières fécales, les rend moins compactes et moins dures. Ce reflux de l'humeur, de la transpiration et de la lymphe, est bien expliqué par les recherches et les belles découvertes de Mascagni, sur les vaisseaux lymphatiques, d'après lesquelles il conste que le système entier des vaisseaux lymphatiques des extrémités inférieures, se réunit aux glandes des aines, et se continue de-là à travers le bas-ventre, au canal thorachique. Savonarola, médecin des ducs de Ferrare, ayant employé vainement, dans un cas de constipation opiniâtre dont étoit attaqué un de ces princes, tous les secours de la médecine, ne put parvenir à lui ouvrir le ventre qu'en le faisant marcher pieds nus sur un pavé de marbre, et en lui faisant arroser

de temps en temps les jambes et les pieds avec de l'eau bien froide.

Je ne vous conseillerai pas une pareille méthode dans les femmes enceintes, où vous pourriez exciter des mouvemens trop brusques ; mais on peut tirer parti de cette observation, et avoir soin, dans les femmes sujettes à la constipation, de réunir aux moyens curatifs et prophylactiques, la méthode de leur tenir les extrémités inférieures plutôt froides que chaudes, parce qu'alors le reflux dont j'ai parlé se fait insensiblement, et contribue à leur tenir le ventre plus libre.

Les femmes enceintes sont encore sujettes à des difficultés d'uriner, et quelquefois à des incontinences d'urine ; il arrive même, comme l'assure Levret, qu'elles se trouvent affectées de l'une et de l'autre de ces maladies, soit en même temps, soit successivement, ou même alternativement. Cette maladie provient principalement du volume de l'utérus, qui, par la compression qu'il exerce, empêche le libre cours de l'urine. La vessie étant située au-dessus de l'utérus, et son diamètre se trouvant diminué par le développement de ce viscère, force les femmes à uriner plus souvent. Si c'est son col qui éprouve l'effet de la compression, l'urine ne peut sortir, et faisant quelque séjour dans la vessie, elle y acquiert de l'âcreté ; elle cause de l'irritation et donne lieu à la strangurie ; cet accident a lieu principalement dans les derniers mois de

la grossesse. La vessie est aussi quelquefois comprimée de manière, qu'elle fait un angle avec son col. Mauriceau l'a observé dans une femme grosse, qui, dans les trois derniers mois, n'urinoit qu'avec beaucoup de douleur, comme si elle eût été attaquée d'un calcul ou d'un ulcère au col de la vessie. Cette femme fut délivrée de tous ses maux par l'accouchement.

La difficulté d'uriner se manifeste quelquefois vers le quatrième ou cinquième mois de la grossesse, lorsque l'utérus remplit la cavité du petit bassin, et ne dépasse pas les os pubis. On l'observe sur-tout dans les femmes dont le col de l'utérus est engagé dans le vagin, et qui ont une descente de matrice, soit complète, soit commençante; quoique l'utérus ne sorte pas de la vulve, et seulement quand il remplit le vagin, il comprime alors tellement la vessie, que l'urine est tout-à-fait supprimée. Il est des cas où le col de la vessie est tellement comprimé qu'on ne peut y introduire l'algalie; mais une fois la réduction faite, l'urine s'échappe avec facilité et en très-grande abondance.

On observe la rétention d'urine chez les femmes qui, dans leur grossesse, ont le ventre et l'utérus pendans au-devant des os pubis. C'est dans ce cas principalement que le corps de la vessie faisant un angle avec son col, l'urine ne peut couler, et où l'on ne peut même introduire l'algalie. Levret prétend que l'urine s'accumule jusqu'à ce qu'elle puisse

sortir par regorgement, de manière que la rétention se trouve alors accompagnée d'incontinence ; ce qui, selon lui, s'observe quelquefois vers le temps de la conception, ou au moins très-peu de temps après. On a vu souvent dans les femmes grosses, la vessie tellement distendue par la suppression des urines, qu'elle a produit des tumeurs considérables dans les aines et le périnée, une véritable hernie de vessie.

Verdier attribue cet accident dans les femmes enceintes, au changement de figure que contracte cette poche urinaire, par les compressions qu'elle reçoit étant pleine, de la part de la matrice et des os pubis, entre lesquels elle est située ; en sorte que le corps de la vessie se trouve comprimé dans son milieu et alongé sur les côtés. Or, ces alongemens des parties latérales de la vessie, répondant aux anneaux, peuvent y entrer, pour peu que des efforts ou une disposition particulière de ces ouvertures y contribuent ; à quoi on peut ajouter que la situation de la vessie étant dans la femme comme dans l'homme, hors du sac du péritoine, elle ne trouvera dans son passage par les anneaux aucun obstacle de la part de cette membrane ; et la tumeur qu'elle formera dans l'aine sera quelquefois double.

Ce n'est pas toujours par les anneaux que, dans l'état de grossesse, la vessie peut s'échapper ; elle se glisse quelquefois sur un des côtés du vagin et de

l'intestin rectum ; et pressée par la matrice, elle force quelques-unes des fibres des muscles releveurs de l'anus, et forme une tumeur au périnée un peu latéralement. Hippocrate connoissoit la strangurie occasionnée par la pression de la matrice, comme il paroît par le passage suivant : *Interdum etiam ubi mulier vasorum vacuationem passa fuerit, ac præterea laborarit, uteri conversi ad vesicæ osculum procumbunt, et stranguriam inducunt.*

La difficulté d'uriner ne vient pas toujours, dans les femmes enceintes, de la grossesse; elle peut prendre naissance d'autres affections accidentelles. Van Swieten a vu, durant la grossesse, la strangurie survenir à une douleur vive dans les reins, qui se termina au bout de six semaines par l'issue d'un pus blanchâtre qui continua de s'évacuer par la même voie, et rendit les urines purulentes; cette femme avorta vers le cinquième mois, et périt quelque temps après, ayant passé par tous les degrés de la phthisie pulmonaire. La pierre dans la vessie, dans son col ou dans le canal de l'urètre, peut aussi occasionner cette incommodité; l'on doit, dans le premier cas, soulager la malade, au moyen de l'algalie, et tâcher, par des palliatifs, de la conduire au terme ordinaire de l'accouchement, et à la fin de la suite de couches, avant d'en faire l'extraction; dans les deux autres cas, il faut tirer la pierre sans délai, par la dilatation ou par l'incision de l'urètre.

La suppression des urines ou la difficulté d'uriner, qui tiennent à la descente de matrice et à la grossesse, se dissipent ordinairement d'elles-mêmes vers le milieu de la grossesse, parce que la matrice se trouve pour lors remontée plus haut, et que le col de cet organe a pris la place qu'occupoit auparavant son corps. Le sphyncter de la vessie n'étant donc plus comprimé comme auparavant, les urines sortent librement et à volonté ; mais avant ce temps, la vessie devient quelquefois si vaste par la perte de son ressort, qu'elle forme communément une tumeur ovoïde, qui monte souvent jusqu'au nombril. Ces femmes sont exposées au retour des mêmes incommodités, aux approches du travail ; et il faut, dans ces circonstances, se mettre en garde contre la descente complète du col de la matrice ; mais la tumeur que forme alors la vessie prend la figure d'un petit baril qui seroit posé en travers, entre le pubis et l'ombilic. L'art offre encore dans ce dernier cas, pour remédier à la rétention d'urine et à l'incontinence qui en est la suite, le secours de l'algalie.

Cependant, jusqu'à ce que la femme soit en travail, elle peut elle-même s'aider à uriner, en s'introduisant un ou deux doigts dans le vagin pour soulever la matrice (ce qui est plus particulièrement praticable dans les premiers mois de la grossesse), et pour faire cesser la pression du corps de cet organe sur le col de la vessie. La femme peut même

réussir plus aisément, si, au lieu de s'accroupir, elle se met sur ses genoux, et qu'elle penche le corps en avant pour diminuer le poids des viscères sur le fond et le corps de la matrice, et par-là éviter la rétraction de cet organe dans le ventre. Cette dernière situation est effectivement si favorable dans le cas supposé, qu'il y a telle femme à qui elle suffit pour provoquer l'écoulement des urines, sans être obligée de s'introduire des doigts dans le vagin.

Les flux de ventre, auxquels sont sujettes les femmes enceintes, sont de trois sortes, la lienterie, la diarrhée bénigne, et la dyssenterie. Mauriceau prétend que la lienterie ou bien ce flux de ventre dans lequel les alimens passent par les selles sans être altérés, succède le plus souvent aux vomissemens longs et opiniâtres, et aux appétits dépravés, qui accumulent des matières hétérogènes. Il résulte, tant du vomissement opiniâtre, que des goûts dépravés, que l'estomac et les autres parties qui servent à la coction des alimens et à la chylification, sont frappés d'affoiblissement, ne remplissent leurs fonctions que foiblement, et ne peuvent cuire convenablement les alimens et produire un bon chyle.

De-là, ou les alimens passent en nature et tels que les malades les avoient avalés, c'est le flux que l'on appelle lientérique; ou bien les organes de la digestion, affoiblis, ne produisent qu'un chyle crud peu consistant, qui, mêlé avec une matière bi-

lieuse, irrite le canal intestinal, en augmente le mouvement péristaltique, et produit la diarrhée ; ou bien encore cette bile contracte de mauvaises qualités, se charge de mauvais sucs, devient extrêmement âcre, et alors elle stimule plus vivement le tube intestinal, les muscles de l'anus, et produit les épreintes, le ténesme, qui caractérisent le flux dyssentérique, lors sur-tout que la matière ayant corrodé la tunique interne des vaisseaux, donne lieu à l'issue du sang.

Ce caractère de l'effusion du sang n'est pas essentiel au flux dyssentérique, comme le prétend avec raison l'illustre Stoll. Cet auteur qui a si bien décrit les maladies, dit que la matière qui, dans d'autres temps de l'année, produit des odontalgies, des coryza, des angines, des catharres, qui sont autant de maladies séreuses, se porte en été vers les membranes des intestins, et y excite le coryza du ventre, le catharre et le rhumatisme des intestins, maladie qui ne diffère, dit-il, que par son siége des autres maladies séreuses de l'année. Il l'attribue à l'affoiblissement de l'estomac et des intestins, que cette saison détermine, et à leur susceptibilité plus grande, par cette raison, de fixer la matière répercutée de l'insensible transpiration.

Dans les femmes enceintes qui ont éprouvé des vomissemens longs et fréquens, l'estomac et les intestins sont dans un état de débilité bien capable de favoriser les fluxions sur ces organes, et de

donner lieu aux flux dyssentériques et aux congestions muqueuses. Rœderer et Wagler trouvent beaucoup d'analogie entre les flux dyssentériques et la maladie muqueuse qu'ils décrivent dans leur traité; ils prétendent qu'ils ont l'un et l'autre l'appareil catharral, pleurétique; qu'ils succèdent assez ordinairement à la diarrhée; que les nausées, le vomissement, la soif, les borborygmes, les douleurs du ventre, le ténesme, les déjections bilieuses, putrides, muqueuses, les accompagnent toujours, de manière à ce qu'on peut les regarder comme la même maladie. Ces mucosités réunies à la bile, contractent une âcreté telle que souvent elles corrodent la tunique interne des intestins, occasionnent des douleurs atroces, et donnent lieu à l'issue du sang par l'anus.

La diarrhée dans les femmes enceintes, lorsqu'elle est bénigne et qu'elle ne dure pas longtemps, est une évacuation humorale qui tend souvent au soulagement de la nature; mais lorsqu'elle est opiniâtre, elle devient aussi dangereuse que la dyssenterie. C'est à ce cas qu'on peut appliquer l'aphorisme d'Hippocrate qui dit: *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimum profluat periculum est ne abortiat.* Si dans une femme enceinte le ventre flue beaucoup, il est à craindre qu'elle n'avorte. La diarrhée devient dangereuse par son opiniâtreté et provoque l'avortement, parce qu'alors, selon les auteurs, le fœtus est privé de nour-

riture, ses connexions avec la mère sont moins étroites, les liens qui l'attachent sont moins forts, et la plus légère cause suffit alors pour l'expulser avant terme. Le danger augmente pour la mère et pour l'enfant lorsque le flux est dyssentérique, à cause du ténesme qui l'accompagne, lequel n'excite que trop souvent des contractions utérines qui déterminent l'accouchement à tout terme; en sorte que si l'enfant n'est pas bien près de l'époque de sa perfection, il périt avant ou après l'avortement. Cependant Hippocrate, dans le livre cinq des épidémies, cite la femme d'Epicharmi qui, attaquée d'une grave dyssenterie, accoucha très-heureusement, et fut guérie. Et dans le second livre *prædictorum*, il assure que les femmes grosses résistent jusqu'à l'accouchement et même après, et conservent le fœtus, quoique le sang ait coulé pendant plusieurs mois par l'anus avec des raclures de tripes, lors, toutefois, qu'il n'existe point de douleurs, de tourmens, ni les graves accidens qui accompagnent les affections des intestins, car alors il y a du danger pour la mère et pour l'enfant. Levret dit positivement, que si une femme ayant avorté par l'effet de la dyssenterie, et que le flux dyssentérique ne cesse pas dans les premières vingt-quatre heures de la fausse couche, elle périt ordinairement du troisième au quatrième, ou du quatrième au cinquième jour, et rarement plus tard.

Indépendamment des flux dyssentériques qui arrivent chez les femmes grosses, à raison de l'affoiblissement de l'estomac et des intestins, par l'effet des vomissemens opiniâtres qu'elles ont éprouvés, la dyssenterie peut encore survenir chez elles par suite de causes accidentelles qui la déterminent dans les autres sujets; ainsi, la constitution épidémique, la saison, les fruits peu mûrs mangés avec excès, et autres causes de cette nature, influent plus ou moins sur les femmes grosses, et les exposent aux dangers de la dyssenterie, du catharre, du rhumatisme des intestins, et de la fièvre dyssentérique dont parlent Sydenham et Stoll.

Toutes ces circonstances, l'imminence de l'avortement et le dangerde la mère, doivent engager de suite le médecin à tâcher de soulager la malade, et à mettre toute la célérité possible dans l'administration des différens secours. Il faut surtout avoir égard au ténesme et le combattre au moyen des saignées au bras, calculées sur la force des malades, leur état et le degré de la grossesse. Sydenham dit avoir guéri des dyssenteries par le moyen seul de la saignée; il est clair que ces dyssenteries étoient éminemment inflammatoires. On emploiera ensuite les lavemens les plus adoucissans, faits avec les bouillons de tripes, de fraise de veau, de tête de veau, les décoctions de graines de lin et de tous les mucilagineux.

La méthode évacuante ne doit pas être négligée; on fera usage de doux eccoproctiques, tels que l'eau de casse orgée, la décoction de tamarins, une très-petite dose de confection hamech ou de catholicum double. Il faut éviter avec soin les sels neutres, purgatifs, et tout ce qui est piquant et stimulant. On doit soutenir ces remèdes par l'effet des boissons délayantes, mucilagineuses, inviscantes, telles que les décoctions d'orge, de riz, l'eau de veau, l'eau de poulet; on peut aussi administrer de temps en temps de très-petites doses d'ipécacuanha, et donner ensuite le *laudanum* liquide ou le *decoctum album* de Sydenham; cette décoction se prépare avec parties égales de corne de cerf et de mie de pain blanc, qu'on fait bouillir dans l'eau de fontaine jusqu'à diminution d'un tiers, on l'édulcore ensuite avec suffisante quantité de sucre. Cette méthode est excellente et a souvent réussi.

Si vous avez à traiter dans une femme enceinte la lienterie ou cette affection dans laquelle les malades rendent les alimens presque dans le même état qu'ils les ont pris, comme elle ne tient qu'à la foiblesse dans les organes digestifs, au peu d'activité des sucs gastriques, il faut tâcher de redonner à ces parties leur énergie et leur vigueur première au moyen des analeptiques, des stomachiques et des cordiaux; les analeptiques principalement qui ne sont que des alimens médicamenteux, rempliront toutes nos vues curatives, ainsi que les bons

restaurans en forme de bouillons et de gelées; les crêmes de sagou, de salep, qui ont des propriétés toniques et fortifiantes; un peu de vin d'Espagne, et l'usage de l'eau ferrée, réussissent bien pour l'ordinaire.

Dans la diarrhée bénigne, les lavemens laxatifs les plus doux doivent être employés; on en vient ensuite aux laxatifs antiphlogistiques, tels que la pulpe de tamarins, la crême de tartre ou tartrite acidule de potasse, lorsqu'il n'y a pas d'irritation; et aussi-tôt qu'on sera parvenu à évacuer la saburre bilieuse, on donnera la rhubarbe combinée avec les absorbans, la magnésie, les yeux d'écrevisse, quand il y a des aigreurs; s'il y a tension spasmodique, de très-petites doses d'opium sont bien indiquées. On cherchera ensuite à donner quelques fortifians, dans la vue de remédier au relâchement du canal intestinal, et d'empêcher le retour de la maladie.

De l'enflure des extrémités.

Les extrémités inférieures dans les femmes enceintes sont sujettes à s'engorger, à s'enfler, et à devenir livides et œdémateuses. L'enflure des jambes est de deux sortes, elle est purement œdémateuse et occasionnée par l'infiltration de sérosités; ou bien elle est variqueuse et occasionnée par l'arrêt du sang dans ses propres vaisseaux, qui forme différentes nodosités variqueuses, et donne

aux extrémités un aspect livide ; ou bien encore il y a infiltration séreuse et varices tout ensemble. Cette affection se déclare le plus ordinairement, d'après les auteurs, vers le quatrième mois de la grossesse, et quelquefois plus tard ; on l'observe principalement chez les femmes cacochymes et scorbutiques, chez celles qui ont un tempérament pituiteux et phlegmatique très-abondant en sérosités.

Mercatus et Roderic a Castro pensent avec les anciens, que chez les femmes sujettes à une évacuation menstruelle très-abondante, lorsqu'après la conception le sang ne peut être absorbé, il est de nouveau porté vers le foie, il y devient plus aqueux, parce que ce viscère ne peut en élaborer une aussi grande quantité, et il arrive la même chose que dans l'hydropisie. Les modernes estiment, au contraire, avec plus de vraisemblance, que cette enflure des jambes ne vient que de la pression mécanique qu'exerce la matrice sur les veines iliaques. Et, en effet, si cette œdématie étoit due à la qualité séreuse qu'acquiert le sang retenu par l'effet de la grossesse, elle se déclareroit dès les premiers temps, ou quelque temps après la conception ; on observe, au contraire, que ce n'est que vers le quatrième mois au plutôt que se déclare l'enflure aux jambes ; et c'est précisément à cette époque que le fœtus, étant tout-à-fait formé, et la matrice ayant éprouvé un degré de développement

considérable, elle peut, par son propre poids et par son seul volume, comprimer les vaisseaux, soit sanguins, soit lymphatiques, et gêner le mouvement des humeurs.

La compression des veines iliaques et des vaisseaux lymphatiques, concourt pour occasionner l'enflure des jambes, soit qu'elle soit simplement œdémateuse ou variqueuse, soit qu'elle ait les deux caractères à-la-fois. Van Swieten attribue l'affection dont il est ici question à cette cause unique, à la compression des veines iliaques; il explique par cela seul, l'anasarque des pieds, des jambes, des cuisses, et même des grandes lèvres, qu'on observe quelquefois; et il ajoute que si telle est la situation de l'utérus et des veines iliaques, que l'une de ces veines soit plus comprimée que l'autre, on n'observe la tumeur œdémateuse que d'un côté.

Mais je crois que la compression que souffrent les vaisseaux lymphatiques qui portent la lymphe des extrémités inférieures aux veines lactées du mésentère et au canal thorachique, y entre pour beaucoup. Je vous ai fait observer plus haut, d'après les découvertes de Mascagni, le rapport et la connexion qui existent entre les vaisseaux lymphatiques des extrémités inférieures et ceux du bas-ventre; aussi observe-t-on souvent qu'un flux d'urine un peu plus abondant ou une diarrhée séreuse qui survient à cet état dissipe ces sortes

d'œdématies, lors sur-tout qu'elles ne sont pas entretenues par un vice cacochymique. Du reste, excepté ce dernier cas, elles ne sont pas dangereuses, et se dissipent d'elle-mêmes après l'accouchement. Malgré cela, on doit chercher à rétablir le mouvement de la lymphe, au moyen de douces frictions sèches, et tâcher d'évacuer en partie l'humeur séreuse, au moyen de doux purgatifs et de quelques diurétiques ; et si l'on est parvenu à ces fins, à contenir ensuite les parties relâchées, au moyen de bandes roulées.

Lamotte, dans son Traité des accouchemens, assure qu'il n'a jamais vu périr de femmes enceintes ou accouchées, ayant des tumeurs œdémateuses très-considérables, excepté que ces tumeurs ne fussent occasionnées par des pertes de sang considérables, par des convulsions et autres symptômes extraordinaires. Cependant, je crois que lorsque cette affection est entretenue par un état cachectique, qu'il y a dissolution des humeurs, l'accouchement ne la guérit pas, et qu'elle devient quelquefois mortelle, comme je l'ai observé dans une femme qui accoucha fort heureusement, mais chez laquelle il se déclara un anasarque général, avec suppression de lochies, que rien ne put rappeler, et qui périt misérablement.

La saignée soulage quelquefois les femmes des douleurs que leur occasionnent les varices ; mais le plus souvent il faut se borner à en empêcher

l'augmentation, au moyen des bas de peau de chien ou de peau simplement lacés, et des caleçons de même étoffe. L'enflure œdémateuse des grandes lèvres est quelquefois si considérable, que ces parties deviennent transparentes par la grande quantité de sérosités qu'elles contiennent. Il faut bien se garder d'évacuer les eaux par des incisions ou des mouchetures, parce que les grandes lèvres devant beaucoup prêter lors de l'accouchement, s'il s'y trouvoit des cicatrices, il s'y feroit des tiraillemens douloureux, les cicatrices n'ayant pas, à beaucoup près la souplesse des autres parties. Levret préfère, avec juste raison, l'application des vésicatoires entre la cuisse et les grandes lèvres, c'est-à-dire, en partie sur l'une et en partie sur l'autre, secondée par de très-légères mouchetures aux pieds; ce qui est suffisant pour évacuer les eaux infiltrées. Cette tumeur des grandes lèvres n'est pas de conséquence, non plus que les tuméfactions occasionnées par des paquets de varices, lorsqu'il n'y a pas d'inflammation.

Mais si l'inflammation s'empare de ces parties avec fièvre, et qu'elle gagne les parties intérieures, ou que venant de l'intérieur, elle se propage au-dehors, c'est presque toujours un signe fâcheux, sur-tout si la femme est alors en travail, parce qu'il est évident que cette inflammation n'est qu'une suite de celle de la matrice, ou bien qu'elle s'y communique. Il est cependant essentiel de dis-

tinguer le gonflement inflammatoire des grandes lèvres, des abcès qui y surviennent dans les femmes grosses. Quoique ces affections se ressemblent par la fièvre, la chaleur, la douleur pulsative, elles diffèrent cependant en ce que la fièvre précède toujours dans le premier cas, et ne fait qu'accompagner dans l'autre. De même dans le premier cas, l'inflammation occupe les deux lèvres; dans le second, il n'y en a qu'une d'enflammée. Enfin, dans le premier cas, l'inflammation se termine toujours par la gangrène; dans le second, elle le fait par résolution ou par suppuration; d'où il résulte que dans l'un la mort est inévitable, et dans l'autre la cure est certaine.

Des flux sanguins et aqueux de l'utérus dans les femmes enceintes.

Les femmes enceintes sont sujettes à éprouver, dans le cours de leur grossesse, des flux sanguins et aqueux qui sont ordinairement le prélude de l'avortement. Je n'entends pas comprendre dans cette dénomination générale de flux, l'évacuation menstruelle qui a lieu périodiquement chez quelques femmes pendant la gestation, soit que cette évacuation soit sanguine ou simplement séreuse, ou sanguinolente, parce que cette excrétion suit à cette époque les mêmes loix qui la dirigeoient auparavant. On observe, en effet, que certaines fem-

mes cachectiques ne rendent pas ordinairement des mois purement sanguins, ils sont plus ou moins décolorés, plus ou moins séreux; et cette évacuation, si elle persiste durant la grossesse, ne change pas de nature. De même certaines femmes pléthoriques et sanguines ne laissent pas, quoique enceintes, d'avoir tous les mois leurs règles, comme elles les avoient auparavant.

Le sang, comme je l'ai déjà dit, peut s'échapper par diapédèse ou transsudation par le col de la matrice, et même par la portion du vagin qui l'avoisine, sans que le fœtus en soit incommodé, lors sur-tout que la femme est jeune, robuste, sanguine, et bien constituée. Et ce n'est pas ici le lieu d'appliquer l'aphorisme d'Hippocrate, où il dit que les purgations qui ont lieu dans les femmes enceintes rendent le fœtus malsain : *Si mulieri in utero gerenti purgationes eant, impossibile est fœtum esse sanum.* L'expérience journalière prouve, au contraire, que nombre de femmes qui ont été réglées tout le temps de leur grossesse, mettent au monde des enfans sains et vigoureux, parce que, chez elles, il ne s'échappoit qu'un sang superflu, un sang inutile pour le développement du fœtus. On pense généralement qu'Hippocrate n'a entendu désigner dans ce passage que les évacuations sanguines trop abondantes, les mois qui dégénèrent en pertes, et les flux sanguins qui se déclarent inopinément dans la grossesse par une cause ou un

accident particulier. Ceux-là menacent à coup sûr la santé et la vigueur de l'enfant, et peuvent provoquer l'avortement.

Boerhaave prétend qu'on doit ranger cette maladie au nombre des plus dangereuses de la grossesse : *Inter periculosissimos gravidarum morbos habetur fluor uterini sanguinis.* Sans doute les pertes du sang dans les femmes grosses sont très-dangereuses, mais il est des circonstances qui en diminuent ou qui en aggravent le danger. Mercatus remarque, avec beaucoup de raison, qu'avant de prononcer, il est essentiel de bien reconnoître par tous les signes qu'on pourra recueillir, de quel endroit vient le flux, quelles en sont les causes, quelle est la nature de l'écoulement pour y porter remède s'il y a lieu, ou pour l'abandonner à lui-même dans les cas où il seroit dangereux de l'arrêter.

La matrice dans la grossesse se dilate de plus en plus, à mesure que le fœtus et toutes ses enveloppes ont besoin de plus d'espace pour leur développement. Si l'on en croit Haller, van Swieten, Deventer, et autres, l'épaisseur de l'utérus n'en est pas pour cela diminuée ; bien au contraire, ses vaisseaux sont plus distendus et se remplissent de sang, de manière que l'utérus en abonde à cette époque. Le fœtus est fortement attaché aux parois de la matrice, non-seulement au moyen du placenta, mais encore le chorion adhère par une in-

finité de points aux parois de la matrice, comme l'a découvert le fameux docteur William Hunter.

Il étoit nécessaire de rappeler sommairement ces notions, pour l'intelligence de ce que nous avons à dire sur les pertes sanguines qui surviennent pendant la grossesse, et établit notre jugement sur le plus ou moins de danger de cette maladie. Le sang peut donc venir, durant la grossesse, non-seulement du col de la matrice, de son orifice externe et des parties du vagin qui l'avoisinent, par diapédèse ou transsudation, ou par anastomose ou dilatation des extrémités des vaisseaux; mais il peut encore s'échapper des parois internes de la matrice et s'ouvrir un passage par son orifice; dans ce dernier cas, on conçoit difficilement l'issue du sang, sans qu'il y ait diœrèse ou division, dilacération des vaisseaux; et cette circonstance doit nous faire soupçonner, si le sang coule abondamment, que les adhérences du chorion ou du placenta ont été détruites dans quelques points; et le plus ou moins de force de l'hémorragie indique le plus ou le moins de solution dans les adhérences.

Le danger commence donc au moment où, l'hémorragie devenant considérable, il est évident que les adhérences du placenta et du chorion ont été détruites en tout ou en partie, et alors il n'est pas douteux que l'enfant ne souffre considérablement de la perte de ce fluide destiné à son accroissement et à sa nourriture. Il est encore évident que

la mère est menacée, non-seulement de l'avortement et des suites fâcheuses qu'il entraîne, mais encore de défaillances, de syncopes, de convulsions, et même de mort, si l'hémorragie continue et qu'elle ne soit pas délivrée.

« Les grandes et excessives pertes de sang, dit Mauriceau, aph. 44, qui arrivent quelquefois à la femme grosse, viennent presque toujours du détachement entier ou en partie de l'arrière-faix d'avec la matrice ; et ces sortes de pertes de sang ne cessent jamais entièrement que la femme ne soit accouchée ». Cependant, si l'on en croit Levret, il est des femmes attaquées de grandes pertes de sang occasionnées par le détachement incomplet du placenta, qui ne laissent pas de parvenir au terme naturel de l'accouchement.

C'est à ces cas particuliers du détachement incomplet et partiel du placenta et du chorion, qui donnent lieu à des pertes considérables, qu'on doit appliquer l'aphorisme d'Hippocrate, que j'ai cité plus haut, parce qu'en effet, il est impossible qu'après des pertes de cette nature, l'enfant vienne au monde sain et vigoureux. On peut l'appliquer encore aux cas où le sang venant décoloré, coulant goutte à goutte et avec douleur, annonce un état cacochyme ; de même qu'à ceux où le sang est de mauvaise qualité, noirâtre, virulent, puant, ce qui est un très-mauvais signe, et indique une dégénération totale des humeurs qui ne peut qu'être

funeste à la mère et à l'enfant. Si le sang sort en petite quantité, qu'il soit aqueux et dissous, c'est une preuve que le fœtus est foible, et l'avortement suit ordinairement ou bien un accouchement difficile ; si ce flux se manifeste à l'époque de l'accouchement, sans douleur, il est à craindre que le fœtus ne soit mort, et alors il faut solliciter la femme à l'accouchement.

Les causes qui déterminent les pertes de sang dans la grossesse sont en grand nombre ; elles sont ou externes ou internes. Les causes externes sont les chutes, les coups, une terreur subite ; les causes internes sont les douleurs, la toux, la difficulté de respirer, les diarrhées invétérées, les matières fécales endurcies qui demandent des efforts considérables pour leur expulsion, le ténesme et tout ce qui peut solliciter des contractions utérines. Toutes ces causes agissent par leur impulsion sur la matrice, cet organe étant plus sensible, plus impressionnable, et même plus affecté dans la grossesse, et se trouvant à la même époque gorgé de sang, c'est sur lui principalement que porteront les effets de toutes les causes maladives qui agissent sur la machine : *Præstat affectus affectui, minor majori,* comme le dit Hippocrate. Toutes ces causes tendent plus ou moins à détruire l'adhérence du placenta et du chorion avec les parois internes de la matrice, et cette adhérence ne peut être détruite sans que les vaisseaux qui y aboutissent se trouvant

béans et à découvert, ne laissent échapper beaucoup de sang.

Indépendamment de ces causes qui agissent d'une manière plus ou moins indirecte, il en est d'autres accidentelles et qui agissent plus directement. Par exemple, le cordon ombilical se trouve quelquefois naturellement trop court, et s'embarrassant par accident autour de quelque partie de l'enfant au ventre de sa mère, est souvent, selon Mauriceau, cause que l'enfant ne pouvant se remuer librement sans tirailler ce cordon dont il est bridé, fait détacher prématurément l'arrière-faix d'avec la matrice, et cause en même temps une grande perte de sang. La fausse grossesse, ou faux germe, produit nécessairement, selon Puzos, la perte de sang, par la rupture subite du pédicule qui l'attache au fond de la matrice, et par les efforts que fait cet organe pour chasser ce corps étranger.

Les pertes de sang sont plus ou moins dangereuses, à mesure qu'elles se rapprochent plus ou moins du terme de la grossesse, et qu'elles arrivent inopinément. Pour acquérir des notions capables de diriger sa conduite en pareil cas, le médecin doit s'informer de la femme si elle a été réglée tout le temps de la grossesse, et si la perte qu'elle éprouve est une surabondance menstruelle; car dans ce cas elle n'est pas si dangereuse, parce qu'elle peut ne pas tenir au dérangement et à la rupture des adhérences du placenta et des membranes; au contraire,

elle le devient infiniment, si la perte arrive inopinément, et sans avoir été précédée d'écoulemens menstruels, très-près du terme de la grossesse.

Les pertes qui arrivent dans les deux ou trois premiers mois de la grossesse, ne sont presque jamais mortelles, au sentiment de Mauriceau, quelqu'abondantes qu'elles soient; mais celles qui surviennent dans les deux derniers mois, sont souvent funestes à la mère et à l'enfant. Les pertes de sang deviennent mortelles, lorsqu'elles sont accompagnées de fréquentes syncopes, parce que la syncope indique la résolution totale des forces de la malade, et l'impossibilité où elle est d'aider par ses efforts l'accouchement forcé qu'il est nécessaire de pratiquer pour arrêter l'hémorragie. Les femmes qui ont l'orifice interne de la matrice dur et épais, sont plus en danger de mourir, dans un cas de perte considérable, que celles qui l'ont mince et mollet, parce que cet organe se prête difficilement à l'accouchement forcé, et que pendant le temps des manœuvres, la malade peut être emportée par l'excessive abondance de la perte.

On voit donc que c'est avec raison que Boerrhaave la met au nombre des maladies les plus dangereuses de la grossesse; et Puzos avoue lui-même qu'il périt autant de femmes qu'on en sauve, soit parce qu'on n'est pas appelé à temps, soit par la nature même des manœuvres qu'il faut employer. Car dans l'accouchement forcé, la matrice n'est pas dans le cas

de se resserrer aussi vîte que dans l'accouchement naturel, parce que dans celui-ci tous ses efforts, depuis le commencement du travail, sont dirigés vers ce but, et qu'elle a la force nécessaire pour l'exécuter. Dans celui-là au contraire, il lui faut plus de temps, elle a moins de force, et les vaisseaux restant plus long-temps ouverts, il arrive souvent que la perte continue encore, après la délivrance, d'une manière effrayante, et finit par emporter la malade.

On peut mettre au rang des plus dangereuses, les hémorragies utérines que certaines femmes ou filles excitent, au moyen de forts emménagogues, pour se faire avorter. Hippocrate l'avoit déjà observé, comme on peut le voir par le passage suivant du premier livre des Maladies des Femmes : *Periclitantur magis quœ fœtum corrumpunt; abortiones enim graviores sunt quam partus. Non enim citra violentiam abortus contingit, sive medicamento, sive potione, vel cibo, vel subdititiis, vel re aliâ quâpiam contingat; violentia autem malum est.* Celles-là sont plus en danger qui corrompent le fœtus. L'avortement est en effet plus dangereux que l'accouchement naturel; car il n'arrive jamais sans violence, soit qu'il soit provoqué par un médicament, une potion, des alimens, des applications, ou quelque chose que ce puisse être; car la violence est un mal. Il raconte, dans ses Epidémies, l'histoire d'une jeune fille, qui, ayant pris

un médicament pour se faire avorter, fut saisie de convulsions, vomit beaucoup de matières bilieuses porracées, et mourut le quatrième jour. C'est aussi ce qu'a si bien peint dans ses vers le poète des amours, Ovide, dans la 14ᵉ élég. du liv. II, lorsqu'après avoir déploré le malheur des femmes qui font perdre leur fruit, il ajoute :

Hoc neque armeniis tigres fecere latebris;
Perdere nec fœtus ausa leæna suos;
At teneræ faciunt, sed non impunè puellæ;
Sæpè suos utero quæ necat ipsa perit.

Jamais dans les déserts d'Arménie les tigres n'ont osé commettre un pareil attentat. La lionne a-t-elle jamais osé faire périr ses petits dans son sein ! c'est ce que font cependant de jeunes filles; mais elles ne le font pas impunément; et celle qui tue ainsi dans son sein le fruit de ses amours, périt souvent elle-même.

Les signes diagnostiques de l'hémorragie utérine qui se déclare durant la grossesse, se prennent de l'abondance du sang qui s'échappe, des douleurs des lombes et du bas-ventre qui, quoiqu'elles s'observent quelquefois durant les menstrues, ne sont pas ordinairement aussi intenses ; on peut distinguer l'hémorragie qui vient de la matrice d'avec celle dont le siége est à son col et aux parties du vagin qui l'avoisinent, en ce que, dans le premier cas, la perte est légère et devient successivement plus abondante à mesure que les vaisseaux qui réu-

nissent le placenta et le chorion se déchirent davantage. Le signe principal est celui que fournit l'orifice de l'utérus; si cet orifice est relâché, béant et ouvert, il n'est aucun doute que l'hémorragie ne vienne de la matrice, parce qu'il est ordinairement fermé dans la grossesse au moyen d'une matière muqueuse qui en occupe l'ouverture. Il n'y a non plus aucun doute, si le sang sort par jets non interrompus, *pleno rivo*, avec des caillots, et que les malades sentent une douleur au bas-ventre et aux lombes, et lorsqu'il y a foiblesse et débilité.

Les douleurs des lombes et du ventre sont toujours suspectes dans les femmes grosses hors le temps de l'accouchement naturel, pour peu qu'elles durent; principalement si elles reviennent par intervalles, et qu'elles se terminent vers la partie inférieure du bas-ventre, elles annoncent l'avortement, et à plus forte raison si elles accompagnent l'hémorragie dont nous parlons. Hippocrate les regarde, avec juste raison, comme un signe d'avortement : *Si mulier*, dit-il, *utero gerens ventrem aut lombos doleat, metuendum est ne abortione fœtum excludat, ruptis membranis eum continentibus.* Si une femme grosse se plaint de douleurs aux lombes ou au ventre, il est à craindre qu'elle ne rende le fœtus par avortement, les membranes qui le contiennent étant rompues.

Comme rien n'est à négliger dans cette recherche importante, on cherchera des signes dans toutes

les parties qui peuvent en fournir; vous savez qu'il existe une grande sympathie entre les mamelles et l'utérus. Hippocrate a remarqué que les femmes chez lesquelles les mamelles deviennent subitement flasques et molles, avortent ordinairement : *Mulieri utero gerenti si mammæ derepentè extenuentur, ipsa abortit.* Ce signe peut être d'une grande utilité dans les pertes dont nous parlons, pour nous éclairer sur le lieu où elle a son siége; et le concours de toutes les circonstances que je viens de rapporter, ne nous laisse plus aucun doute sur la nature et le lieu de l'hémorragie.

Plus tous les signes dont j'ai parlé présentent d'évidence, plus il y a de danger, et plus aussi doit-on se hâter d'y porter remède. Lors donc que l'on est appelé à temps, qu'on trouve l'hémorragie commençante, et qu'on entrevoit la possibilité de l'arrêter, il n'y a pas à balancer. On mettra la malade au lit dans une position horizontale, l'air de sa chambre sera rafraîchi, et le repos du corps et de l'esprit lui sera fortement recommandé; ensuite, au moyen des saignées plus ou moins répétées, des boissons rafraîchissantes et légèrement astringentes et stiptiques, et de quelques opiatiques, on cherchera à arrêter l'hémorragie.

Le repos de l'ame et du corps doit être avant tout procuré aux malades; car, par la même raison que les pertes peuvent être occasionnées et excitées par des mouvemens violens et par les pas-

sions vives, le repos du corps et de l'esprit doit aussi les modérer. Vous savez combien l'exercice de la force musculaire tend à augmenter le mouvement du sang et des humeurs; vous savez aussi quels mouvemens brusques y excitent les affections morales. Le repos, au contraire, tend à ralentir le jeu des vaisseaux, à tempérer la chaleur et l'incandescence du sang, et ne peut qu'être très-utile. Il faut placer la malade horizontalement pour éviter les syncopes et faire en sorte que le bassin soit un peu plus relevé que le reste du corps. Il est des femmes à qui l'on est obligé de prescrire cette attitude tout le temps de leur grossesse, sans cela les hémorragies auxquelles elles sont sujettes, se déclarent au moindre mouvement, et les font toujours avorter. Mais il n'est aucun sacrifice auquel une mère tendre ne se soumette pour conserver ses enfans; et jamais prescription n'a été mieux observée par quelques-unes.

La fraîcheur de l'air doit concourir avec le repos pour tempérer l'effervescence du sang. On se procure la fraîcheur au moyen des ventilateurs, en arrosant la chambre, en y tenant des branches et feuilles fraîches arrosées d'eau, en couvrant légèrement la malade; tous ces petits adminicules sont essentiels, les anciens n'ont pas dédaigné de les conseiller; et parmi les anciens, Hippocrate, et sur-tout Moschion : celui-ci veut que la chambre soit obscure et fraîche, qu'on y observe

le plus grand silence, qu'on applique à la malade des éponges imbibées d'eau fraîche, en ayant soin de les renouveler souvent, à mesure que la chaleur du corps les échauffe; il veut que les extrémités soient tenues serrées et même liées avec des bandes; qu'on fasse sur la figure de la malade des inspersions d'eau froide, et de même qu'on lui fomente le bas-ventre avec de l'eau fraîche, et surtout que l'air soit souvent agité au moyen des éventails; d'autres fois il recommande le bain froid dans une décoction de plantes astringentes.

La saignée plus ou moins répétée, selon les forces de la malade, peut être utile dans le commencement, en la pratiquant au bras, et en cherchant à procurer par ce moyen une dérivation; mais elle seroit dangereuse si on la pratiquoit, lorsque la perte a déjà été considérable, et que la malade est affoiblie, parce qu'on ajouteroit à la résolution des forces si nécessaires dans cette circonstance. On ne doit donc l'employer, selon le conseil des auteurs, que dans le cas où la perte est peu abondante, parce qu'alors elle a ordinairement du succès, et qu'avec son secours seul réuni au repos, on a arrêté des hémorragies.

Les boissons acidulées et nitrées sont aussi très-avantageuses; on préférera les acides végétaux, comme plus doux et moins actifs; le suc de citron, d'orange, le syrop de vinaigre et autres de cette nature, nous offrent dans un véhicule aqueux con-

venable, une boisson appropriée; on peut y joindre, comme antispasmodique, les fleurs de tilleul; ensuite, suivant l'exigence des cas, on y joindra quelques astringens légers; tels que l'eau de riz, qui est légèrement stiptique, et qui convient dans toutes les hémorragies; on administrera, si le cas l'exige, des astringens un peu plus énergiques, tels que l'hœmatite, le bol d'Arménie, le sang de dragon; mais en général, il faut être assez sobre pour toutes ces sortes de prescriptions. On doit leur préférer les ligatures aux extrémités, qui arrêtent et modèrent l'impétuosité du sang.

Les opiatiques pris d'abord dans la classe des plus doux et de ceux qu'on appelle hypnotiques, sont encore très-recommandables; l'opium a la propriété de modérer la force musculaire du cœur, et conséquemment de retarder le mouvement du sang.

Indépendamment de ces propriétés bien reconnues de l'opium, l'usage de cette substance devient très-avantageux pour combattre les mouvemens spasmodiques, qui accompagnent généralement toutes les hémorragies qui ne sont pas dues à l'atonie de l'organe; et c'est sous ce rapport qu'ils conviennent, et non dans la vue de mûrir une matière âcre dont on suppose gratuitement l'existence, et dont on se proposeroit, au moyen de l'opium, de changer le caractère.

L'usage du tampon a trouvé des prôneurs et des

détracteurs; et sans vouloir tout-à-fait le bannir de la pratique, je ne pense pas que ce moyen convienne aussi généralement qu'on l'a prétendu, dans l'hémorragie utérine qui survient à la grossesse; car vainement tamponneroit-on lorsque la perte est due au détachement partiel ou total des adhérences du placenta et du chorion; on empêcheroit à la vérité l'issue du sang de la cavité utérine, sans pour cela arrêter l'hémorragie qui auroit lieu intérieurement, et dont la matière distendroit l'organe, sans compter la corruption qui pourroit la saisir.

Tous ces moyens combinés suivant les circonstances, viennent souvent à bout d'arrêter l'hémorragie; mais comme elle est sujette à revenir, il faut dans le médecin beaucoup d'attention, et dans la malade beaucoup de constance et beaucoup d'exactitude à observer les prescriptions qui lui sont faites. Sans cela, il est très-ordinaire de voir reparoître la perte après une suspension de quelques jours, même de quelques semaines, et le sang couler avec plus d'abondance qu'il ne faisoit au premier accident. Les premiers moyens qu'on avoit employés, deviennent pour lors insuffisans; la perte continue avec des caillots plus ou moins abondans, accompagnés de quelques douleurs. Il n'y a pas un moment à perdre, et sans attendre que la malade se soit davantage affoiblie par une perte de sang plus considérable, il faut se mettre en devoir de lui faire faire un accouchement forcé, qui est le seul moyen

de la guérir et de la sauver, en quelque temps de la grossesse qu'elle se trouve. Tous les auteurs sont d'accord sur ce fait.

De toutes les méthodes proposées pour parvenir à ces fins, la méthode du célèbre Puzos mérite la préférence, comme la meilleure et la plus capable de remplir nos vues. Cet habile accoucheur prétend que lorsque la perte de sang reparoît et ne cède plus aux moyens qui avoient été employés avec succès; que les caillots qui s'échappent de la matrice y excitent quelques douleurs, et dilatent un peu l'orifice; qu'il se joint des foiblesses à l'écoulement du sang, et qu'il ne reste plus aucun doute sur le décollement de quelques parties du placenta et du chorion, on doit se déterminer à l'accouchement, qui est pour lors de nécessité. Il a trouvé un moyen, qui, tenant le milieu entre l'accouchement naturel et l'accouchement forcé, remplit mieux que tout autre l'indication d'accoucher, et de le faire avec promptitude.

Il est rare que la perte de sang causée par le décollement de quelques portions du placenta, ne fasse ouvrir la matrice du plus au moins; la quantité de sang qui imbibe l'orifice et les caillots qui s'y forment, sont comme autant de coins qui le dilatent et qui le disposent à s'ouvrir sous le poids des corps renfermés. Ce commencement de dilatation détermine l'accouchement; il s'y joint quelquefois de légères douleurs; mais comme les foiblesses,

même les syncopes, qui sont des accidens ordinaires à la perte, forment souvent obstacle à la continuation des douleurs et à l'action de la matrice pour chasser l'enfant, on est obligé de les rappeler lorsqu'elles manquent, ou de les augmenter lorsqu'elles sont trop foibles.

Le procédé de Puzos consiste alors à introduire dans l'orifice un ou plusieurs doigts, avec lesquels on travaille à l'écarter par des degrés de force proportionnés à sa résistance. Cet écartement gradué, interrompu de temps en temps par des repos, fait naître des douleurs; il met la matrice en action, et l'un et l'autre font gonfler les membranes qui contiennent les eaux de l'enfant; on doit avoir l'attention d'ouvrir ces membranes le plutôt qu'on le peut, pour procurer l'écoulement des eaux, parce que cet écoulement diminue déjà l'écartement de la matrice; qu'il fournit à cet organe le moyen de se contracter, et de s'emparer de l'espace qu'elles occupoient dans sa cavité. Mauriceau avoit reconnu l'utilité de cette pratique, en prescrivant dans son aph. 54, de rompre les membranes des eaux de l'enfant.

La matrice ainsi resserrée, et tendant à l'être davantage, presse l'enfant du fond vers son orifice; elle y excite de plus fortes douleurs; les efforts volontaires et involontaires s'y joignent. Les douleurs et les efforts mis à profit par la malade, secondés par l'action des doigts portés circulairement dans l'orifice pour l'écarter, réussissent pour l'ordinaire

et font avancer l'enfant; le sang qui s'échappoit se trouve retenu dans les vaisseaux par la compression générale et par le resserrement de la partie; enfin, la nature et l'art concourant ensemble pour avancer l'accouchement, il se fait pour l'ordinaire en assez peu de temps ; et l'on a presque toujours la satisfaction de sauver la mère et l'enfant quand la grossesse est avancée; ils auroient infailliblement péri l'un et l'autre, si l'on avoit abandonné l'accouchement aux soins de la nature, qui est plus lente dans ses opérations, et qui par-là même eût donné le temps au sang de s'écouler en plus grande abondance, et de miner insensiblement les forces de la malade.

Telle est la méthode de Puzos pour délivrer les femmes dans le cas d'hémorragie utérine; il l'appuie de nombre d'observations importantes et de beaucoup de détails intéressans, à la lecture desquels je vous renvoie; le Mémoire est consigné dans le premier vol. in-4°. des Mém. de l'Acad. de Chirurgie de Paris. Il est cependant des cas où, de l'aveu même de Puzos, on doit renoncer à cette méthode, et pratiquer de suite l'accouchement forcé; c'est lorsque le placenta se présente à l'orifice de la matrice où il se trouve même implanté, comme l'a prouvé Levret; les douleurs, dans ce cas, loin de diminuer la perte ne font que l'augmenter, et il n'est pas douteux qu'on ne doit pas attendre de la méthode de Puzos tout l'avantage qu'elle présente

dans d'autres circonstances. Je vous engage à lire à ce sujet l'excellent Mémoire de Levret, consigné à la suite de ses ouvrages; il a pour titre : Dissertation sur la cause la plus ordinaire, et cependant la moins connue, des pertes de sang qui arrivent inopinément à quelques femmes dans les derniers temps de leur grossesse, et sur le seul et unique moyen d'y remédier efficacement.

Il est un autre genre de flux auquel les femmes sont sujettes dans le cours de leur grossesse, ce sont les écoulemens aqueux qui s'établissent par les mêmes voies; savoir, par les veines intérieures de l'utérus ou par celles de son col; elles indiquent pour lors l'hydropisie de la matrice ou la fausse grossesse, et il est à craindre dans ce cas, selon Primerose, que cette humeur venant à se corrompre, elle n'excite la fièvre; ou bien que l'aliment du fœtus ne soit gâté. Un autre sujet de crainte dans ce cas, c'est que les eaux abreuvant toutes ces parties, les liens qui attachent le placenta et le chorion se trouvant relâchés, il n'y ait lieu à l'avortement.

Il suinte quelquefois par diapédèse une humeur limpide, mais sans douleur, et cet écoulement n'est pas dangereux. D'autres fois il flue des humeurs sanieuses et sanguinolentes, ou des humeurs blanchâtres dans les femmes cacochymes, qui y sont sujettes, même hors le temps de la grossesse. Tous les flux qui viennent de l'utérus mettent plus ou

moins en danger d'avorter, parce qu'ils peuvent relâcher et ramollir les attaches du fœtus. Mais si les eaux qui sont contenues dans l'amnios viennent à s'échapper, l'avortement est inévitable, au rapport de Roderic a Castro, de Primerose et de plusieurs autres auteurs. Ces eaux ne peuvent s'évacuer que par la rupture des membranes, à la suite d'un coup, d'une contusion, d'un effort, ou par la grandeur extrême du fœtus.

Cette évacuation est, comme nous l'avons dit, un indice certain de l'avortement; on ne peut l'éviter, et en vain administreroit-on des astringens. Cependant si la dilacération des membranes n'est pas considérable, elle peut se consolider; et quoique la majeure partie des eaux soit évacuée, cette humeur est susceptible de se réparer aussi facilement que l'humeur aqueuse de l'œil. Mais si au contraire elle est considérable, et qu'il n'y ait aucun espoir de voir l'ouverture des membranes se consolider, il faut procéder à l'accouchement, d'après la méthode de Puzos: rien ne s'y oppose. On aura soin de fortifier la malade, afin qu'elle accouche plus facilement et avec plus de sûreté, quoique le fœtus ne soit pas à terme.

Dans les autres espèces de flux où il est à craindre que les liens trop humectés ne se relâchent, un régime médicamenteux remplira toutes les indications de la cure; le régime doit être sec, et se composer de viandes rôties, pour boisson, l'eau

chalibée, ainsi qu'une décoction de racine desquine ou de salsepareille ; à l'extérieur, on appliquera quelques topiques astringens, tels que les roses rouges, la cannelle dans le vin. Il est bon cependant de faire prendre intérieurement un peu de rhubarbe, comme tonique et purgative, dans la vue de procurer des évacuations, de diminuer la matière, et de fortifier les voies digestives.

DES ENVIES.

Les envies des femmes grosses, que les Latins désignoient sous le nom de *nævi*, et les Grecs par ceux de σπιλοι, σπιλοματα, ne se manifestent, ainsi que la conception monstrueuse, qu'après l'accouchement; mais comme c'est dans le temps de la gestation que ces envies sont ressenties, j'ai cru devoir les ranger dans la classe des affections de la grossesse. On a entendu par *nævi*, *spiloï*, *spilomata*, ces taches, ces marques que portent quelques enfans en venant au monde, et qu'on attribue ordinairement aux impressions fortes que l'imagination de la mère a faites sur les enfans, dans le temps de leur grossesse.

On distingue ces impressions en deux espèces principales : les unes sont exactement planes et variées de diverses couleurs; les autres, prominentes, en forme de protubérance et d'une grande variété de formes, où l'on a cru appercevoir la figure de cer-

tains fruits, et l'image de certaines choses. On voit, d'après cela, que c'est l'effet de l'impression vive que la mère a faite sur l'enfant, qui a reçu le nom de *nœvi*, *spiloï*, *spilomata*, d'envies; que l'affection qu'éprouve la femme n'a pas reçu de nom particulier, et que la cause et l'effet sont désignés par la même dénomination.

Nous avons vu précédemment que les femmes sont sujettes, durant leur grossesse, à mille bizarreries dans leurs goûts, à mille appétences singulières. L'organe du goût entre facilement en érection à la vue de nombre de substances qu'elles desirent ardemment; le préjugé de la puissance de leur imagination sur leur fœtus, est si grand, que si elles s'apperçoivent à temps de leur envie, de leur appétence, elles se gardent bien de porter la main au visage, ou à quelqu'autre partie apparente de leur corps, de crainte que leur enfant n'y soit marqué. Leur croyance sur ce point est que celles d'entr'elles qui, par mégarde ou inattention, portent la main sur une partie de leur corps, au moment où leur imagination est frappée par un objet quelconque, où leur goût est réveillé pour telle ou telle substance, l'enfant qu'elles mettent au monde se trouve marqué dans l'endroit touché, ou atteint d'une difformité pareille à celle qui les a frappées.

On a poussé, sur ce point, le merveilleux aussi loin qu'il pouvoit aller; non-seulement on a voulu

que le fœtus pût porter les représentations réelles des appétits de sa mère ; mais on a encore prétendu que par une sympathie singulière, les taches, les excroissances, auxquelles on trouve quelque ressemblance avec des fruits, par exemple, des fraises, des cerises, des mûres, que la mère peut avoir desiré de manger, changent de couleur ; que leur couleur devient plus foncée dans la saison où ces fruits entrent en maturité, et que le volume de ces représentations paroît croître avec eux ; mais avec un peu plus d'attention et moins de prévention, l'on pourroit voir cette couleur ou le volume des excroissances de la peau changer bien plus souvent.

Ces changemens doivent arriver toutes les fois que le mouvement du sang est accéléré ; et cet effet est tout simple. Dans le temps où la chaleur fait mûrir les fruits, ces élévations cutanées sont toujours ou rouges, ou pâles, ou livides, parce que le sang donne ces différentes teintes à la peau, selon qu'il pénètre dans ses vaisseaux en plus ou moins grande quantité, et que ces mêmes vaisseaux sont plus ou moins condensés, et plus ou moins relâchés, grands et nombreux, selon la différente température de l'air qui affecte la surface du corps, et que le tissu de la peau qui recouvre la tache ou l'excroissance se trouve plus ou moins compacte et délicat. « Si ces envies ou taches, comme on les appelle, ont pour cause l'appétit de la mère, qui se représente tels ou tels objets, pourquoi, dit Buffon,

n'ont-elles pas des formes et des couleurs aussi variées que les objets de ces appétits? Que de figures singulières ne verroit-on pas, si les vains desirs de la mère étoient écrits sur la peau des enfans » !

Les médecins et les philosophes ont donné beaucoup de crédit à cette opinion des femmes, en reconnoissant l'action directe de l'imagination; plusieurs l'ont combattue avec acharnement, et malgré leurs écrits lumineux, ce préjugé existe encore dans toute sa force, non-seulement chez les femmes, mais même chez des gens très-éclairés, et parmi quelques médecins. Pour taxer cette opinion d'erreur et de préjugé, pour justifier contre des autorités puissantes cette dénomination, et éviter nous-mêmes l'erreur, il convient d'examiner d'abord ce que c'est que l'imagination; lorsque nous aurons acquis là-dessus des notions claires et précises, nous les appliquerons à la question de savoir, quelle est l'influence de l'imagination sur les actes de la vie, et nous verrons ensuite quelle influence elle peut exercer sur la forme et sur l'organisation des parties.

De l'imagination.

L'imagination est le pouvoir que tout être sensible éprouve en soi, de se représenter dans son esprit les choses sensibles : cette faculté dépend de la mémoire. On voit des hommes, des jardins, des animaux; ces perceptions entrent par les sens, la

mémoire les retient, l'imagination les compose. Il est très-essentiel de remarquer que ces facultés de recevoir des idées, de les retenir, de les composer, sont au rang des choses dont nous ne pouvons rendre aucune raison. *Voltaire.*

Selon Marmontel, on appelle imagination cette faculté de l'ame qui rend les objets présens à la pensée. Elle suppose dans l'entendement une appréhension vive et forte, et la facilité la plus prompte à reproduire ce qu'il a reçu. Il y a deux sortes d'imaginations, l'imagination passive, qui consiste à retenir une simple impression des objets; et l'imagination active, qui arrange ces images reçues, et les combine de mille manières.

La première sorte ne va guère au-delà de la mémoire; elle est commune aux hommes et aux animaux; elle n'a pas besoin du secours de notre volonté, ni dans le sommeil, ni dans la veille; elle se peint malgré nous ce que nos yeux ont vu; elle entend ce que nous avons entendu; elle touche ce que nous avons touché, et en diminue ou y ajoute: c'est un sens intérieur qui agit avec empire. Cette faculté passive, indépendante de la réflexion, est la source de nos passions et de nos erreurs; loin de dépendre de la volonté, elle la détermine; elle nous pousse vers les objets qu'elle se peint.

Cette espèce d'imagination servile, partage ordinaire du peuple ignorant, a été l'instrument dont l'imagination forte de certains hommes s'est servie

pour dominer. C'est encore à cette imagination passive des cerveaux aisés à ébranler , qu'on attribue la faculté de faire passer dans les enfans les marques évidentes d'une impression qu'une mère a reçue.

La seconde sorte d'imagination est l'active; celle-là joint la réflexion à la mémoire ; elle combine, rapproche, sépare ; elle semble créer, lorsqu'elle ne fait qu'arranger : on lui a donné plus particulièrement le nom de *génie*.

D'après cet exposé, il est évident que l'imagination n'est autre chose qu'une opération de l'esprit ou de l'entendement, au moyen de laquelle les idées, perçues par les sens, se peignent dans la mémoire, et se représentent ensuite avec mille modifications; c'est une faculté de l'ame ; c'est un mode qui n'a rien de matériel, et auquel donnent naissance les idées transmises par les sens. « L'imagination a lieu, dit Condillac, quand une perception, par la seule force de la liaison que l'attention a mise entre elle et un objet, se retrace à la vue de cet objet ».

Influence de l'imagination sur les actes de la vie.

Quel genre d'influence peut donc exercer une faculté qui n'a rien de matériel, sur les actes de la vie? Nous remarquons qu'elle influe singulière-

ment sur nos goûts, sur nos appétits, sur nos démarches, sur quelques-uns des actes extérieurs de la vie, soumis ou non soumis à la volonté. Cela n'est pas étonnant, puisqu'on observe beaucoup d'analogie entre la cause et l'effet. Par exemple, l'imagination agit sur nos goûts et sur nos appétits en embellissant les objets, et en mettant nos organes en érection. Souvent elle fait desirer des substances très-singulières, en nous les peignant sous les couleurs les plus favorables ; d'autres fois, elle nous les représente sous des dehors épouvantables, et nous en éloigne. Elle est donc, comme nous l'avons dit, la source de nos passions et de nos erreurs.

Elle agit sur nos organes de la même manière que la vue des objets ; ainsi, c'est par l'imagination que la vue d'un beau fruit fait entrer l'organe du goût en érection, et nous le fait vivement desirer ; c'est par l'imagination que la musique charme nos oreilles et les sens ; c'est par l'imagination que la vue d'une belle femme réveille l'amour physique et agit puissamment sur les muscles érecteurs ; c'est l'imagination frappée qui rend ces muscles impuissans dans d'autres circonstances, témoin le trait que je vous ai rapporté, d'après Montaigne. L'imagination, si elle est la source de nos vices, elle l'est souvent de nos vertus.

Enfin, l'imagination exerce une influence marquée sur certains actes de la vie, et sur certaines

fonctions du corps. Mais on voit que cette influence s'exerce sur la partie la plus animale de nos organes ; elle excite à la vérité le jeu de ces organes et en provoque plus ou moins l'action ; ainsi, à la vue de quelque chose d'agréable, les glandes salivaires entrent en érection, et séparent une plus grande quantité de salive ; les organes qui sécrètent la semence sont pareillement excités par l'imagination à en sécréter une plus grande quantité. En effet, il y a beaucoup d'analogie entre la cause qui réveille l'organe, et l'effet qu'elle produit : ils sont l'un et l'autre de même nature : l'image et la réalité sont presque toujours en rapport.

Mais à mesure qu'on s'élève des fonctions purement animales à celles qui sont plus essentiellement vitales, cette analogie, cette ressemblance, ces rapports, s'effacent, et il n'en reste plus aucune trace. Ainsi, par exemple, il n'y a aucune analogie entre cette faculté qui retrace les idées perçues, qui les compare, qui les réunit avec la force ou puissance qui opère la chylification, la sanguification, la sécrétion de la semence. L'imagination n'exerce aucun empire sur ces actes essentiels de la vie ; elle ne peut ni l'empêcher, ni la changer, ni la modifier, et elle ne peut faire que le sang soit blanc et la semence rouge.

Si donc elle est impuissante sur ces qualités qui ne sont qu'accidentelles, combien ne le sera-t-elle pas, si nous la rapprochons de leurs vertus natu-

relles, des facultés plastiques, génératives, qui leur sont imprimées par la nature; facultés qui agissent d'elles-mêmes et en vertu de leur type primordial; facultés qui produisent l'organisation, quoiqu'elles en soient tout-à-fait indépendantes. L'imagination est ici sans force, sans puissance, sans influence quelconque, parce que ce sont des choses très-différentes, qui n'ont aucun rapport, aucune analogie, et qu'il est indispensable, pour qu'une cause agisse, qu'elle ait prise sur l'objet sur lequel elle agit, et qu'elle ait quelque rapport avec l'effet qui doit en résulter.

Quelle influence peut exercer l'imagination sur la forme et l'organisation des parties.

Nous venons de reconnoître que l'imagination, qui n'est qu'un mode, une opération de l'esprit, n'a aucun rapport avec les facultés plastiques et génératives que la nature a accordées au sang et à la semence; et conséquemment qu'elle ne pouvoit exercer aucune influence sur ces facultés essentiellement vitales. Si cela est démontré vrai *à priori*, à plus forte raison pour les actes qu'exercent ces facultés dans les productions des formes et de l'organisation, selon le type primordial de l'espèce.

En effet, quelle analogie peut exister entre la combinaison, l'arrangement, la distribution des idées qui font l'essence de l'imagination, et l'acte

de la faculté générative qui préside à la confection des formes et de l'organisation ? Il ne peut exister dans l'espèce humaine aucune conformité entre les combinaisons de la matière, qui suivent constamment des loix uniformes et invariables, et la combinaison des idées, des perceptions, qui varient à l'infini, et qui sont susceptibles de mille modifications. La combinaison des idées ne peut donc avoir aucune influence sur la combinaison de la matière, par toutes les raisons déjà données, et par celles qui naissent de la dissemblance de l'esprit d'avec la matière. « Comme nos sensations ne ressemblent point aux objets qui les causent, il est impossible, dit Buffon, que le desir, la frayeur, l'horreur, qu'aucune passion en un mot, aucune émotion intérieure, puissent produire des représentations réelles de ces mêmes objets.

Si donc il est bien démontré que l'imagination n'a nul pouvoir, n'exerce aucune influence sur les combinaisons de la matière ni sur les forces ou puissances qui en déterminent la forme, il est évident qu'elle ne peut en avoir sur les productions qu'on appelle envies, taches, monstruosités, sur la génération des parties superflues, sur le défaut de celles qui ne sont point produites, et généralement sur la conformation extérieure et intime du fœtus. Mais ce n'est pas assez de l'avoir démontré *à priori*, et d'une manière indubitable ; il existe nombre de preuves *à posteriori*, qui, même en ad-

mettant la force et le pouvoir de l'imagination sur la forme et l'organisation, feroient rejeter l'influence que l'imagination de la mère pourroit avoir sur le fœtus.

Preuves à posteriori, *du peu d'influence de l'imagination de la mère sur le fœtus.*

Si le fœtus pouvoit recevoir les impressions de la mère, il ne le pourroit que de deux manières: 1°. par les nerfs; 2°. par le sang. Or, il est bien évident que le fœtus n'a rien de commun avec la mère; que ses fonctions en sont indépendantes; qu'il a ses organes, son sang, ses mouvemens, et que tout cela lui est propre et particulier; qu'il ne tient pas immédiatement à la matrice; qu'il n'y est attaché que par des petits mamelons extérieurs à ses enveloppes, et qui ressemblent en quelque sorte à des racines; mais il n'y tient pas par continuité.

I. On ne peut pas dire qu'il reçoive des impressions par les nerfs, puisque l'inspection anatomique démontre qu'il n'en passe aucun de la mère à l'enfant, et qu'encore les plus habiles anatomistes n'ont pu, au rapport de Haller, en découvrir aucun dans le cordon ombilical. D'ailleurs, si le placenta, où est attaché ce cordon, ne tient réellement à la matrice que par des mamelons, en quelque sorte semblables à des racines, ces mamelons ne tiennent que par contiguité et non par continuité,

et de la même manière que les racines des plantes tiennent à la terre ; et dans cet état de choses, il ne passe point de nerfs de la mère à l'enfant. Ce n'est donc pas par l'intermède des nerfs que les impressions de la mère peuvent passer au fœtus.

II. Par une raison semblable, le sang ne peut pas servir de véhicule aux impressions reçues par la mère ; ce n'est pas que je nie la communication du sang de la mère avec celui de l'enfant ; communication qui a lieu par l'espèce de succion qu'exercent les mamelons, et non par la continuité des vaisseaux. Mais le mouvement du sang n'est point soumis à notre volonté ; il est vrai de dire que les affections morales agissent sur lui en accélérant ou en retardant son mouvement, c'est à quoi se borne leur influence ; mais ce mouvement, accéléré ou retardé, l'est également dans toute sa masse ; et il n'y a pas de raison pour que telle ou telle chose arrive dans telle ou telle partie, et que l'endroit du corps de la mère, touché par elle au moment de l'impression, détermine une marque sur la partie correspondante du fœtus ; ni qu'il y naisse des parties superflues, ni que des parties entières cessent de se développer.

Ce n'est pas sur le sang lui-même, que les affections morales exercent leur influence ; elles n'ont aucun pouvoir sur le mouvement intestin dont il jouit, et qui lui est inhérent, indépendamment du mouvement progressif que lui impriment le cœur

et les artères; mais ce pouvoir, cette influence, s'établissent par l'intermède des nerfs, sur les instrumens de ce mouvement progressif, je veux dire le cœur et les artères, c'est le cœur principalement qui reçoit les affections, et qui précipite ou ralentit le mouvement du sang; il ne peut lui transmettre d'autres affections; conséquemment le sang n'est pas le véhicule des affections de la mère à l'enfant.

Il est une autre raison assez satisfaisante, qui prouve encore cette opinion; c'est que quoique les affections morales puissent ralentir ou accélérer le mouvement du sang, en déterminant de plus ou moins vives contractions dans le cœur et les artères, cependant quoique la communication de la mère au fœtus soit établie au moyen du sang, comme le sang de la mère ne parvient au fœtus que par l'espèce de succion qu'exercent les mamelons qui servent de racines au placenta et au chorion, il est très-possible que l'impétuosité ou le rallentissement du sang cessent à l'endroit où se terminent les vaisseaux de la mère, et ne passent pas au fœtus; c'est même plus que vraisemblable, puisque la communication n'a lieu que par contiguité, par succion, et non par continuité; d'où il paroît que là doit commencer un nouvel ordre de mouvemens tout-à-fait indépendans des mouvemens de la mère, puisque la cause qui les excite, ne peut être transmise au fœtus.

D'après tout ce qui a été dit, il conste que l'ima-

gination, qui n'est que la faculté de l'ame de rappeler au moyen de la mémoire, les idées perçues par les sens, de les arranger, de les combiner de mille manières, exerce son influence seulement sur nos goûts, nos appétits, sur les fonctions purement animales, et sur les fonctions intellectuelles; qu'elle n'en peut exercer aucune sur les forces ou facultés qui président à l'organisation des parties; qu'elle est inhabile à intervertir l'ordre de la nature dans la production des formes; et que d'après ces preuves *à priori*, elle ne contribue en rien à la production des envies, des taches et des monstruosités de tout genre, que l'on observe sur les fœtus. Indépendamment de ces raisons sans réplique, j'ai démontré jusqu'à l'évidence que le fœtus étant indépendant de la mère, les idées, les sensations perçues par celle-ci ne pouvoient être transmises à l'autre.

A toutes ces preuves de conviction, on doit ajouter celles que nous fournissent les observations journalières. Il est beaucoup de femmes dont l'imagination est souvent frappée dans le cours de leur grossesse, sans pour cela que les enfans qu'elles mettent au monde soient mal conformés, soient marqués de la moindre tache; tous les jours les femmes sont exposées, dans la société, au spectacle de mille misères, des hommes mutilés, des gens contrefaits, des animaux de tout genre frappent leurs regards, se retracent ensuite à leur mé-

moire, sans pour cela que leurs enfans soient affectés des mêmes défauts, des mêmes vices. On voit beaucoup de femmes enceintes tourmentées vainement de fantaisies, de goûts qu'elles ne peuvent satisfaire, sans pour cela que leurs enfans en soient marqués.

Il en est au contraire beaucoup d'autres qui mettent au monde des monstres de tout genre, des enfans mal conformés, et marqués de toutes sortes de taches, sans qu'elles aient jamais ressenti d'affections analogues. Je ne vous citerai, entre mille exemples de ce fait, qu'une observation frappante consignée dans une thèse soutenue en 1781 dans l'Ecole de Montpellier. Une femme croyant au pouvoir de l'imagination, eut, dans les premiers temps de sa grossesse, une envie démesurée de manger du lièvre; elle en fit chercher inutilement par-tout; le hasard fit qu'elle n'en trouva point dans ce moment. Ses desirs augmentèrent à un point que, dans son sommeil, elle avoit toujours des lièvres présens à sa pensée. Le temps de l'accouchement arrivant, cette femme étoit dans les transes et craignoit de faire un enfant monstrueux, avec d'autant plus de raison, qu'elle avoit un de ses domestiques affecté d'un bec-de-lièvre, qu'on attribuoit à une envie. Cependant elle accoucha d'un enfant bien constitué, bien portant, et n'ayant aucune trace sur son corps des vains desirs de sa mère.

Cette observation m'en rappelle une autre plus

récente, non moins concluante, et qui m'est personnelle. Aux avant-dernières neiges qui tombèrent dans le midi de la France, il y a quelques années, je me promenois à la campagne avec une femme enceinte ; la vue des flocons de neige amoncelés dans les abris, la frappoit singulièrement, et lui rappeloit l'idée des crêmes de Chantilly, qu'elle aimoit beaucoup. Elle n'osa pas en parler, mais l'idée de ces crêmes se retraçoit sans cesse à son imagination, soit qu'elle veillât, soit dans son sommeil. Malgré ses craintes à ce sujet, elle accoucha heureusement d'un enfant bien portant et sans taches.

Il est donc démontré impossible que l'imagination puisse jamais produire aucune représentation réelle des objets conçus ; encore moins de créer en conséquence de ces représentations, ou de retrancher des parties organisées ; faculté, qui, pouvant s'étendre au tout, seroit malheureusement presqu'aussi souvent employée pour détruire l'individu dans le sein de sa mère, que pour empêcher toutes ces conformations défectueuses qu'il pourroit avoir, ou pour lui en procurer de parfaites. D'ailleurs, il ne se feroit presque que des enfans mâles ; toutes les femmes pour la plupart sont affectées des idées, des desirs, des objets qui ont rapport à ce sexe.

Mais tel est le goût du merveilleux, que cette opinion, malgré toutes les raisons, malgré la philosophie, restera vraie pour bien des gens. Le pré-

jugé, sur-tout celui qui est fondé sur le merveilleux, triomphera toujours de la raison; et l'on seroit, dit Buffon, bien peu philosophe, si l'on s'en étonnoit.

« Comme il est souvent question dans le monde, continue ce philosophe, de ces marques des enfans, et que dans le monde les raisons générales et philosophiques font moins d'effet qu'une historiette, il ne faut pas compter qu'on puisse jamais persuader aux femmes que les marques de leurs enfans n'ont aucun rapport avec les envies qu'elles n'ont pu satisfaire. Cependant ne pourroit-on pas leur demander, avant la naissance de leurs enfans, quelles ont été les envies qu'elles n'ont pu satisfaire, et quelles en seront par conséquent les marques que leur enfant portera? J'ai fait quelquefois cette question, et j'ai fâché les gens sans les avoir convaincus ».

Mais, dira-t-on, à quelle cause peut-on raisonnablement attribuer ces taches, ces excroissances, ces envies, que l'on remarque journellement sur la peau des enfans? A cela, je réponds que dans le nombre infini de combinaisons que peut subir la matière, les causes physiques sont seules en possession de les déterminer, de la même manière à-peu-près que cela arrive dans les productions du règne végétal et du règne minéral. N'observe-t-on pas sur les plantes, sur les arbres, des protubérances, des accidens particuliers, que les causes physiques

déterminent? N'observe-t-on pas dans les productions du règne minéral des singularités frappantes?

Je regarde comme un hasard, dit l'auteur des Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, le résultat de certaines combinaisons, qui, ne pouvant dépendre d'aucune cause libre, peuvent varier, et ne se rencontrent que fortuitement. C'est ainsi que nous devons regarder comme l'effet d'un pur hasard toutes ces diverses figures qui se trouvent dans les cailloux, dans les pierres, dans les agathes; on y trouve des plans de ville, des figures de plantes, d'arbres, d'animaux. Ce n'est pas une imagination agissante qui a produit ces figures; elles ont toutes été formées par l'épanchement d'un suc qui s'est insinué dans les diverses parties de la pierre, selon qu'il a trouvé plus de facilité à couler vers un côté plutôt que vers l'autre; sa trace a formé ces différentes figures. Or, cette facilité qu'il a trouvée à couler vers un lieu plutôt que vers l'autre, dépendant de l'arrangement des parties de la pierre, arrangement qu'aucune cause libre n'a pu diriger, et qui a pu varier; la route de l'épanchement de ce suc, et l'effet qui en a résulté, sont donc un pur effet du hasard. Si le hasard pris en ce sens peut occasionner des ressemblances si parfaites, je ne trouve aucun inconvénient de lui attribuer celles qu'on voit sur le corps de l'enfant.

Il est prouvé que l'imagination ne peut rien y traçer, et que les figures qu'on y observe dépendent

de l'arrangement du tissu cellulaire. Cet arrangement n'ayant pu être déterminé par aucune cause libre, il a pu varier à l'infini, et conséquemment faire varier les figures; si elles semblent représenter une cerise, une fraise, plutôt qu'un autre fruit, ce n'est donc que l'effet du hasard. Si la théorie des germes préexistans, bien loin d'être démontrée, paroît absurde et ridicule à nombre de philosophes, on ne peut attribuer toutes les productions monstrueuses, les appendices, les protubérances, les taches, les envies, qu'à des causes accidentelles et fortuites, et non à la force de l'imagination, qui ne peut rien, parce qu'il n'y a aucune analogie entre la cause et l'effet.

Les causes maladives, telles que la vérole, le rachitis; les causes mécaniques externes, telles que la compression, les coups, l'excès des plaisirs vénériens, tout ce qui excite plus ou moins les contractions de la matrice, peuvent influer beaucoup sur la conformation du fœtus. Vous connoissez tous le pouvoir qu'a le virus vénérien, d'attaquer les os du corps humain, et d'agir sur eux en les attaquant de carie, de ramollissement; vous savez qu'il s'oppose à la génération du cal. Quelle force ne doit-il pas avoir sur les os des embryons, encore tendres, et chez lesquels l'ossification commence à peine, puisqu'il attaque si puissamment ceux des adultes? Aussi, le vice vénérien doit-il être mis au nombre des causes puissantes de difformité. Il

en est de même des causes qui agissent mécaniquement, et en comprimant le fœtus.

Je crois que les taches ou envies, soit qu'elles soient planes, soit qu'elles soient prominentes, reconnoissent les mêmes causes que les signes, les taches de rousseur, et toutes les autres variétés qu'on observe sur la peau. Un nombre infini d'artères et de veines aboutissent à la peau; leurs extrémités réunies y forment un lacis recouvert par l'épiderme. Dans leur état naturel, ces extrémités des vaisseaux sanguins ne laissent presque passer que la portion séreuse du sang; la partie rouge continue sa route par d'autres vaisseaux, dont le diamètre est plus grand; mais les vaisseaux qui forment ces lacis peuvent acquérir plus de diamètre, donner un libre passage à la partie rouge du sang, devenir variqueux, et par conséquent causer sur la peau une élévation variqueuse qui paroîtra rouge ou bleuâtre, selon que dans cette dilatation les tuniques dont les vaisseaux sont composés auront plus ou moins perdu de leur épaisseur. Aussi, quand on examine ces taches à l'aide d'un bon microscope, la dilatation des vaisseaux s'apperçoit clairement, et l'on y voit couler les parties du sang qui les colorent.

Il seroit possible que les causes des taches plus particulièrement appelées envies, fussent occasionnées par certains points du contact que le fœtus, nageant au milieu des eaux, peut contracter avec

l'amnios ou membrane interne de ses enveloppes, je dirai même de frottement qui peut s'y exercer. J'en conçois encore la possibilité par l'adhérence; toutes ces causes peuvent, au moment du développement, y exciter l'afflux du sang, et déterminer les taches dont nous parlons; mais l'imagination, les desirs violens et non satisfaits de la mère, les affections morales, n'y contribuent en rien, comme je crois l'avoir assez démontré, par tous les genres de preuves que fournit ce sujet.

MALADIES AIGUES DES FEMMES ENCEINTES.

Il est dans l'exercice de l'art de guérir, une foule d'occasions où le médecin a besoin de mettre en œuvre tout ce que la nature lui départit de prudence et de sagacité, pour ne pas commettre des fautes graves. Il en est d'autres où il se trouve dans l'alternative cruelle, ou de ne pouvoir pas administrer du tout les secours convenables, ou de ne pas les administrer sans danger. Telle est la position du médecin, lorsqu'il est appelé pour soigner une femme enceinte, attaquée d'une maladie aiguë.

Heureusement la grossesse, qu'on peut ranger en quelque manière dans le nombre des affections, garantit-elle les femmes enceintes de bien des maux, et les rend-elles moins sujettes aux autres affections, parce que dans cet état toutes les fonctions concourant autant qu'elles le doivent au dé-

veloppement et à l'accroissement de l'embryon, les congestions de mauvais sucs se forment plus difficilement. Cependant il peut arriver souvent que par l'effet de congestions antérieures à la conception, par l'effet des goûts dépravés, d'un mauvais régime, ou bien par celui des causes externes, la grossesse se complique de maladies aiguës, et mette les femmes dans un grand danger. Hippocrate regardoit cette complication comme mortelle : *Mulierem gravidam aliquo morbo acuto corripi, læthale.*

Pour bien entendre cet aphorisme, on doit, selon Galien, distinguer deux sortes de dangers; l'un qui regarde le fœtus et l'autre qui regarde la mère. Dans l'un et dans l'autre cas, la fièvre tue le fœtus et menace la mère du même sort; la diète qui convient dans ces maladies, outre qu'elle émacie la mère, porte un grand préjudice au fœtus; car si pour conserver ce dernier nous accordions beaucoup de nourriture, comme l'état de grossesse le comporte, nous les tuerions tous les deux.

Sans nous arrêter à discourir sur ce qu'ont entendu les différens auteurs par maladies aiguës, nous regarderons comme telles toutes celles qui ont des mouvemens brusques et des terminaisons promptes, soit qu'elles soient avec fièvre ou sans fièvre. Telles sont les fièvres, la pleurésie, la frénésie, les inflammations qui sont avec fièvre, l'a-

poplexie, l'épilepsie, les convulsions qui sont sans fièvre.

Il est des maladies aiguës véhémentes fébriles, très-dangereuses, et d'autres qui le sont moins; il y en a d'essentielles et de symptomatiques, telles que la fièvre inflammatoire, proprement dite, pour le premier cas, et la fièvre qui survient à une inflammation locale ou à l'érésipèle, pour le second. Toutes ces maladies peuvent devenir et deviennent en effet très-dangereuses. Mais on ne doit pas regarder comme telles la fièvre éphémère, ni certaines intermittentes, parce qu'on observe tous les jours que les femmes enceintes les supportent plus ou moins bien. On doit en dire autant de l'épilepsie et des convulsions, lorsqu'elles sont légères, et que leur paroxysme revient rarement; car, lorsque les attaques en sont fortes et violentes, on doit s'attendre à voir succomber les malades. Levret observe que les convulsions sont un des accidens les plus graves qui puissent survenir aux femmes enceintes, en quelque terme que soit la grossesse, sur-tout si elles sont essentielles. Il ajoute même qu'il n'en a vu échapper aucune femme, lorsque les convulsions venoient d'inanition; celles qui viennent de pléthore ne sont pas si dangereuses. Galien, Mercurialis, et autres, avoient regardé les convulsions et l'apoplexie, comme mortelles chez les femmes enceintes; et Mercurialis assure que l'épilepsie ne l'est pas : et en effet, on rencontre

beaucoup de femmes épileptiques qui parviennent jusqu'au terme ordinaire de la grossesse, quoique pendant sa durée elles aient eu d'assez fréquens paroxysmes. Il paroît que les fièvres aiguës essentielles sont les plus dangereuses des maladies de ce genre qui puissent survenir à une femme enceinte, et celles qui donnent à l'aphorisme d'Hippocrate déjà cité, le plus grand degré de vraisemblance.

Pour bien apprécier les effets et le danger de la fièvre dans les femmes enceintes, il est à propos de la considérer dans ses deux stades principaux, et de voir, par l'ensemble des phénomènes qui accompagnent ces divers états, l'influence qu'ils peuvent exercer sur la matrice et sur le fœtus pendant les diverses périodes de la grossesse.

Vous savez que le paroxysme fébrile est bien évidemment marqué, comme l'a établi Grimaud, par deux périodes bien distinctes et bien évidentes; la période de froid ou de condensation, et la période de chaleur et d'expansion. Le début ou le commencement de la fièvre est décidé par une prédominance bien sensible du principe de froid ou de condensation, sur le principe de chaleur et d'expansion, et c'est la dominance relative de cette force de condensation, qui devient la cause réelle de cet état de spasme qui caractérise bien évidemment le premier stade fébrile. Une circonstance qui donne au frisson fébrile un caractère qui le fait essentiellement distinguer de celui qui dépend

d'une autre cause, que Prosper Marsian avoit bien observé, c'est qu'il commence par les parties postérieures : *Rigores enim proprie dicti, et qui febres prœcedunt à posterioribus partibus magis incipiunt.* Seroit-ce, comme l'observe Grimaud, parce que ces parties sont le plus fournies de nerfs, ou bien parce que l'orifice supérieur de l'estomac, qui est sur-tout affecté dans le spasme fébrile, se trouve situé à la partie postérieure ?

Ce spasme fébrile se produit à l'habitude du corps d'une manière non équivoque par le resserrement, le froncement, la contraction de tout l'organe de la peau. Les autres phénomènes qui se passent à l'habitude du corps, et qui dépendent du même spasme, sont une diminution de l'embonpoint et un resserrement des parties extérieures dans le sens de toutes leurs dimensions, la disparition des vaisseaux sanguins qui rampent dans le voisinage de la peau, et la perte ou l'affoiblissement de la couleur vive dont la peau est pénétrée dans l'état ordinaire de santé.

L'affoiblissement de la couleur naturelle de la peau, qui s'efface sous l'impression du spasme fébrile, est sur-tout très-manifeste vers les extrémités ; et il est bien remarquable que c'est vers les extrémités que le spasme se produit avec le plus de vigueur, comme l'avoit observé Hippocrate, parce que les extrémités sont à une grande distance du centre de la chaleur.

Le resserrement fébrile n'est pas nécessairement borné à l'organe de la peau, il appuie plus profondément, et il occupe les plans intérieurs du tissu cellulaire ; et ce phénomène est bien démontré par la diminution des membres dans toutes leurs dimensions, et par ce qui arrive aux ulcères placés à l'habitude du corps.

Le spasme fébrile ou le premier stade de la fièvre est très-généralement accompagné d'une sensation de froid, laquelle présente des modifications différentes dans les différentes espèces de fièvres. Cette sensation de froid ne dépend point nécessairement d'une diminution réelle de chaleur ; car, quoiqu'il puisse arriver que le frisson de la fièvre soit vraiment accompagné d'une moindre chaleur, et que les parties extérieures soient réellement refroidies, cependant les observations de Haen et de Haller ont démontré que souvent dans le premier stade fébrile, la chaleur observée au thermomètre est non-seulement au même degré que dans l'état ordinaire, mais qu'elle passe ce degré et qu'elle augmente de douze à treize degrés (ce qui est le terme le plus fort auquel puisse s'élever la chaleur dans les fièvres ardentes), et qu'elle est alors de cent sept à cent huit degrés au thermomètre de Fareinheit, lorsque le malade se plaint d'un froid glacial, et qu'il ne peut supporter.

Ce phénomène a beaucoup d'analogie avec celui dont je vous parlois dans mes préleçons, servant

d'introduction à la physiologie; savoir, de la différence qui existe entre la chaleur réelle et la chaleur sensible; différence qui tient en partie au plus ou moins de dilatation de l'air qui contenant sous le même volume une moins grande quantité d'oxigène, il se produit moins de chaleur, dans l'absorption qu'en fait le poumon. De même, on pourroit expliquer le phénomène du froid fébrile dans le spasme qui accompagne le premier stade, non-seulement par l'absence du sang vers les parties extérieures, mais encore par le peu de dilatation du poumon et le peu d'absorption de gaz oxigène; d'où il arrive que toute la chaleur se concentre dans l'intérieur, et que la surface du corps ressent plus de froid.

Je vous ai succinctement exposé les phénomènes qu'occasionne le spasme fébrile vers les parties extérieures, je vais maintenant parler de ses effets sur les parties internes; le spasme de l'estomac s'annonce par les anxiétés, les angoisses qui se font évidemment sentir dans la région épigastrique, par les nausées, le vomissement, les efforts de vomissemens qui se prolongent assez communément pendant toute la première période de la fièvre. Hippocrate l'avoit bien observé lorsqu'il dit : *Cum pedes frigidi fuerint, necesse est ventriculum multo fastidio plenum et præcordium intentum et corporis jactationem propter internam turbationem*

et æger distrahitur et vomere cupit et si prava vomuerit, dolet.

On voit, en général, comment le spasme établi sur l'estomac et sur-tout sur l'orifice supérieur qui est la partie la plus sensible, altère les fonctions de cet organe, comment l'appétit s'éteint, et comment on éprouve des nausées, des dégoûts, des douleurs. On conçoit encore comment ce même spasme, qui se répète sur toute la longueur de l'œsophage et dans l'intérieur de la bouche, décide la sensation de soif, car il met toutes ces parties dans un état de dessèchement absolument semblable à celui qui vient du défaut d'humidité.

On regarde communément le spasme fébrile de l'habitude du corps, dont j'ai parlé plus haut, comme une dépendance ou une répétition sympathique du spasme de l'estomac, que l'on considère comme le spasme primitif, et comme la cause de tous les phénomènes que présente le premier stade de la fièvre. Cette opinion est confirmée assez souvent dans la pratique, et il est des circonstances où le spasme de l'estomac est évidemment le premier en date; mais cette observation n'est pas constante, et l'on remarque beaucoup de cas où ce spasme est subséquent à celui des parties extérieures. Mais, en général, il paroît que c'est la région épigastrique qui est principalement et primitivement affectée; ce qui le prouve, c'est que le froid brusquement appliqué sur cette partie est

une des causes les plus propres à ramener l'appareil fébrile, comme l'a observé Grimaud, d'après Gohlius et Galien. Enfin, je regarderai avec cet auteur la fièvre considérée exclusivement dans sa première période, et toujours abstraction faite de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes, comme le tableau abrégé de toutes les affections nerveuses et spasmodiques.

Arrêtons-nous ici, et considérons isolément cette première période de la fièvre dans ses effets sur la matrice, et sur le fœtus dans les femmes enceintes. Quel est le premier effet naturel et sensible que doit produire le spasme, lorsque, par la constriction et le resserrement de l'organe extérieur, il fait disparoître les vaisseaux qui rampent vers la peau, et qu'il procure la pâleur, si ce n'est évidemment de repousser le sang vers les parties intérieures, et de le fixer sur les organes éminemment sanguins? or la matrice est de ce nombre. Nous avons vu que, durant la grossesse, il s'établit sur elle un appareil de mouvemens qui tendent à y porter le sang et les humeurs destinés à la nourriture et au développement du fœtus.

Qu'arrive-t-il alors? C'est qu'indépendamment de ces mouvemens naturels, le spasme fébrile tend à y concentrer, d'une manière forcée, le sang et les humeurs; c'est que la substance de cet organe en est évidemment gorgée, au point qu'il peut y occasionner la rupture des vaisseaux, dans les

points d'adhérence du placenta et du chorion, et déterminer des hémorragies considérables qui entraînent nécessairement l'avortement. Cet effet est si sensible et si palpable, que l'appareil des mouvemens hémorragiques est de même nature que celui des affections nerveuses, au point que Stalh n'a pas craint de considérer les affections nerveuses comme dépendantes des appareils hémorragiques établis par la nature, dans la vue de diminuer la pléthore, qu'il regarde lui-même comme la cause éloignée de toutes les maladies.

« Cette idée est précieuse, dit Grimaud, et peut être conservée, pourvu qu'on ait principalement égard aux efforts spasmodiques, établis sur l'organe par où se fait une évacuation de sang, et qui décident et soutiennent cette évacuation ».

L'on sait que par l'habitude qu'ont les femmes des hémorragies, elles sont éminemment exposées aux affections spasmodiques, et que leur état habituel de santé, est pour ainsi dire une constitution spasmodique imminente ; et l'on peut conclure réciproquement, que l'état de spasme dispose aux hémorragies. Il est donc évident que l'état de spasme du premier stade fébrile peut, dans la grossesse, déterminer de graves hémorragies, et procurer l'avortement. Cet effet résulte non-seulement du resserrement et de la constriction qu'éprouve l'organe extérieur, mais encore de l'affection spasmodique de la région épigastrique ; et

celle-ci est encore plus propre, par la forte connexion et la sympathie intime qui existe entre l'estomac et la matrice, à déterminer d'une manière plus positive sur ce dernier organe, l'appareil des mouvemens hémorragiques qui donnent lieu à l'avortement. Ainsi donc, de quelque nature que soit le spasme fébrile, qu'il débute par la région épigastrique ou par l'organe extérieur, il est capable d'exciter puissamment sur la matrice l'appareil des mouvemens qui déterminent l'hémorragie; d'où il est aisé de conclure que toutes les maladies aiguës qui débutent par le frisson, sont également dangereuses dans la grossesse.

Je passe maintenant à l'examen de la seconde période fébrile, ou période de chaleur ou d'expansion, dont les principaux phénomènes sont le mouvement qui s'établit du centre à la circonférence, l'épanouissement de l'organe extérieur et du tissu cellulaire et un degré de chaleur très-considérable. Dans le premier stade de la fièvre, la peau étoit fortement contractée, et ce resserrement lui imprimoit une couleur pâle, parce que le sang ne rouloit plus comme à l'ordinaire dans son tissu spongieux, ni dans les vaisseaux multipliés qui s'y répandent. Dans le second, au contraire, le sang et les humeurs qui obéissent à une nouvelle tendance, à une nouvelle direction de mouvemens, se portent avec force vers la peau, et cet organe qui se trouve alors chargé d'une quan-

tité de sang surabondante se raréfie, se dilate, se distend d'une quantité considérable ; et non-seulement les parties reviennent à leur terme d'embonpoint ordinaire, mais elles passent ce terme, et souffrent alors une tuméfaction bien marquée.

Cette tuméfaction de la peau, le développement de ses vaisseaux et la couleur vive qui la pénètre, se manifestent d'abord avec plus d'évidence vers les parties supérieures. C'est lorsque la distribution des forces est bien uniformément établie, lorsque les parties intérieures et extérieures sont chargées d'une quantité de chaleur égale, que cette période est en pleine vigueur ; la masse entière du corps est alors parfaitement raréfiée et dilatée, les spasmes qui cédoient et s'effaçoient sous le progrès de la chaleur n'existent plus que dans les parties les plus extérieures ou dans la partie la plus superficielle de la peau. Le spasme encore subsistant dans les plans extérieurs de l'organe cutané, se marque par son état de sécheresse absolue. Cette pleine vigueur de la fièvre est accompagnée d'un sentiment de tension et de surcharge dans tout l'organe extérieur, d'une soif fort vive, et sur-tout d'une chaleur extrêmement incommode.

Cette chaleur fébrile, ainsi que la chaleur animale en général, est une chaleur qui se comporte de la même manière que la chaleur de combustion ; elle tend, lorsqu'elle se renouvelle souvent dans les exacerbations des maladies aiguës, à dé-

vorer les substances animales et principalement la substance adipeuse qui est éminemment inflammable, et donne le même résidu. Cela est conforme aux observations de Martine et de Haller; mais comme toute la substance huileuse du tissu adipeux n'est pas brûlée, la partie la plus subtile est réduite en vapeurs, sort par les pores de la peau et du poumon, et forme la matière de l'insensible transpiration.

Le poumon et la peau sont donc les deux organes destinés par la nature non-seulement à servir de couloir aux matières fuligineuses qui s'échappent de notre corps, mais encore à la production de la chaleur. Dans le spasme fébrile, le tissu de l'organe extérieur, celui même du poumon sont tellement serrés, que la génération de la chaleur par l'absorption du gaz oxigène n'est pas aussi considérable qu'elle devroit l'être; et de-là ce sentiment de froid que l'on éprouve dans cette période, quoique la chaleur réelle soit très-forte, parce qu'il ne s'en fait aucune évaporation, et que celle qui existe se concentre davantage par l'effet du spasme.

Dans la période d'expansion, au contraire, quoique la chaleur ne soit guère plus considérable, les malades en éprouvent le sentiment insupportable, parce qu'alors le poumon et l'organe exterieur étant plus épanouis, quoiqu'il se fasse une évaporation plus grande de chaleur, il s'en produit

aussi davantage, par la plus grande absorption du gaz oxigène qui trouve alors, dans un tissu plus épanoui, un plus grand nombre de points et de contact. Cette plus grande production de la chaleur par l'amplitude des poumons est si vraie, que Buffon a observé que les animaux dont les poumons ont la plus grande surface, sont aussi ceux qui ont le plus de chaleur. « Dans l'homme, dit-il, et les animaux, le degré de chaleur dépend de l'amplitude et de la force des poumons qui sont les soufflets du corps dont ils augmentent et alimentent le feu ». De-là, toute la race des oiseaux, dans les poumons desquels l'inspection anatomique donne la plus grande surface, jouit-elle d'un degré de chaleur supérieur à celui des autres animaux; car il atteint le cent huitième degré du thermomètre de Fareinheit, ce qui est, d'après de Haen et Haller, le plus haut degré de l'incandescence fébrile. On pourroit ajouter le plus d'expansion et de rareté des parties extérieures de ces animaux qui est bien démontrée; car on observe que dans les oiseaux l'organe extérieur, et même des parties essentiellement compactes, telle sque leurs os, sont en général plus épanouis.

Je crois qu'on pourroit donner une sólution plausible du phénomène qui se passe dans la seconde période de l'acte fébrile, savoir de ce sentiment de chaleur insupportable qu'éprouvent les malades, quoique cette chaleur ne soit réellement guère plus considérable que dans le temps du

spasme, en l'expliquant par la production locale de la chaleur vers l'organe extérieur, au moment de son plus grand degré d'expansion et de dilatation. A cette époque, il existe pour ainsi dire un surcroît de vie, les forces digestives reçoivent un nouveau degré d'énergie ; et comme les actes qui président à la production de la chaleur, dépendent immédiatement de cette force qui assimile l'oxigène à la nature animale, il n'est pas étonnant que la chaleur ne puisse être produite dans tous les points de la périphérie du corps. Cela est d'autant plus vraisemblable, que la force digestive et altérante n'est point organique, ne tient point à l'appareil des formes et des mouvemens des organes, mais est inhérente à chaque partie du corps animal, comme il est très-bien démontré, d'après l'opinion de Bacon, par l'exemple des cuisiniers qui mangent peu et sont très-gras, parce qu'ils vivent dans un air surchargé de particules alimentaires, par l'efficacité des bains de lait dans les cas de marasme et d'émaciation causés par la perte des forces digestives de l'estomac, et autres faits de cette nature.

Cette idée de la production de la chaleur dans tous les points de la périphérie du corps, bien vue et appliquée à la théorie des inflammations générales et particulières, pourroit nous donner des notions précieuses sur les causes qui produisent et entretiennent ces inflammations, et nous fournir

quelques vues intéressantes pour le traitement qu'il seroit plus avantageux de leur faire subir; mais ce n'est pas ici le lieu de les analyser, et je me réserve d'en faire, dans un autre temps, un examen particulier.

Il nous importe davantage, dans ce moment, d'examiner les effets de ce second stade de la fièvre, dont la chaleur intense est le principal phénomène sur la mère et sur le fœtus dans le temps de la grossesse. Nous avons vu que la chaleur portée à l'excès dans la fièvre avoit les mêmes résultats que la chaleur de combustion, qu'elle dévoroit les parties, et notamment la substance adipeuse. Il n'est pas douteux qu'elle ne tende, par ce moyen, à exténuer les femmes enceintes, soit que la chaleur soit vive, soit même qu'elle le soit moins, mais plus constante. C'est à cette période de la fièvre qu'il faut rapporter ce qu'Hippocrate dit dans l'aphorisme 55 de la section v : *Utero gerentes febribus capiuntur et valde extenuantur; absque manifestâ occasione, difficile pariunt, et cum periculo; aut aborsus facientes, periclitantur.*

Il est certain que la chaleur fébrile, tendant à détruire les parties du corps, à les ronger, elle ne peut le faire sans occasionner du dommage à la mère et à l'enfant, parce qu'elle détruit et diminue ce qui devoit servir à la nourriture de celui-ci; elle jette les femmes dans le marasme, leur enlève à la

longue leurs forces, et procure par cette raison des accouchemens difficiles, lorsqu'elle laisse les femmes parvenir à ce terme. Et même, à cette époque, elles sont hors d'état de supporter le travail nécessaire pour l'accouchement, et de subir les évacuations considérables qui l'accompagnent ou qui le suivent. C'est avec raison qu'Hippocrate a prononcé le danger de leur position, mais c'est à tort qu'il a avancé que c'étoit sans cause manifeste, parce qu'elle l'est beaucoup, et que le danger vient de ce que la fièvre a insensiblement miné leurs forces, les a épuisées, et les a mises hors d'état de supporter le travail de l'accouchement.

Ce n'est pas seulement la mère qui souffre dans cette circonstance, mais encore le fœtus, parce qu'il est évident que la chaleur fébrile, rongeant et dévorant toutes les parties, diminue aussi la masse des humeurs, de manière que le fœtus est foible, et qu'il devient inhabile à coordonner ses efforts avec ceux de la mère, pour procurer un accouchement heureux. Car, il n'est pas douteux que l'état de marasme et d'émaciation que la fièvre procure aux femmes enceintes, ne s'étende jusqu'au fœtus, qui participe plus ou moins des affections maladives de la mère. Hippocrate, après avoir reconnu que les maladies aiguës n'arrivent jamais sans danger pour l'enfant et pour la mère, ajoute : *Ex morbis qui cum febre fiunt primùm periclita-*

tur fœtus ob calorem et putredinem, quæ facilè tenellum enecant.

Jusqu'ici nous avons considéré la fièvre dans ses phénomènes les plus simples ; nous avons examiné séparément ses deux périodes, et nous en avons déduit les effets pernicieux qu'ils portent dans le temps de la grossesse et sur la mère et sur l'enfant. Cette manière d'analyser les maladies et leurs effets, présente de grands avantages dans l'étude de l'art de guérir; en décomposant ainsi par la pensée l'être maladif, en le réduisant en ses termes les plus simples, et en étudiant ses effets dans les diverses circonstances de la vie, nous sommes mieux en état d'apprécier toutes les complications, et de parvenir à des théories lumineuses qui applanissent singulièrement les difficultés de la pratique. Ici nous appercevons bien clairement le danger de l'acte fébrile considéré isolément dans ses deux périodes, la période de spasme, de froid et de constriction, et la période de chaleur ou d'expansion. Nous avons vu dans la première, qu'indépendamment du vomissement qui, par la pression des muscles abdominaux et du diaphragme, peut exciter des contractions utérines, et décider l'avortement; nous avons vu, dis-je, que le spasme fébrile étoit de même nature que les autres affections spasmodiques et l'appareil hémorragique du même genre que ces dernières; et que le spasme fébrile pouvoit provoquer des hémorragies considérables

et mortelles. J'ai donné, dans l'examen de la seconde période, des apperçus intéressans sur la génération de la chaleur fébrile, sur la cause présumable des inflammations, soit générales, soit particulières; et vous avez jugé de ses effets destructeurs, tant sur la mère que sur l'enfant.

Des mouvemens critiques dans les femmes enceintes.

Avant de passer à l'examen des effets que les mouvemens critiques peuvent produire dans les femmes enceintes, il est bon de dire un mot des différentes altérations des humeurs, auxquelles il paroît que l'acte fébrile est appliqué par la nature pour les résoudre et les faire cesser. Vous savez que le corps animal est pénétré dans toutes ses parties d'une faculté qui se développe pleinement sur la matière, qui la travaille, qui l'altère, qui l'élabore, et qui finit par l'assimiler plus ou moins complètement à la substance du corps. Cette faculté, que nous appelons, avec Galien, faculté digestive ou altérante, a été connue de Bacon, sous le nom de force d'assimilation, *vis assimilatrix*; de Van Helmont, sous celui de *blas alterativum*; Buffon la désigne sous celui de moule intérieur.

Quel que soit le nom qu'on lui donne, cette force ou faculté exerce ses premiers actes dans les organes digestifs, dans l'estomac, les intestins et les parties



circonvoisines ; et ces premiers actes s'appliquent sur les substances alimentaires ; l'exercice de cette faculté se continue et se soutient dans le système vasculaire, et arrête dans le sang les facultés qui lui sont propres ; enfin, ses derniers actes se produisent dans la substance même des organes. C'est cette faculté qui préside à la chylification, à la sanguification, aux sécrétions et aux excrétions. C'est elle qui tient en balance dans l'état naturel, l'homogénéité du sang, par l'action des organes excrétoires, homogénéité que ce fluide tend sans cesse à détruire, en y développant des parties étrangères, qui ne peuvent entrer dans sa mixtion vitale.

Il se forme habituellement dans le sang des sucs bilieux ; mais cette tendance habituelle des humeurs à la dégénération bilieuse, n'a point d'effet, parce que ces sucs sont évacués par la vésicule du fiel et la substance du foie, à mesure qu'ils se produisent. Le sang tend aussi à développer des sucs muqueux ou pituiteux ; mais cette dégénération muqueuse est enrayée, parce que ces sucs sont éliminés dans l'estomac et dans les intestins, dont ils garantissent encore la membrane interne extrêmement sensible, de l'impression douloureuse des corps qui y passent, et principalement des sucs bilieux, qui sont âcres et pénétrans. « Lorsque ces produits hétérogènes ne résultent absolument que des fermentations vitales, dit Grimaud, le mécanisme des sécrétions, en se soutenant convenable-

ment, emporte ces produits à mesure qu'ils se forment, et ce mécanisme suffit dès-lors pour conserver les humeurs dans leur état de pureté, et pour prévenir leurs dégénérations différentes ».

Mais il est des états contre nature, dans lesquels les dégénérations des humeurs font des progrès si grands et marchent si rapidement, que l'action des organes sécrétoires ne suffit plus pour s'opposer à leur effet destructeur. Les dispositions maladives ne font que fortifier la tendance naturelle des humeurs vers leur dégénération, et ces dispositions sont toutes dépendantes du plus ou moins de foiblesse de la faculté digestive ou altérante, soit qu'on la considère diffuse sur toutes les parties du corps humain, soit qu'on la considère concentrée dans des organes particuliers.

De-là naîtront les affections générales des humeurs et de l'ensemble des parties; et les affections concentrées dans un organe particulier, mais qui se font ressentir sur tout le système. Dans le premier cas, nous aurons les fièvres bilieuses générales, les fièvres pituiteuses générales, les inflammatoires générales, les fièvres putrides, &c.; et dans le second cas, les fièvres bilieuses gastriques, les fièvres pituiteuses ou catharrales des intestins, la fièvre dyssentérique, les inflammations particulières, la pleurésie, l'angine inflammatoire, les catharres particuliers et autres de cette nature.

Je remarquerai en passant, au sujet des affections



inflammatoires, que les femmes, dans l'état ordinaire, y sont moins exposées que les hommes, soit qu'elles ne pratiquent pas les exercices violens qui amènent les grands mouvemens et l'incandescence des humeurs, soit parce qu'elles ont plus d'humidité et de flexibilité dans leurs parties, soit parce que, comme nous l'avons vu au commencement de ce cours, leur tempérament n'est pas aussi prononcé; soit enfin, comme le pense Vallésius, d'après Hippocrate, que l'habitude du flux menstruel rende chez elles les maladies inflammatoires moins fréquentes et moins dangereuses : *Hujusce rei causam apertè exponens Hippocrates, dicit id accidisse ob evacuationem menstruam quæ fœminis est familiaris.*

On observe en effet qu'une des causes qui disposent éminemment aux fièvres inflammatoires, c'est la suppression de quelqu'évacuation habituelle, et spécialement la suppression des évacuations de sang, comme la suppression des règles chez les femmes, et chez les hommes la suppression des hémorragies du nez et des hémorroïdes, selon la remarque de Stoll. Aussi la grossesse introduit-elle dans le corps une disposition vraiment inflammatoire, et rend-elle les femmes plus sujettes aux maladies aiguës avec fièvre, que dans leur état ordinaire et habituel.

Je reviens aux altérations de la faculté digestive ou altérante, et soit qu'elle soit putride, bilieuse,

pituiteuse et inflammatoire, il paroît que l'acte fébrile est appliqué par la nature pour discuter ces altérations. Sydenham l'avoit bien vu, lorsqu'il dit que la fièvre n'est autre chose qu'un instrument dont se sert la nature pour séparer les parties impures du sang d'avec les autres parties pures. De-là Grimaud en a conclu, avec juste raison, que la fièvre présente des actes digestifs, c'est-à-dire, des actes dépendans de la même force que celle qui travaille les substances alimentaires. Dans la digestion ordinaire, ces actes ont pour objet d'introduire dans les substances alimentaires les qualités propres et spécifiques du corps vivant; dans les fièvres, ces actes ont pour objet de transformer leurs causes matérielles, et de les mettre en état d'obéir librement au mouvement des sécrétions.

Le temps qu'emploie la fièvre pour discuter les altérations des humeurs, ou les dérangemens qui arrivent dans les organes, a été divisé par les anciens, en quatre temps, qui ont reçu différens noms. Le commencement, *principium*, qui se portoit jusqu'au moment où il paroissoit des signes de coction; l'augment, qui s'étendoit depuis le moment de l'apparition des signes de coction, jusqu'à ce que la coction fût bien établie; l'état, dans lequel la coction étoit pleine et entière; et enfin, le déclin.

Il est aisé de voir que la coction n'est que le résultat de l'espèce de digestion qu'opère l'acte fé-

brile sur la cause matérielle des maladies. C'est dans ce sens que l'ont entendu les anciens et les modernes. Toute matière crue, contenue dans les différentes parties du corps humain, étoit traitée par les anciens comme peccante, parce qu'elle étoit regardée comme y étant étrangère, et comme n'ayant pas acquis la disposition qui doit la rendre utile à l'économie animale; c'est cette matière peccante qu'ils voyoient dans toutes les maladies dont ils composoient l'humeur morbifique, à laquelle ils attribuoient plus ou moins les désordres de l'économie animale, selon qu'elle leur paroissoit plus ou moins abondante, plus ou moins nuisible au principe de la vie.

Et comme ils s'appercevoient que plusieurs maladies se déterminoient d'une manière salutaire, sans aucun secours, par de copieuses évacuations, ils s'imaginèrent que le même agent qui convertit les alimens en bons sucs pour la conservation de l'animal, pouvoit bien être aussi l'auteur des opérations qui changent les qualités des humeurs viciées, dont l'effet tend à sa destruction; en sorte que ne pouvant pas leur en donner d'assez bonnes pour les convertir en la substance du corps, ou les rendre propres à d'autres fins utiles, il les sépare des humeurs de bonne qualité, et leur donne une consistance qui les dispose à être évacuées par l'action de la vie hors des parties dont elles empêchent les fonctions.

Cette opération fut attribuée à la chaleur innée, à laquelle ils attribuoient l'altération utile qu'éprouvent les matières alimentaires, et qu'ils ont appelée coction ; et ils ont aussi appelé coction, l'état dans lequel est amenée la matière morbifique pour être évacuée. Ils regardèrent bientôt la coction comme une condition essentielle pour détruire la cause des maladies ; ils en tirèrent le fondement de la méthode de les traiter. C'est à cette coction des matières morbifiques qu'ils ont donné le nom de πεπασμος, pépasme, pour la distinguer de celle des sucs alimentaires et récrémentitiels qu'ils avoient nommée πεπσις, pepsis, qui est l'opposé d'απεπσια, apepsia, nom qu'ils avoient donné à l'état opposé de coction qui est la crudité.

Cet état de crudité n'est pas déterminé par le nombre de jours, mais il se prolonge jusqu'au moment où il s'établit des signes de coction. Les signes de coction doivent se prendre dans les différentes parties, sur lesquelles la maladie porte plus décidément ses impressions. On doit les chercher dans l'urine, lorsque la maladie a son siége dans la masse des humeurs qui roulent dans les vaisseaux ; par exemple, lorsque la coction est bien établie, l'urine dépose promptement, la matière déposée ou ce qu'on appelle le sédiment, doit être blanche, homogène, parfaitement uniforme. On doit les chercher dans la matière des déjections, lorsque la maladie porte son impression sur les organes du

bas-ventre, dans la matière de l'expectoration, lorsqu'elle intéresse les organes de la respiration. Les sueurs sont encore le moyen par où s'échappent hors du corps les humeurs soumises à l'acte de la coction ; mais il faut bien distinguer les sueurs critiques de celles qui ne sont que symptomatiques, et qui n'indiquent aucune solution.

Lorsque par la coction les matières ont été éliminées, lorsque par ses actes digestifs elles ont acquis les qualités requises, elles sont évacuées ou bien elles sont transportées à l'extérieur, et fixées sur un point de la surface. Le mouvement qui a lieu dans cette circonstance a reçu le nom de *crise*. Galien nous apprend que ce mot crise est un terme du barreau que les médecins ont adopté, et qu'il signifie, à proprement parler, un jugement. Hippocrate qui a souvent employé cette expression, lui donne différentes significations : toute sorte d'excrétion est, selon lui, une crise, il n'en excepte pas même l'accouchement, ni la sortie d'un os d'une plaie. Il appelle crise tout changement qui arrive dans une maladie. Il dit aussi qu'il y a crise dans une maladie, lorsqu'elle augmente ou diminue considérablement, lorsqu'elle dégénère en une autre maladie, ou bien qu'elle cesse entièrement. Galien prétend, à-peu-près dans le même sens, que la crise est un changement subit de la maladie en mieux ou en pis. C'est ce qui a fait que nombre d'auteurs ont regardé la crise comme une

sorte de combat entre la nature et la maladie; combat dans lequel la nature peut vaincre ou succomber : ils ont même avancé que la mort peut, à certains égards, être regardée comme la crise d'une maladie.

La crise, selon Galien et toute son école, est précédée d'un dérangement singulier des fonctions; la respiration devient difficile, les yeux deviennent étincelans; le malade tombe dans le délire, il croit voir des objets lumineux, il pleure, il se plaint de douleurs au derrière du col, et d'une impression fâcheuse vers l'orifice de l'estomac; sa lèvre inférieure tremble, tout son corps est vivement secoué; les hypochondres rentrent quelquefois, et les malades se plaignent d'un feu qui les brûle dans l'intérieur du corps; ils sont altérés; il y en a qui dorment ou qui s'assoupissent, et à la suite de tous ces changemens, se montrent des sueurs, des hémorragies du nez, des vomissemens, des diarrhées ou des tumeurs. Les efforts et les excrétions sont la crise; elle n'est, à proprement parler, qu'un redoublement ou un accès extraordinaire qui termine la maladie d'une façon ou d'autre.

La crise se fait ou elle finit par un transport de matière d'une partie à l'autre, ou par une excrétion; ce qui établit deux différentes espèces de crises. Les crises diffèrent encore en tant qu'elles sont bonnes ou mauvaises, parfaites et imparfaites, sûres ou dangereuses. Les bonnes crises

sont celles qui font au moins espérer que le malade se rétablira, et les mauvaises celles qui augmentent le danger. Les crises parfaites sont celles qui enlèvent, qui évacuent, ou qui transportent toute la matière morbifique, et les imparfaites celles qui ne l'enlèvent qu'en partie. Enfin, la crise sûre ou assurée est celle qui se fait sans danger, et la dangereuse est celle dans laquelle le malade risque de succomber dans l'effort de la crise même.

On pourroit encore ajouter à toutes ces espèces de crises, *l'insensible*, appelée solution par quelques auteurs, et qui est celle dans laquelle la matière morbifique se dissipe peu à peu. Chaque espèce de crise a des signes particuliers, et qui sont différens suivant que la crise doit se faire par la voie des urines, par celle de la sueur, par les selles, par les crachats, ou par l'hémorragie; c'est à la faveur de ces signes que le médecin peut juger du lieu que la nature a choisi pour la crise. *Bordeu.*

Ainsi, par exemple, pour porter un jugement plus assuré sur l'état critique des urines, il faut examiner si la coction est faite, si le temps de la crise est arrivé, et si les signes critiques paroissent, et sur-tout ceux qui annoncent qu'elle aura lieu par les voies urinaires; tels sont la pesanteur des hypochondres, la constipation, un sentiment de gonflement vers la vessie, des envies fréquentes d'uriner, des ardeurs en urinant, l'absence des signes qui annoncent les autres excrétions, le tissu

serré de la peau, &c. On a lieu d'attendre des sueurs critiques, lorsqu'après des signes de coction, la peau devient lâche et molle, que la chaleur du corps est humide, que le visage est très-rouge, que le frisson survient, que le ventre est resserré, les urines peu abondantes, et sur-tout, selon Galien, Solano, Bordeu, lorsque le pouls devient mol et ondulant.

Les signes qui indiquent que la crise se fera par anacatharsis ou expectoration, sont les douleurs des côtés, la difficulté de respirer, la toux, la sécheresse de la peau, la coction imparfaite des urines, la sécheresse du ventre; en un mot, l'absence de tous les symptômes qu'annoncent les évacuations critiques par d'autres couloirs que par ceux de la poitrine.

L'effort salutaire de la nature se démontre clairement par les signes qui précèdent dans la plupart des hémorragies spontanées, et qui dénotent une véritable dérivation des humeurs vers la partie où doit se faire l'évacuation, pour l'avantage du malade. Ainsi, avant le saignement du nez, la tête devient pesante, le visage devient rouge, les jugulaires s'enflent, les rameaux des carotides battent plus fortement, tandis que toute l'habitude du corps devient pâle, et que les extrémités inférieures sont froides; ce qui ne peut être que l'effet de la révulsion spasmodique de toutes ces parties vers les parties supérieures. Il faut ajouter à ces

signes la tension des hypochondres, sans douleur, qui, réunie à la pesanteur de tête, à la surdité, aux éblouissemens, annonce, selon Galien, l'hémorragie par les narines.

Les anciens ne se sont pas contentés d'avancer et de soutenir qu'il y a une crise dans la plupart des maladies aiguës, et de donner des règles pour déterminer l'organe ou la partie spéciale, dans laquelle ou par laquelle la crise doit se faire, ils ont cru pouvoir encore fixer le temps de la crise; c'est ce qui a donné lieu à leur doctrine sur les jours critiques, dont je vous dirai deux mots, quoiqu'ils ne soient pas, à proprement parler, de mon sujet.

Toutes les maladies aiguës se terminent en quarante jours, et souvent plutôt; il y en a beaucoup qui finissent vers le trentième, et plus encore, au vingt, au quatorze et au sept. C'est donc dans l'espace de sept, de quatorze, de vingt ou de quarante jours au plus, qu'arrivent toutes les révolutions des maladies aiguës qui sont celles qui ont une marche marquée par des crises et des jours critiques, ou du moins, dans lesquelles ce caractère est plus sensible, plus observable. Les jours d'une maladie dans lesquels les crises se font, sont appelés *critiques*, et tous les autres se nomment *non critiques*. Ceux-ci peuvent pourtant devenir critiques quelquefois, comme Galien en convient lui-même; mais cet événement est contraire aux règles que la nature suit ordinairement.

De ces jours critiques, il y en a qui jugent parfaitement et favorablement, et qui sont nommés principaux et radicaux par les Arabes, et simplement critiques, tels sont le septième, le quatorzième et le vingtième. Il en est d'autres qui ont été regardés comme tenant le second rang parmi les jours heureux; ce sont le neuvième, le onzième et le dix-septième : le troisième, le quatrième et le cinquième jugent moins parfaitement : le sixième juge fort souvent, mais il juge mal et imparfaitement : le huitième et le dixième jugent mal aussi, mais ils jugent rarement. Enfin, le douzième, le seizième et le dix-huitième ne jugent presque jamais.

Tels sont les résultats qu'ont fourni les observations constantes et suivies par des hommes, sur la sagacité desquels on peut compter. Ces observations nous ont appris, qu'en général, au moins dans l'espèce humaine, toutes les opérations de la nature ont des rapports constans avec le nombre sept : on voit, en effet, que le corps du fœtus est achevé au bout de sept mois révolus; que c'est dans l'espace des sept premières années de la vie que se font la chute et la réparation totale des dents; que c'est à quatorze ans à-peu-près ou à la fin de la seconde période septénaire que se fait la puberté; que c'est à quarante-neuf ans à-peu-près ou à la fin de la septième septénaire que le système des forces commence à éprouver une débilité bien marquée, comme l'observe, avec beaucoup de sa-

gacité Grimaud. Et, d'après les anciens, on sait que le septième jour est éminemment critique, et que ce jour est ordinairement affecté aux changemens heureux qu'une maladie peut éprouver, et que le quatrième jour est l'indicateur du septième; ceux qui doivent être jugés au septième jour, dit Hippocrate, ont une hypostase blanche dans l'urine au quatrième. Vous remarquerez qu'hypostase est la même chose que sédiment.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les jours où les crises arrivent, et qu'on a appelés critiques, il suffisoit de vous les rappeler succinctement. Mon dessein est d'examiner les effets que les crises déterminent dans les femmes enceintes. Ces crises ne peuvent jamais avoir lieu sans un ensemble, sans un appareil de mouvemens destinés à pousser la matière vers tel ou tel couloir, pour y être évacuée ensuite, soit par le vomissement, soit par les selles, soit par les sueurs, soit par l'hémorragie, soit encore par des abcès, par des tumeurs. Ces mouvemens critiques sont le résultat d'un effort de la nature qui tend à se débarrasser de la matière morbifique; ils doivent être assez évidens dans la grossesse, pour peu qu'on y apporte de l'attention, parce que l'expectation étant souvent déterminée par un état qui exige de grands ménagemens, les mouvemens de la nature sont moins sujets à être dérangés par une médecine trop agis-

sante, et le *quo vergit* plus à portée d'être remarqué.

Mais nous devons considérer aussi que l'état de grossesse est un état dans lequel les mouvemens de la nature sont tous dirigés vers la matrice, à l'effet d'y transporter les humeurs nécessaires à la nourriture et à l'accroissement du fœtus; que les autres mouvemens qui, dans une maladie aiguë, s'établissent pour transporter à quelques-uns des couloirs, la matière morbifique, à l'effet d'être évacuée, ne peuvent jamais avoir lieu sans contrarier la fonction importante qu'exerce la matrice à la même époque; d'où il doit résulter nécessairement, que le fœtus en est très-incommodé, et peut être tué par le manque de nourriture et par la direction contraire des humeurs.

Pour nous convaincre de cette vérité, jetons un coup-d'œil sur les circonstances qui précèdent et qui accompagnent les mouvemens critiques. Nous avons vu que la crise étoit précédée d'un dérangement singulier des fonctions; que la respiration devenoit difficile; que les yeux étoient étincelans; que le délire s'emparoit des malades; qu'ils croyoient voir des objets lumineux; qu'ils pleuroient, se plaignoient de douleurs au derrière du col, et d'une impression fâcheuse vers l'orifice de l'estomac; que la lèvre inférieure trembloit; que tout le corps étoit vivement secoué; que les hypochondres rentroient quelquefois, et que les malades se plai-

gnoient d'un feu brûlant dans l'intérieur du corps, qu'ils étoient altérés, et quelquefois assoupis. C'est le moment du combat de la nature, c'est à l'issue de ce conflit qu'elle se décide pour faire l'évacuation, et opérer la crise par tel ou tel lieu. Elle n'a encore aucune vue, et c'est-là la cause de tous les mouvemens nerveux et spasmodiques que nous avons observés ; et tous ces mouvemens ne se calment que lorsqu'elle a pris une détermination.

Vous devez juger combien la mère, et sur-tout l'enfant, ont à souffrir de cette espèce de lutte; encore celui-ci n'en est-il pas mieux traité, lorsque la matière a pris une voie de dégorgement. Supposons que la crise ait lieu par le vomissement, tous les mouvemens se coordonnent et se dirigent vers l'estomac, les humeurs se dévient et se portent toutes vers cet organe, qui devient pour lors excrétoire; cela ne peut se faire sans que l'ordre des mouvemens qui se dirigeoient sur la matrice ne soit interverti, et que le fœtus, s'il survit aux agitations de la crise, n'en soit gravement incommodé. Je ne vous parlerai pas de la pression que l'action du vomissement détermine, et des contractions utérines qu'il peut exciter, je vous en ai déjà assez souvent entretenu.

Il en sera de même si la crise se fait par une hémorragie. L'hémorragie est une des solutions les plus ordinaires de la fièvre inflammatoire ; elle a lieu le plus souvent par les couloirs, par les or-

ganes les plus accoutumés. Chez les jeunes gens, chez lesquels les mouvemens ont une tendance bien marquée vers les parties supérieures, elle se fait communément par le nez. Chez les femmes, elle affecte les organes de la génération, et les voies hémorroïdales chez les hommes hémorroïdaires. Dans les femmes enceintes, elle peut prendre l'une ou l'autre voie, et se faire par le nez ou par la matrice. J'ai déjà fait appercevoir le danger des hémorragies utérines dans la grossesse.

Lorsque la maladie fait crise par l'hémorragie du nez, il s'établit un appareil de mouvemens tout opposés à la matrice; ce qui le prouve, ce sont les symptômes et les signes qui précèdent et qui annoncent cette crise. L'hémorragie du nez est précédée d'un sentiment de froid qui saisit toutes les parties et toute l'habitude du corps. Les hypochondres se gonflent et s'élèvent sans douleur ; d'où il paroît que cette région sert de base, sur laquelle s'appuie l'appareil des mouvemens de fluxion qui détermine et qui pousse vivement le sang vers la tête. Cet appareil de fluxion s'établit, selon les anciens, sur l'hypochondre droit, lorsque le sang doit couler par la narine droite, et réciproquement. Hippocrate regardoit comme une hémorragie dangereuse celle qui, se faisant par la narine droite, avoit été annoncée par des efforts ressentis dans l'hypochondre gauche et *vice versâ*. Les autres signes qui annoncent l'hémorragie du nez ,sont la

douleur du cou, la pesanteur des tempes, l'obscurcissement de la vue, la rougeur vive des narines, le développement des vaisseaux qui rampent dans le voisinage, souvent un prurit ou un sentiment de démangeaison dans l'intérieur des narines; et les malades voient souvent tous les objets colorés en rouge. Tous ces symptômes annoncent que l'appareil des mouvemens se dirige vers la tête; le fœtus en doit éprouver un dommage considérable.

Lorsque les sueurs doivent être le moyen de terminaison de la maladie, il est encore évident que l'appareil des mouvemens se dirige d'une manière particulière vers l'organe extérieur, et qu'il a lieu du centre à la circonférence. Lorsque la crise a lieu par les urines, tous les mouvemens de fluxion se dirigent vers l'organe excrétoire qui les fournit, je veux dire les reins, et ainsi de suite pour toutes les voies que la nature affecte plus particulièrement dans les crises. D'où il résulte que tous ces mouvemens tendent plus ou moins à éloigner le sang et les humeurs du lieu où ils avoient coutume de se porter dans la grossesse, et que les mouvemens salutaires établis par la nature pour la solution des maladies aiguës, peuvent devenir funestes aux femmes enceintes elles-mêmes et au fœtus qu'elles portent dans leur sein.

Méthode générale du traitement des maladies aiguës des femmes enceintes.

Les anciens s'étoient imaginés que les femmes enceintes repoussoient tout secours médicinal ; et ils en avoient conclu de-là au danger des maladies aiguës qui attaquoient les femmes dans le cours de leur grossesse. Nous avons vu précédemment que le danger venoit de la complication elle-même de la grossesse avec une maladie aiguë. Je crois les anciens très-peu fondés à penser que la grossesse exclue tout secours médicinal ; nous nous sommes déjà convaincus que l'on pouvoit, dans cet état, en administrer nombre d'entre eux, ceux mêmes que les anciens regardoient comme le plus en état de faire avorter les femmes.

Il est vrai de dire que quoique le médecin puisse, selon l'occasion, user de toutes les ressources de l'art, il a cependant besoin d'employer les plus grands ménagemens ; et c'est ici le cas de faire une médecine vraiment expectante, et d'abandonner, autant qu'on le peut, les malades aux soins de la nature, en la soutenant toutefois, et en aidant tous ses mouvemens, ou en réprimant ses efforts lorsqu'ils sont trop violens. Il ne faut pas croire, en effet, que l'expectation consiste en une stupide inactivité ; la véritable expectation, au contraire, observe et suit pas à pas les mouvemens de la na-

ture. Le médecin qui fait la médecine expectante, est toujours là prêt à se décider, prêt à agir au besoin, soit pour réprimer l'excès, soit pour remédier au défaut; mais il épie le moment favorable pour appliquer les secours de son art. Telle est la véritable expectation, et la seule applicable au traitement des maladies aiguës des femmes enceintes.

Il est nécessaire de bien étudier la maladie, de suivre pas à pas la marche de la nature, et d'observer avec beaucoup de soin vers quels lieux elle dirige ses mouvemens. Ici tout est important, tout est de conséquence, et la moindre faute peut avoir les suites les plus fâcheuses. La diète même, si recommandée dans les maladies aiguës, puisqu'elle fait la base des moyens curatifs qu'il convient de leur opposer, ne peut avoir lieu ici d'une manière aussi rigoureuse, parce que le besoin de nourriture est plus grand et plus urgent dans les femmes enceintes, le fœtus en absorbant la majeure partie pour son accroissement. D'un autre côté, nous savons que les alimens donnés même en petite quantité, exaspèrent la maladie, en surchargeant l'estomac, qui est le centre de la région épigastrique, et qui, comme nous l'avons vu, souffre plus ou moins dans l'acte fébrile, en se digérant mal, puisque les forces digestives y sont plus ou moins lésées, et en augmentant enfin l'état de crudité de la matière morbifique.

Dans la pratique vulgaire, on n'a étendu la diète

qu'aux alimens solides, et on prescrit presque toujours des boissons très-copieuses, principalement dans les maladies inflammatoires. « Cependant cette méthode, très-répandue, paroît, dit Lacaze, plutôt fondée sur une opinion préconçue de son utilité, que sur la recherche de ses effets ; personne ne s'en est encore occupé efficacement, et il n'est même encore venu dans l'esprit de qui que ce soit d'en constater les inconvéniens et l'inutilité ». Ce seroit un problême à présenter aux médecins, de décider si les boissons copieuses ont autant d'importance et d'efficacité qu'on leur en suppose. En attendant, l'observation rigoureuse et journalière démontre que mal-à-propos on engorge de boissons les malades attaquées d'une inflammation aux intestins, ou d'une dyssenterie grave ; car dans ce cas, les boissons adoucissantes et antiphlogistiques que l'on prescrit, tempèrent moins par leurs vertus qu'elles n'irritent par leur masse. Il est même probable que les boissons copieuses peuvent souvent retarder la coction, et faire dégénérer la maladie en une affection chronique.

D'après ces considérations importantes, on doit régler la diète des femmes enceintes attaquées de maladies aiguës, de manière à éviter de tomber dans des excès ; elle ne doit pas être sévère ; mais il faut renoncer à tout aliment solide, par les raisons déjà alléguées, et à cause de l'altération des forces digestives. On employera de préférence des

alimens médicamenteux liquides, tels que les crêmes de riz, d'orge, d'avenat, et de temps en temps de petites doses de consommés; tous ces alimens sont de facile digestion, ne chargent pas l'estomac, et remédient aux inconvéniens d'une diète trop austère, et telle qu'on la prescrit ordinairement dans toutes les maladies aiguës, principalement dans celles qui ont un caractère fébrile bien décidé.

On évitera pareillement avec soin, d'après le doute de Lacase, d'engorger les femmes enceintes de boissons trop copieuses, parce que ces boissons peuvent distendre d'une manière incommode l'estomac et les intestins, et s'opposer souvent au travail de la coction. Nous savons que pour opérer la coction, il est nécessaire que les organes entrent en érection, et qu'il s'établisse un appareil de mouvemens pour l'exécuter; or, il n'est pas de doute que l'excès des boissons ne puisse, dans beaucoup de circonstances arrêter le travail de la nature, soit par la distension mécanique qu'il détermine, soit en procurant un trop grand relâchement dans les organes destinés à favoriser ce travail.

Il faut donc que la diète s'étende, non-seulement aux alimens solides, mais encore aux boissons, qu'il faut administrer, je ne dirai pas d'une main avare, mais d'une main modérée, et sobrement. Hippocrate regardoit les boissons comme plus dangereuses dans le premier stade de la fièvre, que les

alimens solides : *Si pedes frigidi fuerint* (*lib. de Diœtâ*) *non a sorbitione modo, verum quoque et a potu maximè temperandum.* Hoffman et Rosen ont aussi observé que les boissons prises pendant le froid augmentent l'anxiété, le malaise, et prolongent l'accès. On a aussi vu des obstructions aux hypocondres survenir à des malades qui avoient bu froid pendant la période du frisson ; et cela même dans le frisson des fièvres intermittentes phlogistiques.

Les boissons doivent être données à une température différente, selon la nature des maladies aiguës. Dans la pneumonie phlogistique, on doit faire prendre les boissons tièdes. Baglivi recommande à-peu-près, à titre de spécifique dans les maladies de poitrine, des décoctions pectorales, prises extrêmement chaudes. Ces boissons prises extrêmement chaudes, suivant le précepte de Baglivi, conviennent sur-tout dans les maladies pituiteuses de la poitrine ; car ce seroit à tort qu'on voudroit en faire un principe de traitement applicable à toutes les maladies de la poitrine. Hippocrate, dans son traité *de Morbis,* décrit une pleurésie bilieuse, et il recommande les acides végétaux et la boisson prise à froid ; et Prosper Martian observe à ce sujet qu'Hippocrate donnoit les boissons froides, parce qu'il regardoit cette affection de poitrine comme de même nature que la fièvre ardente

ou bilieuse générale, dans laquelle l'eau froide convient éminemment.

Les anciens recommandoient beaucoup les boissons froides et les topiques semblables dans les affections bilieuses, et l'on pourroit croire, avec quelqu'espèce de fondement, que les sels que les modernes emploient avec tant de succès dans les fièvres de cette espèce, ne sont aussi avantageux qu'à raison du froid qu'ils procurent, et sous ce point de vue, les sels qui procurent le plus de froid mériteroient la préférence. On doit cependant, dans les maladies aiguës des femmes enceintes, les employer avec beaucoup de circonspection, de crainte d'exciter des coliques violentes capables de provoquer l'avortement, comme Mauriceau paroît le craindre des boissons très-froides dans le temps de la grossesse. On ne doit cependant pas renoncer à cette ressource, mais l'employer avec précaution et ménagement.

Dans les fièvres ardentes bilieuses, il faut combattre la soif par les boissons froides, mais les donner en petite quantité à-la-fois et les répéter souvent, pour que la qualité humectante et rafraîchissante de l'eau fasse impression, il convient d'en modérer et d'en affoiblir l'action, de la prolonger et de la répéter en quelque sorte.

La saignée est un des plus puissans moyens à opposer aux maladies aiguës : *Acutis morbis sanguinem detrahes*, dit Hippocrate : vous tirerez du

sang dans les maladies aiguës. C'est peut-être la raison qui a déterminé cet auteur à regarder ces maladies comme mortelles dans les femmes enceintes, parce qu'il faut saigner, et qu'il s'abstenoit de la saignée, de crainte de les faire avorter. Mais il paroît que la pratique des modernes n'a aucune conformité sous ce point avec celle des anciens; car, comme je vous l'ai dit dans un des articles précédens, on saigne aujourd'hui dans tous les temps de la grossesse, soit que, selon la remarque judicieuse d'Ettmuller, le luxe s'étant introduit par-tout, et les femmes menant une vie moins frugale que chez les anciens, la saignée soit devenue plus nécessaire de nos jours et dans nos climats, que dans le climat d'Hippocrate, où les femmes étoient plus sobres. Quoi qu'il en soit, cette question ayant été déjà agitée, je ne parlerai de la saignée que comme d'un moyen admissible, sauf les exceptions auxquelles il est soumis, suivant la nature des maladies et l'exigence des cas.

La saignée peut donc être très-utile dans les maladies aiguës des femmes enceintes, soit que ces maladies aient un caractère purement inflammatoire, soit qu'elles aient un caractère saburral et même bilieux. J'explique sous quel point de vue l'ouverture de la veine sera avantageuse dans les affections bilieuses où, en général, elle ne convient pas. La saignée peut être utile dans les maladies bilieuses dès le commencement, pour calmer,

pour tempérer le trop d'effervescence du sang, diminuer la tension, et favoriser l'action des évacuans. Selon la remarque judicieuse de Galien et de Sydenham, cela dépend sans doute de ce qu'elle est calmante, antispasmodique, relâchante, et que sous ce rapport, elle dissipe les spasmes et les étranglemens fixés sur l'estomac et les intestins qui s'opposent aux différentes évacuations indiquées. Cet effet de la saignée sera encore plus avantageux si la fièvre bilieuse est compliquée d'inflammation, on peut alors saigner copieusement, mais toujours dans la vue de détendre et de favoriser les évacuations. On a vu qu'après la saignée convenablement répétée, l'affection des premières voies étoit complétement emportée par l'usage de la crême de tartre qui n'avoit point d'effet avantageux auparavant.

Mais dans les fièvres bilieuses essentielles, dans la fièvre ardente, on doit être très-avare de sang, et n'en tirer que dans le commencement, et lorsqu'on a lieu de présumer qu'il se développera dans son cours quelques inflammations locales. L'inspection du sang, en ce qu'on appelle *hématoscopie*, quoiqu'elle ne soit pas d'un très-grand secours dans les cas d'inflammations exquises, ni dans la fièvre inflammatoire essentielle, peut devenir, dans le cas des fièvres bilieuses, un guide assez sûr pour pratiquer de nouvelles saignées ou pour s'en abstenir; c'est lorsque le sang est d'une couleur ver-

meille et d'un rouge très-vif, et que le placenta qui se forme se couvre d'une abondante quantité de sérosité d'un jaune foncé. Hippocrate et Prosper Martian disent que dans les pleurésies ou péripneumonies bilieuses, si les crachats sont jaunâtres, bilieux, la saignée est très-dangereuse, parce que le sang est changé en bile par la force de l'inflammation, et par la quantité de matière qui afflue. Baillou assure que dans les affections bilieuses gastriques qui portent sur la poitrine, la saignée détermine une véritable pleurésie. Avicenne qui regardoit le sang comme le frein de la bile, recommande d'éviter la saignée dans les fièvres bilieuses, de peur de développer des inflammations. Sarcone assure que les affections locales putrides et bilieuses étoient aggravées par la saignée.

Cependant, la phlébotomie est assez généralement recommandée dans la fièvre ardente, parce que cette fièvre se termine assez souvent par une hémorragie du nez. Piquer remarque que cette hémorragie n'a lieu dans cette fièvre que lorsqu'elle est compliquée d'inflammation, ce qui arrive assez ordinairement. Dans les affections bilieuses des femmes enceintes, nous avons presque toujours lieu de soupçonner la complication d'un état inflammatoire ; je vous ai fait appercevoir, dans l'article précédent, que la grossesse introduisoit dans les femmes un état vraiment inflammatoire, et cela par l'effet de la suppression des mens-

trues qu'entraîne ordinairement cet état, sur-tout si la femme est jeune, sanguine et robuste. Aussi la saignée ne présente-t-elle pas les mêmes inconvéniens, et on peut la pratiquer selon l'exigence des cas, les forces de la malade et le temps de la grossesse où elle se trouve. J'ai déjà développé les préceptes généraux sur l'emploi de ce moyen dans le temps de la grossesse, je ne reviendrai pas là-dessus.

Dans les maladies bilieuses, il n'est pas rare de voir des congestions se former sur différens organes, et principalement à la tête et à la poitrine; dans ces circonstances, la saignée a la faculté de remédier à ces affections, et de dissiper les congestions, comme l'observe Lancisi; mais il faut alors la pratiquer au voisinage des organes affectés: ainsi, pour les congestions de la tête, les sangsues sur divers points, les ventouses scarifiées à l'occiput, la saignée à la jugulaire ou aux veines du front, nous offrent un moyen sûr et efficace.

On ne peut pas douter que le saignée ne soit très-utile dans les fièvres inflammatoires, soit générales, soit particulières; elle n'est cependant pas un remède curatif absolu, mais elle nous offre un secours subordonné à l'intensité de la fièvre et à l'état de violence qui l'accompagne, et est un des plus puissans moyens de remédier à l'état d'irritation vive et de spasme qui s'oppose aux mouvemens de coction dont cette affection est susceptible. Cet état d'irritation, qui est la circonstance

majeure qui indique la saignée, existe dans le commencement de cette fièvre; et la saignée est sur-tout utile et indispensablement nécessaire, lorsqu'on a lieu de présumer que l'affection phlogistique doit se porter sur un organe particulier. Elle ne convient pas tant alors, comme moyen d'évacuation propre, à évacuer une certaine quantité de sang, que comme propre à changer la distribution vicieuse des forces, et à exciter vers le lieu où on la pratique, un point d'irritation qui intervertit manifestement le mouvement et la direction du sang, dont la tendance s'annonçoit vers un organe particulier.

Il paroît que la poitrine, qui est un organe éminemment sanguin, est aussi celui vers lequel se dirige plus communément la diathèse phlogistique, et que s'établit le mouvement de fluxion, surtout dans les sujets jeunes et sanguins. Dans les femmes enceintes, la matrice où se dirige principalement le sang pour la nourriture et le développement du fœtus, la matrice, dis-je, dispute au poumon la tendance de la fluxion dans la diathèse phlogistique. La saignée du bras est, dans l'un et l'autre cas, bien capable de déranger cette tendance vicieuse, en déterminant vers le lieu de la piqûre par l'irritation qu'elle y occasionne, l'afflux du sang, comme l'a très-bien remarqué Haller.

Les saignées poussées jusqu'à la défaillance, comme le conseillent quelques auteurs, dans la vue

d'abattre tout d'un coup l'effort de la fièvre et l'état de spasme et d'irritation vive qui l'accompagnent, n'est point admissible dans les affections inflammatoires des femmes enceintes, vous en sentez facilement la raison, car quoique ces femmes soient jeunes, pléthoriques, sanguines, et qu'elles puissent subir de très-grandes évacuations de sang, quoique Mauriceau ait répété jusqu'à quarante-sept et même quatre-vingt-dix fois, la saignée dans quelques femmes enceintes, comme le seul moyen de les garantir de la suffocation, ces évacuations ont eu lieu à différens intervalles, et n'ont porté, par cette raison, aucun mauvais effet sur l'ensemble des forces; tandis que la saignée poussée jusqu'à défaillance dans une affection inflammatoire intense, peut être suivie des plus funestes effets, et tuer inopinément le fœtus en le privant de sa nourriture; et c'est un précepte général à adapter à la prescription de la saignée dans l'état de grossesse, de ne tirer que peu de sang à-la-fois, et même de mettre de temps en temps le doigt sur l'ouverture de la veine, selon le sage avertissement de Rivière, afin d'éviter les défaillances et les mouvemens trop brusques.

La saignée convient encore, lorsque l'affection inflammatoire est compliquée de saburre des premières voies; elle détruit la tension, et favorise les évacuations qui deviennent nécessaires. Sydenham l'a employée avec beaucoup de succès dans une

fièvre continue inflammatoire, compliquée de saburre des premières voies qui régna dans Londres pendant trois ou quatre ans; il commençoit par la saignée dans les gens d'un tempérament vigoureux et pléthoriques, et il proportionnoit la quantité de cette évacuation à l'état des forces et à la violence de la maladie.

Dans les fièvres putrides générales, Lancisi admettoit les saignées faites dans le voisinage de la tête, lorsque la malade étoit pléthorique; que le pouls étoit grand et égal; que les forces se soutenoient; qu'il n'y avoit point de froid aux extrémités; quand il y avoit des douleurs de tête violentes, des délires ou affections soporeuses, des parotides; que le mouvement de la fièvre étoit continent. Il regardoit les saignées comme extrêmement utiles pour dissiper ou prévenir les congestions du cerveau. Mais, en général, la phlébotomie ne convient pas dans les maladies putrides; car la putridité considérée en soi, pourroit être prise comme un effet de la foiblesse générale qui s'oppose à l'acte de la coction : *Vis vitœ languidior coctioni peragendœ prorsus impar,* dit Stoll. La force de la vie trop languissante est inhabile à opérer la coction. Hippocrate ne regardoit pas non plus la putridité comme un état existant par lui-même, et comme une cause de maladie, mais seulement comme un effet de la maladie, et l'attribuoit à la chaleur : *Putrefactio paulatim fit, si*

maximè calefiat. La putréfaction vient peu à peu, sur-tout si la chaleur est très-considérable. Cullen regarde aussi la foiblesse générale de tout le systême et la résolution des forces, comme un des caractères les plus tranchans des fièvres putrides. Ce caractère est encore plus amplement développé dans l'ouvrage de Milmann, sur le scorbut et les fièvres putrides, dont j'ai publié la traduction il y a quelques années.

D'après cette connoissance, il est évident que la saignée ne doit ici trouver sa place que dans les cas spécifiés par Lancisi, et lorsqu'il s'agit seulement de prévenir ou de discuter les congestions du cerveau qui peuvent se former dans cette maladie. Du reste, il paroît que cet état de putridité n'est pas un état spécifique, puisqu'il peut également se mêler aux dégénérations bilieuses et aux dégénérations pituiteuses; dans tous les cas, les phénomènes qui l'annoncent, sont, la chute prompte et totale des forces, le pouls petit, très-vîte, inégal, souvent intermittent, la tuméfaction des hypocondres, avec une chaleur vive dans ces parties; le refroidissement des extrémités souvent couvertes d'une sueur épaisse et visqueuse, un délire sourd et continuel, les yeux ternes, enfoncés; des aphtes dans la bouche, des flux de ventre extrêmement fétides, l'urine extrêmement jaune, quelquefois des vomissemens, des soubresauts de tendons, et d'autres symptômes de cette espèce,

qui annoncent un degré de débilité considérable et une résolution totale des forces.

Il nous reste à examiner, pour compléter ce que j'ai à vous dire sur l'emploi de la saignée, dans les maladies aiguës des femmes enceintes ; il me reste, dis-je, à examiner si la saignée peut être utile dans les affections catharrales, muqueuses, rhumatismales, soit qu'elles soient générales, soit qu'elles se bornent exclusivement aux premières voies et au canal intestinal. En général, il paroît que les femmes enceintes sont moins sujettes aux affections catharrales essentielles, parce que nous avons vu que l'état de grossesse introduisoit un état véritablement inflammatoire ; et selon même quelques auteurs, et entr'autres, Prosper Martian, la grossesse est sous ce point de vue vraiment utile aux femmes d'un tempérament muqueux et pituiteux, l'affection phlogistique étant un instrument de guérison de l'affection muqueuse et pituiteuse. Aussi, les affections inflammatoires sont-elles plus fréquentes chez les femmes enceintes. Nous verrons, au contraire, en traitant les maladies des femmes accouchées, qu'elles sont alors éminemment disposées aux affections pituiteuses des premières voies, comme le prouvent les observations de Doulcet et de Stoll.

La saignée ne convient point dans les affections catharrales, muqueuses, générales, lorsqu'elles sont exquises et essentielles, parce que la nature

a besoin de toutes ses forces, pour opérer la coction de la matière morbifique. Elle peut être quelquefois employée lorsque l'affection muqueuse est compliquée d'affection phlogistique, comme dans la fièvre que Rœderer et Wagler décrivent sous le nom de *febris mucosa, acuta, maligna, inflammatoria;* fièvre muqueuse, aiguë, maligne, inflammatoire; où ils employoient une ou deux fois la saignée dans le commencement, mais seulement dans le premier stade, et dans la vue de favoriser les évacuations nécessaires dans cette maladie, qui s'accompagne de pétéchies, d'affection soporeuse, et autres symptômes graves.

Dans les affections catharrales, muqueuses, qui se portent exclusivement sur les premières voies et le canal intestinal, telles que le catharre, le rhume, le coryza, la dyssenterie, la saignée est utile, parce qu'il est rare que ces affections ne soient pas compliquées d'affections bilieuses, et que contractant beaucoup d'âcreté, elles n'irritent fortement la tunique interne des intestins et n'y excitent des inflammations plus ou moins vives, plus ou moins douloureuses, les douleurs atroces, *tormina*, le ténesme, et autres symptômes de cette nature, contre lesquels la saignée a beaucoup d'efficacité.

Nous avons vu que le ténesme est un des symptômes qu'il faut le plus se hâter de faire disparoître dans les femmes enceintes, de crainte qu'il n'excite

des contractions utérines qui déterminent l'avortement, comme l'avoit observé Hippocrate. Les saignées au bras, plus ou moins répétées, selon la force et la vigueur des malades, doivent concourir efficacement à calmer ce symptôme. Sydenham saignoit ordinairement dans le commencement des dyssenteries ; il prétend même en avoir guéri par ce moyen seul ; mais il y a apparence que dans ce cas l'affection phlogistique étoit éminemment dominante. Stoll cependant ne saignoit pas dans la dyssenterie simple, et celle qu'il appelle *rhumatico-bilosa*, rhumatico-bilieuse, qui, quoiqu'elle fût sans fièvre manifeste, étoit cependant accompagnée de ce qu'il appelle *motu febriculoso*, mouvement fébriculeux ; il ne saignoit pas non plus dans la fièvre bilieuse dyssentérique, qui, selon lui, n'étoit pas dangereuse, à moins qu'elle ne se compliquât d'inflammation ; alors elle exigeoit la saignée. Il se plaint de ce que nombre de médecins l'ayant traitée, lorsqu'elle étoit simple, par des saignées répétées, ont donné occasion à la matière bilieuse de prendre le dessus, en détruisant, par des évacuations sanguines les forces du malade.

Dans la fièvre putride dyssentérique, Stoll pratiquoit aussi la saignée, dans la vue d'écarter toute espèce d'inflammation et les engorgemens inflammatoires. Dans la fièvre inflammatoire dyssentérique, où le rhume des intestins, qu'on ne peut, d'après le même auteur, concevoir sans dyssenterie,

quo sine dysenteriâ concipere nequimus, s'associe à la fièvre inflammatoire, soit que la matière muqueuse contracte de l'âcreté, et soit capable d'enflammer les parties, soit que l'état habituel phlogistique entraîne cette complication, ou bien qu'elle arrive dans le temps où la constitution phlogistique de l'année est en pleine vigueur; Stoll employoit la méthode antiphlogistique la plus décidée, qu'il appelle *methodum generosius antiphlogisticam*, dans laquelle la saignée, plus ou moins répétée, tient le premier rang, dont il soutient l'effet au moyen des adoucissans mucilagineux donnés en boissons, en lavemens, en applications ou topiques.

Enfin, la saignée, comme nous l'avons vu, est applicable dans le plus grand nombre de cas des maladies aiguës des femmes enceintes; mais il faut dans son application avoir les plus grands égards pour leur état, user des plus grands ménagemens, et employer toutes sortes de précautions, pour que ce moyen salutaire ne soit suivi d'aucun accident fâcheux; il faut sur-tout se conduire, dans l'administration de ce moyen curatif, d'après l'âge, les forces et le tempérament des malades, et l'état pléthorique plus ou moins décidé, et se conformer en tout au sage précepte de Rivière, dont j'ai parlé plus d'une fois.

De l'emploi des évacuans dans les maladies aiguës des femmes enceintes.

Après avoir établi la méthode générale de régler la diète dans les maladies aiguës des femmes enceintes, que j'ai non-seulement appliquée aux alimens solides, mais encore aux boissons et à la manière de les administrer; après avoir longuement décrit les cas où la saignée est praticable, et ceux où il faut s'en abstenir, je dois traiter de l'emploi des évacuans; et d'abord nous examinerons la question de savoir, si l'emploi des émétiques est admissible dans les affections des femmes enceintes, et dans le temps de la grossesse; et cette question une fois décidée, nous verrons dans quels cas de maladies aiguës l'émétique peut être appliqué d'une manière avantageuse.

On a regardé de tout temps, et avec juste raison, le vomissement comme très-dangereux dans les femmes enceintes, en ce qu'il peut, par la compression que tous les viscères et les muscles abdominaux exercent durant son action sur la matrice, exciter des contractions utérines, et déterminer l'avortement; je vous en ai parlé plusieurs fois dans ce cours. Les anciens, qui, selon Venel, ont mal manié les émétiques, sans doute parce qu'ils n'en avoient que de mauvais, d'impuissans ou de trop violens, dont ils ne pouvoient pas régler et modérer

le degré d'activité; les anciens, dis-je, regardoient la grossesse comme un état de contre-indication pour l'emploi des émétiques, et cela d'après les raisons alléguées. Il règne même parmi le peuple, et vous savez que peu de gens sont dignes d'en être exceptés, un préjugé très-fort contre l'émétique, au point que les femmes et les filles devenues grosses par l'effet d'un commerce illégitime, en prennent pour se faire avorter; heureusement l'expérience prouve que ces remèdes sont très-souvent impuissans pour procurer l'avortement à dessein.

Nombre de médecins modernes se sont abstenus, par cette raison, de donner l'émétique dans les maladies aiguës des femmes enceintes, et ont souvent prolongé des maladies dont un seul émétique donné à-propos eût déterminé la solution. Ils ont été conduits par un motif de prudence, qu'on ne peut absolument blâmer; mais la prudence consiste moins à éviter un danger qui peut être douteux et équivoque, qu'à se prémunir, par l'action d'un remède fortement indiqué d'ailleurs, contre la durée d'une affection qui ne peut avoir que des résultats fâcheux, comme je crois l'avoir démontré.

Il est une considération puissante qui semble restreindre considérablement l'opinion trop légèrement conçue du danger inévitable auquel on exposeroit les femmes enceintes en général, en les faisant vomir dans les cas les plus indiqués. Cette considération qu'Angelus Sala propose au com-

mencement de son émétologie, est que rien n'est si commun que de voir des femmes vomir avec de grands efforts et très-souvent pendant plusieurs mois de la grossesse, et que rien n'est si rare que de les voir faire de fausses couches par l'effet de cet accident. Cette remarque d'Angelus Sala est confirmée par les plus habiles accoucheurs, qui assurent qu'il est très-rare que les vomissemens spontanés entraînent des fausses couches, tandis que la toux opiniâtre ne conduit que trop souvent à cet accident.

Il est probable que si la femme n'est pas en danger d'avorter dans le cas du vomissement, comme dans celui de la toux, cette différence dépend de ce que, dans le vomissement, les efforts ne se font pas par secousses comme dans la toux. En effet, le vomissement produit seulement une contraction égale de toutes parts, et dirigée de bas en haut, parce qu'elle se fait dans l'inspiration; au lieu que la toux frappe et heurte subitement et à coups répétés, la matrice de haut en bas, parce qu'elle se fait dans l'expiration. On peut ajouter que le vomissement est passager, et ne vient qu'à de longs intervalles, au lieu que la toux est plus continue et revient à de très-courtes distances.

D'après ces considérations et d'après l'observation constante que le vomissement est, pour ainsi dire, naturel dans la grossesse, il paroît que dans les maladies aiguës qui l'exigent, on pourroit ad-

mettre le vomissement excité par les émétiques; je crois cependant qu'il seroit aussi contraire à la bonne méthode de philosopher, de l'admettre indistinctement que de le rejeter tout-à-fait. En admettant l'émétique d'une manière trop générale dans la grossesse et dans toutes les circonstances indifféremment, on s'exposeroit à commettre des fautes graves; et en le rejetant absolument, on se priveroit d'un moyen efficace et puissant de favoriser, et de provoquer la solution de nombre de maladies, dont le prolongement peut être également funeste à la mère et à l'enfant.

Il est donc essentiel, abstraction faite des cas de maladie aiguë qui le contre-indiquent d'une manière formelle et positive, d'établir certains préceptes généraux qui en déterminent l'emploi, ou la proscription dans la grossesse. Je crois qu'on peut administrer l'émétique depuis les premiers mois de la grossesse jusqu'au septième; mais on doit s'en abstenir au-delà, parce que le fœtus étant tout-à-fait formé, plus mobile, et exécutant divers mouvemens, ses adhérences étant moins fortes, il peut être plus facilement chassé par l'action du vomissement. Encore seroit-il bon de calculer s'il n'y auroit pas plus de danger de ne pas faire vomir dans une maladie aiguë qui indiqueroit l'émétique, que de courir le risque de l'avortement en l'administrant. Les femmes fortes, robustes, qui n'ont jamais perdu leur fruit, et qui

ont eu, dans le cours de leur grossesse, de fréquens vomissemens, sont celles chez lesquelles on peut le donner avec moins de crainte, ainsi que les femmes lâches et pituiteuses qui sont difficiles à émouvoir. Mais il faut s'en abstenir tout-à-fait dans les femmes trop sensibles et trop irritables, dans celles qu'une cause légère fait avorter, et dans celles qui sont sujettes aux hémorragies.

D'après ces apperçus généraux, il est convenu qu'on peut administrer l'émétique dans la grossesse; mais je vous avertirai une fois pour toutes, et afin de ne pas me répéter, qu'il faut l'administrer avec ménagement, et observer d'employer les plus doux; de manière que toutes les fois que nous parlerons de l'emploi de ce médicament dans quelques cas de maladies aiguës des femmes enceintes, vous aurez ce précepte présent à la pensée.

Quoique le début de la fièvre inflammatoire, comme de toutes les autres, s'accompagne assez généralement d'anxiétés ressenties dans la région de l'épigastre, de nausées prolongées, de dégoût pour la viande, de vomissemens ou du moins d'efforts de vomissement, sans vomissement décidé; cependant ces accidens ne doivent pas être traités par l'émétique qu'ils contre-indiquent, au contraire, selon la remarque judicieuse de Stoll; et ce n'est pas ici le cas de l'application de l'axiome *vomitus vomitu curatur*, qui doit s'entendre des cas seulement où le vomissement dépend d'une hu-

meur dépravée contenue dans l'estomac. Les nausées et les vomissemens de la fièvre inflammatoire sont dépendans d'un état de spasme ou de vive irritation ressentie dans l'estomac et les parties voisines; ils se dissipent d'ordinaire par des remèdes calmans, légèrement narcotiques et antispasmodiques; ils sont au contraire aggravés par l'impression de l'émétique. Mais lorsque cette fièvre se complique de saburre des premières voies, ce qui arrive assez souvent, alors l'émétique peut être utile, parce que, quoiqu'il soit contraire à la fièvre inflammatoire, cependant il peut emporter tout d'un coup une cause qui va puissamment à contraindre le développement libre de la fièvre, et la charger d'un grand nombre d'accidens funestes.

Grimaud dit que cette pratique est très-délicate, et que lorsque le génie inflammatoire est bien établi, il est beaucoup plus prudent d'attaquer d'abord les nausées par des boissons délayantes et légèrement acides; que néanmoins si ces secours deviennent impuissans, et que l'ensemble des signes qui annoncent la saburre des premières voies se produise avec évidence; si la langue n'est pas seulement blanche dans sa substance, mais recouverte d'une croûte sale, plus ou moins épaisse; si la bouche est amère, que les rapports soient fréquens et d'un goût fétide et nidoreux, et sur-tout si les ailes du nez sont d'une couleur jaune et verdâtre, signe qui, selon Stoll, a la plus grande va-

leur pour constater l'état de saburre des premières voies; si le malade éprouve à la région épigastrique une douleur ou un embarras qui augmente par la pression, alors il faut donner l'émétique, toutefois que, comme nous l'avons dit précédemment, on a fait précéder l'usage de la saignée qui favorise singulièrement les évacuations de tout genre.

C'est sur-tout dans les fièvres gastriques bilieuses que l'émétique convient éminemment; j'ai rapporté plus haut les signes qui annoncent la turgescence ou l'orgasme de l'estomac, et qui indiquent l'émétique. Tissot observe que dans ces fièvres l'ipécacuanha est beaucoup moins avantageux que le tartre émétique ou tartrite de potasse antimonié; qu'assez souvent il augmente la sécheresse de la bouche et la soif, et qu'il resserre le ventre; mais aussi, d'après ces considérations, il est clair qu'il mérite la préférence quand il y a flux de ventre, parce qu'il ne relâche pas autant que le tartre stibié; on peut, dans certains cas, les combiner avantageusement et les corriger par ce moyen l'un par l'autre.

Quoique l'émétique soit indiqué dans les fièvres gastriques, cependant si ces fièvres sont accompagnées d'une foiblesse réelle, il faut suspendre l'émétique, d'après Stoll, jusqu'à ce qu'on ait relevé les forces de la malade au moyen du vin et du quinquina. On ne sauroit user de trop de précautions

dans les femmes enceintes pour l'administration de l'émétique; une excellente méthode, dans ce cas, c'est de faire dissoudre un grain, un grain et demi ou deux grains de tartre stibié, selon l'exigence, dans sept à huit onces d'eau, et d'y ajouter une once de syrop d'écorce d'orange; on fait prendre un quart de cette potion de demi-heure en demi-heure, et lorsque le vomissement est décidé, on le facilite par une boisson abondante d'eau miellée tiède; si la première et la seconde prise décident des évacuations suffisantes, il faut s'en tenir là, et verser dans un très-grand véhicule ce qui reste, dans la vue d'ouvrir le ventre à la manière accoutumée.

Comme les femmes enceintes sont en général très-irritables, il est nécessaire de calmer les agitations qui sont la suite inévitable de l'émétique, au moyen d'un narcotique donné vers le soir, à la manière de Sydenham qui n'y manquoit jamais, et comme l'ont pratiqué avec beaucoup de succès Rœderer et Wagler. Il est encore essentiel dans les fièvres gastriques bilieuses de faire précéder l'usage de l'émétique par celui des boissons acidulées avec les acides végétaux, afin de préparer les sucs bilieux à être évacués.

L'émétique ne convient point dans les fièvres bilieuses générales qu'on a nommées fièvre ardente, excepté qu'elles ne soient accompagnées de saburre des premières voies; dans tous les autres cas, il faut

s'en abstenir, parce que, loin d'attaquer la cause réelle de cette fièvre, il tend au contraire à l'aggraver. Cette fièvre doit être traitée par les boissons acidules très-propres à calmer l'effervescence de la bile, et sur-tout par l'usage de l'eau froide, sur l'emploi de laquelle les anciens et les modernes sont parfaitement d'accord.

Dans les fièvres muqueuses et pituiteuses, l'émétique convient dans plusieurs occasions ; dans le commencement, par exemple, de la fièvre mésentérique pituiteuse, après l'avoir fait précéder par l'usage des remèdes qui peuvent rendre la matière propre à être évacuée, tels que le tartrite acidule de potasse, le sulfate de potasse ou *arcanum duplicatum*. Il faut sur-tout le répéter souvent dans la péripneumonie gastrique pituiteuse, et le donner de deux en deux ou de trois en trois jours. Le vomissement procure l'évacuation d'une matière pituiteuse, quelquefois pure, souvent teinte légèrement d'une couleur jaunâtre. C'est principalement dans les affections muqueuses que brillent les vomitifs donnés *fractâ dosi* et comme altérans ; ils ont la propriété de discuter, d'inciser les matières, et de préparer le travail de la coction qui, dans ces maladies, n'est jamais complet, et se fait à des intervalles différens et répétés.

Rœderer et Wagler employoient avec succès l'émétique dans la fièvre muqueuse aiguë inflammatoire dont je vous ai déjà parlé, immédiatement

après la saignée, et dans la vue non-seulement d'évacuer les matières muqueuses et bilieuses qui embarrassoient l'estomac, mais encore de résoudre, par la commotion qu'excite l'émétique, l'obstruction et l'infarctus qui l'accompagnent. Stoll applique aussi l'émétique dans la fièvre putride dyssentérique, lorsque la turgescence de la matière se manifeste vers le haut. Tels sont les cas principaux où l'on peut administrer l'émétique dans les maladies aiguës des femmes enceintes.

Nous allons passer maintenant à l'examen des purgatifs, et aux considérations qui doivent en diriger l'emploi dans la grossesse. Hippocrate admettoit les purgations dans les femmes enceintes, mais il en bornoit l'usage depuis le quatrième mois jusqu'au septième, comme il paroît par l'aphorisme suivant : *Prognantes purgandæ si turgeat materia, quadrimestres, et usque ad septimum mensem : hæ vero minus. Juniores autem et seniores fœtus cautè vitare oportet.*

Voici encore un des points où la pratique moderne s'éloigne un peu de celle d'Hippocrate et des anciens, qui ont assez généralement suivi son précepte ; car quoiqu'il serve encore de règle pour les purgations dans les cas ordinaires, et toutes les fois qu'on purge les femmes enceintes dans des vices prophylactiques ; cependant, dans leurs maladies aiguës, on s'en écarte quelquefois, lorsque le besoin de purger est impérieux, et que l'indication

est forte. Ce n'est pas qu'il ne faille user de précaution dans l'administration de ces moyens; les purgatifs ont la propriété d'augmenter le mouvement péristaltique, et de décider l'irritation du tube intestinal; ils peuvent, par cela seul, déterminer d'une manière particulière des mouvemens de fluxion vers les parties inférieures et vers la matrice, mouvemens bien capables de provoquer l'avortement. Mais il est facile d'éviter cet inconvénient, en suivant le précepte d'Hippocrate, de ne purger que lorsqu'il y a turgescence, et que la matière est mobile, parce qu'alors cette matière s'évacue facilement au moyen des purgatifs les plus doux, sans avoir besoin de recourir aux purgatifs énergiques, qu'on doit bannir du traitement des maladies aiguës de la grossesse.

Je vous ai déjà dit que dans les maladies dont il est question, il falloit faire une médecine d'expectation, qui ne consiste pas à rester dans une stupide inactivité; et s'il est nécessaire, avant d'évacuer la matière, qu'elle ait été soumise à l'acte de la coction, on doit aider la nature dans les mouvemens qu'elle excite à ce sujet, au moyen des médicamens qui puissent réprimer ces mouvemens, s'ils sont trop vifs, ou les exciter, s'ils sont trop lents. Dans le premier cas, les adoucissans, les humectans, les délayans, sont indiqués; et dans le second, les solutifs doux. On s'apperçoit toujours que la coction est faite, par la rémission des symp-

tômes, et que la matière est mobile et en état d'être évacuée, parce qu'elle se porte vers les couloirs où doit se faire l'évacuation : c'est-là la turgescence.

Ainsi, les évacuations par les selles s'annoncent par des borborygmes, par quelques ressentimens de colique, par des envies fréquentes d'aller à la selle, par la nature des déjections. Il est évident qu'alors il ne faut pas de grands efforts pour chasser cette matière, déjà si disposée à l'évacuation; et qu'il suffit, pour entrer dans les vues de la nature, de quelques lénitifs, de quelques eccoproctiques, dont l'effet est toujours innocent, et incapable de provoquer l'avortement. Vous voyez donc que la méthode curative la plus convenable n'a pas besoin de purgatifs énergiques ; il n'est même, en se comportant de cette manière, que peu de circonstances où il soit nécessaire d'y avoir recours; et ils se trouvent, par cela seul, bannis de notre pratique ordinaire. C'est avec juste raison que les anciens s'en abstenoient dans le traitement des maladies aiguës des femmes enceintes; car ils avoient observé que ces purgatifs excitoient de violens vomissemens ; qu'ils provoquoient l'avortement, qu'ils amenoient quelquefois la dyssenterie, la syncope, et la mort même, dans quelques occasions, comme Hippocrate l'observe de la femme d'Antimachus, qui mourut le même jour qu'elle fut purgée avec l'*elaterium*.

Les anciens proscrivoient aussi, dans les mêmes

circonstances, les purgatifs amers, tels que la rhubarbe et l'aloës, parce que, selon leur opinion, l'amertume tuoit le fœtus. Je crois les anciens très-peu fondés dans cette opinion, non pas par ce que dit Mercatus, qu'on n'emploie jamais ces purgatifs à assez haute dose pour que l'amertume parvienne au fœtus, mais parce qu'il est démontré que toutes les substances soumises à l'acte de la digestion perdent leurs qualités les plus délétères, et changent de nature, comme l'a démontré Arbutnot, soit que cet effet soit opéré par les sucs gastriques, soit qu'il le soit par l'acte même de la digestion.

Maintenant que nous sommes fixés sur la manière de faire usage des purgatifs, nous examinerons quels sont les cas des maladies aiguës où il faut les employer, et ceux où il faut en rejeter l'emploi. Dans les maladies inflammatoires, les purgatifs sont encore plus contraires que l'émétique; il est pourtant avantageux, lorsque la fièvre est vive, d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens simples; on doit cependant y renoncer lorsque la coction est parfaitement établie, et que les évacuations critiques sont imminentes; en sollicitant les mouvemens vers les intestins, on troubleroit d'une manière vicieuse les mouvemens de la nature qui, dans cette fièvre, se terminent plus souvent par une hémorragie ou par les urines. Nibell rapporte qu'un homme attaqué de fièvre

inflammatoire mourut le jour même d'une purgation très-légère.

De Haen, qui est extrême en tout, proscrit tout-à-fait les purgations dans les fièvres; il parle cependant d'une fièvre épidémique inflammatoire qui régnoit à Leyde, qui ne demandoit que les saignées et les boissons émollientes; il dit qu'il régnoit dans le même temps des dyssenteries et des angines; les dyssenteries ne demandoient également que les antiphlogistiques; mais les angines étoient traitées avec beaucoup de succès par les purgatifs, sans doute ces purgatifs placés dans le temps de l'orgasme, prévenoient ou du moins affoiblissoient l'inflammation à la gorge; ils agissoient alors comme révulsifs. Une remarque essentielle à faire, c'est que ces purgatifs révulsifs ne peuvent être employés que lorsque l'inflammation est imminente, et que les mouvemens de fluxion qui doivent l'établir sont encore dans l'acte de leur formation; car si l'inflammation est dans toute sa vigueur, ils ne peuvent que l'aggraver en ajoutant à la cause irritante.

Dans les fièvres gastriques bilieuses qui se terminent presque toujours par des flux de ventre bilieux, les purgatifs conviennent éminemment; mais comme la solution de ces maladies ne se fait pas par un seul et même effort, comme se fait communément celle des maladies inflammatoires, et qu'elle a lieu au contraire par reprises alternatives qui se répé-

tent dans des intervalles différens, les purgatifs doivent être répétés souvent et en différens temps, parce que leur usage doit être subordonné à l'état de coction qui se fait d'une manière graduelle et successive. La marche de ces fièvres n'est pas aussi régulière que celle des fièvres inflammatoires, et la coction n'est pas aussi rigoureusement assujettie à la révolution des jours critiques, et il n'y a d'autres moyens de la connoître, comme je vous le disois plus haut, que la rémission des symptômes qui, d'après Baglivi, est la circonstance qui va le plus directement à indiquer les purgatifs dans les fièvres gastriques bilieuses.

Dans la fièvre ardente bilieuse ou bilieuse générale, les purgatifs ne conviennent que dans les cas où l'état de saburre des premières voies l'accompagne; mais alors, comme dans les maladies précédentes, il faut employer les purgatifs antiphlogistiques, tels que les tamarins, le tartrite acidule de potasse, et autres de cette nature.

Dans la fièvre mésentérique pituiteuse, les purgatifs sont nécessaires lorsque la matière a subi la coction. Cette fièvre, comme la fièvre gastrique bilieuse dont je vous parlois tout-à-l'heure, se termine très-généralement par des flux de ventre; mais aussi comme dans celle-là, la coction ne se fait pas par un seul et même effort, ce qui indique que les purgatifs doivent être souvent réitérés et donnés en différens temps, toujours, leur

usage doit être subordonné au travail de la coction qui ne se fait pas par un mouvement uniforme, mais est coupé d'alternatives inégales de repos et d'action. La rhubarbe, le mercure doux, la manne, sont les purgatifs les plus appropriés à cette espèce de fièvre. Stahl recommande beaucoup la manne dans les affections muqueuses, parce qu'elle subit une espèce de fermentation qui y développe une matière subtile très-active qui doit exciter, dans les premières voies, une impression irritante très-avantageuse: c'est pour cette raison qu'elle ne convient point dans les tempéramens bilieux.

La fièvre pituiteuse putride ou générale n'exige pas autant les purgatifs que la précédente, on se bornera tout le temps de sa durée à tenir le ventre libre au moyen de laxatifs doux, et l'on n'aura recours aux purgatifs, proprement dits, que lorsqu'on sera convaincu qu'elle étoit primitivement gastrique, et qu'elle n'est devenue générale que par l'effet d'un mauvais traitement. D'après cela, les purgatifs conviennent dans la fièvre pituiteuse gastrique et dans les affections qui l'accompagnent, telles que le rhumatisme, l'angine et l'ophtalmie. Enfin, dans différentes espèces de dyssenteries entretenues par un vice ou une fièvre gastrique, telles que la rhumatico-bilieuse, la fièvre dyssentérique bilieuse, la dyssenterie putride, Stoll s'est servi avec beaucoup d'avantages des purgatifs; mais il les combinoit avec les émé-

tiques, de manière à déterminer l'*emeto-catharsis.* Personne, du reste, n'a manié ce remède avec autant de sagacité et autant d'avantages que Stoll : je ne saurois trop vous engager à lire ses ouvrages.

Je dois aussi vous prévenir que, dans aucun cas, les purgatifs ne peuvent être substitués aux émétiques, la raison et l'expérience sont d'accord là-dessus ; lorsqu'une matière étrangère ou viciée est cantonnée dans l'estomac et les parties voisines, et qu'on veut l'évacuer au moyen d'un purgatif, ou l'on n'obtient aucun effet, où l'on rend la maladie plus grave ; parce que conduisant cette matière à travers tout le tube intestinal pour être évacuée par l'anus, elle peut être repompée, infecter la masse des humeurs, et donner une fièvre générale de gastrique simplement qu'elle étoit, tandis qu'on auroit pu expulser cette matière tout d'un coup par l'effet d'un seul émétique.

Après l'examen des purgatifs, nous sommes naturellement conduits à celui des diurétiques. Les anciens n'admettoient pas les diurétiques dans les maladies aiguës des femmes grosses ; d'abord il est rare qu'on soit obligé d'y avoir recours, mais on ne doit même jamais les employer, selon la remarque judicieuse de Primerose ; les diurétiques se rapprochent beaucoup par leurs vertus des emménagogues ou médicamens qui excitent l'écoulement menstruel, et l'on doit, dans la grossesse, rejeter l'emploi de tous les remèdes propres à

rappeler cette évacuation, parce qu'ils sont chauds, âcres, irritans, et capables de provoquer l'avortement.

Il n'en est pas de même des sudorifiques; selon quelques auteurs, ces médicamens ne sont en aucune manière contre-indiqués par l'état de grossesse, et peuvent être utiles dans certaines affections locales, occasionnées par l'application brusque du froid sur un corps pénétré de chaleur, et qui sont probablement dues, selon Grimaud, à l'introduction de la matière du froid qui agit comme corps étranger, sans avoir encore porté d'impression profonde, décidé aucune maladie bien établie, et, comme telles, elles sont susceptibles de céder tout d'un coup à l'action des sudorifiques. Mais ces remèdes sont essentiellement nuisibles dans les fièvres gastriques et dans toutes celles dont la solution a lieu par les selles. Ils seront très-utiles dans la dyssenterie nerveuse, dans le rhumatisme pituiteux, dans la fièvre pituiteuse générale, et dans les fièvres intermittentes avec sécheresse de la peau. Un des plus puissans diaphorétiques, sur-tout dans les cas de dégénération pituiteuse, c'est le camphre. On donne aussi l'opium combiné avec les acides minéraux et de légers sudorifiques dans la dominance de la putridité. Storck faisoit un grand usage dans ces cas d'une potion composée d'une eau cordiale, de syrop diacode et d'esprit de vitriol ou acide sulfurique étendu d'eau.

Glass regarde le camphre et l'opium comme les plus puissans et les plus sûrs de tous les sudorifiques.

Je me suis beaucoup étendu sur l'emploi des évacuans et sur celui de la saignée dans les maladies aiguës des femmes enceintes, parce que ce sont les remèdes les plus héroïques et les seuls qui exigent des considérations particulières relativement à la grossesse ; pour tous les autres, on se comporte comme dans les cas ordinaires. Je vous observerai cependant, au sujet des vésicatoires qui sont applicables dans plusieurs occasions, que comme ce médicament porte d'une manière particulière, et par une espèce d'action spécifique sur les voies urinaires, et qu'à cause de la sympathie de voisinage, la matrice pourroit en être vivement irritée, il faut user de beaucoup de précautions dans leur application, et brider l'action trop âcre et trop irritante des mouches cantharides, au moyen du camphre que l'on y mêle avec beaucoup d'avantage, et qui en est le correctif par excellence. Par ce moyen, on n'a rien à craindre de la vertu trop vive et trop pénétrante des cantharides. On peut aussi employer les lavemens doux et simples, mais on s'abstiendra des lavemens trop actifs qui pourroient nuire au fœtus. Enfin, les remèdes qu'on appelle altérans ne présentant rien de particulier que contre-indique l'état de grossesse, vous les appliquerez au besoin et comme dans les cas ordinaires de maladie aiguë ; et, en

général, vous pouvez conclure de ceux dont je n'ai pas parlé, et qui sont usités dans le traitement des maladies aiguës, qu'ils ne sont pas contre-indiqués par la grossesse.

TROISIÈME SECTION.

Maladies qui accompagnent et qui suivent l'accouchement.

La troisième section du quatrième ordre général renferme les maladies qui accompagnent et suivent l'accouchement; elle comprend l'accouchement naturel et le régime des femmes accouchées, le fœtus mort, l'opération césarienne, la section de la symphise du pubis, l'avortement, l'accouchement vicieux, l'accouchement laborieux et difficile, la mole après l'accouchement, le flux sanguin immodéré ou les pertes après l'accouchement, les douleurs qui surviennent après l'accouchement, la suppression des lochies, les fièvres aiguës, la fièvre puerpérale, la diarrhée puerpérale, le vomissement, la pleurésie, l'inflammation du bas-ventre, la mélancolie, le délire, l'épilepsie, l'enflure des pieds, du ventre et du corps; l'inflammation de la matrice après l'accouchement, les rides et gerçures qui s'observent sur le ventre après l'accouchement. Je ne traiterai pas de toutes les affections, dont l'énumération pré-

cède, par la raison que nombre d'entr'elles ont plus de rapport à un traité d'accouchemens, et que nous avons, sur cette matière, des ouvrages supérieurs faits par une foule d'hommes illustres, consommés dans l'art des accouchemens, parmi lesquels nous pouvons citer avec confiance les professeurs Baudelocque et Alphonse Leroy, membres distingués de l'école de Paris.

Accouchement naturel.

L'accouchement est la sortie du fœtus du ventre de sa mère ; l'accouchement naturel est celui qui arrive au temps fixé par la nature, lorsque le fœtus est parfaitement et entièrement formé. Quoique l'accouchement ne doive pas être rangé au nombre des maladies des femmes, puisqu'au contraire c'est une action naturelle, au moyen de laquelle la nature se débarrasse comme par une crise d'un fardeau assez pesant, j'ai cependant jugé à propos de vous en parler, pour conserver la série des affections qui attaquent les femmes en raison de cet acte naturel.

L'accouchement arrive en partie par l'action de la matrice, en partie par celle du fœtus; mais la matrice et le fœtus ne sont pas les seules puissances qui concourent à l'accouchement, car on ne peut méconnoître, dans l'exécution de cette fonction, l'effet d'une contraction violente de tout

le systême musculaire ; et en cela, elle ressemble assez aux autres fonctions qui exécutent l'expulsion d'une matière étrangère, tels que le vomissement et les selles dans lesquelles on remarque la contraction de l'organe principal et la simultanéité de mouvemens et de contractions dans tout le systême musculaire.

Pour se convaincre de cette vérité, il importe de considérer ce qui se passe dans une femme en travail. Les efforts réitérés qu'elle fait pour accélérer le moment de sa délivrance sont marqués par les symptômes suivans : la contraction violente des muscles du bas-ventre diminue cette capacité ou tend à la diminuer ; le diaphragme résiste à la force qui le repousse dans la poitrine, parce que l'inspiration qui a précédé remplit les poumons d'une quantité d'air suffisante pour s'opposer au rétrécissement de la cavité formée par le thorax. L'action de toutes ces forces est plus particulièrement dirigée vers les ouvertures inférieures du bassin, les deux plans de muscles du diaphragme et du bas-ventre s'unissant par un angle très-aigu, et agissant simultanément, chassent, par un mouvement dirigé dans le sens de la diagonale, tout ce qui est entr'eux, et se coordonnent avec la contraction de la matrice pour opérer l'expulsion du fœtus : on peut encore ajouter à cela l'action des muscles des extrémités qui, dans les diverses positions, sont d'un grand secours toutes les fois

sur-tout qu'il s'agit de soutenir un effort quelconque. Ainsi donc, le fœtus lui-même, la matrice et le systême musculaire, concourent à l'accouchement.

Cinq conditions principales sont requises pour que l'accouchement soit naturel; la première, qu'il arrive lorsque le fœtus a atteint le dernier degré de développement; la seconde, qu'il ait lieu au temps fixé par la nature; la troisième, que la forme de l'enfant soit parfaite et exactement semblable à l'espèce; la quatrième, que les symptômes qui l'accompagnent soient légers et modérés; la cinquième enfin, qu'il soit suivi des évacuations accoutumées. Cependant ces conditions que donnent les auteurs ne sont pas d'une rigueur absolue; car nous allons voir, dans le développement qui en sera fait, qu'elles varient singulièrement, sans pour cela que l'accouchement soit contre nature.

La première condition de l'accouchement naturel est que le fœtus ait atteint le dernier degré de développement et de perfection : or, ce degré varie à l'infini, et la nature n'a pas de temps préfixe pour cela, elle l'avance ou le retarde selon que la mère est plus ou moins robuste, selon que la conception a été plus ou moins bien faite, selon que le temps de la gestation s'est trouvé plus ou moins orageux, selon enfin le sexe de l'enfant; car l'expérience des anciens et des modernes, celle même

des femmes qui ont fait plusieurs enfans, démontrent chaque jour que les mâles sont plutôt formés que les femelles. C'est, en général, d'après toutes ces circonstances que les enfans sont plutôt ou plus tard formés; que les uns le sont à cinq, à six, à sept, à huit mois, et dans tous les intermédiaires; que les autres ne le sont qu'après le terme ordinaire et le plus commun, de neuf mois, au dixième et même à l'onzième; et le plus ou moins de perfection du fœtus influe singulièrement, comme nous le verrons ci-après, sur le terme de l'accouchement.

La seconde condition de l'accouchement naturel admise par les auteurs, c'est qu'il ait lieu au temps fixé par la nature. Le fœtus vient ordinairement au monde dans le temps de la dixième révolution menstruelle; car, quoique la grossesse supprime ordinairement cette évacuation, il n'en existe pas moins chaque mois, à l'époque où elle doit avoir lieu, un appareil de mouvemens absolument semblables, qui y apportent le sang en plus grande abondance, et avec assez de force pour déterminer des fausses couches dans les premiers mois de la grosesse où l'œuvre de la génération n'a pas encore acquis beaucoup de solidité; on observe que ces fausses couches arrivent toujours aux époques où l'évacuation menstruelle devoit avoir lieu, quand elles ne sont pas occasionnées par des causes violentes, telles que les chutes, les coups, les frayeurs subites.

J'ai dit que le fœtus venoit ordinairement au monde dans le temps de la dixième révolution ; lorsqu'il naît à la neuvième ou à la huitième, il ne laisse pas de vivre, et ces accouchemens précoces ne sont pas regardés comme des fausses couches, parce que l'enfant, quoique moins formé, ne laisse pas de l'être assez pour vivre; on a même prétendu avoir des exemples d'enfans nés à la septième et même à la sixième révolution menstruelle, c'est-à-dire, à cinq ou six mois, qui n'ont pas laissé de vivre. Il n'y a donc de différence entre l'accouchement et la fausse couche que relativement à la vie du nouveau né; et en considérant la chose généralement, le nombre de fausses couches du premier, du second et du troisième mois est très-considérable, par les raisons qu'à ces différentes époques le fœtus a moins la force de résister aux révolutions menstruelles, et le nombre des accouchemens précoces du septième et du huitième mois est aussi assez grand, en comparaison de celui des fausses couches des quatrième, cinquième et sixième mois, parce que, dans ce temps du milieu de la grossesse, l'ouvrage de la génération a pris plus de solidité et plus de force, qu'ayant eu celle de résister à l'action des quatre premières révolutions périodiques, il en faudroit une beaucoup plus violente que les précédentes pour le détruire. La même raison subsiste pour le cinquième et le sixième mois, et même avec avantage, car l'ouvrage de la

génération est encore plus solide à cinq mois qu'à quatre, et à six mois qu'à cinq.

Mais, lorsqu'on est arrivé à ce terme, le fœtus qui auparavant étoit foible et ne pouvoit par lui-même agir que foiblement, commence à devenir fort, et à s'agiter avec plus de vigueur, le temps de la huitième période survenant, et la matrice en éprouvant l'action, le fœtus qui l'éprouve aussi, fait des efforts qui, se réunissant avec ceux de la mère, facilitent son exclusion, et il peut venir au monde dès le septième mois, toutes les fois qu'il est, à cet âge, plus vigoureux et plus avancé que les autres; et dans ce cas il pourra vivre. Au contraire, s'il ne venoit au monde que par la foiblesse de la matrice qui n'auroit pu résister au coup du sang dans cette huitième révolution, l'accouchement seroit regardé comme une fausse couche, et l'enfant ne vivroit pas; mais ces cas sont rares, car si le fœtus a résisté aux sept premières révolutions, il n'y a que des accidens particuliers qui puissent faire qu'il ne résiste pas à la huitième, en supposant qu'il n'ait pas acquis plus de force et de vigueur qu'il n'en a ordinairement dans ce temps.

Les fœtus qui n'auront acquis qu'un peu plus tard ce même degré de force et de vigueur plus grande, viendront au monde dans le temps de la neuvième période ou au huitième mois; et ceux auxquels il faudra le temps de neuf mois pour

acquérir cette même force, viendront à la dixième période, ce qui est même le plus commun et le plus général; mais lorsque le fœtus n'aura pas acquis dans ce temps de neuf mois ce même degré de perfection et de force, il pourra rester dans la matrice jusqu'à la onzième et même jusqu'à la douzième période, c'est-à-dire, ne naître qu'à dix ou onze mois comme on en a des exemples.

Il paroît donc que lorsque le fœtus est tout-à-fait formé, l'accouchement se fait à une des périodes menstruelles les plus rapprochées du moment de sa perfection; et c'est aux variations des périodes menstruelles chez les femmes, qu'on doit attribuer ces variations dans les termes de l'accouchement, comme nous le verrons en parlant des causes.

Je passe à la troisième condition de l'accouchement naturel, savoir, que la forme de l'enfant soit parfaite, et en tout semblable à l'espèce. Mais il arrive souvent que des femmes accouchent avec toutes les autres conditions qui constituent l'accouchement naturel, et qui font des enfans plus ou moins difformes, plus ou moins différens, soit en tout, soit en partie de l'espèce humaine; et l'on ne peut pas dire qu'une femme n'a pas fait un accouchement naturel, qui n'est que l'exclusion du fœtus, parce que celui-ci sera plus ou moins difforme, plus ou moins monstrueux, lorsque d'ailleurs son exclusion et les circonstances qui l'ac-

compagnent n'auront présenté aucun phénomène différent de ceux qui se présentent naturellement. Cette condition n'est donc point de rigueur.

On doit en dire autant de la quatrième, que les symptômes qui accompagnent l'accouchement soient légers et modérés; car les douleurs qui sont le principal symptôme de l'accouchement, ne sont pas également fortes, également modérées dans toutes les femmes. On en voit qui accouchent très-naturellement, quoiqu'avec des douleurs incroyables, et d'autres chez lesquelles, dans les mêmes circonstances, les douleurs sont supportables et même légères; et entre ces deux termes, il est encore une infinité de nuances que l'esprit seul peut saisir. Nous verrons plus bas, en parlant des causes de l'accouchement, que cette variété des douleurs a des causes communes avec la variation dans le terme de l'accouchement.

Enfin, la cinquième condition admise par les auteurs pour l'accouchement naturel, est qu'il soit suivi des évacuations accoutumées; cette condition exigée par les auteurs est moins vague que les autres, car la suppression, la diminution, ou l'écoulement immodéré des lochies, peuvent, dans certaines circonstances, entraîner des accidens graves qui frappent la mère, et occasionnent chez elle, comme nous le verrons, des désordres capables de l'entraîner au tombeau. Dès-lors l'accouchement cesse d'être naturel, lors sur-tout

que ces accidens sont une suite de l'accouchement et de l'état dans lequel il laisse la matrice; car lorsqu'ils se déclarent inopinément et par l'effet de quelqu'erreur dans le régime de l'accouchée, l'accouchement ne laisse pas d'être encore naturel.

Vous savez qu'on donne le nom de lochies à l'écoulement qui se fait par le vagin à la suite de l'accouchement. Un sang pur et vermeil en est la matière dans les premiers momens, mais quelques heures après, ce sang pâlit, et dès le quatrième ou cinquième jour, les lochies deviennent blanchâtres et d'une consistance lymphatique. La durée de cette évacuation est très-courte chez les femmes qui alaitent; elle se soutient ordinairement pendant douze à quinze jours dans les autres, et la diversité des tempéramens influe encore sur la durée de cet écoulement : il est des femmes qui perdent pendant plus d'un mois, et d'autres dont les lochies cessent dès la première semaine; il en est qui éprouvent des alternatives plus ou moins fréquentes de perte blanche et rouge.

Les lochies ont lieu après l'accouchement, parce la matrice se contracte et expulse les humeurs dont ses vaisseaux étoient pleins; elles sont très-abondantes dans les premiers momens, parce que tous ces vaisseaux sont dans un état de pléthore, et que les endroits où s'inséroient les mamelons du placenta sont béans; elles diminuent de quantité après les premiers jours, à raison du resserrement

de ces ouvertures, de la déplétion des vaisseaux et de l'affaissement de plusieurs d'entr'eux ; elles sont précédées de douleurs ou d'espèces de tranchées, par la résistance même qu'oppose le tissu de la matrice à l'issue des humeurs, et par la contraction nouvelle qu'en éprouvent toutes les parties distendues à l'excès pour revenir à l'état naturel ; elles coulent alternativement, parce que les fibres, après avoir fait des efforts, tombent dans le relâchement où elles restent pendant un temps plus ou moins long ; enfin, elles pâlissent et deviennent blanches, parce que les vaisseaux sanguins qui ont plus de ressort que les lymphatiques et les laiteux, se sont resserrés et repliés sur eux-mêmes ; tandis que ces derniers, d'un tissu plus lâche, et placés à la surface interne, continuent à recevoir et à verser dans la cavité de la matrice la lymphe et le lait qui y sont apportés. Cette fonction, après l'accouchement, est aussi importante que l'est celle de la menstruation avant la conception ; de manière que les dérangemens de cette évacuation peuvent avoir les conséquences les plus funestes.

Il y a beaucoup d'incertitude sur les causes occasionnelles de l'accouchement, et l'on ne sait pas très-positivement ce qui détermine le fœtus à sortir de la matrice. Les uns pensent que le fœtus ayant acquis une certaine grosseur, la capacité de la matrice se trouve trop étroite pour le contenir, et que la contrainte où il est, l'oblige à faire des

efforts pour sortir de sa prison ; d'autres disent que c'est le poids du fœtus, qui devient si fort, que la matrice se trouve surchargée, et qu'elle est forcée de s'ouvrir pour s'en délivrer. Galien a prétendu que le fœtus demeuroit dans la matrice jusqu'à ce qu'il fût assez formé pour être en état de prendre sa nourriture par la bouche, et qu'il ne sortoit que par le besoin de nourriture, auquel il ne pouvoit satisfaire. D'autres ont dit que le fœtus se nourrissoit par la bouche, de la liqueur même de l'amnios, et que cette liqueur, qui, dans les commencemens, est une lymphe nourricière, peut s'altérer sur la fin de la grossesse, par le mélange de la transpiration ou de l'urine du fœtus, et que quand elle est altérée à un certain point, celui-ci s'en dégoûte et ne peut plus s'en nourrir, ce qui l'oblige à faire des efforts pour sortir de son enveloppe et de la matrice.

Il est quelques anatomistes, parmi lesquels on peut citer Drelincourt, qui pensent que le fœtus ne sort de la matrice que pour être en état de rendre ses excrémens, de se délivrer du méconium ; ils ont imaginé que ces excrémens, accumulés dans les boyaux du fœtus, lui donnent des coliques douloureuses, qui lui font faire des mouvemens et des efforts si grands, que la matrice est enfin forcée de s'ouvrir pour le laisser sortir. D'autres anatomistes, et entr'autres Fabrice d'Aquapendente, ont cru que le fœtus ne sortoit de la matrice que par le

besoin où il se trouve de se procurer du rafraîchissement, au moyen de la respiration. Petit prétend que la matrice, successivement distendue pendant tout le temps de la grossesse, à mesure que le fœtus augmente de volume, et parvenue vers la fin du neuvième mois, au dernier degré d'expansion dont elle est susceptible, réagit contre l'objet qui la distend et l'irrite, et que l'accouchement est le fruit de cette réaction.

D'autres enfin se retranchant dans les causes finales, ont attribué au principe qui préside à notre formation, tous les actes qui déterminent l'accouchement. Sans doute, on s'écarteroit de la vérité, en rejetant tout-à-fait les causes finales; mais aussi c'est en abuser étrangement, comme l'a fait Astruc, quand il dit : « Il falloit que le visage du fœtus fût tourné du côté du sacrum, pour empêcher que son nez ne fût écrasé par les os du pubis, et qu'il ne fût étouffé par l'irruption des eaux de l'amnios ». Un enfant qui vient de vivre neuf mois dans l'eau, être étouffé, lorsqu'il en sort, par quelques gouttes d'eau !

Sans prêter donc à la nature des craintes frivoles, ou l'astreindre à des détails qu'elle dédaigne, on peut raisonnablement croire, qu'après avoir fait prendre aux différens organes destinés à concourir à la génération, les modifications les plus convenables à la conception de l'enfant, et à sa conservation pendant la grossesse, elle leur donne aussi

celles qui peuvent le faire sortir avec le moins d'inconvénient du sein de sa mère. Sans doute, tout cela se passe ainsi, comme dans toutes les autres fonctions de l'économie animale; mais il faudra toujours, en dernière analyse, demander quelle est la cause de l'accouchement naturel, si c'est la matrice qui sollicite sa délivrance, ou bien si c'est le fœtus qui presse le moment de son exclusion.

Je pense qu'il y auroit autant d'inconvénient à rejeter toute explication mécanique qu'à les adopter exclusivement; je pense encore que dans des objets de cette nature, on court autant de risques á s'écarter de la vérité, en se bornant à des explications métaphysiques, qu'en les excluant tout-à-fait. Je pense enfin que vouloir trouver la cause de l'accouchement naturel dans l'action seule de la matrice, ou dans l'action seule du fœtus, c'est ne pas vouloir découvrir la vérité; et voilà le vice de toutes les explications que je viens de vous rapporter, indépendamment d'une foule d'autres considérations qui sont senties.

La nature, pour parvenir à ses fins, fait jouer un grand nombre de ressorts; et l'acte le moins important de la vie reconnoît une infinité de causes qu'il seroit absurde de vouloir chercher dans l'organe seul où il s'exerce. En réfléchissant bien sur cette matière, il est à présumer que la cause occasionnelle de l'accouchement gît dans l'action simultanée du fœtus et de la matrice. L'action de la

matrice est déterminée par l'afflux du sang aux périodes de la révolution menstruelle. D'après Buffon, quoique la grossesse supprime en apparence l'écoulement menstruel, elle n'en détruit pas la cause; et quoique le sang ne paroisse pas au terme accoutumé, il se fait dans ce même temps une espèce de révolution semblable à celle qui se faisoit avant la grossesse; aussi, y a-t-il plusieurs femmes dont les menstrues ne sont pas absolument supprimées dans les premiers mois de leur grossesse.

Lors donc qu'une femme a conçu, la révolution périodique se fait comme auparavant; mais comme la matrice est gonflée, et qu'elle a pris de la masse et de l'accroissement, les canaux excrétoires étant plus serrés et plus pressés qu'ils ne l'étoient auparavant, ne peuvent s'ouvrir ni donner d'issue au sang, à moins qu'il n'arrive avec tant de force ou en si grande abondance, qu'il puisse se frayer un passage, malgré la résistance qui lui est opposée; dans ce cas, il paroîtra du sang, et s'il coule en grande quantité, l'avortement suivra; la matrice reprendra la forme qu'elle avoit auparavant, parce que le sang ayant rouvert tous les canaux qui s'étoient fermés, ils reviendront au même état où ils étoient. Si le sang ne force qu'une partie de ces canaux, l'œuvre de la génération ne sera pas détruit, quoiqu'il paroisse du sang, parce que la plus grande partie de la matrice se trouve encore dans un état

propre à le conduire au terme; dans ce cas, il paroîtra du sang, et l'avortement ne suivra pas; ce sang sera seulement en moindre quantité que dans les évacuations accoutumées.

Lorsqu'il n'en paroît pas du tout, comme c'est le cas le plus ordinaire, la première révolution périodique ne laisse pas de se marquer et de se faire sentir par les mêmes douleurs, les mêmes symptômes; il se fait donc dans le temps de la première suppression une violente action sur la matrice; et pour peu que cette action fût augmentée, elle détruiroit l'ouvrage de la génération; on peut même croire, avec assez de fondement, que de toutes les conceptions qui se font dans les derniers jours qui précèdent l'arrivée des menstrues, il en réussit fort peu, et que l'action du sang détruit aisément les foibles racines d'un germe si tendre et si délicat; les conceptions, au contraire, qui se font dans les jours qui suivent l'écoulement périodique, sont celles qui tiennent et qui réussissent le mieux, parce que le produit de la conception a plus de temps pour croître, pour se fortifier, et pour résister à l'action du sang et à la révolution qui doit arriver au terme de la menstruation.

Le foetus ayant subi cette première épreuve, et y ayant résisté, prend plus de force et d'accroissement, et est plus en état de souffrir la seconde révolution, qui arrive un mois après la première, et ainsi de suite, jusque vers la neuvième et la

dixième révolution périodique. A cette époque, le fœtus ayant acquis plus de force, il commence à s'agiter ; et lorsque la matrice éprouve l'action de la huitième, neuvième ou dixième révolution, le fœtus, qui l'éprouve aussi, fait des efforts, qui, se réunissant avec ceux de la matrice, facilitent son exclusion, et déterminent l'accouchement.

Cette opinion, qui attribue aux menstrues toutes les variations que présente le terme de l'accouchement, peut être confirmée par plusieurs raisons tirées de l'histoire naturelle des animaux. Les femelles de tous les animaux qui n'ont point de menstrues, mettent bas toujours au même terme à très-peu près; il n'y a jamais qu'une très-légère variation dans la durée de la gestation ; on peut donc soupçonner que cette variation, qui dans les femmes est si grande, vient de l'action du sang qui se fait sentir à toutes les périodes.

Les douleurs de l'enfantement sont occasionnées principalement par cette action du sang; car on sait qu'elles sont tout au moins aussi violentes dans les fausses couches de deux ou trois mois, que dans les accouchemens ordinaires, et qu'il y a bien des femmes qui ont, dans tous les temps, et sans avoir conçu, des douleurs très-vives, lorsque l'écoulement périodique est sur le point de paroître; et ces douleurs sont de la même espèce que celles de la fausse couche ou de l'accouchement; ne doit-on pas dès-lors conclure qu'elles viennent de la

même cause? Mais l'action du sang menstruel n'est pas l'unique cause de l'accouchement ; le fœtus y contribue pour sa part, puisqu'on a vu des enfans qui se sont fait jour, et sont sortis de la matrice, après la mort de la mère ; ce qui suppose nécessairement dans le fœtus une action propre et particulière par laquelle il doit toujours faciliter son exclusion, et même se la procurer en entier dans certains cas.

En effet, le fœtus, dans le sein de sa mère, est une espèce d'animal parasite, qui n'a qu'une vie précaire, et à qui la chaleur de la mère suffit pour son développement ; mais une fois qu'il a acquis son dernier degré de perfection, ce qui arrive plutôt ou plus tard, selon le tempérament de la mère, les circonstances de la conception et celles de la gestation, cette chaleur empruntée devient insuffisante, le besoin de la renouveler, et peut-être le desir, inné dans toutes les espèces, de l'indépendance, le rendent inquiet ; le malaise, le besoin, l'impatience, le font trépigner ; le besoin de respirer peut-être se fait sentir, non comme le prétend Fabrice d'Aquapendente, pour se rafraîchir, mais bien pour entretenir sa chaleur, ce à quoi celle de la mère ne sauroit désormais suffire.

Ce n'est pas que le fœtus ait une idée de la respiration et des effets qu'elle opérera chez lui ; cela n'est pas nécessaire, parce que l'inquiétude qu'il éprouve lorsqu'il est parvenu à son dernier degré de développement, il n'en connoît pas la cause, il

ne connoît pas les moyens de la faire cesser; mais il se remue, il s'agite automatiquement, il fait des efforts, et ces efforts sont d'autant plus efficaces, que la révolution périodique est plus rapprochée; dans d'autres instans, ces mouvemens sont sans effet, mais ils sont très-sensibles pour la mère. A l'époque de la révolution périodique, ils se coordonnent avec ceux de la matrice, et donnent lieu à l'accouchement, dont le terme varie, d'après les raisons déjà alléguées. Ce système est le seul vraisemblable, et peut-être le seul vrai, en ce qu'il est appuyé sur des faits : personne ne l'a porté à un aussi haut degré d'évidence que Buffon, à la lecture duquel je dois vous inviter.

De l'avortement ou fausses couches.

L'avortement, proprement dit, est la sortie ou l'exclusion prématurée d'un fœtus qui n'est point capable de vie. Le terme de l'avortement a été long-temps indéfini, il l'est même encore; quelques-uns l'étendent jusqu'au huitième mois ou dans le commencement du neuvième; mais l'observation démontrant que vers le septième mois, il naît des fœtus bien formés et capables de vie, il paroît conséquent d'en conclure que ces naissances avancées ne méritent pas le nom d'avortement.

D'après Galien, l'avortement suppose une cause violente, extraordinaire, quoique d'ailleurs ce

même genre de cause puisse accélérer la sortie d'un fœtus vers le septième ou le huitième mois.

Aristote prétend que le fœtus peut être corrompu de deux manières, par l'effluxion, *effluxione*, et l'avortement; que l'effluxion arrive, et est jugée au septième jour, et l'avortement vers le quarantième; mais que celui-ci s'étend encore à tous les temps qui précèdent le temps fixé par la nature. Nous nageons toujours dans le vague, après avoir lu toutes ces explications de l'avortement; nous avons déjà vu à combien de variétés étoit sujet le terme de l'accouchement naturel.

Les fœtus nés avant le septième mois sont regardés ordinairement comme avortons; il est pourtant des cas où, vers la fin du sixième et le commencement du septième mois, ils doivent être considérés comme des fœtus parfaits; et l'on connoît le fait rapporté par Demonteux, *Montuus*, d'un chambellan de Henri II qui étoit né au cinquième mois. Le fameux maréchal de Richelieu étoit venu au monde à six mois.

Les limites fixées par les auteurs ont été longtemps un sujet de dispute et de controverse; « ne pourroit-on pas, dit Lafosse, espérer d'en terminer le cours, en n'assignant d'autre règle dans ces cas douteux que la perfection du fœtus et son aptitude à vivre? Ce moyen de distinction nous est fourni par la nature; il prévient plusieurs inconvéniens, il substitue une règle simple et positive à

une loi arbitraire. Je ne voudrois pourtant l'étendre que sur les fœtus qui n'ont pas encore atteint la fin du septième mois, car après le septième et au-dessus de ce terme, l'opinion générale regardant le fœtus comme mûr et capable de vie, on courroit risque de priver de cette prérogative un fœtus qui, ayant le terme prescrit, auroit le malheur d'être foible et mal constitué ». Cette réflexion est pour le médecin qui auroit à résoudre une question de médecine légale; car, pour le physicien, le fœtus n'est point regardé comme abortif, quel que soit le terme auquel il est venu au monde, s'il vit et s'il est capable de vivre.

L'avortement est une véritable maladie, c'est une lésion profonde de l'utérus, qui lui appartient en tant que chargé de l'ouvrage de la conception. Ainsi, d'après Mercatus, c'est un symptôme de l'utérus qui consiste dans la lésion de ses fonctions naturelles, et principalement de sa faculté retentrice qui intervertit l'ordre naturel, quelquefois de sa faculté expultrice qui, provoquée par une autre cause, accélère le temps de l'accouchement. On peut de-là prononcer sur les différentes époques de la grossesse les plus sujettes à l'avortement, je vous en ai déjà entretenu.

D'après les observations multipliées d'un grand nombre d'habiles accoucheurs, il paroît que les avortemens sont moins fréquens dans le cinquième et au commencement du sixième mois, ils le de-

viennent un peu plus au quatrième et à la fin du sixième, et davantage encore au commencement du septième, du second et du premier; de manière que les époques les plus éloignées sont les plus sujettes aux avortemens et les plus rapprochées du terme moyen, le sont infiniment moins.

Il est fort aisé de déduire les raisons de ce phénomène naturel; dans les premiers temps de la grossesse, le sac qui contient l'œuvre de la génération, n'est point du tout adhérent à la matrice, comme le démontrent les expériences de Graaf; cette adhérence même qui, d'après d'autres naturalistes, n'est jamais bien forte dans les femmes, n'acquiert que peu à peu et insensiblement un certain degré de consistance; de manière que l'action des causes internes, telles que les révolutions menstruelles, ou autres, et l'action des causes qui viennent de l'extérieur, que nous détaillerons ci-après, ont plus de prise sur le fœtus, et tendent, en irritant fortement la matrice, à en déterminer le décollement et la chute avant terme.

De même dans les mois qui s'approchent plus ou moins du terme moyen de la grossesse, le fœtus qui a acquis de la perfection et de la force, a aussi plus de mobilité, il s'agite, et réunissant son action à celle des causes irritantes de la matrice, l'avortement suit de près. Du reste, dans ce que je viens d'exposer, il n'est rien de fixe, rien de bien absolu, il peut arriver des fausses couches à toutes

les époques de la grossesse, à celles même qui y sont le moins sujettes, parce que l'avortement, à quelque époque qu'il ait lieu, est toujours subordonné à la violence de la cause qui le produit.

Mauriceau distingue trois sortes d'avortemens; il appelle, d'après Aristote, *effluxion* ou écoulement de semence, celui qui se fait quelques jours après la conception; *expulsion*, l'action par laquelle la matrice se décharge d'un faux germe; et *avortement*, l'issue contre nature de l'enfant imparfait, et, selon lui, cet avortement a lieu depuis la fin du premier mois, et même quelquefois devant, jusqu'à la fin du septième seulement; car, passé cela, il dit que c'est un accouchement, attendu que l'enfant est assez fort et assez parfait pour vivre : c'est encore l'opinion de Deventer et de nombre d'autres accoucheurs; de manière que nous avons toutes les raisons du monde de renfermer l'avortement entre les deux termes fixés par Mauriceau, sauf quelques exceptions rares d'enfans vivaces, nés avant le septième mois, tels que le fait rapporté par Demonteux dont je vous ai parlé, celui rapporté par Hoin, d'une femme qui, en 1760, accoucha à Dijon, de deux enfans vers le cent quatre-vingt-dixième jour de sa grossesse, et autres de cette espèce. Les accouchemens qui arrivent après le septième mois, quoique les enfans ne vivent point, ne doivent point être considérés comme un avortement; on doit les regarder

tout au plus comme des accouchemens prématurés.

Une circonstance majeure de l'avortement, qui lui donne un caractère propre, c'est qu'il n'arrive jamais, ou presque jamais, de fausses couches sans qu'elles ne soient précédées ou accompagnées d'hémorragie utérine plus ou moins considérable; aussi Van Swieten a-t-il défini l'avortement, l'expulsion sanguinolente d'un fœtus imparfait : *Sanguinolenta fœtus immaturi expulsio.* Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi l'hémorragie utérine précède et accompagne presque toujours l'avortement; d'après les opinions de Sylvius, de Bauhin, de Heurnius, de Dulaurent, mais principalement d'après l'autorité et les expériences de Graaf, la matrice, quoique très-dilatée dans la grossesse, non-seulement ne perd rien de son épaisseur, mais même sa substance s'épaissit par la quantité du sang et autres humeurs qui lui sont apportées pour la nourriture de l'enfant, elle en est en quelque sorte abreuvée.

Indépendamment de cela, les vaisseaux de cet organe sont tellement dilatés, que Graaf en a vu où il faisoit entrer son doigt; le fœtus, au moyen des mamelons dont j'ai parlé, qui forment les points d'adhérence du placenta et du chorion avec la matrice, pompe sa nourriture, de la même manière que les plantes pompent les sucs de la terre par leurs racines. Si, par un accident quelconque, ces

mamelons viennent à se détacher, soit par le coup du sang, soit par un effort, il est évident que le sang s'échappera en très-grande abondance, si c'est lui qui a détruit l'adhérence, et en moindre quantité, si l'adhésion a été détruite par une autre cause; dans cette occasion, il ne s'échappera qu'en raison de la succion que le mamelon opéroit, c'est-à-dire, par diapédèse ou transsudation, au lieu que dans le premier cas, l'abondance et l'impétuosité de l'écoulement est la mesure exacte de la violence et de l'impulsion que le sang a reçue, puisque cette impulsion a été assez considérable pour rompre les adhérences. Dans tous les cas, l'hémorragie aura lieu, parce que l'effusion de sang doit suivre naturellement la destruction des adhérences du placenta et du chorion, dans un viscère qui en est abreuvé à cette époque, et dont les vaisseaux sont si dilatés.

Presque toutes les hémorragies utérines, pour peu qu'elles soient considérables, sont toujours suivies d'avortement; mais lorsqu'elles sont peu abondantes, elles cèdent ordinairement aux moyens usités en pareil cas, au repos, à la saignée et à un régime convenable, et la malade parvient au terme ordinaire de la grossesse. Dans le premier cas, la majeure partie des adhérences ont été vraisemblablement détruites, et alors l'avortement est inévitable, et dans le second, quelques-unes seulement ont cédé.

On observe, dans l'avortement ou fausses couches, une grande partie des phénomènes qui accompagnent l'accouchement naturel ; les douleurs sont de même nature et, tout au moins, aussi violentes dans les fausses couches de deux et trois mois, que dans les accouchemens ordinaires ; elles sont même souvent plus fortes, s'accompagnent quelquefois de convulsions, et mettent les malades en grand danger de périr. Hippocrate l'avoit très-bien observé de son temps, témoin le passage suivant de son premier livre des Maladies des Femmes : *Periclitantur magis quæ fœtum corrumpunt. Abortiones enim graviores sunt quam partus. Non enim citra violentiam abortus contingit.*

Les douleurs qui accompagnent l'avortement, comme celles de l'accouchement ordinaire, sont bien certainement indépendantes du volume du fœtus et de la dilatation extraordinaire de toutes les parties ; car si elles en dépendoient, elles devroient être plus considérables dans l'accouchement naturel que dans l'avortement de deux ou trois mois ; les parties sont bien plus dilatées par un fœtus parfait, que par un fœtus qui ne l'est pas encore. On observe, au contraire, qu'elles sont plus fortes dans la fausse couche, ce qui ne peut venir que de la violence qu'a fait à la nature la cause qui la provoque à se délivrer du fœtus avant sa maturité.

Une autre raison du plus grand degré de vio-

lence des douleurs dans l'avortement, c'est que la matrice, une fois excitée à l'expulsion du fœtus, met en jeu par ses sympathies, tous les mouvemens qui peuvent l'aider dans ce travail; la contraction de tout le système musculaire vient, comme dans l'accouchement ordinaire, ajouter à son action, de manière qu'elle emploie autant d'efforts pour l'expulsion d'un fœtus avortif, qu'elle en mettroit pour celle d'un enfant parfait; mais ne trouvant pas dans celui-là la réaction et la simultanéité de mouvemens que celui-ci détermine, tous ses efforts sont en pure perte, elle réagit sur elle-même, et cette circonstance seule est bien capable d'augmenter les douleurs.

Les signes présomptifs d'une fausse couche prochaine sont la perte subite de la gorge; l'évacuation spontanée d'une liqueur séreuse par les mamelons du sein; l'affaissement du ventre dans sa partie supérieure et dans ses côtés; la sensation d'un poids et d'une pesanteur dans les hanches et dans les reins, accompagnée ou suivie de douleurs; l'aversion pour le mouvement, dans les femmes actives; des maux de tête, d'yeux, d'estomac, le froid, la foiblesse, une petite fièvre, des frissons, de légères convulsions, des mouvemens plus fréquens et moins forts du fœtus, lorsque la grossesse est assez avancée pour qu'une femme puisse le sentir. Ces divers signes réunis, ou plus ou moins marqués font craindre l'avortement.

L'affaissement subit du sein dans les femmes enceintes a été regardé, par Hippocrate, comme un des principaux signes précurseurs de l'avortement, comme on peut le voir dans différens endroits de ses ouvrages, et principalement dans ses Aphorismes où il dit : *Si mulieri gravidæ mammæ derepentè extenuantur, abortit.* Si dans une femme grosse les mamelles s'affaissent tout-à-coup, elle avortera. Galien explique cet affaissement rapide et instantané des mamelles de la manière suivante. Lorsque l'avortement est provoqué par la fièvre, un coup, une chute ou toute autre cause, le sang quitte brusquement les mamelles, et se porte avec force vers l'utérus ; on observe en effet, selon lui, que dans tous les actes auxquels la nature est déterminée par la violence, l'impétuosité du sang et des esprits se porte vers cet organe. Un autre signe précurseur de l'avortement est, selon Hippocrate, l'abondance du lait dans les mamelles : *Mulieri utero gerenti si lac multum e mammis profluat, fœtum debilem significat ;* la raison en est que les mamelles ne se remplissent que parce que la foiblesse du fœtus l'empêche de prendre autant de nourriture qu'il le devroit.

Les douleurs des lombes et du ventre sont toujours suspectes dans les femmes grosses, hors le temps de l'accouchement naturel, pour peu qu'elles durent, principalement si elles reviennent par intervalles, et qu'elles se terminent vers la partie

inférieure du bas-ventre; elles annoncent l'avortement lors sur-tout qu'elles sont accompagnées d'hémorragie utérine. Les frissons, la douleur d'estomac, le froid, de légères convulsions, annoncent un appareil de mouvemens nerveux très-évident: or je vous ai déjà développé, en traitant des maladies aiguës des femmes enceintes, l'idée de Stahl, qui pense que les affections nerveuses sont dépendantes des appareils hémorragiques établis par la nature, dans la vue de diminuer la pléthore qu'il regarde comme la cause éloignée de toutes les maladies; nous en avons conclu que, réciproquement, l'état de spasme dispose aux hémorragies, et que les frissons, le froid, la douleur d'estomac, de légères convulsions, annoncent manifestement, dans le cas dont il s'agit, une hémorragie utérine qui entraînera vraisemblablement l'avortement.

Indépendamment des signes dont je viens de vous faire l'énumération, il en existe une foule d'autres qui sont les avant-coureurs immédiats de l'avortement; ces signes sont l'accroissement et la réunion des symptômes dont nous venons de parler, joints à la dilatation de l'orifice de la matrice, aux envies fréquentes d'uriner, à l'écoulement des eaux, d'abord purulent et puis sanglant, ensuite à la perte de sang pur, enfin à celle d'un sang engrumelé ou de quelque excrétion semblable et extraordinaire. Si cet état est accompagné de convulsions épileptiques, Aëtius pense que l'avorte-

ment a été provoqué par la force des médicamens ; cependant cela n'est pas d'une rigueur nécessaire, car les convulsions peuvent venir de cause interne.

La perte de sang est, comme nous l'avons souvent observé, un des principaux signes avant-coureurs de l'avortement, sur-tout lorsque l'orifice de la matrice est dilaté. « Quand on trouve l'orifice interne de la matrice ouvert jusques dans sa partie intérieure, dit Mauriceau, et qu'on sent avec les doigts au travers de cette ouverture l'enfant ou les membranes se présenter, c'est alors un signe très-assuré que le sang vient du fond de la matrice, et que la femme avortera dans peu ». L'orifice de la matrice est ordinairement fermé jusqu'au commencement du travail, et il n'en sort rien ; moins cependant, parce qu'il est exactement fermé pendant la grossesse, que parce que l'adhérence du placenta au fond de la matrice, empêche les liqueurs qui y circulent de s'échapper par les tuyaux destinés aux excrétions de cette partie.

Lors donc qu'il sort du sang par l'orifice de la matrice, c'est que le placenta est détaché en tout ou en partie, auquel cas il se trouve ordinairement vers l'orifice où son poids l'entraîne, et pour lors inutilement auroit-on recours aux astringens. L'accouchement en devient le seul remède, parce que le placenta une fois détaché d'une portion considérable ne se reprend jamais, et le sang coule

en abondance jusqu'à ce que la matrice étant délivrée du fœtus, elle puisse, par la contraction de sa substance, fermer l'orifice des vaisseaux; jusqu'à ce moment, leur diamètre étant élargi, le sang s'échappe et coule en abondance entre les membranes de l'enfant et la membrane interne de la matrice. Mais comme son passage y est assez gêné, il se congèle en partie, il sort du vagin tout grumelé, et ces caillots deviennent encore un signe presque sûr que ce sang vient du fond de la matrice.

Nous avons vu que le temps le plus ordinaire des fausses couches étoit, sauf quelques exceptions rares, depuis la fin du premier mois jusqu'au commencement du septième : or donc tout ce qui, dans cet intervalle, procurera l'exclusion du fœtus, doit être regardé comme cause de l'avortement. Ces causes sont en assez grand nombre, et se rapportent, 1°. au fœtus, à ses membranes, aux liqueurs dans lesquelles il nage, au cordon ombilical et au placenta; 2°. à l'utérus même; 3°. à la femme qui est enceinte.

Le fœtus trop foible ou attaqué de quelque maladie est souvent expulsé avant le terme; on tâche de prévenir cet accident par des remèdes corroborans; mais quand le fœtus est mort, lorsqu'il est trop volumineux, ou dans une situation contraire à la nature, lorsque ses membranes sont trop foibles, lorsque le cordon ombilical est trop long,

entortillé et noué ou trop court, il n'est point d'art pour prévenir la fausse couche. Le décollement partiel ou total du placenta est, comme nous l'avons déjà vu, une cause d'avortement; mais je la crois plutôt secondaire et subordonnée à une autre cause dont il sera parlé ci-après, dont il est l'effet immédiat.

L'utérus devient aussi fréquemment par lui-même une cause assez commune de fausses couches; 1°. par l'abondance du mucus qui, couvrant ses parois intérieures, donne une union trop foible au placenta; 2°. lorsque cet organe est trop délicat ou trop petit pour contenir le fœtus; 3°. si son orifice est trop dilaté ou trop relâché, comme dans les femmes attaquées de fleurs blanches; 4°. si un grand nombre d'avortemens ont précédé; 5°. par toutes les maladies de cet organe, l'inflammation, l'érésipèle, l'hydropisie, la callosité, le skirre, quelque vice de conformation, un état nerveux, &c.; 6°. par des blessures, des contusions, le resserrement du bas-ventre, la compression de l'épiploon, et tout autre accident qui peut chasser le fœtus.

Les différentes causes qui, de la part de la mère, produisent l'avortement, sont toutes les passions vives, la colère et la frayeur principalement; les fréquens vomissemens, la diarrhée invétérée, le ténesme, la dyssenterie, les fortes toux, les grands cris, les exercices, danses, sauts et secousses violentes; les efforts, les faux-pas, les chutes, les trop

ardens et fréquens embrassemens ; la pléthore, le manque de sang, la diète trop sévère, le ventre trop serré, des saignées et purgations faites à contre-temps, les purgatifs violens, les emménagogues, la foiblesse de la constitution ; enfin toutes les maladies, tant aiguës que chroniques.

Mais il est, par rapport aux femmes, une cause d'irritation plus considérable qui leur est propre et périodique, qui seule occasionne la plupart des fausses couches, et qui, se joignant dans certaines circonstances aux causes ordinaires, contribue le plus à déterminer la sortie prématurée du fœtus, de la même manière qu'elle contribue à l'accouchement naturel. Boerhaave a remarqué que toutes les fausses couches, presque sans exception, arrivent dans les temps périodiques qui répondent au flux menstruel, sur-tout à celui du troisième mois de la grossesse ; il compte qu'il s'en fait neuf sur dix à cette époque. Ce mouvement périodique est donc celui de la menstruation, fort différent d'un sujet à un autre, à raison de la diversité des tempéramens, de la manière de vivre, et autres circonstances analogues ; vif et impétueux dans les unes, modéré et foible dans les autres, mais commun à toutes, et plus ou moins sensible dans le temps même de la grossesse. Si l'on y fait attention, il lutte de mois en mois contre l'obstacle qu'il rencontre, et l'entraîne s'il est possible ; enfin, lors même qu'il en rencontre d'insurmontables, il re-

nouvelle ses efforts à chaque révolution menstruelle.

Cette cause est la plus puissante de toutes celles qui sont dans le cas d'exciter l'avortement, parce qu'elle revient chaque mois, et qu'elle agit souvent toute seule et sans avoir besoin d'être mise en jeu par quelque chose de violent. On peut même, en quelque sorte la considérer comme la cause universelle et immédiate de toutes les fausses couches et toutes celles dont je vous ai donné l'énumération, comme secondaires et capables par leur violence de la faire agir. Il paroît en effet que le décollement des mamelons du placenta et du chorion, loin d'être la cause des hémorragies utérines qui précèdent et accompagnent l'avortement, n'en est que l'effet; car par suite de la violence des causes secondaires, le sang se portant avec plus ou moins de force vers la matrice, peut lui seul déterminer le décollement, et donner lieu à l'hémorragie et à ses suites; et c'est précisément le cas des fausses couches nombreuses qui arrivent sans cause manifeste, dans les femmes phlegmatiques et foibles, chez lesquelles l'adhérence est peu considérable; dans les femmes colériques, bilieuses, chez lesquelles l'impétuosité du sang est grande.

On doit cependant en excepter les cas où le cordon ombilical, se trouvant trop court, noué, ou bien encore entortillé autour du fœtus, celui-ci peut, par des mouvemens brusques et assez forts

détruire les adhérences du placenta et des membranes; dans ce cas, l'hémorragie ne fait que succéder au décollement, et le sang n'est plus que cause secondaire; dans tous les autres, le sang est la cause immédiate de l'avortement, et son irruption est déterminée par la violence des causes dont j'ai parlé, et par le périodisme à l'époque de l'évacuation menstruelle.

La théorie des causes de l'avortement ainsi réduite à ses termes les plus simples, nous n'avons pas à nous étendre sur les causes secondaires qui toutes tendent à transporter le sang en plus grande abondance vers l'utérus, et à lui faire détruire les adhérences du placenta avec cet organe. Je passe sous silence une cause d'avortement, qu'on a voulu beaucoup trop faire valoir, c'est le trop peu de capacité de l'utérus, parce que cette cause n'existe pas. Il est en effet démontré, par les anatomistes et les accoucheurs, que la matrice est susceptible du plus grand degré de développement, et que le volume du fœtus n'est jamais tel que ce viscère ne puisse le contenir.

Reste donc que le principal symptôme et celui qui doit le plus occuper dans l'avortement, c'est l'hémorragie, à laquelle il faut remédier le plutôt possible, parce qu'à ce symptôme peuvent se réunir les convulsions, les foiblesses, &c., qui en aggravent le danger; on la combat, lorsqu'elle est encore légère, par le repos, la saignée, les rafraî-

chissans, les astringens, et autres remèdes de cette classe; et lorsqu'elle est violente, par l'accouchement forcé, selon la méthode de Puzos, qui réunit tous les avantages.

Dans l'avortement, les femmes sont plus gravement affectées que dans l'accouchement naturel; les femmes vigoureuses sont plus incommodées que celles qui ont le ventre relâché et les parties de l'utérus foibles, parce qu'il faut que la cause ait été bien violente pour déterminer l'avortement. Les femmes qui ont déjà fait des enfans sont moins en danger dans l'avortement que celles qui sont enceintes pour la première fois, cela vient, selon Hippocrate, de ce que celles-ci ne sont pas encore accoutumées aux douleurs de l'accouchement, et ont les voies plus étroites; il leur arrive même souvent de demeurer stériles, selon Primerose, l'orifice des vaisseaux ayant été déchiré et ulcéré. Les avortemens du premier mois sont moins dangereux que ceux du second, du troisième, quatrième, cinquième, sixième et septième.

Aëtius prétend que les femmes qui sont prises de convulsions dans les fausses couches, ne survivent guère; il paroît que si les convulsions viennent d'inanition, et ne se déclarent qu'après la perte sanguine, l'opinion d'Aëtius peut être vraie; mais dans les autres cas, ce pronostic seroit trop rigoureux et contraire à l'expérience. L'avortement forcé est plus périlleux que celui qui vient sans être

provoqué à dessein ; et il est d'autant plus à craindre, qu'il procède de causes violentes, dont les suites sont très-difficiles à fixer.

Le traitement des fausses couches se compose en entier de moyens prophylactiques ; car l'avortement fait, les femmes sont traitées comme celles qui sont en couche. On cherche à prévenir cet accident, lorsqu'on a lieu de le craindre, par les moyens que j'ai indiqués en détail à l'article des hémorragies utérines, de la diarrhée, la dyssenterie, et autres affections des femmes enceintes. La cure prophylactique est de deux espèces : celle qui est applicable aux femmes sujettes aux fausses couches, avant la conception ; et celle qu'on peut employer après la conception. Avant la conception, on cherche à découvrir d'où provient la fréquence de cet accident, et on en combat les causes par tous les moyens que fournissent la diète et la thérapeutique. Si c'est la pléthore générale ou utérine, on l'attaque par les saignées générales et locales, et sur-tout par la diète ; si c'est la cacochymie, on l'expulse au moyen des catharctiques et des apéritifs. S'il existe de la foiblesse, on lui oppose les fortifians toniques, un exercice modéré. On remédie à une mobilité excessive par le repos, les antispasmodiques, &c. La cure prophylactique après la conception, se borne à quelques moyens diététiques ; car on doit être très-sobre sur l'emploi des médicamens ; on doit sur-tout proscrire

les vêtemens qui compriment le ventre et tout ce qui peut en gêner le développement.

Du régime des accouchées.

Il faut avoir le plus grand soin des femmes qui viennent d'accoucher ; elles diffèrent peu, selon Primerose, des blessés, car il y a écoulement sanguin, contusion après le travail, perte de forces. Aussi-tôt donc que l'accouchée est délivrée, elle doit être mise au lit, dans une chambre médiocrement éclairée, et le repos le plus absolu du corps et de l'esprit lui être sévèrement prescrit. Quoiqu'on ait des exemples de quelques paysannes robustes qui, aussi-tôt après l'accouchement, se sont remises à leurs travaux, cependant cet exemple n'est pas bon à suivre, et seroit dangereux à pratiquer chez presque toutes les femmes des villes, élevées délicatement. Certainement, il seroit à desirer que les femmes fussent assez robustes pour n'avoir pas besoin de toutes ces gênes et de cet assujettissement ; mais leur délicatesse, leur foiblesse, et la mollesse de leur éducation, rendent tous ces soins nécessaires et indispensables.

L'air de leur chambre sera tenu à une douce température, car l'utérus après l'accouchement se trouvant vide est facilement offensé par le froid ; l'air froid peut occasionner chez elles les suffocations de matrice, des douleurs, des fièvres, la sup-

pression des lochies, et nombre d'autres symptômes graves; l'air chaud abat les forces. On doit donc fermer les fenêtres de leurs chambres, tirer les rideaux du lit; leurs extrémités inférieures seront tenues rapprochées, et le ventre légèrement pressé avec des linges. Il faut recevoir les humeurs qui découlent dans des éponges ou sur des linges qu'on change souvent, de crainte qu'ils ne contractent de mauvaises odeurs, et dans la vue de les tenir proprement.

Les choses odorantes seront soigneusement écartées de toutes les accouchées, de celles sur-tout qui en sont le plus affectées, de crainte de provoquer des syncopes ou d'autres affections nerveuses. Les affections de l'ame, telles que la terreur, la tristesse, la colère et la joie excessive sont nuisibles aux femmes en couche, parce qu'elles excitent des mouvemens brusques, capables d'arrêter les évacuations accoutumées, aussi faut-il avoir soin de les en garantir; le silence le plus profond sera observé par les assistans et par la malade. On doit enfin éloigner d'elle tout ce qui pourroit troubler son repos.

Après l'accouchement, on a coutume de réparer les forces de la malade, soit avec du vin sucré, soit avec une rôtie au vin, soit enfin avec d'autres ingrédiens; chaque pays a sa méthode, en Angleterre on leur prépare un breuvage avec le vin ou la bière, des œufs, de la cannelle, du sucre et un peu

de pain. Mais ces breuvages échauffans ne conviennent pas à toutes les femmes, ils ne conviennent pas aux femmes trop mobiles, trop irritables, à celles qui sont sanguines, et qui perdent beaucoup de sang; tout au plus les femmes foibles, les cacochymes et les pituiteuses peuvent en faire usage, parce qu'elles ont besoin d'excitans qui favorisent leurs évacuations.

Il ne faut pas nourrir de suite les femmes en couche, car, selon Hippocrate, il est dangereux de passer brusquement d'une évacuation subite et copieuse à une nourriture complète; il est bon, au contraire, de donner les alimens en petite quantité, comme dans les grandes plaies : on courroit risque, en permettant beaucoup d'alimens, de déterminer la production de mauvais sucs, parce que, vu l'état existant de foiblesse, le trop de nourriture ne pourroit recevoir le degré de coction nécessaire; d'après cela, les sages-femmes et gardes-malades qui engorgent les femmes en couche d'alimens sont répréhensibles.

Les femmes en couche diffèrent, en effet, très-peu des blessés; elles ont souffert des solutions de continuité, de grandes contusions, des déchiremens de membranes, des excoriations, des exulcérations qui peuvent dégénérer en gangrène. Il faut donc commencer par donner des alimens en petite quantité, de facile digestion, qui ne soient ni venteux ni échauffans, tels que les bouillons de

pain, des bouillons ordinaires, des œufs frais, et autres choses de cette nature. On doit supprimer pendant quelques jours les viandes, et les y accoutumer ensuite graduellement en commençant par celles des jeunes animaux. On donne ordinairement pour boisson, l'eau trempée avec un peu de vin; cependant il seroit plus prudent, durant les premiers jours, de s'abstenir du vin de crainte de la fièvre; la boisson doit être tiède, ou seulement avoir perdu sa fraîcheur, de crainte qu'elle n'excite des coliques et des tranchées. Du reste, les tranchées auxquelles sont sujettes les femmes en couche, cèdent facilement à l'effet des potions huileuses combinées avec le suc de citron.

Les femmes qui nourrissent ne doivent pas être astreintes dans le commencement à une diète aussi austère que les autres, on doit leur accorder plutôt des alimens; la raison en est sensible. Aussitôt que l'évacuation des lochies commence à tarir, elles peuvent essayer de se lever et de se promener un peu, afin de consolider les parties et d'exciter la chaleur naturelle. Il est des médecins qui conseillent aux femmes en couche de ne se lever que le vingtième jour, et d'autres qui pensent qu'elles doivent le faire plutôt; mais on ne peut guère donner à ce sujet de préceptes généraux, parce que ce moment varie à l'infini, selon le tempérament des individus, les forces et les accidens qui peuvent survenir; reste cependant que les accou-

chées doivent, lorsqu'elles se lèvent, se bien couvrir, et se garantir du contact de l'air froid qui pourroit leur donner des coliques

Quelques auteurs conseillent aux femmes, avant de sortir de leurs maisons et de reprendre leurs occupations accoutumées, de prendre un bain ou l'étuve après que les lochies ont cessé, et cela dans la vue de fortifier les parties, de laver les ordures, d'évacuer et de déterger les humeurs; selon eux, le bain convient aux femmes bilieuses et maigres, et l'étuve aux femmes phlegmatiques qui abondent en humeurs crues, après toutefois avoir fait précéder un léger purgatif.

Le bain se compose de lait, dans lequel on fait bouillir le plantain, l'aigremoine, l'hypericum, les roses, ou bien de vin bouilli avec l'equisetum, les balaustes, les roses, le calamus aromaticus, l'iris. Dans le bain, elles ne doivent ni manger ni boire, mais elles peuvent prendre auparavant un bouillon. Quelques-uns conseillent, au sortir du bain, et dans la vue de faciliter une nouvelle conception, les fumigations avec le santal citrin, la cannelle, le benjoin, le stirax et le bois d'aloès; mais ces choses sont tombées en désuétude, et nos femmes conçoivent souvent sans ce secours; je pense cependant que le bain et même les fumigations peuvent aisément trouver leur place, ne seroit-ce que pour déterger et fortifier des parties qui ont

souffert de grandes contusions, sur-tout après les accouchemens difficiles et laborieux.

Les ablutions et les purifications sont établies depuis long-temps parmi les Orientaux, principalement parmi les Mahométans; la loi de Moïse les avoit plus anciennement prescrites aux Israélites. On purifioit les femmes parce qu'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang qui accompagne et suit les couches; il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud et malsain, habité par des peuples malpropres et dégoûtans. Les législateurs qui connoissoient le génie et le naturel de ces peuples en avoient fait une pratique religieuse, afin de vaincre leur répugnance naturelle et les forcer, en honorant la divinité, à une pratique que le besoin physique exigeoit seul. Ainsi le génie des législateurs avoit su revêtir leurs vues politiques du pouvoir de la religion.

Nous retrouvons l'usage de baigner les femmes nouvellement accouchées avec des modifications différentes chez presque toutes les nations civilisées de l'Europe; mais il n'y a plus aujourd'hui que les femmes Russes qui le pratiquent. Dans les villes de Russie, si l'on en croit l'abbé Chappe, et autres voyageurs, les femmes pauvres se rendent au bain public, dès qu'elles sont accouchées et délivrées, et les femmes riches ont des bains dans leurs maisons. Les unes et les autres, après avoir sué dans ces bains, s'être lavé le corps et s'être fait

frotter, se mettent au lit, qu'elles gardent plusieurs jours, en prenant une boisson capable d'entretenir la sueur.

Les bains étoient regardés comme si nécessaires en France sous les rois de la première et de la seconde race, qu'il y avoit dans beaucoup d'endroits des bains publics à très-bon marché. Dans le seizième siècle, on n'avoit pas encore perdu cette habitude en France, mais elle étoit plutôt une affaire de luxe qu'un soin de salubrité, comme on le voit dans le traité de Jean Lebon, *Therapœia puerperarum*, inséré dans la collection de Spacchius. Il y a dans cet ouvrage un chapitre consacré à détailler la manière dont on doit baigner les femmes en couche. Trois semaines après leur accouchement, on les baignoit trois jours de suite dans l'eau tiède, aromatisée avec des plantes odoriférantes, en augmentant chaque jour la chaleur du bain et le temps qu'elles y passoient. On ne donnoit ces bains qu'aux femmes parfaitement rétablies, et chez lesquelles il n'y avoit plus ni fièvre, ni obstruction, ni aucun autre mauvais symptôme.

DES LOCHIES.

Des différens accidens qui peuvent leur arriver.

On donne le nom de lochies à l'écoulement qui se fait par le vagin à la suite de l'accouchement: c'est d'abord un sang pur et vermeil qui fournit la matière de cet écoulement; mais quelques heures après, ce sang pâlit, et dès le quatrième ou cinquième jour, les lochies deviennent blanchâtres et d'une consistance lymphatique. La durée de cette évacuation est très-courte chez les femmes qui alaitent, elle se soutient ordinairement pendant douze à quinze jours dans les autres, et la diversité des tempéramens influe encore sur la durée de cet écoulement. Il est des femmes qui perdent pendant plus d'un mois, et d'autres dont les lochies cessent dès la première semaine; il en est qui éprouvent des alternatives plus ou moins fréquentes de perte blanche et rouge.

La durée des lochies a été fixée, par quelques-uns, à quarante-deux jours pour les accouchées qui ont fait une fille, et à trente seulement pour celles qui ont fait un enfant mâle, parce que, selon ces auteurs, le mâle étant plus chaud que la femelle, laisse moins d'humeurs excrémentitielles après lui. Cette idée est fondée sur les opinions des anciens qui pensoient que l'humeur des lochies étoit pure-

ment excrémentitielle, et n'étoit que le résidu de l'humeur de la menstruation dont le fœtus avoit pris la partie la plus pure pour sa subsistance et son développement. Moïse ordonne aux femmes de rester couchées quarante jours, jusqu'à ce qu'elles soient bien purgées.

Duret établit une espèce de règle pour la durée des lochies, et prend pour base l'évacuation menstruelle; il prétend que dans les femmes qui sont réglées deux jours, il faut dix-huit jours pour l'écoulement des lochies, vingt-sept pour celles qui le sont trois, trente-six pour celles qui le sont quatre, et quarante-cinq pour celles dont les menstrues coulent pendant cinq jours. Mais, n'en déplaise à ce grand maître, cette règle mécanique ne s'accorde pas avec la nature, et n'est pas confirmée par l'expérience. On observe, au contraire, beaucoup de variété dans la durée de cet écoulement, variété qui provient du climat, du tempérament, de la manière de vivre, de la saison, et d'une foule d'autres circonstances; la même variété s'observe dans la quantité de la matière qui s'écoule, dans la manière de couler, et dans la qualité même de cette matière.

Selon Hippocrate, si une femme jouit d'une santé parfaite, le sang des lochies est aussi pur que celui d'une victime, et sans mauvaise odeur. Dans certaines femmes, l'humeur est tantôt bilieuse, tantôt aqueuse, tantôt purulente et de mauvaise

odeur. Plusieurs auteurs, parmi lesquels on peut citer Van Swieten, pensent que les lochies blanches sont en grande partie le produit d'une espèce de suppuration de la surface interne de la matrice, sur-tout à l'endroit des attaches du placenta. Malgré le respect qu'on peut avoir pour le sentiment d'un médecin justement célèbre, le disciple de Boerhaave, on doit répugner à admettre cette suppuration dans l'état sain; elle ne peut avoir lieu, à ce qu'il paroît, qu'à la suite d'une maladie de la matrice, telle que l'inflammation; l'odeur particulière aux lochies blanches, très-analogue à celle du lait, fait présumer que la lymphe et le lait même portés à la matrice pendant la grossesse pour nourrir le fœtus, forment seuls les lochies blanches, et que ces liqueurs ne perdant que successivement cette direction, continuent à s'échapper par l'orifice de ce viscère, jusqu'à ce que les vaisseaux qui les charrient se soient affaissés et en quelque sorte oblitérés par la contraction successive de la matrice.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est constant que si les lochies sont moins abondantes chez les femmes qui nourrissent, que chez celles qui ne le font point; si, chez celles-ci, leur durée est plus longue que chez les autres, on ne peut méconnoître pour cause de ces phénomènes une pléthore laiteuse, s'il est permis de se servir de cette expression. Il est donc essentiel, pour bien ap-

précier les accidens qui peuvent arriver aux lochies, de les considérer sous deux points de vue différens : d'abord comme flux sanguin, aussi nécessaire, aussi indispensable après l'accouchement, pour dégorger la matrice du sang, qui ne peut être repompé par les vaisseaux, que l'est, avant la grossesse, l'évacuation menstruelle établie par la nature ; et en second lieu comme flux lymphatique et laiteux, qui a lieu par l'effet de l'habitude qu'avoit contractée la nature dans le temps de la gestation, de porter ces sucs vers la matrice, pour servir à la nourriture et au développement du fœtus.

D'après cet apperçu général, nous examinerons quels sont les dérangemens auxquels peuvent être sujettes les lochies comme flux sanguin, et quels désordres elles occasionnent dans l'économie animale ; nous verrons ensuite quels sont ceux qu'elles éprouvent comme flux lymphatique et laiteux. En cela nous suivons l'ordre de la nature, qui, dans cette espèce d'évacuation, commence par le flux sanguin, qu'elle fait dégénérer ensuite en flux lymphatique et laiteux.

Les lochies considérées comme flux sanguin, sont susceptibles de deux espèces d'alterations ; ce flux pèche par sa quantité ou par son défaut. Mais pour fixer avec certitude le point où les lochies coulent en trop petite ou en trop grande quantité, il semble, au premier coup-d'œil, qu'on devroit

estimer la quantité de sang nécessaire, pour qu'une accouchée fût suffisamment purgée. On retrouve encore ici autant de variété que dans la durée de cet écoulement; et cette variété peut être observée non-seulement dans différentes femmes en couche, mais encore dans la même femme à ses différentes couches.

Les anciens, et sur-tout Hippocrate, qui estimoient le temps de la durée des lochies d'après le sexe de l'enfant qui venoit au monde, prétendent que l'enfant mâle remuant au trente-deuxième jour, et la femelle dans quarante-deux, il étoit constant qu'ils n'étoient formés qu'à ces deux époques différentes. Ils établissoient sur ce principe la durée et la quantité des lochies; de manière que l'enfant mâle absorbant plus de sang que la femelle, l'accouchée n'en perdoit pas autant ni aussi long-temps dans le premier cas que dans le second. Cela peut être vrai, mais le tempérament, l'âge, la manière de vivre, le climat, les habitudes, et nombre d'autres circonstances apportant une foule de modifications dans cet écoulement, l'observation moderne n'a pas confirmé cette doctrine des anciens.

Nous ne jugeons de la diminution, de la suppression, ou du flux immodéré des lochies, que par les désordres que ces différens états introduisent dans la machine, et certes c'est la meilleure manière de juger, puisque nous manquons d'une règle fixe et invariable qui puisse nous éclairer dans

ces circonstances. On estime qu'une femme en couche a été assez purgée, lorsqu'il n'arrive dans le cours de ses couches aucun accident que l'on puisse raisonnablement attribuer à quelque dérangement des lochies; car, il n'est pas douteux, grand nombre des affections qui surviennent aux couches, proviennent du vice de cette évacuation.

Suppression des lochies.

Je vous ai mis dans le cas d'apprécier les ravages occasionnés par la suppressioon des menstrues; je vous ai fait appercevoir la nécessité de l'évacuation des lochies; vous avez vu dans quel danger mettoit les femmes la disparition de l'évacuation menstruelle dans le cours ordinaire de leur vie. Il en est de même de la suppression des lochies; celle-ci devient en quelque sorte plus dangereuse encore, parce que le sang dont se trouve engorgée la matrice, pouvant contracter de la putridité, augmente la cacochymie, donne lieu à des accidens fâcheux, par le transport qui se fait de cette matière vers la tête, la poitrine et les autres parties du corps. De-là naissent des fièvres de tout genre; la frénésie, la pleurésie, l'inflammation de l'utérus, et nombre d'autres maladies aiguës, à moins que, selon la remarque d'Avicenne, cette évacuation ne soit remplacée par un flux alvin, une hémorragie, ou des sueurs copieuses.

Les causes de la suppression des lochies sont les mêmes que celles qui entraînent la suppression des menstrues, telles, par exemple, que la viscosité, la consistance du sang, le resserrement des couloirs, la foiblesse et la débilité de la femme; les boissons froides, l'air froid auquel elle se sera exposée inconsidérément. Rien n'est en effet plus à craindre et plus dangereux pour les femmes en couche, que le contact de l'air froid sur l'utérus vide et ouvert; car il peut s'obstruer sur-le-champ et donner lieu même à la mort. Les affections de l'ame, la crainte, la terreur, la joie inopinée, les ris immodérés, &c., sont encore des causes puissantes de suppression des lochies, en ce qu'elles déterminent le transport du sang dans d'autres parties.

On reconnoît facilement la suppression des lochies, par le simple rapport des personnes qui soignent l'accouchée; il est encore aisé de reconnoître la diminution de cette évacuation, au mauvais état de la malade, et aux différens symptômes qui se présentent. Il y a pour lors, douleur, tumeur, tension et pesanteur aux lombes et au bas-ventre, quelquefois les malades sentent une douleur le long de l'épine du dos et aux extrémités, ce qui les rend comme impotentes, elles respirent difficilement; la face est rouge : il y a des frissons, la fièvre s'allume, les défaillances arrivent, le pouls devient foible et obscur, et l'humeur s'étant cor-

rompue, il sort des matières fétides, noires, livides, âcres, souvent la matrice s'ulcère, s'enflamme, et la mort succède. Je ne m'appesantirai pas sur ces objets, parce que nous aurons souvent occasion de revenir là-dessus.

Le traitement doit être absolument le même que dans la suppression des menstrues; on ouvre la veine du pied, car la saignée peut être très-utile, quelque répugnance qu'ayent les femmes à se voir saigner dans le temps de leur couche, répugnance, du reste, qui n'est fondée sur aucune raison solide. Toutes les considérations qui indiquent l'emploi de la saignée existant, il faut la pratiquer une fois, plusieurs fois même si on la juge nécessaire, mais observer de ne la faire qu'au pied, car la saignée des veines supérieures est plus propre à consolider la suppression qu'à remédier à ses mauvais effets, parce qu'elle rappelle le sang vers les parties supérieures; de-là Galien en a déduit le principe, que la plénitude qui provient de la suppression des mois devoit être évacuée par les extrémités inférieures : *Plenitudines a retentis mensibus natas, ex cruribus vacuandas esse.*

On peut ajouter à ce moyen les frictions, les ligatures, les ventouses scarifiées vers les parties inférieures, les sangsues vers la vulve ou vers l'anus, dans la vue de provoquer les hémorroïdes. Si donc les lochies sont tout-à-fait supprimées, il faut au plutôt pratiquer la saignée, car elle tend à remé-

dier à la pléthore et à rappeler l'évacuation. Si elles sont seulement en trop petite quantité, il faut employer les autres genres de révulsion, et tâcher d'en provoquer un écoulement plus abondant. On se sert, pour remplir ces vues, des laxatifs, des apéritifs, qui sont ordinairement indiqués pour rappeler les menstrues, tels sont les trochisques de myrrhe avec le vin blanc, les sucs de bourrache, de persil, de porreau avec le vin, les décoctions de garance, de racine de fraisier, de spica-nard, d'érisymum, et autres de cette espèce qui vous ont été indiqués, lorsque nous traitions de la suppression morbifique des menstrues.

Si c'est la consistance et la viscosité du sang qui ont donné lieu à la suppression des lochies, on aura recours aux émolliens, aux atténuans et aux relâchans, aux fomentations avec la décoction de lys, de mercuriale, d'hypéricum, de camomille, de lin, aux embrocations avec l'huile de lys, d'amandes douces, avec le safran et l'axonge ou graisse blanche. Les lavemens laxatifs et même un peu âcres, les purgations avec l'agaric, le diagrède, la rhubarbe, le séné, qui évacuent convenablement les humeurs crasses et épaisses, et donnent au reste plus de fluidité, seront avantageuses.

Flux immodéré des lochies, perte sanguine après l'accouchement.

On sait que les fibres du tissu de la matrice, douées d'une vertu contractile, ramènent ce viscère, après l'accouchement, à-peu-près au même volume qu'il avoit auparavant, et que l'écoulement des lochies est l'effet successif du jeu de ces fibres. On sait encore que cette contraction organique et alternative ne se fait pas toujours simultanément dans toutes les parties de la matrice, et est accompagnée de douleurs plus ou moins fortes, connues sous le nom de tranchées; enfin que ces tranchées précèdent ordinairement l'écoulement des lochies. C'est en réfléchissant à ces différens objets qu'on peut se rendre raison des phénomènes que présente cet écoulement, et des accidens auxquels leur trop grande abondance expose les femmes en couche.

Le flux immodéré des lochies a lieu de deux manières: ou les lochies coulent plus long-temps qu'elles ne devroient, ou bien elles coulent en trop grande abondance. Nous avons vu combien il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer la quantité de sang que doit perdre une femme pour être complétement purgée; aussi la plupart des auteurs ont-ils gardé le silence sur cet objet, parce qu'ils n'avoient rien à dire de positif.

Hippocrate cependant avoit tenté de déterminer cette quantité; il en estime la quantité moyenne dans les femmes saines à la valeur d'une hémine attique et demie, ce qui peut être évalué à dix ou douze onces, plus ou moins : *Prodeunt autem lochia sanæ mulieri satis abundè, primum atticæ heminæ et dimidiâ mensurâ; aut paulò copiosiora, deindè ad hujus rationem pauciora quoad desinant.* Les lochies dans une femme saine coulent assez abondamment; d'abord de la valeur d'une hémine attique et demie ou un peu plus, ensuite en moindre quantité jusqu'à ce qu'elles cessent tout-à-fait.

Mais il paroît que cette évaluation d'Hippocrate se rapporte plutôt à la quantité de sang qui s'échappe tout-à-coup, lorsque le placenta est détaché, car celui qui sort consécutivement, reçu sur des linges, est confondu avec les fomentations, les cataplasmes qu'on applique sur la vulve après l'accouchement, et ne peut conséquemment être évalué. Nous savons d'ailleurs que les femmes adonnées à différens travaux du corps, qui perdent peu dans le temps de la menstruation, ont coutume de rendre peu de sang dans les lochies. Mauriceau nous avertit, aph. 58, que les femmes qui accouchent de gros enfans sont sujettes à de grandes pertes de sang aussi-tôt qu'elles sont accouchées, parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrière-faix dont les vaisseaux sont fort amples, auxquels ceux de la matrice sont toujours

proportionnés ; de manière qu'entre ces deux termes extrêmes, il est une infinité de nuances qu'il est impossible de saisir.

Sans donc nous arrêter à l'évaluation de la quantité de sang perdu dans les lochies, nous ne jugerons de sa trop grande abondance, que par la gravité des symptômes qui accompagnent cet écoulement. Ainsi, quelque durée que présentent les lochies avec quelqu'abondance qu'elles coulent, si l'accouchée n'en est point incommodée, et qu'au contraire cela arrive, comme nous disons vulgairement, *cum bonis ægri rebus*, il n'y aura pas flux immodéré de lochies, il n'y aura pas perte. Mais lorsque cet écoulement sera accompagné de symptômes fâcheux, lorsque la malade perdra ses forces, son appétit, qu'elle aura des dégoûts, des défaillances, des convulsions, un pouls petit et foible, des tintemens d'oreilles, obscurcissement de la vue, et autres accidens de cette nature, soit que tous ces symptômes se présentent à-la-fois ou qu'il n'y en ait qu'un seul, nous pouvons hardiment prononcer que les lochies sont trop abondantes, et nous mettre en devoir d'en modérer le flux.

La quantité des lochies doit être considérée principalement dans les momens qui suivent l'accouchement ; c'est alors qu'on a le plus à craindre de danger, car ordinairement, peu d'heures après l'accouchement, cet écoulement est moins rouge,

et cette teinte s'efface insensiblement, de manière qu'au troisième, quatrième et cinquième jour, il n'en reste plus de traces, parce que l'utérus, en se contractant, diminue la capacité de ses vaisseaux, et finit par les oblitérer.

On connoîtra que les lochies coulent immodérément, si, aussi-tôt après l'accouchement, le sang s'échappe avec trop d'impétuosité ou trop de violence, de manière que la face de la malade pâlisse subitement, que les yeux s'obscurcissent, qu'il y ait tintement d'oreilles; on se convaincra encore facilement que, quoique le sang sorte modérément dans le principe, il sortira plus long-temps qu'il ne doit, lorsqu'après quelques heures la teinte rouge ne commence pas à diminuer; mais cette règle n'a pas le même degré de précision que la précédente, parce qu'il est des femmes qui perdent en rouge pendant long-temps sans en être incommodées; telles sont les femmes pléthoriques et sanguines, celles qui mènent un genre de vie sédentaire, et qui se nourrissent d'alimens succulens : il n'en est pas de même des femmes foibles et phlegmatiques; l'écoulement sanguin, prolongé au-delà du terme ordinaire, est toujours suspect chez elles, et peut occasionner tous les maux qui suivent les grandes évacuations sanguines, tels que la cachexie, la cacochymie, la leucophlegmatie, l'hydropisie. Hippocrate, en parlant des lochies trop copieuses dans ce cas, dit que les malades sont prises d'une fièvre

légère avec frissons et chaleur de tout le corps; qu'elles éprouvent des dégoûts et même de l'horreur pour les alimens; qu'elles sont pâles, foibles et enflées, et que la digestion est pénible et difficile, lorsqu'elles prennent de la nourriture.

Je dois maintenant parler de la nature des causes qui donnent lieu à cette perte, nous passerons ensuite aux moyens d'y remédier. Je vous ai dit que les fibres du tissu de la matrice, douées d'une vertu contractile, ramenoient ce viscère après l'accouchement à-peu-près au même volume qu'il avoit auparavant, et que l'écoulement des lochies est l'effet successif du jeu de ces fibres. C'est une chose bien constatée depuis la découverte faite par Ruisch des fibres musculaires utérines, reconnues par Rœderer, depuis les remarques d'Hoffmann sur le mouvement alternatif et hétérocrone du fond de la matrice et de son col, et les expériences de Haller sur l'irritabilité des fibres.

Tout ce qui retarde la contraction de la matrice, tout ce qui s'oppose au resserrement des vaisseaux, augmente l'abondance des lochies. Ainsi, l'atonie de la matrice que quelques accoucheurs désignent sous le nom d'inertie, est une des causes principales des lochies immodérées; la rétention d'un corps étranger quelconque, le déchirement de quelque partie ou de quelques vaisseaux utérins en sont encore de très-puissantes. Cette affection est encore occasionnée par une constipa-

tion excessive, par un spasme qui s'oppose au resserrement des vaisseaux, par la raréfaction du sang.

L'atonie de la matrice est sans doute la plus grave et la plus dangereuse des causes des lochies immodérées ; dès que le placenta s'est détaché des parois de la matrice, les vaisseaux sanguins qui, pendant le cours de la grossesse, s'étoient remplis de sang, se dégorgent, et finissent par s'oblitérer par l'effet du resserrement de la matrice ; ce resserrement s'opère par le jeu des fibres musculaires et membraneuses de ce viscère. Si la perte de leur ton les rend inactives, les vaisseaux restent béans, l'évacuation sanguine devient si considérable, que la mort des accouchées est inévitable pour peu que cet état dure, souvent même elle arrive dans le quart-d'heure qui suit l'accouchement, et une foiblesse excessive en est du moins la suite inévitable.

Cette cause a été méconnue dans les siècles derniers, deux des plus célèbres accoucheurs de ce temps, témoins de la mort de plusieurs femmes par des pertes immodérées à la suite de l'accouchement, attribuoient ces pertes à des causes merveilleuses, qu'il étoit impossible de reconnoître ; prévenus de cette idée, ils ne se sont pas même occupés des moyens de parer à de si funestes accidens, soit en prévenant les pertes, soit en les arrêtant. De nos jours, cette cause est bien connue,

et les moyens d'y remédier ont été bien développés par Levret et Smellie.

Toutes les fois donc qu'un tempérament lâche, tel qu'on l'observe chez les femmes blondes et les pituiteuses, et que l'infiltration séreuse ou un épuisement de forces, auront disposé les fibres à une grande ductilité, on sera dans le cas de s'attendre à l'atonie de la matrice; le volume excessif du ventre, sans autre cause apparente que la grossesse, doit encore la faire craindre, même dans des femmes bien saines et bien vigoureuses. L'hémorragie qui provient de cette cause présente le danger le plus pressant; elle est aussi fâcheuse que la prostration des forces, puisqu'elle y conduit promptement; et elle est d'autant plus redoutable, qu'elle foudroie, pour ainsi dire, la malade, et la fait périr dans le temps qu'on s'y attend le moins.

Les corps étrangers retenus dans la matrice, qui peuvent donner lieu aux pertes sanguines, sont d'abord les moles; nous savons qu'il s'en forme quelquefois conjointement avec le fœtus; en second lieu, le placenta retenu trop long-temps dans la matrice; troisièmement, les caillots de sang. Ruisch remarque que le sang coagulé, retenu dans la matrice, devient très-dur par la compression de ce viscère; il arrive souvent que dans les premiers jours qui suivent l'accouchement, il sort de ces caillots de sang assez considérables; s'ils demeurent trop long-temps, il s'en exprime une

sanie noirâtre ; le ténesme survient ; et il n'est pas rare de les voir s'arrêter au col de la matrice. Ces trois causes agissent en empêchant, par leur présence, la contraction de la matrice et le resserrement des vaisseaux, et tendent sans cesse à entretenir les lochies immodérées et la perte.

A l'égard des hémorragies qui sont occasionnées par le déchirement, par la dilacération des parties, ou par la crevasse des vaisseaux, on ne peut en porter de jugement que dans les circonstances mêmes ; au reste, il doit être relatif à la grandeur de la lésion, à la situation et au genre de vaisseaux qui laissent échapper le sang. La constipation excessive s'opposant encore au resserrement des vaisseaux, doit être mise au nombre des causes de cette maladie ; il en est de même du spasme. La raréfaction du sang, son peu de consistance, sont une cause d'autant plus assurée de pertes, que malgré le resserrement des vaisseaux, ce fluide peut s'échapper en très-grande abondance.

Dans toutes ces circonstances, le sang qui s'écoule dans la cavité de l'utérus se caille, et ne peut être expulsé qu'avec des douleurs aiguës ; et s'il y est retenu, les hypochondres deviennent tendus, pesans et douloureux ; et il n'est pas rare de voir arriver les frissons et une fièvre aiguë. Si les convulsions surviennent, ou les syncopes, la malade est en grand danger. En général, toutes choses égales, les hémorragies utérines qui suivent l'avor-

tement, sont plus dangereuses que celles qui suivent l'accouchement, parce que l'avortement est par lui-même très-dangereux.

Il faut de toute nécessité modérer et tempérer ce flux, mais il ne faut pas l'arrêter totalement, de crainte que le sang qui devroit être évacué venant à être retenu, n'occasionne des tumeurs dans l'utérus, l'inflammation de cet organe, la dyspnée, la suffocation, et autres accidens semblables. Si cependant le sang a déjà coulé d'une manière immodérée, on peut l'arrêter impunément. Dans le traitement de cette maladie, il faut faire entrer en grande considération la cause qui a pu lui donner lieu, parce qu'elle doit déterminer l'emploi des moyens convenables.

La plus dangereuse des hémorragies qui suivent l'accouchement, est, comme nous l'avons déjà vu, celle qui prend sa source dans l'atonie de la matrice, parce que le ressort des fibres de cet organe étant anéanti, elles ne peuvent se contracter, et laissent les vaisseaux béans. On doit, autant que faire se peut, prévoir qu'on aura à combattre l'atonie de la matrice; lors donc qu'avant l'accouchement on aura à faire à une femme foible, à un ventre plus volumineux que de coutume, et que par la réunion des signes on aura à craindre l'atonie de ce viscère, il faut tâcher de la prévenir. Levret conseille pour lors de forcer la matrice à se contracter avant que le décollement du placenta

ait nécessité une perte rouge. Il veut en conséquence, lorsque l'accouchement se prépare, qu'on perce les membranes de bonne heure, afin de favoriser l'écoulement des eaux, et pour que la matrice, cessant d'être aussi distendue, se resserre peu à peu, pendant que la présence de l'enfant s'oppose à son affaissement, et que le placenta n'étant point encore décollé, on n'ait point de perte rouge à craindre.

Mais on n'est pas toujours assez heureux pour avoir le temps de recourir à ce moyen; souvent l'accouchement est si précipité, que l'accoucheur, qui sait jusqu'à quel point l'atonie qu'il suspecte est redoutable, n'a d'autres ressources, pour la prévenir, que de laisser à la nature le soin d'expulser l'arrière-faix, ou du moins d'attendre quelque temps avant d'en faire l'extraction, selon le conseil de Levret et de Smellie. Il n'est pas toujours possible de profiter de ce conseil, parce qu'il est des placenta qui sortent presqu'en même temps que l'enfant. Alors il faut appliquer promptement sur les reins et sur le ventre de la malade des linges trempés dans l'eau froide, qu'on aura soin de renouveler souvent, afin que le froid, irritant les parties, redonne du ton aux fibres, et les force de se contracter; en même temps, on fera des frictions sur la région de la matrice, et l'on empoignera en quelque sorte ce viscère, que l'on pressera dou-

cement : ces moyens suffiront souvent pour lui faire reprendre son ressort.

Mais s'ils ne font point cesser l'atonie, si l'on ne sent point la matrice s'arrondir sous la main, si la perte continue, il faut introduire dans le vagin un tampon fait avec un linge fin, rempli d'étoupes ou de coton, et le soutenir d'une main, tandis que de l'autre on continue de frotter et de manier le ventre. A cette manœuvre on réunira l'usage d'une potion antispasmodique, peu échauffante, et capable de rétablir les forces de la malade, sans trop raréfier les humeurs. Hoffmann avoit imaginé le tampon dans une occasion où une perte excessive menaçoit la vie d'une malade grosse de trois mois, et le succès le plus complet justifia le raisonnement qui l'avoit conduit à l'emploi de ce moyen. C'est d'après son exemple, que dans des circonstances analogues, Smellie l'a employé. Le tampon aura toujours un effet satisfaisant dans le cas d'atonie de la matrice.

Quand, par la forme globuleuse que la matrice prend sous la main, on sent que l'atonie a cessé, et sur-tout si des accidens hystériques surviennent, on ôte le tampon pour faciliter la sortie des caillots. Quelquefois il est nécessaire d'introduire la main dans la matrice pour les tirer ; mais souvent la seule dilatation de l'orifice et du col de la matrice en détermine la sortie. Cette dilatation, par l'hétérochronéïté des mouvemens du col et du fond de

ce viscère, suffit ordinairement pour engager le fond à se contracter et à expulser les caillots; mais si après leur expulsion, la perte continue, il faut revenir au tampon, renouveler les frictions sur le ventre, et continuer la même manœuvre jusqu'à ce que la matrice se soit réduite à un volume où les vaisseaux qui versoient le sang, se trouvent rétrécis au point de ne plus donner issue qu'à une liqueur légèrement teinte en rouge.

Lorsque les lochies immodérées viennent de quelque corps étranger, tels que les moles, le placenta, entier ou partiel, des caillots de sang qui s'opposent au resserrement de la matrice et à l'oblitération des vaisseaux, le moyen le plus efficace pour faire cesser l'hémorragie est, sans contredit, l'extraction prompte de ces mêmes corps étrangers, s'il est possible de les tirer avec les doigts ou de les faire sortir en poussant de l'eau tiède à grands flots dans la cavité de la matrice.

Le flux immodéré des lochies qui reconnoît pour cause une constipation excessive, se traite par les délayans, les adoucissans; il faut aussi avoir recours aux eccoprotiques, aux lavemens émolliens, qu'on rend quelquefois âcres, selon le conseil de Mauriceau. On se trouvera bien dans les cas où le ténesme sera occasionné par des matières fécales endurcies, de lavemens faits avec la poirée, les mauves ou la pariétaire, dans lesquels on fera dissoudre gros comme une noix de savon ordinaire.

Dans le cas où le spasme occasionnera la perte, s'il n'est point accompagné d'inflammation, on réussira à le calmer par l'usage des calmans et des narcotiques, et s'il est compliqué d'inflammation, on emploiera les saignées du bras en proportionnant leur nombre et la quantité de sang à tirer aux forces de la malade, on ne négligera aucun des remèdes antiphlogistiques, soit internes, soit externes, on pourra même leur associer les narcotiques à petite dose.

La trop grande raréfaction du sang doit être combattue par les antiphlogistiques délayans, lorsqu'elle est la cause de l'abondance excessive des lochies. Enfin, le peu de consistance du sang ou ce qu'on appelle vulgairement dissolution de ce fluide, lorsqu'elle produit la perte, se traite par les incrassans et les antiscorbutiques.

Dans aucun des cas dont je viens de vous parler en particulier, indépendamment des moyens dont je vous ai donné l'énumération, il n'en faut négliger aucun de ceux qui peuvent réussir dans les pertes utérines, et qui ont été longuement discutés, lorsque nous traitions des hémorragies de la matrice, soit avant, soit pendant la grossesse ; je ne répéterai pas tout ce qui a été dit, je me bornerai à vous recommander tous les moyens révulsifs. Il est des cas où la saignée ne sauroit convenir ; la foiblesse des malades, la quantité de sang qu'elles ont perdu, leur état de cacochymie s'y opposent

souvent ; alors deux moyens très-puissans d'y suppléer d'une manière avantageuse vous sont offerts ; les ventouses et les sangsues. Hippocrate conseille d'appliquer les ventouses aux mamelles : *Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quam maximam ad mammas appone.* Voulez-vous modérer les menstrues dans une femme, appliquez-lui aux mamelles une grande ventouse. Tous les anciens ont suivi le conseil d'Hippocrate, et ont appliqué les ventouses pour opérer une révulsion toutes les fois que la saignée au bras a été impraticable ; nombre de modernes la recommandent aussi ; tels sont Rivière, Platerus, Freind, Scardona, et nombre d'autres. Elles ont, ainsi que les sangsues, la faculté de rappeler, par un mouvement de succion vers l'endroit où on les applique, la direction du sang et des humeurs qui se portent en trop grande abondance vers l'utérus, et à contribuer puissamment à arrêter la perte, ou du moins à en diminuer l'abondance. La meilleure place, dans le cas dont il s'agit, pour l'application des sangsues est le dessous des mamelles, parce qu'appliquées en cet endroit, elles font refluer le sang et intervertissent le mouvement qui le portoit vers l'utérus.

Les fortes ligatures des extrémités inférieures ne doivent pas être négligées, lors sur-tout que la perte absolue des forces de la malade ne permet pas d'employer les moyens révulsifs dont nous venons

de parler ; mais ce moyen est insuffisant, et peut devenir dangereux par l'effet de la compression. Un remède plus efficace dans ce cas, ce sont les frictions sèches sur toute l'étendue de la peau. Vous savez qu'on peut les ranger dans la classe des rubéfians ; leur effet mécanique est d'ouvrir les pores, d'attirer le sang vers l'organe extérieur, et de dégager par ce moyen les parties affectées.

Les soins du médecin dans le cas d'hémorragie utérine à la suite des couches, ne doit pas se borner à l'application des remèdes externes, il faut en soutenir l'effet par un repos absolu, par un régime approprié, par les boissons médicamenteuses, rafraîchissantes, styptiques, purgatives, selon le besoin. Les boissons nitrées sont très-propres par leurs vertus rafraîchissantes à tempérer la trop grande chaleur et le trop de raréfaction du sang ; on mêle le nitre aux décoctions appropriées dans ce cas. L'eau de riz nous offre un véhicule excellent pour administrer le nitre, en ce qu'à la vertu rafraîchissante, elle réunit une propriété légèrement styptique : je l'ai vue souvent réussir dans les cas d'hémorragie nasale. L'eau de plantain, de pourpier et l'eau de frai de grenouille, conviennent éminemment réunies avec le nitre. Les eaux acidulées, soit avec les acides végétaux, tels que le suc de citron, soit avec les acides minéraux, tels que l'acide sulfurique, sont encore indiquées si l'état des premières voies le permet.

Les astringens héroïques internes, tels que l'essence de rabel, les pilules astringentes d'Helvétius, composées d'alun, de sang de dragon et de syrop de roses rouges, ne doivent être employés qu'à la dernière extrémité. On soutiendra la méthode curative par tous les adminicules que peuvent fournir la diète et le régime ; la malade sera placée dans un lieu frais dont on doit avoir soin de renouveler l'air ; elle doit être légèrement couverte, alongée sur le dos, le bassin un peu plus relevé que le tronc et la tête ; elle doit s'abtenir de tous les alimens trop nourrissans et échauffans ; les crêmes de riz, d'orge, d'avénat, offrent une nourriture saine et légèrement médicamenteuse ; les boissons délayantes et rafraîchissantes, avec les syrops de limons, d'oranges, de vinaigre; les tisannes émulsionnées et nitrées, compléteront le régime.

Des lochies blanches.

Nous avons vu que vers le quatrième et le cinquième jour, les lochies, qui n'étoient d'abord qu'un sang pur et vermeil, pâlissent et deviennent blanchâtres. On peut réduire, d'après Levret, ces lochies à quatre espèces différentes : la première espèce est, selon lui, la seule naturelle ; elle doit avoir la couleur et la consistance d'un pus louable, mais dont l'odeur seroit lymphatique, et ensuite

d'un lait crémeux. Quand la femme est bien disposée à tous égards, cette évacuation continue de se faire régulièrement, quoiqu'en diminuant de jour en jour de quantité, mais en conservant toujours jusqu'à la fin le même aspect ou celui d'un lait épais et crémeux ; en effet, on voit souvent les linges couverts de taches en tout semblables à celles que l'on trouve aux linges que l'on met sur le sein des nouvelles accouchées, lorsque les mamelons ont coulé d'abondance.

Si, au lieu de l'odeur dont j'ai parlé, elles sont fétides, quoique d'ailleurs bien conditionnées en apparence, elles annoncent une disposition scorbutique, en supposant toutefois que leur mauvaise odeur ne dépende pas de ce que les linges ont resté trop long-temps sous l'accouchée. L'alternative de bonne et de mauvaise odeur, ne peut venir que de ce qu'elles séjournent dans un temps, et qu'elles ne séjournent pas dans l'autre. Si la mauvaise odeur des lochies dépend de quelque corps étranger renfermé dans la matrice, les taches qu'elles laissent sur les linges ont un cercle livide qui les borde tant que ce corps est retenu dans cet organe ; et dès qu'il en est sorti, les lochies deviennent naturelles. Les femmes qui ont été mal délivrées sont dans ce cas ; il leur arrive pour lors de petites pertes irrégulières, qui se renouvellent jusqu'à ce que la matrice soit débarrassée du corps étranger.

La seconde espèce des lochies, ainsi que les deux

autres sont contre nature; celle-ci est de consistance glaireuse, sans couleur, sans odeur, et ne coule qu'en petite quantité; elle est ordinaire dans l'inflammation de la matrice et dans les maladies aiguës des nouvelles accouchées: les femmes sont en grand danger dans de pareilles circonstances.

La troisème espèce ressemble à de la lavure de chair; elle est séreuse, abondante, et d'une odeur nauséabonde; elle dépend ordinairement de quelque tumeur carcinomateuse aux parties génitales; en ce cas, la femme a déjà ressenti des douleurs lancinantes, et elle est perdue sans ressource.

La quatrième espèce est de couleur de café, et d'une odeur cadavéreuse; elle annonce la corruption d'un corps étranger retenu dans la matrice, si cet organe ou le vagin n'ont pas été enflammés; ou la gangrène d'une de ces parties, s'il n'y a pas eu inflammation: peu de femmes échappent dans ce dernier cas, au lieu qu'on peut en sauver quelques-unes dans le premier.

Maintenant que nous avons reconnu, avec Levret, que de ces quatre espèces de lochies blanches, il n'y a que la première espèce qui soit naturelle, il est bon d'examiner jusqu'à quel point peut être vraie l'opinion de Van Swieten, qui affirme que les lochies blanches sont en grande partie le produit d'une espèce de suppuration de la surface interne de la matrice, sur-tout à l'endroit des attaches du placenta. Cet auteur compare les phéno-

mènes qui ont lieu dans l'accouchement à ceux qui accompagnent les plaies, et trouve entr'eux de grands traits de ressemblance et de conformité ; il observe que dans une plaie les bords s'enflent, s'enflamment, deviennent douloureux, et que dans l'utérus, les choses se passent de même, mais d'une manière moins prononcée, parce qu'ici la lésion est moins profonde, et répartie sur une plus grande surface, et qu'on ne peut pas la distinguer à l'œil ; il est sûr, selon le même auteur, que tant aux plaies qu'à l'accouchement, succède une fébricule, qui, après le troisième et le quatrième jour, plutôt ou plus tard, est suivie d'un écoulement purulent, qui souvent a toutes les qualités du pus ; d'autres fois le mélange des mucosités et de l'humeur qui découle du vagin, lui donnent un air de dissemblance, quoiqu'il vienne des mêmes causes qui engendrent le pus. « Lors, dit-il, que le pus paroît dans une plaie, la rougeur, la chaleur, la douleur, la tumeur, la fébricule, cessent ou diminuent sensiblement ; le même changement a lieu dans les femmes en couche » ; il s'appuie en grande partie sur l'opinion que Moschion a émise sur les lochies : *Primo sanguis purus, secundò faculentus et paucus, novissimè purulentus.* Il paroît d'abord du sang tout pur, ensuite du sang mélangé et en petite quantité ; en dernier lieu, du pus.

On pourroit répondre à Van Swieten, que la parité entre la plaie et l'accouchement naturel,

n'est pas aussi complète qu'il voudroit le faire croire; qu'ils n'ont de conforme que l'hémorragie qui les accompagne; hémorragie qui, dans la plaie, n'est que l'effet de la solution de continuité, tandis que nous avons vu que l'accouchement n'étoit que l'effet du coup de sang dans une des révolutions périodiques; ce qui est démontré par l'exemple des animaux, qui n'ont point de menstrues, et dont l'accouchement n'est pas suivi d'hémorragie, et par la variété du terme de l'accouchement dans les femmes; ainsi que dans l'un, le sang étoit cause, et dans l'autre, seulement effet; que dans l'accouchement il n'y avoit point solution de continuité des vaisseaux, parce qu'il est constant qu'il ne passe point de vaisseaux de la matrice au placenta, et que les mamelons de celui-ci, implantés dans la matrice, n'en tirent le sang et les humeurs destinés au fœtus, que par une espèce de succion, en tout semblable à celle qu'exercent les racines des plantes.

Si maintenant nous considérons, avec Grimaud, le pus comme le résultat de l'acte de la coction, appliqué aux causes des maladies, nous verrons que dans le cas dont il s'agit, je veux dire dans l'accouchement naturel, il n'y a pas de cause de maladie, puisque tout s'est passé dans l'ordre, et qu'aucune partie n'a éprouvé de lésion; ainsi tout répugne à nous faire regarder, avec Van Swieten, les lochies naturelles comme purulentes, puisque

l'acte de la coction n'a eu à s'appliquer à aucune cause de maladie. Il n'en est pas de même dans les accouchemens difficiles et laborieux, dans les cas où les femmes ont été mal délivrées, dans ceux où les parties de la matrice ont été froissées, contuses, où il existe une inflammation ; dès-lors l'acte de la coction s'appliquant à la matière phlogistique et aux parties contuses, il peut en résulter une matière purulente de différente nature, selon la différence de la cause ; et c'est ici le cas des lochies non naturelles dont je vous ai parlé, d'après Levret.

La fièvre qui survient dans ce cas, est un des instrumens dont se sert la nature, pour opérer la production du pus, comme dans les plaies ; mais dans le cas de lochies naturelles, la fébricule qui s'allume le second, troisième ou quatrième jour, n'est occasionnée que par l'interversion du mouvement de la lymphe et du lait, que la nature avoit accoutumé, dans le temps de la grossesse, de porter vers la matrice, pour servir à la nourriture et au développement du fœtus, et qu'après l'accouchement elle dirige vers les mamelles, pour remplir le même objet ; aussi, comme nous le verrons par la suite, les femmes qui nourrissent n'ont-elles pas de lochies très-abondantes, et l'écoulement qu'elles conservent quelques jours, n'est-il que l'effet de l'habitude qu'avoit contractée la nature,

et qui cesse aussi-tôt que les mamelles sont bien aveinées, comme on dit vulgairement.

Vous voyez, d'après cela, que l'opinion de Van Swieten, qui est vraie dans un sens, ne l'est pas dans l'autre, et que le vice dont elle est atteinte, ne vient que de ce qu'il l'a étendue à tous les cas indifféremment, tandis qu'il est bien évident qu'on ne peut l'appliquer qu'à ceux où une partie de la matrice, ou bien sa totalité, a éprouvé une lésion plus ou moins considérable. D'ailleurs, l'odeur et la couleur des lochies naturelles, très-analogues à celles du lait, sont une preuve que la lymphe et le lait même, portés à la matrice pendant la grossesse pour nourrir le fœtus, forment seuls les lochies blanches, et que ces liqueurs ne perdant que successivement cette direction, continuent à s'échapper par l'orifice de ce viscère, jusqu'à ce que les vaisseaux qui les charrient se soient affaissés, et en quelque sorte oblitérés, par la contraction graduée de la matrice.

Nous avons reconnu que l'état purulent des lochies annonçoit une lésion particulière de cet organe, et n'étoit point naturel. Hippocrate lui-même n'attribuoit qu'à l'ulcération de la matrice les lochies purulentes. Nous ne regarderons donc les lochies que nous avons appelées, avec Levret, lochies naturelles, que comme le résidu du lait et de la lymphe qui se séparoient dans la matrice pour la nourriture du fœtus, et cela est si vrai, que

Noortwick assure, dans son histoire de l'utérus des femmes enceintes, qu'ayant séparé avec précaution le chorion de l'utérus, il avoit trouvé sur cette membrane une liqueur blanche, assez épaisse, qui ressembloit à la crême du lait; Winslow a trouvé des conduits laiteux dans la matrice, dans l'état de grossesse avancée; Astruc a vu ces conduits laiteux, et dit que si l'on renverse l'utérus d'une femme enceinte ou d'une femme morte dans l'accouchement, et qu'après avoir lavé la surface interne dans le lieu où le placenta n'étoit pas adhérent, et qu'on la presse légèrement, on voit transsuder, par une infinité de pores, des gouttes d'une liqueur laiteuse; et ces pores ne sont, selon lui, que les extrémités des vaisseaux qui séparent du sang ce suc laiteux. Si on laisse, d'après le même auteur, macérer l'utérus pendant quelque temps dans le vinaigre, et qu'on en sépare ensuite la membrane interne, on voit, à l'œil nu, une multitude de petits vaisseaux vermiculaires, un peu plus gros qu'une soie de cochon, et longs de trois ou quatre lignes, pleins d'une liqueur laiteuse.

Il est donc bien évident, d'après les faits anatomiques, que les lochies blanches ne sont, dans l'état sain, que cette humeur laiteuse exprimée de ses conduits dans les différentes contractions hétérocrones de la matrice; et que lorsqu'elles sont purulentes, glaireuses, diversement colorées, et d'une mauvaise odeur, elles annoncent un état

cacochymique ou scorbutique, une inflammation, ou la présence de quelque corps étranger retenu dans la matrice.

Les lochies blanches naturelles sont comme les lochies sanguines, sujettes à différentes aberrations dans leur écoulement; souvent les contractions utérines n'oblitèrent pas complétement les conduits laiteux qui séparent cette humeur, et alors les lochies coulent pendant trop de temps et en trop grande abondance. On peut considérer sous deux points de vue différens et absolument opposés, le flux immodéré et trop soutenu de cette évacuation. On peut le regarder sous un point de vue avantageux, et il n'est point douteux que cet écoulement long-temps soutenu, ne le soit infiniment aux femmes qui ne nourrissent pas leurs enfans.

Pour prendre des idées justes sur cet objet, on doit se rappeler que pendant la grossesse, et surtout dans le dernier mois, il se forme une grande quantité de sucs lymphatiques qui se portent habituellement à la matrice pour la nutrition du fœtus. Après l'accouchement, ces sucs lymphatiques et laiteux se forment encore en grande abondance, mais ils changent leur direction habituelle, ils portent au sein la matière qu'il doit séparer pour la nourriture de l'enfant qui vient de naître. Une autre considération non moins importante, c'est que la matrice influe beaucoup sur la pro-

duction du lait, puisque c'est-là qu'il se sépare d'abord en assez grande abondance, et qu'Hippocrate avoit observé que la formation du lait dépendoit d'une action particulière de la matrice.

D'après ces apperçus et le commerce intime d'action qui existe entre les mamelles et la matrice, il est certain que cette surabondance de sucs lymphatiques et laiteux s'évacue par le sein dans les femmes qui alaitent; mais dans celles qui n'alaitent pas, cette pléthore laiteuse occasionneroit de grands ravages, si elle ne prenoit pas une direction vers les couloirs extérieurs. Or donc la matrice offre la voie la plus naturelle pour ce dégorgement, avec d'autant plus d'avantages qu'elle étoit plus habituée, vers la fin de la grossesse, à recevoir tous les sucs laiteux. Ainsi, sous ce point de vue, le flux très-abondant des lochies, soutenu pendant un certain temps, doit être avantageux aux femmes qui n'alaitent point; et, en effet, après la révolution du lait ou ce qu'on appelle la fièvre de lait, les vidanges dans ces femmes sont abondamment chargées d'une matière blanchâtre et éminemment laiteuse.

Cependant cette évacuation, poussée à l'excès, soit relativement à sa quantité, soit relativement à sa durée, peut devenir extrêmement dangereuse; d'abord, parce qu'elle affoiblit considérablement les femmes, qu'elle est capable de les jeter dans le marasme et l'émaciation, et de dégénérer facile-

ment en fleurs blanches, comme je vous le disois lorsque je traitois de cette maladie, ou bien acquérir une âcreté, telle que la surface interne de la matrice en soit corrodée et ulcérée. De même la trop grande abondance des lochies sera pernicieuse aux femmes qui alaitent leurs enfans, parce que d'un côté, elle dévie le lait qui doit, à cette époque, se porter vers les mamelles, et qu'en second lieu cet écoulement épuise les femmes.

On se comporte dans ces cas comme lorsqu'on a à traiter des fleurs blanches; on fortifie les extrémités avec du vin et des plantes aromatiques, la foiblesse qui accompagne ordinairement cet état, indique l'usage interne du quinquina qu'on emploie sous la forme de décoction; les stomachiques conviennent la même chose. Quant à la suppression de ces lochies blanches, elles ne présentent rien de plus particulier que ce que nous avons dit plus haut; quelques auteurs regardent cette suppression comme la cause de la fièvre de lait et de la fièvre puerpérale : nous aurons occasion d'examiner cette question lorsque nous traiterons de ces maladies.

De la fièvre de lait.

Une ou deux heures après l'accouchement, tous les désordres sont appaisés, le pouls qui, dans les derniers efforts de l'enfantement, avoit été plus

élevé et plus accéléré, revient bientôt à son état naturel, et si l'accouchée a dormi quelques heures, elle se sent plus gaie, et ne se plaint d'autre chose si ce n'est d'un peu de fatigue dans les membres, qui provient des efforts considérables qu'elle a faits pour sa délivrance; seulement on voit quelquefois la vulve un peu endommagée, un peu enflée, mais ce léger accident cède bientôt aux fomentations émollientes qu'on y applique.

Le second jour, plus souvent le troisième, et quelquefois le quatrième, le sommeil devient inquiet, les insomnies arrivent, les accouchées perdent tout-à-fait le sommeil; elles éprouvent des anxiétés, un peu de mal de tête, le pouls s'élève et devient accéléré, des frissons se font sentir tout le long de l'épine du dos, et souvent par tout le corps; la chaleur lui succède; les mamelles commencent à devenir douloureuses, à être tendues, à s'enfler; la respiration est laborieuse; l'écoulement des lochies diminue; les bras se meuvent difficilement à cause de la tension des parties voisines. Si les accouchées restent tranquilles, qu'elles fassent usage de boissons délayantes, et d'une diète légère, ces troubles cessent au bout de vingt-quatre heures, et se terminent par une sueur abondante qui se déclare par tout le corps et principalement vers la poitrine, et les mamelles sont pleines de lait.

Cette fièvre qu'on appelle fièvre de lait est pure-

ment nerveuse, et doit suivre le travail de l'accouchement ; elle est absolument nécessaire pour opérer la révolution du lait, et pour introduire dans les mouvemens une distribution différente de celle qu'ils avoient dans le temps de la gestation, qui demandoit que les mouvemens fussent tendus et dirigés vers la matrice d'une manière soutenue. Après l'accouchement, au contraire, cet organe ne pouvant plus nourrir l'enfant, il étoit nécessaire que la nature dirigeât ces mouvemens de fluxion vers un autre organe, capable de remplir les mêmes fins.

La fièvre de lait se fait ressentir à cette époque, et le transport du lait aux mamelles forme sa crise ; alors les lochies qui s'étoient supprimées ou qui couloient moins abondamment se rétablissent par degrés, et tous les symptômes cessent. Mais, comme l'observe très-bien Selle, si la fièvre n'amène point la sécrétion du lait, si elle persiste, et que les lochies ne reparoissent point, on doit s'attendre à une fièvre puerpérale. La fièvre de lait ne se déclare pas chez toutes les femmes ; il en est chez lesquelles la révolution du lait se fait sans fièvre, quelquefois elle a lieu avant l'accouchement.

Cette fièvre n'exige aucun secours lorsqu'elle est contenue dans les bornes ordinaires ; il suffit d'astreindre la nouvelle accouchée à un régime exact ; le moindre excès dans le manger peut avoir de fâcheux inconvéniens ; la diète un peu sévère

présente encore cela d'avantageux, qu'elle empêche une trop abondante sécrétion de lait qui pourroit distendre les mamelles au point d'incommoder gravement. Il faut avoir soin de tenir toujours les mamelles enveloppées de linges chauds ; on peut même les humecter avec des décoctions d'anis, de fenouil, de menthe, de fleurs de sureau, plantes dont l'usage est consacré pour favoriser la dissipation du lait, bien entendu qu'on n'emploiera ces moyens que chez les femmes qui ne veulent pas nourrir.

Dans quelques femmes bien constituées, cette fièvre n'est presque pas sensible, et si l'on en excepte un peu d'inquiétude dans la nuit, il n'existe pas d'autres symptômes, lors sur-tout qu'elles donnent à bonne heure le sein à leurs enfans. Van Swieten assure l'avoir observé sur sa femme et sur plusieurs autres. J'avois coutume, dit-il, douze heures après l'accouchement, lorsque l'accouchée avoit été réparée par un bon sommeil, de faire mettre l'enfant au sein, parce que le lait qui paroît alors plus séreux et moins consistant, devient un excellent délayant pour l'enfant, qu'il purge convenablement, et à qui il facilite l'issue du méconium. D'ailleurs, la succion présente le double avantage de dériver plus facilement le lait vers les mamelles, d'en tirer assez pour empêcher ces organes d'être distendus au-delà des bornes ordinaires par l'abondance de cette liqueur. Dans les cas où les

mamelles s'enflent subitement et se remplissent de lait, et que l'enfant encore débile ne peut les désemplir, on aura soin de les dégorger par des moyens artificiels, par des téteuses, ou plutôt par le chalumeau, après quoi on les présente à l'enfant.

Cette méthode de Van Swieten, de faire présenter le sein douze heures après l'accouchement, est excellente et a beaucoup d'avantages sur la méthode usitée par presque toutes les sages-femmes de ne le faire qu'après vingt-quatre heures; à cette époque, le sein étant plus enflé et plus distendu, indépendamment qu'il donne beaucoup plus de peine à l'enfant qui ne peut pas bien tenir le bout, il est pour la mère extrêmement douloureux. Je ne vois pas pourquoi cet habile médecin veut qu'on attende douze heures avant de donner le sein; si nous consultons la nature là où la main des hommes ne l'a point défigurée, nous voyons les jeunes animaux prendre le sein aussi-tôt après leur naissance; les enfans eux-mêmes cherchent aussi à téter peu d'instans après qu'ils sont nés; mais on ne les écoute pas, on s'imagine n'avoir pas de lait dans ces premiers momens, parce qu'il n'y en a pas encore une assez grande quantité dans le sein pour le gonfler. On attend qu'il s'y soit amassé au point de tendre la peau, de détruire l'élasticité et la flexibilité du bout, de manière à ne pouvoir pas être saisi et sucé convenablement par l'enfant.

On attend que le lait se soit amoncelé et engrumelé dans le sein, et qu'il y ait causé, par un long séjour, de l'inflammation. Il résulte de cette pratique pernicieuse, qu'un enfant ayant de la peine à prendre le bout, fait souffrir à sa mère des douleurs vives, et cette circonstance suffit pour dégoûter les nourrices et les empêcher de présenter souvent le sein à leur nourrisson.

La pratique contraire de présenter le sein de la mère à l'enfant peu d'instans après sa naissance, offre des avantages précieux pour l'un et pour l'autre. Presqu'aussi-tôt que les enfans sont nés, avant de s'endormir, et toutes les fois qu'ils se réveillent, ils cherchent à téter : on doit profiter de cette indication naturelle pour leur donner le sein, fût-ce même pendant la nuit, plutôt dans la vue de les purger que de les nourrir; les substances qu'on peut leur donner à la place ne sont pas capables de remplacer le lait maternel. Lorsque l'on manque le premier moment où les enfans cherchent à téter, on est ordinairement plusieurs heures sans pouvoir leur faire prendre le sein, ils ont commencé leur premier somme, qui dure quelquefois assez long-temps. Au contraire, lorsqu'ils ont tété dans la première ou la seconde heure après leur naissance, ils cherchent souvent à recommencer. Ces premiers momens passés, les mamelles s'emplissent de lait insensiblement, et plus on tarde à les donner, plus les femmes risquent de souffrir.

Les femmes qui ont beaucoup de lait ont le sein déjà gonflé et tendu douze ou quatorze heures après l'accouchement. Les bouts sortent alors plus difficilement, et l'enfant a de la peine à les prendre; ce n'est qu'avec effort qu'il parvient à les sucer, et cet effort occasionne de vives douleurs à la mère, parce qu'elle a la peau extrêmement distendue, et qu'elle est même enflammée et irritée par la fièvre de lait qui a précédé. On n'auroit eu cette fièvre que d'une manière imperceptible, et même on ne l'auroit point eue du tout, si, sans attendre aussi long-temps, on eût donné à téter dans les premières heures après l'accouchement. Ainsi, ce moyen simple et naturel de présenter l'enfant au sein, peu de temps après l'accouchement, offrant des avantages inappréciables pour la mère et pour l'enfant, il mérite la préférence sur celui que conseille Van Swieten, quoiqu'il soit lui-même au-dessus de la pratique ordinaire des sages-femmes qui ont la confiance du sexe, qui ne font téter le nouveau né que vingt-quatre heures après l'accouchement.

On ne se comporte pas de la même manière avec les femmes qui ne veulent pas nourrir leurs enfans. Le lait, déjà ramassé dans les mamelles, doit de nouveau passer dans la masse du sang; mais avant que cela arrive, il reste quelquefois assez long-temps dans les conduits laiteux, et peut donner lieu à plusieurs affections dont il sera parlé en son

temps : d'autres fois, les mamelles se désenflent, et le flux des lochies est augmenté. Le lait ainsi ramassé d'abord dans le sein, repoussé ensuite dans le sang, est porté au-dehors par différentes voies ; la plus naturelle de toutes est celle qui a lieu par les lochies, parce qu'en effet, vu la correspondance d'action qui existe entre les mamelles et l'utérus, ces deux organes se servent mutuellement d'émonctoire et de voie de dégorgement.

Très-souvent, comme on l'a observé, le lait s'échappe par les urines, d'autres fois par les selles, plus rarement par les sueurs; enfin il s'échappe maintes fois, comme le remarque *Peu*, sans aucune évacuation sensible. Ce phénomène ne paroît pas étonnant à ceux qui regardent le lait comme un chyle mêlé avec d'autres humeurs, parce que, selon eux, le mélange de ce fluide avec le sang n'occasionne aucun ravage, lorsque par un trop long séjour dans les mamelles, il n'a pas contracté des qualités délétères. Il est certain que le lait est, après le chyle, celle des liqueurs du corps humain que l'action vitale a le moins dénaturée, et qui conserve le plus des qualités sensibles des alimens qui en ont fourni la matière; mais il présente, dans sa formation et dans ses effets, des phénomènes qui doivent le faire considérer comme un fluide particulier. Il est plus naturel, dans les cas dont il s'agit, de penser que dans les femmes où l'évacuation du lait n'est pas

sensible, la sécrétion de ce fluide n'a pas été considérable, et que les lochies ont suffi seules pour en procurer la sortie, ou bien que cette évacuation s'est faite par les voies accoutumées, en quantité si petite qu'elle a échappé aux regards; mais faut-il toujours qu'elle se fasse, parce que nous verrons que le séjour de cette humeur, dans la masse du sang, donne lieu à un grand nombre d'affections graves qui paroissent sous toutes les formes.

D'après cela, il est bien évident que chez les femmes qui ne nourrissent pas, on doit employer pour l'évacuation du lait des moyens capables de favoriser les mouvemens qu'indique la nature; ainsi les diurétiques, les diaphorétiques, les minoratifs, seront tour-à-tour indiqués, selon que l'évacuation voudra se faire par les urines, les sueurs ou les selles; on ne négligera pas les lavemens, et tout ce qui peut favoriser l'écoulement des lochies, non plus que les cataplasmes et décoctions résolutives sur les mamelles. Comme nous aurons occasion de revenir quelquefois sur ce traitement, je n'insisterai pas davantage dans ce moment.

Des douleurs après l'accouchement.

Très-souvent les nouvelles accouchées sont tourmentées, après l'accouchement, de douleurs assez

vives qui partent des reins et des hypochondres, et viennent finir vers les aines; ces douleurs reviennent de temps en temps pendant l'espace de deux ou trois jours, gênent la respiration, et semblent devancer la sortie d'un autre enfant, car elles sont absolument semblables à celles de l'accouchement. Il faut bien distinguer ces douleurs des tranchées auxquelles sont sujettes les accouchées; ces tranchées sont occasionnées par les mouvemens de contraction de la matrice, elles précèdent et favorisent l'écoulement des lochies. Chez les femmes qui accouchent pour la première fois, et qui jouissent d'une bonne santé, il survient rarement des douleurs après l'accouchement, ou s'il en survient quelquefois, elles sont légères, et ne diffèrent en rien des tranchées dont je viens de parler.

Les douleurs dont il est ici question sont de la même nature que celles de l'accouchement, et proviennent des mêmes causes. Nous avons vu, dans un des articles précédens, que les douleurs de l'enfantement sont occasionnées par l'action vive du sang qui se fraye un passage à travers les vaisseaux utérins; nous avons été naturellement conduits à adopter cette opinion, par la raison que les douleurs qui accompagnent les fausses couches, même de deux ou trois mois, sont aussi violentes que celles de l'accouchement à terme, et qu'il y a bien des femmes qui ont, dans tous les temps et sans avoir conçu, des douleurs très-vives, lorsque

l'écoulement périodique est sur le point de paroître. On peut inférer de ces notions, que les douleurs qui paroissent après l'accouchement viennent de la même cause, je veux dire du sang qui se fait jour avec impétuosité à travers la substance de la matrice; lorsqu'elles sont vives, on a tout lieu de soupçonner une irritation considérable, et qui oppose à l'issue de ce fluide une résistance proportionnée au degré de cette irritation; aussi observe-t-on que, dans ce cas, les lochies ne fluent pas d'une manière convenable, et que quelquefois elles se suppriment tout-à-fait.

Ces douleurs peuvent être occasionnées par un air froid ou des boissons froides; l'effet de l'air froid et des boissons froides est de resserrer les solides en les excitant à se contracter, de déterminer la tuméfaction et l'endurcissement de l'utérus, et de supprimer l'écoulement sanguin. Elles peuvent venir d'un sang concret et engrumelé ou d'un sang âcre et ardent, que la nature cherche à évacuer par des voies déjà trop resserrées; c'est principalement chez les femmes bilieuses, ardentes, qui ont le sang âcre et le tissu des solides compacte et serré. Enfin, les vents donnent lieu à ces douleurs, lorsque la matrice prend du froid pendant l'accouchement.

Il existe des douleurs au ventre et aux intestins qui ressemblent beaucoup à celles dont nous parlons, mais elles en diffèrent en ce qu'elles ne but-

tent pas la même chose vers en bas; cependant il n'est pas rare qu'on les confonde ensemble; mais cette erreur est légère et de peu de conséquence, parce que le même traitement leur convient.

On s'apperçoit facilement de l'existence de ce symptôme par les plaintes et les inquiétudes de la malade; elle-même ou les assistans nous indiquent si c'est le froid qui en est la cause. Nous avons lieu de soupçonner un sang épais et grumelé, lorsque les douleurs reviennent par intervalles, et se calment après la sortie du caillot. Nous reconnoîtrons l'âcreté du sang à sa ténuité, à sa couleur, quelquefois à la fièvre, à la soif, à la chaleur, aux insomnies qui accompagnent les douleurs; nous nous éclairerons encore par l'ensemble des phénomènes du tempérament, des passions, de la manière de vivre. On a toujours lieu de soupçonner un peu de spasme et d'irritation.

Ces douleurs abattent considérablement les forces, et fatiguent inutilement les nouvelles accouchées; il faut employer soigneusement tous les moyens propres à les calmer, de crainte que l'irritation ne soit augmentée, au point de produire une inflammation à la matrice, des convulsions, et autres symptômes fâcheux. Lorsqu'on a reconnu que les douleurs proviennent d'un sang âcre et bilieux, Primerose conseille les médicamens *épicérastiques*, ou des médicamens qui tempèrent, calment et adoucissent les humeurs, mais il recom-

mande de ne pas trop insister sur les rafraîchissans, parce qu'ils ne conviennent chez les accouchées qu'à la dernière extrémité; il suffit d'employer l'huile d'amandes douces avec le syrop de violette, de nenuphar, l'eau de buglosse, de mauves et de symphitum. Si le flux des lochies ne se fait pas convenablement, et si l'on a lieu de présumer une saburre, Selle recommande l'usage de la teinture aqueuse de rhubarbe avec le laudanum, des fomentations émollientes et des lavemens. Mais si le flux est trop copieux, si la malade est d'un tempérament robuste, et qu'elle ait déjà du lait au sein, on doit, selon lui, recourir à la saignée, comme très-nécessaire pour prévenir l'inflammation, et aux boissons tempérantes, combinées avec une petite dose de nitre.

Lorsque les douleurs sont occasionnées par des humeurs épaisses et par des vents, les auteurs conseillent les atténuans et les carminatifs qui ont en même temps la faculté de corriger l'épaississement et la viscosité des humeurs, les poudres de galanga, de cinamomun avec le vin blanc, ou bien celle de safran, de gingembre, de noix muscade avec le vin. La thériaque peut être employée avantageusement, ainsi qu'un bouillon fait avec le safran et un jaune d'oeuf. Il ne faut négliger aucune des applications externes qui conviennent dans ces cas. Si les douleurs ne viennent que d'une irritation vive et d'un spasme, le laudanum seul ou

l'opium est fortement recommandé par Selle.

Levret ne veut pas qu'on donne des médicamens pour prévenir les tranchées utérines, parce qu'il les regarde comme inutiles et même dangereux. Il condamne aussi toutes les préparations d'opium qu'on emploie dans la vue de faire cesser les tranchées utérines, parce que, quoique ces tranchées soient, selon lui, un mal réel à raison des douleurs qui les caractérisent, elles sont un mal nécessaire par rapport aux engorgemens utérins qu'elles détruisent; en sorte que vouloir les faire cesser ou même les calmer, c'est s'opposer directement aux intentions de la nature, et par conséquent commettre une faute impardonnable.

Sans doute Levret a raison, ce seroit vouloir contrarier la nature que d'employer les opiatiques pour calmer de simples tranchées, excitées par les contractions hétérocrones de la matrice dans la vue de dégorger sa substance de l'humeur des lochies; tranchées même qui, lorsqu'elles passent les bornes ordinaires, ne résistent pas à l'usage des boissons huileuses. Mais je crois que dans les douleurs fortes qui partent des hypochondres et des reins en buttant vers en bas, et qui simulent, pour ainsi dire, les douleurs de l'enfantement, ce seroit laisser vainement souffrir une malade, et l'exposer même à un danger inévitable, que de ne pas chercher à calmer ses douleurs, par tous les moyens que l'indication demande. Je crois aussi

que dans ces circonstances, lorsque l'irritation est forte, et qu'on a fait précéder les remèdes généraux, les opiatiques offrent une ressource précieuse et nécessaire. L'opium convient éminemment, sur-tout si dans ce cas les lochies coulent avec une abondance telle qu'on ait à craindre pour la vie de l'accouchée, non-seulement parce que l'opium calme et fait tomber le spasme, mais encore parce que ce médicament modère et suspend même les évacuations trop abondantes. Tous ces motifs, et ma propre expérience dans deux occasions bien tranchantes, me font pencher en faveur de l'opinion de Selle, qui d'ailleurs affirme l'avoir employé lui-même avec succès.

FIÈVRE PUERPÉRALE.

J'ai déjà dit qu'il se formoit, sur la fin de la grossesse, une grande quantité de sucs lymphatiques qui se portoient habituellement à la matrice pour la nourriture du fœtus; qu'après l'accouchement ces sucs se formoient encore en grande abondance, mais qu'ils changeoient de direction, et qu'ils portoient au sein la matière qu'ils doivent séparer pour la nourriture de l'enfant. Nous avons vu que communément ce changement n'a pas lieu sans une fièvre de peu de conséquence, qu'on connoît sous le nom de fièvre de lait, *ephemera lactœa*, qui se termine en peu d'heures, et fait sa

crise par la sécrétion du lait aux mamelles, et par une sueur légère.

Battisti, auteur d'une thèse sur les Maladies des Femmes, imprimée dans le second volume des Maladies chroniques, d'après les leçons de Stoll, distingue la fièvre de lait en deux espèces; la première qui est celle dont nous venons de parler, et à qui il conserve le nom d'*ephemera lactæa*, et la seconde qu'il appelle proprement *febris lactæa*, et qui diffère de l'autre en ce que, lorsque les mamelles sont pleines de lait et ne peuvent plus en recevoir, une partie de cette liqueur est entraînée dans le torrent des humeurs, et occasionne des symptômes de pléthore, accompagnés d'une fièvre continue rémittente avec le type quotidien, précédée d'un frisson plus ou moins long, auquel succède la chaleur et une sueur qui répand une odeur particulière, acide, qui termine le paroxysme.

Cette fièvre peut devenir dangereuse, sur-tout si elle est mal traitée ou qu'elle s'associe à une autre fièvre. Elle se termine ordinairement, d'abord par les sueurs qui viennent sur la fin des exacerbations, en second lieu par un flux spontané ou artificiel du lait par les mamelles; 3°. par des lochies plus abondantes; 4°. par les urines; 5°. par les selles; 6°. par une éruption miliaire; 7°. par une métastase sur différentes parties, accompa-

gnée souvent d'accidens funestes et quelquefois mortels.

La fièvre de lait est, comme je vous l'ai déjà observé, une fièvre purement nerveuse; elle est dans la nature, et devient nécessaire pour opérer la révolution du lait, et pour introduire dans les mouvemens une distribution différente de ce qu'ils avoient dans la gestation, qui demandoit que ces mouvemens fussent tendus et dirigés vers la matrice d'une manière soutenue. Lorsque la sécrétion du lait se fait avec facilité dans les mamelles, cette fièvre cesse dès les premières vingt-quatre heures, et la crise est complète, c'est le cas de l'*ephemera lactœa;* mais soit que la crise se fasse incomplétement par l'effet des spasmes qui s'établissent d'une manière vague, ou par l'effet de la pléthore laiteuse, ou par les deux effets réunis qui déterminent des stases et des congestions dans différentes parties, la fièvre de lait, proprement dite, *febris lactœa*, prend naissance.

Enfin, lorsque la fièvre de lait est réunie avec d'autres causes de maladie, elle devient fièvre puerpérale; c'est l'opinion particulière de Grimaud, qui a fort judicieusement remarqué que cette fièvre devient pour la nature une occasion de céder à l'influence des causes épidémiques, causes dont l'effet eût été nul dans tout autre temps. Il paroît que c'est aussi l'opinion de Vanden Bosch. Je crois qu'on pourroit ajouter que cette fièvre est

pour la nature une occasion de céder, non-seulement à l'influence des causes épidémiques, mais encore à celle de toutes les causes maladives, comme nous aurons occasion de nous en convaincre; ce qui fait que cette maladie, comme toutes celles où le lait joue un rôle, est un vrai Prothée, qui se présente sous toutes les formes, mais qui est aisée à reconnoître, parce qu'elle se présente toujours avec un symptôme qui lui est propre, et qui ne l'abandonne jamais.

Ainsi, sans imiter ceux qui font de ces trois fièvres des espèces distinctes et absolument différentes, ni ceux qui les confondent tout-à-fait, et ne les font différer que par les circonstances diverses qui les accompagnent, nous devons reconnoître leur filiation successive. Selle prétend qu'il est des cas où la fièvre de lait n'a pas du tout lieu, ou bien des cas où elle a cessé tout-à-fait, et qu'il se déclare une fièvre par refroidissement ou par toute autre cause qui devient puerpérale. Battisti assure que la fièvre puerpérale ne tient point au temps des couches, et qu'on l'observe chez les nourrices et chez les femmes qui ne nourrissent point. Mais toujours est-il probable que celle qui survient aux couches a sa source principale dans la fièvre de lait, qui donne occasion aux différentes causes maladives de faire sentir leur influence, et que la fièvre puerpérale qui survient aux nourrices, aux femmes qui ne nourrissent pas, et après

la terminaison de la fièvre de lait, doit son origine à une affection nerveuse, spasmodique, très-analogue à celle qui accompagne ou qui précède la fièvre de lait, réunie et compliquée avec une autre cause maladive.

Toujours est-il certain que la fièvre puerpérale n'est pas une fièvre spéciale et *sui generis*, mais qu'elle varie suivant la variété des individus, de la constitution de l'année, et des diverses causes qui la compliquent et qui lui donnent lieu. Aussi, loin d'admettre avec Doublet (Journal de Médecine, novembre 1782), trois espèces de fièvres puerpérales, une éphémère puerpérale, une grave et compliquée qui a lieu dans les premiers jours de l'accouchement, et une tardive qui s'observe sur les nourrices, vous verrez qu'il en existe un plus grand nombre, qu'on peut rapporter aux fièvres que Stoll appeloit cardinales, qui sont la fièvre inflammatoire, la fièvre pituiteuse, la fièvre bilieuse, aux différentes combinaisons de ces fièvres et à leur dégénération, soit en gastrique bilieuse, soit en mésentérique pituiteuse, soit en bilieuse putride, soit enfin en inflammatoire particulière.

La fièvre puerpérale est une maladie connue dès les premiers temps de la médecine; elle a été décrite sous différens noms, mais elle a toujours été désignée par des symptômes auxquels il est facile de la reconnoître. Je saisirai cette occasion

de venger les médecins français de l'injuste reproche qu'on leur a fait dans les pays étrangers, de regarder cette maladie comme une maladie nouvelle, qui n'avoit point été décrite par les anciens, puisqu'aucun n'a pu méconnoître ce que le père de la médecine dit dans plusieurs endroits de ses ouvrages, dans les Aphorismes, dans les Coaques, et sur-tout dans le livre des Epidémies, où il donne la description de huit femmes attaquées de maladies mortelles, dont cinq périrent après un accouchement naturel, une sixième ne se rétablit qu'au quatre-vingtième jour, et les deux autres après de fausses couches.

On ne peut méconnoître, dans la description qu'Hippocrate donne de ces maladies, grand nombre d'accidens qui se rencontrent dans la fièvre puerpérale, tels que la diarrhée, les frissons, les nausées et les vomissemens, des anxiétés, de l'élévation dans les hypochondres, des efforts de la nature pour porter au-dehors une humeur étrangère, soit par les sueurs, soit par les urines ou par des dépôts. Dans le livre second des Maladies des Femmes, il dit : « Si la matrice est attaquée d'inflammation, il y a une fièvre légère et les yeux sont couverts d'un nuage. Le ventre est brûlant et la soif inextinguible, les malades éprouvent des douleurs aux cuisses, le bas-ventre s'enfle au point de prendre un grand volume, la tête est douloureuse, sur-tout à la région du sinciput.

L'estomac rejette les boissons et les alimens, et si les malades ne sont promptement guéries, la plupart en périssent ».

Je ne vous rapporterai pas tout ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit de plus afférent à cette maladie, vous les trouverez dans les ouvrages de Celse, d'Aëtius, de Paul d'Egine, de Moschion, d'Akakia, de Mercatus, de Mercurialis, de Roderic a Castro, de Mussaria, de Skenck, de Willis, d'Hoffmann, de Rivière, et autres qui n'ont pas écrit, *ex professo*, sur cette maladie, mais dont les observations prouvent qu'ils l'ont connue. On a beaucoup plus écrit dans ce siècle sur la fièvre puerpérale, que ne l'avoient fait les anciens, et nombre d'écrits intéressans ont répandu, sur la nature de cette maladie, des lumières qui en éclairent le diagnostic. Les auteurs que vous devez consulter sont: Levret, Puzos, Van Swieten, Hulme, Leak, With, Vanden Bosch, Stoll, Finke, Doulcet, Doublet, Selle et Grimaud, qui a bien vu cette maladie, et qui a fort bien analysé les opinions des auteurs à ce sujet.

La fièvre puerpérale saisit les femmes quelquefois peu d'heures après leur accouchement, d'autres fois au bout de sept ou huit jours; mais le plus souvent depuis le deux jusqu'au quatrième jour de la couche, et on l'observe aussi chez les nourrices, à différentes époques de leur nourriture. Les femmes cacochymes et celles dont le tra-

vail a été long et pénible, y sont plus exposées que les autres; mais elle frappe aussi des femmes parfaitement bien constituées, dont la grossesse a été des plus heureuses, et l'accouchement naturel et facile. On a lieu de la craindre quand une femme n'a pas, quelques heures après l'accouchement, le pouls calme et tranquille, lorsqu'elle est subitement saisie d'une douleur violente et tenace, soit au ventre, soit à la poitrine ou à la tête, ou bien lorsqu'il s'établit, dans ces circonstances, un dévoiement séreux et fréquent.

Il arrive quelquefois que sur la fin de la grossesse, il y a des accès de fièvres irréguliers et fort légers; le ventre est resserré, la bouche est sale, pleine de mucosités, point d'appétit, le ventre est paresseux; il paroît de temps en temps des douleurs aux lombes et au creux de l'estomac, l'urine est peu abondante, rendue avec peine et fréquemment, l'accouchement est en général heureux et facile, et à des intervalles différens après l'accouchement, quelquefois le premier jour, le plus souvent au troisième se déclare la fièvre.

L'invasion a lieu par un frisson qui est quelquefois unique, mais qui d'autres fois se répète, et qui est constamment accompagné d'anxiétés et d'une impression de tristesse très-remarquables. Dès les premiers temps, le visage est pâle, les traits sont fort altérés, ce qui, sur-tout, se reconnoît à l'état des yeux qui sont inanimés et couverts

d'une espèce de nuage, comme l'avoit observé Hippocrate. Bientôt il s'établit une douleur vive à l'un des deux hypochondres ou à la région lombaire. Cette douleur s'étend quelquefois à la partie antérieure et postérieure de la poitrine, mais elle se propage toujours à l'abdomen. Le mal de tête ne tarde pas à se faire sentir, le pouls devient fréquent et serré, la langue est blanche et communément fort humide, la respiration est courte et gênée, quelquefois il y a des nausées dès l'invasion de la maladie, mais le plus souvent le vomissement n'a lieu que du deux au troisième jour.

Dans les progrès de la maladie, le ventre se gonfle, mais sans tension, il est ce que Doublet appelle *bouffe*, et les viscères du bas-ventre paroissent mal contenues par les parties musculeuses qui ont perdu leur ressort. Il s'établit un flux de ventre extrêmement fétide, et si fatigant pour les malades, qu'il paroît quelquefois l'accident le plus grave de la maladie, et même le symptôme le plus caractéristique. Le second jour, il se déclare une douleur très-violente dans le bas-ventre et principalement dans l'hypogastre, et cette douleur s'irrite par la plus légère pression. Les vidanges continuent à couler quelquefois, cependant l'écoulement diminue et même se supprime tout-à-fait; les seins se flétrissent quelquefois, s'affaissent et diminuent de volume, au lieu de se gonfler comme cela doit être naturellement. Cet affaissement des

mamelles n'est pas cependant un signe constant, car With et Leak ont vu souvent qu'elles restoient pleines de lait et fort gonflées jusqu'à la mort. Dans certains cas, la langue est blanche et assez humectée dans le commencement, mais bientôt elle se couvre d'une croûte muqueuse qui se dessèche avec le temps, s'endurcit, et prend une teinte brune noire ; les dents sont couvertes d'une matière semblable ; les alimens et les boissons sont rejetés par le vomissement, à l'exception des boissons fortes et légèrement acidulées ; les selles sont copieuses et d'une fétidité remarquable ; communément chaque selle amène un soulagement marqué, mais qui est de peu de durée ; le contour de la bouche et les ailes du nez sont d'une couleur jaune ou verdâtre ; les urines sont, en général, extrêmement chargées et rendues communément avec douleur. Tantôt il s'établit des éruptions miliaires, tantôt il y a de l'assoupissement ou un délire furieux, comme dans les affections du cerveau. D'autres fois, la poitrine est la partie la plus affectée, et les symptômes qui l'annoncent sont aussi menaçans que dans les plus fortes péripneumonies.

Un des symptômes essentiels de cette maladie, c'est la douleur du ventre, et très-éminemment de l'hypogastre ; Hulme compte parmi les signes essentiels, la douleur de tête qui occupe le front ; et en effet, indépendamment des affections bilieu-

ses qui sont presque toujours accompagnées du mal de tête, les douleurs de tête qui dépendent de la matrice, affectent assez communément cette partie, comme on peut le voir par le passage suivant d'Hippocrate : *Quibuscumque ex deperditione circa uterum et tumoribus in capitis gravitatem permutantur in sincipite dolores.* Cette maladie a une marche rapide, et quand elle tourne mal, elle décide la mort quelquefois au bout de vingt-quatre heures, mais le plus souvent depuis le quatre ou cinquième jusqu'à l'onzième jour, et rarement au-delà.

Telle est la fièvre qu'on a nommée puerpérale ; tous les symptômes dont j'ai parlé, appartiennent, en général, à cette maladie grave; mais ces symptômes varient et ne se présentent pas de la même manière, selon que cette fièvre est plus ou moins soumise à l'action des causes épidémiques et de la constitution de l'année. Au rapport de Selle (Pyréthologie), toutes les parties, telles que les parties génitales internes, les intestins et les vaisseaux chylifères, qui, dans le temps de la gestation, et à l'époque de l'accouchement, sont affectés d'une manière ou d'autre, constituent la cause formelle de la fièvre puerpérale ; la congestion ou plutôt l'accumulation métastatique de la lymphe et du lait sur ces parties, doit, avec raison, être regardée comme la cause matérielle. Cette métastase est produite par le spasme, occasionné

lui-même par divers irritans qui ſont partie de la cause matérielle.

Il est difficile d'exposer la nature d'une maladie en des termes plus simples, et de le faire avec plus d'exactitude. Nous verrons, dans les développemens, que tous les élémens de la maladie dont nous traitons, se rencontrent dans ce court exposé. La cause formelle, ou cette disposition des parties, qui fait qu'elle est susceptible de recevoir telle ou telle impression, et de produire tel ou tel symptôme, suivant la nature de la cause matérielle, gît dans la lésion plus ou moins profonde que les parties génitales internes, les intestins et les vaisseaux chylifères ont soufferte dans le temps de la gestation; et en effet, le développement, la distension qu'éprouve la matrice à cette époque, les tiraillemens, les froissemens, les contractions qu'elle subit dans le temps de l'accouchement, rendent cet organe plus susceptible de recevoir les congestions lymphatiques et humorales qui peuvent s'établir. Les intestins souffrent pareillement des compressions dans le temps de la gestation, non-seulement de la part de la matrice dont le volume considérable les déplace, les cantonne, mais ils sont encore sujets, dans le même temps, par la même raison, à des amas de matières fécales, qui en distendent et en irritent les tuniques, parce que le volume de la matrice en gêne les fonctions. Enfin, les vaisseaux chylopoïétiques sont affectés par l'état

de pléthore lymphatique et laiteuse, qui existe sur la fin de la grossesse et dans le temps des couches. Voilà donc la cause formelle de la fièvre puerpérale bien établie et bien évidemment reconnue; elle consiste dans la disposition de toutes ces parties à recevoir les congestions lymphatiques et laiteuses qui s'y portent par métastase.

La congestion métastatique des sucs lymphatiques et laiteux, constitue la cause matérielle de cette maladie : cela est prouvé, non-seulement par les effets de la fièvre puerpérale dans les femmes qui succombent à cette maladie, mais encore par les phénomènes critiques qui ont lieu chez les femmes qui guérissent.

D'abord les ouvertures des cadavres nous présentent les phénomènes suivans : on trouve dans la cavité de l'abdomen un amas de matière purulente, qui ne peut être seule le produit de l'inflammation des intestins et de l'épiploon ; car, comme le remarque Selle, cette inflammation n'est jamais en raison directe de la masse de matière purulente. Souvent on ne rencontre qu'une inflammation de peu de conséquence, avec une très-grande quantité de pus; d'autres fois, l'inflammation est considérable, et le pus en petite quantité. L'expérience prouve au contraire, que cette inflammation est occasionnée par l'âcreté de la matière qui séjourne sur ces parties, et c'est mal à-propos que Hulme et Delaroche ont avancé que cette collection

d'humeurs puriformes étoit due à l'inflammation seule. Ce n'est pas que, comme nous le verrons dans la suite, l'inflammation ne complique cette maladie; mais elle devient une des causes de la métastase laiteuse, en excitant le spasme ou en faisant partie de celui qui la produit.

Les auteurs qui attribuent ces amas purulens à l'inflammation, prétendent qu'il arrive quelquefois qu'après des affections inflammatoires et mortelles du bas-ventre et de la poitrine, on trouve sur la surface des viscères des bandes de matière blanche, semblables à celles que l'on rencontre à la surface des intestins, dans la fièvre puerpérale; mais dans le cadavre des femmes en couche, on trouve toujours ces bandes accompagnées d'une sérosité blanchâtre très-considérable; l'épanchement est bien visiblement de nature laiteuse; il ressemble à du petit-lait non clarifié, extrêmement fétide, et plus ou moins abondant, puisqu'on en a trouvé deux ou trois pintes. On y voit constamment flotter de gros morceaux de lait caillé, pour l'ordinaire fort blanc : on en trouve aussi un grand nombre de collés à la surface externe des intestins.

Une chose qui, selon Doublet, n'a pas peu contribué à faire penser que l'inflammation de la matrice constituoit la nature et le caractère de la fièvre puerpérale, c'est la suppression des lochies; cependant Hulme et Leake, grands partisans du systême de l'inflammation, qui ont fait un grand nombre

de dissections après la fièvre puerpérale, ont trouvé constamment que la matrice n'étoit point affectée, et ils en ont conclu, avec beaucoup de raison, que la diminution, et même la suppression complète des vidanges, étoit un accident qui n'étoit point aussi important qu'on l'avoit cru jusqu'alors; qu'il étoit un effet, et non pas la cause de la fièvre puerpérale. D'ailleurs, assure Doublet, cette suppression n'a pas lieu dans le plus grand nombre de cas; et en y réfléchissant attentivement, on devroit voir dans cette suppression, non la suspension d'un écoulement sanguin, qui ne dure dans sa force que pendant très-peu de temps, mais la rétropulsion de la lymphe laiteuse, qui, en se portant aux mamelles, y seroit devenue un véritable lait, et qui, lorsqu'elle ne se dirige ni vers les seins, ni vers l'utérus, doit produire des infiltrations, des engorgemens, des dépôts, à moins qu'elle ne soit expulsée par d'autres excrétoires.

Doublet, qui a fort bien écrit sur la fièvre puerpérale, se demande : Pourquoi la métastase et les dépôts laiteux dans la cavité abdominale, sont si promptement funestes, tandis que l'on voit dans l'ascite des accumulations d'eau considérables, que les malades portent pendant très-long-temps sans aucun danger, et dont même elles guérissent quelquefois? D'abord, l'accumulation de la matière laiteuse dans la cavité de l'abdomen, n'est pas toujours mortelle, comme le prouve l'expérience;

et d'ailleurs, dans l'ascite, l'épanchement est aqueux et lymphatique; il se fait goutte à goutte; tandis que dans la fièvre puerpérale, le dépôt est presque subit, et la matière qui le forme se décompose, et est d'autant plus propre à irriter les parties sur lesquelles elle se dépose, que la grossesse et l'accouchement ont mis ces parties dans une disposition maladive, qui constitue la cause formelle dont je vous ai parlé.

J'ai dit plus haut que la congestion métastatique de la lymphe et du lait, étoit la cause matérielle de la fièvre puerpérale, et qu'elle étoit prouvée par les divers phénomènes critiques, qui s'observent chez les femmes qui guérissent. Et en effet, dans cette maladie, les crises ne sont pas insensibles, comme elles le sont dans beaucoup de fièvres aiguës; elles se manifestent au contraire de plusieurs manières très-différentes. Tantôt la matière laiteuse se porte avec abondance aux mamelles, tantôt elle est dirigée vers l'organe de la peau, et elle y paroît sous la forme de sueurs ou d'éruption. On voit chez certaines femmes une expectoration laiteuse; chez d'autres, une salivation de même nature; enfin, la présence de la matière laiteuse dans les lochies, dans les urines, dans les infiltrations, et sur-tout dans les dépôts, qui terminent d'une manière favorable les maladies aiguës des femmes en couche, n'est pas équivoque.

Si nous considérons ce qui se passe dans une

femme attaquée de fièvre puerpérale, nous verrons que le retour du lait au sein, doit être une solution favorable de cette maladie. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit en vous faisant la description de cette maladie; nous avons vu que les mamelles s'affaissoient et se flétrissoient presque subitement par le transport de l'humeur laiteuse vers l'abdomen ou ailleurs. Il est tout naturel de penser que le retour de cette humeur au sein, fasse disparoître les accidens fâcheux que son déplacement avoit occasionnés. C'est encore ce que l'expérience et les observations d'un grand nombre d'auteurs, rendent encore plus évident. Cette voie de solution a été observée par Ettmuller, White, Levret. Suivant Tissot, la crise la plus favorable des fièvres laiteuses, c'est que le lait se porte aux mamelles; c'est aussi ce qui a été observé par Doublet, à l'hospice de Vaugirard.

Les sueurs sont la crise la plus fréquente des maladies aiguës des femmes en couche. C'est par cette excrétion salutaire que se terminent celles que la nature ou l'art guérissent dans les premiers jours. Dans les fièvres puerpérales, ces sueurs se reconnoissent à leur odeur aigre et fade; elles dissipent les anxiétés, les douleurs de ventre, en ramenant à la peau la matière laiteuse déviée, et déjà portée vers la capacité de l'abdomen. Ce qu'il y a de certain, c'est que le lait ne remonte aux mamelles, que cet heureux changement ne soit

annoncé par les sueurs. Sydenham, dans sa lettre au docteur Cole, recommande de solliciter les sueurs chez les femmes en couche.

Les éruptions sont fort analogues avec la sueur; et tous les observateurs ont remarqué que les exanthèmes étoient très-communs dans les maladies des nouvelles accouchées. Puzos, Planchon, Levret, et autres, ont distingué différentes espèces d'éruptions laiteuses, les unes plates et discrètes, les autres, composées de petits grains serrés, grenus et confluens; mais cette terminaison de la fièvre puerpérale, n'est pas la plus heureuse, parce que c'est une maladie grave qui succède à une autre grave. Doublet dit que l'éruption miliaire est une solution de la fièvre puerpérale, comme la paralysie est une solution de l'apoplexie; ce qui n'est pas une terminaison heureuse. Nous verrons que la fièvre putride se complique très-souvent d'éruption miliaire, au grand détriment des malades.

La diarrhée, ou un flux de ventre séreux et excessif, bien loin d'être un symptôme favorable et critique de la fièvre puerpérale, est un des accidens les plus fâcheux que les malades puissent éprouver; mais il n'en est pas de même d'un dévoiement de matières laiteuses et humorales, qui survient au bout de quelques jours de maladie; cette terminaison est moins fréquente que celle qui a lieu par les sueurs, mais elle est cependant assez souvent avantageuse. Willis, White, Hoffmann, et plusieurs

autres auteurs, en ont donné des exemples. On en trouve aussi quelques-uns de solution par une salivation et une expectoration laiteuse. (Voyez *Puzos.*)

Il est beaucoup plus fréquent de voir la matière laiteuse prendre la voie des urines; elles sont pour lors louches, et contiennent un sédiment qui paroît d'abord filandreux, mais qui se précipite ensuite, et qui forme une masse d'un blanc mat. Quoique l'écoulement des lochies soit un des moyens de guérison dont se sert fréquemment la nature, il est le plus souvent uni avec quelqu'autre excrétion qui rend la crise plus décisive. On ne doit, comme je le disois, regarder les lochies comme sanguines, que dans les premiers momens de la couche; elles ne sont ensuite rien autre chose qu'une lymphe laiteuse, peu élaborée dans les premiers jours, mais qui ensuite prend un caractère laiteux.

Enfin, c'est presque toujours dans la cavité abdominale et aux environs de l'utérus, que la matière laiteuse déviée commence à se porter, comme nous l'avons démontré d'après un grand nombre de faits; il n'est pas rare que cette humeur soit ensuite resorbée, et qu'elle se dirige vers les seins, la peau, ou quelqu'autre sécrétoire. Il est encore plus commun qu'elle aille se déposer sur les cuisses et sur les jambes, et qu'elle y produise des infiltrations. Ainsi, en parcourant les phénomènes cri-

tiques qui ont lieu chez les femmes qui guérissent de la fièvre puerpérale, on voit dans tous des preuves irrévocables de la nature et du caractère que nous lui avons attribués. Nous avons trouvé les mêmes preuves dans les effets qui ont lieu chez les femmes qui succombent à cette maladie, par l'inspection des cadavres, et dans les phénomènes qui accompagnent son invasion.

Il est donc bien évident que sous quelque rapport que l'on considère la fièvre puerpérale, elle diffère essentiellement des autres fièvres, aiguës, putrides ou inflammatoires, parce qu'elle a pour caractère d'être produite par la déviation ou la métastase du lait dans la cavité abdominale. Aussi, Selle, dans son excellent ouvrage sur la Pyréthologie, ne balance-t-il pas à lui donner ce caractère générique: *Remittens puerperarum cum metastasi lactis ad viscera abdominis*; fièvre rémittente puerpérale avec métastase du lait vers les viscères abdominaux.

Jusqu'ici j'ai traité de la fièvre puerpérale en général, de sa nature, de ses caractères, et de sa cause matérielle. Nous avons reconnu, non-seulement par l'inspection des cadavres, mais encore par les mouvemens critiques qui ont lieu dans cette maladie, que cette cause matérielle n'étoit autre chose que la congestion métastatique de la lymphe et du lait sur les intestins et les vaisseaux chylifères. Il a été dit pareillement que cette mé-

tastase étoit produite par le spasme, qui reconnoît lui-même pour cause différens irritans qui font partie de la cause matérielle.

Nous devons nous rappeler encore qu'en parlant de la fièvre qui accompagne la révolution du lait, nous avons reconnu que cette fièvre étoit essentiellement nerveuse, et qu'elle étoit pour la nature une occasion de céder, non-seulement à l'influence des causes épidémiques, dont l'effet eût été nul dans toute autre circonstance, mais encore à l'action de toutes les causes maladives. Van Denbosc dit : *Plerumque epidemiæ phenomena ad quartum quintumve a partu diem, lacteæ forsan febris ope, in actum ducebantur.* La plupart du temps il se manifestoit vers le quatrième ou cinquième jour après l'accouchement, des phénomènes de l'épidémie, au moyen peut-être de la fièvre de lait.

Il paroît que c'est l'opinion très-prononcée de Selle; il avance que la fièvre de lait peut, par une disposition particulière, être si violente ou de telle nature, que sa crise n'ait point lieu, ou du moins qu'elle se fasse dans un endroit peu convenable, et alors, du moment qu'il survient des douleurs au bas-ventre, elle cesse d'être fièvre de lait, et devient fièvre puerpérale.

Ainsi, dans le temps de la fièvre de lait, toutes les causes qui augmenteront le spasme ou qui le prolongeront, donneront lieu à la fièvre puerpérale,

et hors du temps de la fièvre de lait, toutes les causes qui donneront lieu au spasme, produiront également la fièvre puerpérale en occasionnant la métastase laiteuse. Mais, quoique la fièvre puerpérale soit très-reconnoissable par elle-même, et qu'elle ait des caractères qui la font aisément distinguer, cependant elle reçoit des modifications et quelque chose du génie de la constitution épidémique. Stoll avoit parfaitement bien observé, instruit par sa propre expérience et par celle de Sydenham, que la force de l'épidémie régnante influoit beaucoup sur toutes les affections qui se présentoient dans le même temps; « aussi, dit-il, je n'examine jamais une maladie, que je ne fasse la plus grande attention au génie de la constitution épidémique, et que je ne voie, avec évidence, qu'elle incline toujours vers la nature de l'épidémie ».

Toutes les causes de maladies, soit générales, soit particulières, sont les irritans dont parle Selle, qui excitent le spasme, et qui font partie, selon lui, de la cause matérielle; ce sont les causes qu'il est nécessaire, d'après le précepte de Stoll, d'examiner attentivement, parce qu'elles constituent les espèces de fièvre puerpérale, et que leur découverte est de la plus grande importance, tant pour acquérir le diagnostic de cette maladie que pour asseoir les bases du traitement qui lui convient. C'est faute d'y avoir eu égard, que cette

maladie a fait tant de ravages parmi les femmes en couche, et que nombre d'entr'elles n'ont été emportées que par l'effet d'un traitement qui ne pouvoit pas convenir dans tous les cas.

Il est sur-tout bien essentiel de considérer la nature de la constitution et de l'épidémie régnante, quelle que soit la cause qui a mis en jeu celles de la fièvre puerpérale, parce que, comme l'observe très-bien Selle, cette fièvre est rarement sporadique, mais elle règne épidémiquement; aussi, dit-il, lorsque les fièvres bilieuses règnent épidémiquement, on doit avoir lieu de craindre cette maladie dans les couches, et tous les soins du médecin doivent tendre, à cette époque, à écarter les mouvemens fébriles.

La fièvre puerpérale prend donc les caractères des fièvres régnantes, soit bilieuses putrides, pituiteuses, et même inflammatoires, quoique celles-ci se présentent plus rarement dans les femmes en couche. Stoll remarque que la fièvre puerpérale ne devient inflammatoire que dans l'hiver le plus sec avec une forte gelée, et lorsque le vent du nord souffle avec violence. Il assure que les femmes en couche sont moins sujettes que les hommes aux affections inflammatoires, non-seulement à cause de la contexture de leurs solides moins compactes et plus lâches, de leur sang plus fluide et moins phlogistique, mais encore par la raison que par la perte qu'elles éprouvent pendant l'accouchement

et dans les couches, leur corps est plus affoibli et les humeurs circulent plus librement dans leurs vaisseaux; selon le même auteur, excepté les femmes qui ont eu des accouchemens laborieux, ou qui ont été mal accouchées, elles ne sont pas sujettes aux fièvres sanguines.

En général, la forme que la fièvre puerpérale affecte le plus ordinairement, est celle des fièvres bilieuses, parce que la saburre bilieuse qui s'étoit ramassée pendant la grossesse dans les premières voies, peut, après l'accouchement, à la faveur de la fièvre de lait ou d'une constitution épidémique régnante, donner lieu à cette fièvre. Nous verrons dans la suite qu'elle prend aussi le caractère putride, le caractère pituiteux, et quelquefois même le caractère inflammatoire. On voit par-là que la nature de cette fièvre varie beaucoup, et qu'on ne peut la définir que par les causes qui l'ont précédée, et par les autres circonstances qui l'accompagnent. Il n'en est pas de même du symptôme essentiel et pathognomonique de la fièvre puerpérale qui est la douleur du ventre, il existe toujours, et d'après ce que je vous ai dit, il est toujours occasionné par le dépôt laiteux qu'y forme la métastase de cette humeur, ou du moins par le spasme qui y attire les mouvemens de fluxion.

Maintenant que vous êtes fixés sur la nature et les causes de la fièvre puerpérale en général, nous allons successivement en examiner les différentes

espèces, voir ce qu'elles présentent de particulier, et indiquer la méthode de traitement qui leur convient.

Fièvre puerpérale gastrique bilieuse.

Nous commencerons par la fièvre puerpérale gastrique bilieuse. Cette fièvre attaque les femmes en couche pendant l'été et tout le temps que règne la constitution bilieuse. Les femmes qui en sont attaquées avoient déjà éprouvé, vers la fin de leur grossesse, des signes précurseurs de cette maladie, signes obscurs auxquels elles font peu d'attention, parce qu'elles ont coutume d'attribuer toutes les affections qu'elles éprouvent, à cette époque, aux incommodités de la grossesse.

Ces signes sont de légers accès de fièvre, le ventre paresseux, la bouche sale, la langue surchargée de mucosités, la perte de l'appétit, quelquefois des douleurs aux lombes et au creux de l'estomac; les urines sont rendues difficilement et fréquemment, tantôt la fébricule est rémittente, tantôt intermittente. L'accouchement est assez heureux; mais au bout de quelques jours, plutôt ou plus tard, les accouchées sont saisies alternativement de frissons et de chaleur.

L'invasion de la fièvre se fait presque toujours le soir par un frisson, et ce frisson est accompagné de douleurs de tête fort vives, d'anxiétés, de nau-

sées, de vomissement de matières bilieuses, et d'extrême abattement. Le frisson revient d'une manière irrégulière, jusqu'à ce que la fièvre prenne le type d'une continue rémittente, quotidienne ou tierce, ce qui arrive très-promptement; quelquefois, cependant, il n'y a point de frisson, la fièvre s'établit peu à peu, et elle s'accompagne dès le commencement de sueurs abondantes de mauvaise odeur, avec des nausées, des vomissemens et des flux de ventre très-fétides; d'abord le pouls est peu changé, il est seulement un peu plus plein et plus fréquent, mais il devient dans la suite vîte et petit.

Enfin s'établit la douleur du bas-ventre, et principalement de l'hypogastre, qui devient si violente, que les malades ne peuvent supporter qu'on y touche. Cette douleur est quelquefois vague, mais elle se fixe suivant Stoll, et c'est dans le moment où l'on rencontre l'utérus contracté en forme de globe. La langue indique bien évidemment l'état de l'estomac et des intestins; elle se couvre de matières blanchâtres, jaunes, et souvent verdâtres : quelquefois, mais rarement, la langue est propre, quoique l'estomac et les intestins soient farcis de saburre. Tantôt les lochies se suppriment, d'autres fois elles coulent irrégulièrement.

Parmi les symptômes de la fièvre puerpérale gastrique bilieuse, le plus essentiel et le plus apparent, c'est la douleur du ventre et de l'hypogastre qui peut, par sa violence, en imposer pour l'in-

flammation de l'utérus et des intestins. Il ne faut pas, dans ce cas, se laisser induire en erreur par l'état du pouls, il est souvent dur et souvent fort et développé, à cause des spasmes qui, comme je l'ai déjà remarqué, accompagnent cette maladie, et soupçonner un vice inflammatoire dans le système sanguin, plutôt qu'un vice bilieux dans le système gastrique : une telle erreur seroit funeste.

Pour s'en garantir, il faut se rappeler que l'été est ennemi du sang, fort ami de la bile, qui domine singulièrement à cette époque sur les autres humeurs, qui fermente et occasionne toutes les maladies bilieuses; les femmes en couche n'ont pas cette force, cette vigueur qui favorisent les affections inflammatoires; d'ailleurs leur genre de vie sédentaire et oisif, la paresse du ventre pendant la gestation, les rendent plus sujettes aux affections septiques : il résulte de ces observations positives, que les femmes en couches qui ont des fièvres pendant l'été, en ont du genre bilieux et putride; ces fièvres ont d'abord leur siége dans le tube intestinal, et se montrent avec tout l'appareil gastrique, mais elles ne tardent plus à devenir générales.

« J'avois, dit Stoll, l'expérience de ce que j'avois observé en Hongrie pendant l'été; toutes les femmes qui accouchoient à cette époque étoient saisies de fièvres bilieuses, de cholera morbus et de dyssenteries. Je faisois dans ce temps-là une médecine craintive et timide, *meticulosam medi-*

cinam, quoique je connusse le genre de traitement qui convenoit à cette fièvre; la condition des accouchées m'éloignoit d'une méthode plus efficace, mais la convalescence tardive des malades, et mille inconvéniens que je rencontrois à chaque pas, me déterminèrent enfin à n'avoir aucun égard à cette circonstance, et à opposer à la maladie un traitement proportionné à sa vigueur. J'ai administré les émétiques toutes les fois que le cas l'exigeoit, j'ai donné les purgatifs; en un mot, j'ai employé le traitement qui convient aux fièvres gastriques bilieuses, et j'ai guéri mes malades promptement et d'une manière complète et radicale.

Dans cette espèce de fièvre puerpérale, la matière bilieuse qui s'est accumulée pendant la grossesse, à raison de la constipation habituelle, surtout vers la fin de cet état, du peu d'exercice que les femmes prennent, doit déterminer dans les intestins un état de congestion et de plénitude, lesquels donnent lieu aux spasmes qui fixent sur le bas-ventre la congestion métastatique de la lymphe et du lait. La saburre bilieuse est donc, dans cette circonstance, l'irritant dont je vous parlois d'après Selle, qui occasionne la métastase laiteuse, et qui fait partie de la cause matérielle.

Il est essentiel de bien reconnoître cette cause matérielle, et de la faire entrer en grande considération dans le traitement, car si l'on se laissoit tromper par les apparences, par la force et la

dureté du pouls, par la violence des douleurs, si l'on prenoit cette fièvre pour une fièvre inflammatoire, et si, par suite de cette opinion, on employoit la méthode antiphlogistique et la saignée, on résorberoit la matière bilieuse dans la masse du sang, et de simplement gastrique qu'elle étoit, la maladie deviendroit putride générale, avec tous les caractères de la malignité.

Grimaud prétend que With a eu des idées très-saines sur la nature de cette maladie qui, selon lui, ne vient ni de la suppression des vidanges, comme on le croyoit le plus généralement, ni de l'inflammation de l'épiploon et des intestins grèles, mais seulement des émanations putrides qui passent sans cesse dans le sang, et qui viennent des lochies retenues dans la matrice et les parties voisines, ou de la bile qui se corrompt dans les intestins. Rivière avoit dit aussi que la fièvre qui survient aux accouchées, dépend très-souvent d'une congestion bilieuse dans les premières voies: *Si rite fluentibus lochiis*, dit-il, *febris oriatur, illa vel à bilioso humorum apparatu, vel ex diætæ erroribus provenit.* Si les lochies coulent convenablement, et que la fièvre s'allume, elle est occasionnée par un appareil bilieux des humeurs, ou par quelqu'erreur dans le régime. Et en effet, les lochies ne forment pas une circonstance importante dans la maladie, parce qu'elles varient à l'infini, et que tantôt cet écoulement

diminue, tantôt il est tout-à-fait supprimé, d'autres fois il coule avec la même abondance.

D'autres circonstances bien plus essentielles à remarquer dans la fièvre puerpérale gastrique bilieuse que les lochies, ce sont les douleurs de tête fort vives qui accompagnent assez généralement les affections de cette nature; ce sont les nausées, le vomissement de matières bilieuses et porracées; ce sont les selles copieuses et extrêmement fétides; c'est la couleur jaune et verdâtre des ailes du nez et du contour de la bouche, qui toutes annoncent bien évidemment l'infarctus bilieux dans les premières voies.

Stoll se demande pourquoi cette maladie se déclare plutôt chez les femmes en couche que chez les femmes grosses, puisque la cause morbifique existe également chez les unes et les autres, et qu'elle n'est pas un effet nécessaire de l'accouchement? Il observe très-bien que, quoique les accouchées en soient plus souvent attaquées que les femmes grosses, celles-ci n'en sont pas exemptes pour cela, mais que chez les premières, l'accouchement anéantit les forces des solides, et la perte de sang qu'elles éprouvent donne à la bile l'avantage de se développer, puisqu'il est reconnu, d'après les anciens, que le sang est le frein de la bile, et qu'il modère et prévient l'exubérance de cette humeur. La matière morbifique, dit Stoll, dans un autre corps et dans toute autre circonstance,

eût demeuré inerte et innocente, ou la constitution ayant changé, elle auroit éprouvé l'action de l'estomac, et eût été changée en une humeur bénigne; tandis que les forces étant abattues par l'accouchement, elle a dû prendre le dessus. On pourroit ajouter à cette explication de Stoll, que la fièvre de lait étant survenue a donné à cette matière l'occasion de se développer.

Hippocrate a remarqué dans plusieurs endroits de ses ouvrages, que les pertes de sang abondantes développent la bile, et lui donnent une grande âcreté. Finke observe pareillement, dans son ouvrage sur les fièvres bilieuses anomales, que les hémorragies abondantes étoient une des causes les plus puissantes du développement de la fièvre. Ainsi donc, puisque tout nous indique que les fièvres puerpérales qui attaquent les femmes pendant l'été sont gastriques bilieuses; que les considérations prises de la constitution de l'année, des circonstances de l'accouchement, et des dispositions du sujet, concourent à établir cette vérité; que l'ensemble des signes nous fait soupçonner que la congestion bilieuse fait partie de la cause matérielle de cette maladie, et partie essentielle, on doit établir, d'après toutes ces vues, la méthode du traitement, et abstraction faite de la condition des accouchées, opposer à la gravité du mal des remèdes qui lui soient proportionnés, et qui ne diffèrent en rien

de ceux qu'on emploie dans les affections bilieuses des premières voies.

Il faut donc de suite, *præmissis præmittendis*, avoir recours aux évacuans; mais leur emploi doit être subordonné à la tendance des mouvemens de la nature, car la tendance ou l'orgasme des parties supérieures n'est pas la tendance ou l'orgasme des parties inférieures. Lorsqu'il existe des signes qui marquent la turgescence ou l'orgasme de l'estomac, on a recours aux émétiques. Les plus essentiels de ces signes sont la saleté de la langue, l'amertume de la bouche, la couleur jaune ou verte des ailes du nez et du contour des lèvres, le rouge vif du visage, l'état des yeux qui sont brillans, étincelans, et semblent noyés dans les larmes, le tremblement de la lèvre inférieure, la douleur de tête qui revient sensiblement par accès, le vomissement de matières bilieuses.

Quand tous ces signes existent, on commence par un émétique, mais il le faut sur-tout administrer dès le début ou dès la première invasion de la maladie. Cette circonstance est essentielle et indispensablement nécessaire pour prévenir les épanchemens laiteux qui peuvent se faire très-promptement. Le vomissement, dans ce cas, présente le double avantage d'évacuer la saburre bilieuse qui fait partie de la cause matérielle, lequel excitoit le spasme auquel la métastase laiteuse est due, et de rompre par les secousses qu'il excite

dans toute la machine, et par le mouvement rétrograde qui en résulte du centre à la circonférence, de rompre, dis-je, le spasme, et d'intervertir l'appareil des mouvemens métastatiques, dirigé vers le bas-ventre et vers les organes intérieurs de la génération, qui sont le plus fatigués par l'acte de la grossesse et de l'accouchement.

Le choix du genre d'émétique qui convient le mieux peut faire l'objet d'une discussion, parce que tantôt, comme l'a observé Tissot, l'ipécacuanha augmente la sécheresse de la bouche, la soif, et resserre le ventre, et tantôt il est préférable au tartrite antimonié de potasse ou tartre stibié qu'on a vu souvent passer par les selles, et purger sans aucun effet salutaire. On peut cependant établir généralement, d'après Finke, que l'ipécacuanha est plus convenable quand il y a flux de ventre, parce qu'il ne lâche pas autant le ventre que le tartre stibié ; et c'est le cas de l'employer de préférence dans la fièvre puerpérale où l'on observe le plus souvent des flux de ventre symptomatiques. On peut dire que par ses propriétés secondaires toniques et subastringentes, il empêche les vaisseaux lymphatiques de verser, dans la cavité de l'abdomen, l'humeur laiteuse qu'ils contiennent alors, en les resserrant convenablement.

Ici convient éminemment la méthode de Doulcet, qui consiste, dès que les premiers symptômes

de l'invasion paroissent, à administrer l'ipécacuanha à la dose de quinze grains donnés en deux prises, à une heure et demie d'intervalle; on soutient l'effet de ce remède par l'usage d'une potion huileuse composée de deux onces d'huile d'amandes douces, d'une once de syrop de guimauve, et de deux grains de kermès minéral; le lendemain, il est le plus souvent nécessaire de répéter l'ipécacuanha et la potion de la même manière; quelquefois on est obligé d'y avoir recours jusqu'à trois ou quatre fois, lorsque les symptômes persistent, lorsque le ventre reste toujours météorisé et douloureux, et que le pouls ne se relève pas. La boisson doit être simple, telle qu'une eau de scorsonère ou de graine de lin, édulcorée avec le syrop de guimauve; et le sept ou le huitième jour de la maladie, on purge avec deux onces de manne et un gros de sel de duobus (ou sulfate de potasse), médecine très-douce, qu'on réitère trois ou quatre fois, et que l'on rend plus active, s'il en est besoin.

Cette méthode, qu'on a donnée comme spécifique, n'est point nouvelle; mais il reste à Doulcet, qui l'a mise en vogue de nos jours, le mérite d'avoir trouvé une méthode d'employer les émétiques, beaucoup plus sûre et plus avantageuse que toutes celles qu'on avoit trouvées avant lui. Il est certain que ce médecin, en donnant l'ipécacuanha dès l'invasion de la maladie, et en répétant plusieurs fois ce remède, si elle ne prenoit pas un

caractère plus avantageux, a eu en vue de détourner promptement l'humeur laiteuse des parties où elle cherchoit à s'infiltrer, et qu'il étoit nécessaire pour cela d'agir sur cette humeur pendant qu'elle étoit assez mobile pour être rappelée dans les voies excrétoires, où elle a de la tendance à se porter.

L'ipécacuanha, donné à la manière de Doulcet, termine la maladie par une sorte de résolution, en donnant une nouvelle direction à la matière laiteuse dévoyée; et ainsi, c'est, d'après l'opinion du docteur Fotherghill, en quelque sorte un préservatif donné à l'invasion de la maladie, qui l'étouffe dès sa naissance. C'est aussi dans les mêmes vues d'expulser la matière avant qu'elle ne fût fixée, et de résoudre l'infarctus intestinal, cause du spasme, que Stoll donnoit les émétiques et les purgatifs selon que l'orgasme ou la turgescence s'annonçoit vers l'estomac ou vers les intestins.

Il est en effet des cas où l'on n'a pas besoin de recourir aux émétiques; je dirai même plus, où il seroit peut-être dangereux de les employer. Ce sont ceux où l'orgasme ou la turgescence de la matière s'annonce vers les parties inférieures du bas-ventre, lorsque la langue, la bouche et l'estomac sont en bon état; lors enfin qu'il y a absence de tous les signes qui annoncent l'orgasme de l'estomac. Dans ce cas, il faut chercher à ouvrir le ventre au moyen des lavemens et d'une mixture saline, et si cela ne suffit pas, et que la violence des

symptômes existe toujours, il faut donner des purgatifs avec la manne et les sels amers, qu'on administre plusieurs fois, *per epicrasin*, afin d'entretenir la liberté du ventre.

Cette méthode réussit également bien dans les cas indiqués, que celle de l'émétique, et Stoll assure qu'il a eu un succès égal, et qu'il a également déraciné la maladie, *radicitùs excissi*, avec les purgatifs et les émétiques, selon l'exigence des cas. Il est donc bien essentiel d'étudier la marche de la maladie, et de bien observer le *quo vergit*, ou la tendance des mouvemens de la nature, pour se déterminer sur l'emploi de l'une ou de l'autre méthode. Il paroît en général que les cas d'employer les vomitifs, se présentent plus souvent que celui d'administrer les purgatifs seulement, parce que l'état de débilité des solides qui accompagne la grossesse, la vie sédentaire, et une foule d'autres circonstances, favorisent les congestions des matières bilieuses dans l'estomac ; et ces matières, il est plus avantageux de les expulser par l'émétique, indépendamment des autres bons effets que procure le vomissement. On voit en effet que les vomitifs agissent dans les fièvres puerpérales, en portant les humeurs du centre à la circonférence ; et par cette manière d'agir, ils rappellent le lait à ses couloirs, ou le portent à la peau sous la forme de sueur. Si la saburre des premières voies est la cause qui a empêché la sécrétion laiteuse, le vomitif a le

double avantage d'expulser les matières dont la présence étoit nuisible, et d'imprimer à toutes les humeurs un mouvement qui les porte à la peau.

Il faut le plus souvent, dans la fièvre puerpérale, dit Grimaud, joindre aux remèdes appropriés les antispasmodiques, l'opium, la teinture de castoreum, la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, les infusions de safran; car, comme je vous l'ai observé, d'après Selle, on doit considérer l'état nerveux et spasmodique comme un des grands élémens des maladies puerpérales.

Stoll ne veut pas que les accouchées demeurent long-temps au lit, ni qu'elles se tiennent trop chaudement; ni qu'elles prennent une trop grande quantité de boissons tièdes, parce qu'il prétend que ces pratiques affoiblissent les solides, et favorisent les fièvres septiques : *Ipsi febri septicæ auxiliatrices manus porrigant.*

Lorsque les malades ont été bien évacuées, et que l'infarctus bilieux n'existe plus, il n'est pas rare de voir la nature elle-même faire crise. Les signes les plus communs d'une crise heureuse sont des selles bilieuses et laiteuses, et des sueurs aigres et abondantes qui se portent à la peau. La diarrhée, pour être avantageuse et critique, ne doit guère paroître qu'après le septième ou l'onzième jour, et sur-tout il est absolument nécessaire que la fréquence du pouls diminue, que les douleurs de ventre soient moins vives, la respiration plus

libre, et que la sueur coule uniformément de tout le corps, mais par un mouvement continu qui ne soit pas provoqué par des méthodes échauffantes et incendiaires. La guérison de la maladie s'opère sans que la révolution du lait ait lieu : toute la matière laiteuse coule avec les vidanges, ou s'échappe par les voies de la transpiration ou des urines.

Fièvre puerpérale putride bilieuse.

Nous avons vu dans l'article précédent, que la fièvre puerpérale affectoit le plus ordinairement, et sur-tout pendant l'été, la forme gastrique bilieuse. Nous avons établi que la meilleure méthode de traitement étoit celle dans laquelle, au moyen de l'emploi des émétiques et des purgatifs, on étouffoit les germes de la maladie avant son développement. Mais il arrive souvent que, faute d'avoir négligé les évacuans, ou bien que, trompé par les apparences de cette maladie, par l'état de vigueur du pouls, par l'intensité et la vivacité des douleurs, et croyant avoir à combattre une affection phlogistique, on a pratiqué inconsidérément la saignée ; la matière bilieuse, qui d'abord étoit cantonnée dans les intestins, passe dans la masse du sang ; et alors la maladie change de forme, devient plus grave, et s'accompagne de symptômes de malignité.

Il arrive souvent que sans que les malades aient

subi aucun mauvais traitement, la maladie débute d'une manière si brusque et si violente, que la matière bilieuse se trouve résorbée avant même qu'on ait eu le temps d'administrer le moindre secours. La fièvre puerpérale, de gastrique qu'elle étoit, devient putride générale, et les humeurs contractent la dégénération bilieuse. Souvent cette putridité est déterminée par un air chaud et long-temps soutenu, par une atmosphère chargée des émanations qui s'élèvent des substances animales en putréfaction, par l'usage excessif de viande que peuvent avoir fait les femmes pendant leur grossesse.

C'est sous le caractère de putridité que la fièvre puerpérale s'est présentée à l'Hôtel-Dieu de Paris, à l'hospice de Vaugirard et dans les hôpitaux. Les phénomènes qui annoncent cette putridité, sont la chute totale des forces, le pouls petit très-vîte, inégal, souvent intermittent; la tuméfaction des hypochondres, avec une chaleur vive dans ces parties; le refroidissement des extrémités, souvent couvertes d'une sueur épaisse et visqueuse; des taches de différentes formes, qui paroissent sur la peau, et qui sont d'autant plus fâcheuses qu'elles prennent une couleur plus sombre; des tintemens d'oreilles, et quelquefois la surdité complète; un délire sourd et continuel; la voix foible et presque éteinte; la déglutition difficile; les yeux ternes, sans expression, enfoncés dans l'orbite; la figure

extrêmement pâle, et portant un caractère indéfinissable, l'haleine extrêmement forte, les lèvres, la langue, couvertes d'un limon noirâtre ; le plus souvent des aphtes qui occupent tout l'intérieur de la bouche et le fond du gosier, le hoquet, les vomissemens fréquens ; des selles extrêmement fétides, bourbeuses, noirâtres, quelquefois grisâtres et séreuses, d'autres fois glaireuses et sanguinolentes ; l'urine est extrêmement jaune, et dépose un sédiment de forme pulvérulente et de couleur noire ; des mouvemens convulsifs aux tendons qui avoisinent le poignet, qu'on appelle soubresauts des tendons. Les malades sont fort altérées ; elles sentent intérieurement un feu dévorant, pendant que l'extérieur du corps reste froid.

Du reste, au milieu de tous ces signes fâcheux, on reconnoît le symptôme pathognomonique de la fièvre puerpérale, les douleurs vives du bas-ventre qui est bouffe. Tissot a remarqué que les femmes en couche qui ont, dans les premières voies, des amas de matières humorales, sont sujettes à des suites de couches fâcheuses, par la complication d'une fièvre putride, qui donne lieu au dérangement de la sécrétion laiteuse, et à tous les accidens qui en sont la suite.

Il paroît que les maladies des femmes en couche, dont parle Hippocrate dans ses Epidémies, étoient de même nature et accompagnées d'une diarrhée dont presque toutes ont été la victime, et tous les

auteurs anciens qui ont écrit sur la nature de ces affections, prétendent que ce funeste symptôme étoit un de ceux qui les avoit le plus frappés. Mercatus l'avoit considéré avec beaucoup d'attention, car il parle de la tuméfaction du ventre qui accompagne la diarrhée des nouvelles accouchées. Suivant Roderic a Castro, il n'y a pas de maladie qui donne plus d'inquiétude aux médecins; enfin, à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsqu'il y a eu une plus grande mortalité parmi les femmes en couche, on l'a toujours vue produite par une fièvre, sur laquelle on a remarqué, pour principal symptôme, une diarrhée très-dangereuse.

Il est prouvé par le témoignage de tous les auteurs qui se sont occupés des maladies des femmes en couche, que la diarrhée symptomatique est l'accident le plus dangereux dont elles puissent être affectées; que ce symptôme, lorsqu'il est au point que nous venons de le dire, est un de ceux qui caractérisent particulièrement la fièvre puerpérale putride bilieuse. Il ne faut pas, trompés par la soif ardente des malades, par le feu dévorant qu'elles sentent intérieurement, pratiquer inconsidérément la saignée, elle seroit à coup sûr mortelle. Nous avons vu que dans la fièvre gastrique bilieuse, une saignée faite mal-à-propos, changeoit la forme de la maladie.

Stoll avertit que dans la fièvre puerpérale gastrique, soit pituiteuse, soit bilieuse, soit putride,

la saignée et les sudorifiques changeoient la maladie, et lui donnoient des caractères de malignité. J'ai vu, dit-il, à l'ouverture des cadavres, les intestins livides, plombés et enflammés, couverts de taches et de pétéchies; l'épiploon rouge, livide, pourri, et d'une odeur insupportable. Etoit-ce une fièvre inflammatoire qui avoit occasionné tous ces désordres dans les intestins? Non, dit-il; je savois que la maladie n'étoit rien moins qu'inflammatoire; je savois qu'elle étoit bilieuse dans le commencement, mais que par une saignée meurtrière, et faute d'avoir négligé les évacuations, on l'avoit changée en une fièvre putride maligne.

La première indication à remplir dans le traitement de cette maladie, est de faire vomir pour évacuer les matières bilieuses qui se trouvent dans l'estomac, pour détruire l'infarctus intestinal, et même dans la vue de rétablir les forces par la secousse que le vomissement imprime à tout le systême; il est souvent nécessaire de répéter le vomissement dans les mêmes vues, et pour porter les humeurs vers l'organe extérieur. Van Swieten, Leake, Laroche, recommandent de tenir le ventre libre. Le premier voit, dans les laxatifs, le moyen d'évacuer et de corriger la bile. Laroche insiste sur les laxatifs acidules; le kermès minéral à dose brisée, dont on rapproche ou dont on éloigne les doses, suivant la quantité des évacuations; les boissons animées avec l'oxymel simple ou l'oxy-

mel scyllitique sont des moyens qu'on a employés avec succès.

Mais lorsque toutes les indications pour les évacuations sont pressantes, et que les forces abattues des malades ne permettent pas d'y avoir recours, alors il faut tenir le ventre libre au moyen d'une décoction de tamarins aiguisée avec le tartre stibié, et administrer les antiseptiques les plus décidés, tels que le quinquina et le camphre qu'on donne intérieurement, et qu'on peut même donner en lavemens. Fauken rapporte qu'il régnoit, à l'hôpital de Vienne, une fièvre puerpérale extrêmement meurtrière; on saignoit. Storck consulté défendit la saignée; il donnoit intérieurement le camphre, le quinquina et le nitre à hautes doses, et des lavemens à moitié dose avec un gros de camphre, deux gros de gomme arabique à garder aussi long-temps qu'il étoit possible : ce traitement eut un grand succès.

Le quinquina convient éminemment dans l'état de putridité bilieuse dominante, et on doit le donner dans tous les temps de la maladie, dès que cet état de putridité se présente; cependant il faut être assuré que cet état n'est pas compliqué avec une affection inflammatoire; cette complication se connoît par l'état du pouls qui est alors dur et tendu, et sur-tout par l'état de la respiration qui est très-difficile. Ainsi, tant que cet état subsiste, et qu'on a lieu de craindre l'inflammation de l'utérus

ou des intestins, cas du reste qui arrive rarement, excepté lorsque la maladie est avancée, et qu'on a négligé les secours convenables, il faut s'abstenir du quinquina, et s'en tenir à des antiseptiques plus doux, et qui soient plus appropriés à l'affection phlogistique concomittante.

On peut employer alors les acides végétaux légèrement laxatifs, comme la limonade de crême de tartre, de tamarins, une infusion de serpentaire de Virginie. Mais lorsque la putridité est dominante, et qu'elle est complétement dépouillée de tout caractère inflammatoire, le plus grand ou plutôt le seul remède pour corriger la putridité bilieuse des humeurs, c'est le quinquina donné à très-haute dose. On le donne en substance ou en décoction très-chargée, si l'estomac de la malade est trop foible ou trop irritable. Leake recommande beaucoup le quinquina en substance uni à la rhubarbe. Laroche a beaucoup de confiance pour le camphre.

« L'expérience m'a appris, dit Doublet, à connoître l'utilité de ces différens moyens, et particulièrement du quinquina et du camphre. Je fais prendre ordinairement le quinquina en décoction, et j'y unis les tamarins, et quelquefois le sel d'epsom. Quant au camphre, la manière la plus convenable de le donner, c'est de le suspendre dans une mixture un peu cordiale, en l'unissant à la gomme arabique ». Voici la formule de Doublet

qu'on retrouve dans les auteurs allemands : prenez un demi-gros de camphre, un gros de nitre triturés avec un gros de gomme arabique, dans un mortier de verre ou de marbre; ajoutez peu à peu trois onces d'eau de tilleul, deux onces eau de fleurs d'orange, une demi-once d'eau de mélisse spiritueuse, et une once et demie de syrop d'œillet.

Les vésicatoires, quoi qu'en dise Laroche, qui les regarde comme une pratique nuisible, plus propre à augmenter l'irritation qu'à agir sur la partie malade; les vésicatoires peuvent être utiles, comme l'expérience le démontre chaque jour, pour attirer à la peau une partie de l'humeur déviée, pour dégager la tête, et pour porter, sur l'ensemble des forces, une impression profonde qui les relève un peu.

L'irritation qui résulte de l'application d'un ou de deux vésicatoires, est très-propre à produire de bons effets dans cette maladie; en effet, cette irritation n'est pas simplement locale, elle s'étend à tous les nerfs cutanés de la partie sur laquelle le vésicatoire est appliqué, et l'action de l'organe de la peau se trouvant augmentée dans cette partie, il doit arriver que les humeurs ont plus de tendance à s'y porter. Ainsi, en appliquant les vésicatoires aux jambes et aux cuisses des femmes attaquées de cette espèce de fièvre puerpérale, on favorise les œdèmes des extrémités, et ces dépôts extérieurs qui sont souvent une terminaison cri-

tique de cette maladie, comme l'ont observé Puzos, Levret, Leake, et plusieurs autres auteurs.

Il est bon cependant de vous avertir, qu'on ne doit appliquer les vésicatoires qu'avec beaucoup de précautions dans les maladies putrides, où il y a beaucoup de septicité, parce que l'action vive, pénétrante des mouches cantharides, ne se borne pas à l'organe de la peau, et pénètre plus ou moins dans la masse des humeurs dont elle augmente la septicité et l'alkalescence. Mais il est un moyen sûr de brider leur action, et d'empêcher leur mauvais effet, c'est de les combiner avec le camphre qui en est le correctif par excellence. Par ce moyen, on n'a rien à craindre de la septicité des vésicatoires, qu'on peut employer toutes les fois qu'on le jugera convenable.

Une complication qui n'est pas rare dans la fièvre puerpérale putride, c'est l'éruption miliaire; rarement cette éruption est-elle avantageuse dans ce cas, parce qu'elle annonce, dans les humeurs, un degré de septicité considérable. L'éruption miliaire qui survient dans ces fièvres puerpérales est de si mauvaise nature, que Puzos les appeloit malignes. « Ces éruptions malignes, dit-il, sont vraies ou complètes, ou bien fausses et incomplètes ». L'éruption complète, quoique maligne, se porte si abondamment à toute la superficie du corps, qu'elle garantit le sang et les principaux viscères de ses malignes influences; mais jusqu'au

temps de l'éruption complète qui se fait par degrés, la fièvre accompagnée de mal de tête et d'insomnie se fait sentir avec assez de vivacité.

Si ces accidens ne font que diminuer le cours des lochies sans les supprimer; si le ventre, et surtout la région de la matrice, conservent de la mollesse; si, enfin, la peau restant humide, l'éruption se fait bien, on doit laisser agir la nature, et on se contente de l'aider par des remèdes simples. Dans ce cas, l'apparition des boutons diminue les accidens, la peau est humectée d'une sueur continuelle, le dévoiement n'a pas lieu ou est très-médiocre, le visage est gonflé, l'œil perd la tristesse qu'il avoit eue, et le pouls reprend de la souplesse. Mais dans l'éruption maligne, la fièvre est d'abord médiocre, les accès sont précédés de simples horreurs ou frissons, la peau n'est pas extrêmement chargée de boutons laiteux, la fièvre devient continue sans que les boutons arrivent à maturité; les accidens se multiplient de jour en jour, la tête se perd, et les malades ne tardent pas à succomber.

Stoll prétend qu'on peut déranger l'éruption miliaire quand on est appelé à temps, avec beaucoup d'avantage pour la malade. Il est convaincu, d'après ses observations particulières et celles de ses maîtres, que les fièvres miliaire, pétéchiale, scarlatine, érésipélateuse, sont d'origine gastrique, et qu'on peut les arrêter au moyen des éva-

cuations faites à propos par les vomitifs et les purgatifs. Il croit que toutes ces fièvres, lorsque le médecin ne peut en prévenir l'éruption, ou qu'il n'est appelé que lorsque la matière morbifique a infecté toute la masse des humeurs, sont du genre putride, et qu'elles deviennent malignes à mesure que l'affection prend de l'intensité ; que ces fièvres exanthématiques ne sont que des variétés de la fièvre gastrique, ou putride ou maligne, qui ne diffèrent que par accident, et de la même manière que la même plante éprouve des variétés en très-grand nombre, mais seulement accidentelles, sur un sol différent. Cependant il pense qu'en général, la miliaire doit son origine à une humeur pituiteuse, et les pétéchies à une humeur putride bilieuse.

Cette complication de la fièvre puerpérale putride, annonçant beaucoup de septicité dans les humeurs, il est évident que le traitement antiseptique lui convient éminemment ; que le quinquina et le camphre doivent être donnés à haute dose, combinés avec les acides minéraux ; que les lavemens avec le camphre et la gomme arabique, les tisannes armées de la vertu évacuante du tartre stibié, le kermès, doivent remplir toutes les indications de la cure.

Cependant, si on est appelé à temps, il ne faut pas négliger le vomissement, afin, non-seulement de débarrasser les premières voies et de

pousser les humeurs vers l'organe extérieur, mais encore pour déranger l'éruption dans les vues de Stoll, ou bien encore pour la favoriser si elle est déjà commencée.

L'éruption une fois commencée, si elle ne se fait pas comme il faut, donne lieu à des accidens fâcheux, au délire, à la surdité, et à des mouvemens spasmodiques fréquens et très-considérables. Il s'établit une lutte entre la matière morbifique et la nature, dans laquelle celle-ci succombe souvent. Alors, tous les moyens qui portent à la peau doivent être employés; les potions fortement camphrées, les tisannes émétisées, les vésicatoires même; ceux-ci, par l'irritation qu'ils occasionnent vers l'organe cutané, peuvent résoudre le spasme et rappeler l'évacuation, d'après ce précepte des anciens, *spasmus spasmum solvit.* Cette maladie, lorsqu'elle n'est pas mortelle, se termine assez ordinairement par les sueurs et par la desquammation; mais il n'est pas rare de la voir finir par une bouffissure ou par des infiltrations laiteuses aux extrémités, comme l'ont observé Doublet et Planchon.

Fièvre puerpérale pituiteuse.

Nous avons reconnu que la fièvre puerpérale prenoit généralement la forme de l'épidémie régnante; nous avons déjà assez longuement traité

de cette maladie, sous la forme gastrique bilieuse, et sous la forme putride bilieuse; elle n'affecte pas moins souvent celle des affections pituiteuses ou catharrales, soit que la cause matérielle soit contenue dans l'estomac et les intestins, ce qui constitue la fièvre mésentérique ou gastrique catharrale, soit que la masse des humeurs soit infectée de la diathèse pituiteuse, ce qui constitue la fièvre pituiteuse putride.

Les affections pituiteuses règnent communément au printemps, et très-éminemment en automne. Stoll remarque que la constitution pituitueuse se trouve placée entre la constitution bilieuse de l'été et la constitution phlogistique de l'hiver. Elles attaquent plus fréquemment les femmes que les hommes, et sur-tout les femmes délicates qui sont mal réglées, qui sont épuisées par quelqu'évacuation de sang ou par quelqu'autre cause, qui se nourrissent mal, qui mangent des farineux non fermentés, des légumes de mauvaise qualité et peu substantiels, et très-spécialement les femmes chlorotiques et celles qui sont sujettes aux fleurs blanches : les hommes qui y sont le plus exposés sont ceux dont le tempérament approche le plus de celui des femmes, dont la peau est blanche et délicate, dont le tissu des chairs est mou et très-développé, qui ont les vaisseaux sanguins petits et fort nombreux ; en un mot, qui sont d'une constitution phlegmatique.

Dans les affections pituiteuses, les humeurs tendent à se transformer en pituite et en mucosités. Cette tendance, comme l'observe très-bien Grimaud, est une disposition qui tient à l'essence même du corps vivant, et qui s'y trouve toujours; car dans l'état de santé la plus parfaite, il se forme sans cesse, sous l'action des différentes fermentations vitales, ou plutôt par l'affaissement radical des forces digestives des sucs muqueux et pituiteux, mais qui n'altèrent point sensiblement la crase des humeurs, parce que ces sucs s'évacuent par un mouvement toujours soutenu, qui est proportionnel à leur génération. Dans l'état ordinaire, les sucs pituiteux se déposent principalement dans l'estomac et les intestins, et ne servent pas peu, en tapissant cet organe et les intestins, à les défendre contre l'action des corps qui y passent, et sur-tout contre l'action de la bile, qui est toujours d'une âcreté vive et douloureusement pénétrante.

Les affections pituiteuses attaquent très-éminemment le systême nutritif, qu'elles affoiblissent à un degré tel, qu'il ne peut plus élaborer la quantité de mucosités qui se forment, et qui finissent par le surcharger. Il est évident, d'après cela, que les femmes en couche, chez lesquelles le systême nutritif est en travail, et chez lesquelles il existe une pléthore laiteuse et lymphatique, sont éminemment disposées aux affections pituiteuses des

premières voies, comme il conste d'après les observations de Hulme, de Stoll et de Doulcet. Aussi, chez les femmes qui accouchent au temps où la constitution pituiteuse règne, la fièvre puerpérale gastrique prend-elle la forme de la fièvre gastrique catharrale.

La fiévre puerpérale gastrique catharrale diffère de celle qui prend la forme gastrique bilieuse, en ce que la chaleur n'est pas communément augmentée ; et ce n'est, selon la remarque de Galien, qu'en arrêtant long-temps la main sur le corps, qu'on apperçoit enfin cette impression d'âcreté qui la caractérise. Cette chaleur varie fréquemment dans différentes parties du corps ; tantôt elle s'empare subitement des joues, et les colore d'un rouge vif, tandis que l'extrémité du nez et des oreilles est froide, et que le front est en même temps couvert d'une sueur froide. Il arrive aussi très-souvent que le visage est allumé, et que les extrémités du corps sont froides. Les mouvemens du pouls sont peu changés, et ils n'ont rien de la force et de la vîtesse qu'ils présentent dans les fièvres inflammatoires et bilieuses. L'urine ne diffère presque pas de ce qu'elle est dans l'état naturel, et pour sa consistance, et pour sa couleur ; seulement elle est quelquefois et plus abondante, et plus pâle ; quelquefois elle est jaune ; elle est souvent aqueuse. « L'état du pouls, de l'urine et de la chaleur, qui se soutiennent à-peu-près sans changement dans la fièvre mésentérique

pituiteuse, prouve, dit Grimaud, que la nature n'attaque les causes matérielles des fièvres catharrales, que d'une manière foible, comme incertaine et peu assurée ».

La langue est humectée et recouverte d'une croûte blanche tenace; les malades sentent une oppression à la région de l'épigastre, des anxiétés, des nausées et des vomissemens de matières pituiteuses. Toutes les parties extérieures sont d'une couleur pâle, livide, et comme empâtées de sucs muqueux et pituiteux; cette tuméfaction et cet empâtement sont sur-tout manifestes vers la région épigastrique. Du reste, tous les symptômes appartenant à la fièvre puerpérale en propre, sont ici très-sensibles; l'affaissement des mamelles, la douleur vive du ventre, le flux des lochies irrégulier, tantôt supprimé tout-à-fait, tantôt seulement diminué; la sécrétion interrompue du lait et sa métastase sur le bas-ventre. Ici l'infarctus pituiteux de l'estomac et des intestins, est la cause matérielle de cette fièvre puerpérale; cause matérielle qui donne lieu au spasme, que nous avons déjà reconnu comme un des élémens de cette maladie.

Dans la fièvre puerpérale gastrique catharrale, le dépôt laiteux se fixe d'autant mieux sur le bas-ventre, que la foiblesse radicale dont sont frappés les intestins dans l'affection pituiteuse favorise singulièrement ces sortes de congestions. La tête est aussi très-généralement affectée, selon l'obser-

vation de Baglivi, comme dans les affections bilieuses, mais avec cette différence que dans la fièvre de nature pituiteuse, c'est plutôt un engourdissement, une pesanteur, qu'une douleur réelle, et lorsque la malade est debout ou assise, elle éprouve facilement des tournoiemens et des vertiges.

Cette espèce de fièvre puerpérale se présente très-souvent avec différentes taches sur la peau, avec des aphthes et de petits ulcères dans la bouche. Ces taches sont très-communément des taches miliaires; nous avons déjà observé, d'après Stoll, que les taches miliaires doivent leur origine à une humeur pituiteuse, fixée dans l'estomac et les premières voies. Elle est aussi très-souvent accompagnée de mal à la gorge, et cette affection est le produit de la sympathie établie entre l'estomac et la gorge. Doublet donne l'histoire d'une fièvre puerpérale, accompagnée d'éruption miliaire et d'un très-grand mal de gorge, dans laquelle le vomissement qu'il procura au moyen de l'ipécacuanha diminua beaucoup ce dernier symptôme.

Enfin, la fièvre puerpérale gastrique catharrale se complique très-souvent avec des affections vermineuses. Vanden Bosc, dans le chapitre de son ouvrage où il traite de *febri mucoso-verminosâ, puerperii accessoriâ*, décrit plusieurs exemples de fièvre puerpérale compliquée d'affection vermineuse, dans lesquels l'accouchement avoit été

heureux, les lochies couloient assez abondamment, les mamelles étoient assez remplies de lait, mais tout-à-coup elles s'affaissèrent, et les malades se plaignirent d'anxiétés et d'une douleur très-forte dans l'hypogastre, qui ne cessèrent que lorsqu'après avoir administré les secours convenables, elles eurent rendu des vers lombrics, accompagnés de beaucoup de matières muqueuses putrides. Et c'est à ce sujet qu'il dit que les phénomènes de l'épidémie régnante avoient été mis en jeu par la fièvre de lait, passage intéressant que je vous ai déjà rapporté dans un des articles précédens.

Les vers accompagnent généralement les affections pituiteuses ou muqueuses, non pas comme le pensent Rœderer et Wagler, parce que cette matière est propre à recevoir et à faire éclore les œufs dont on suppose que proviennent les vers dans le corps vivant, mais, comme l'assurent Selle et Grimaud, parce que toutes les substances muqueuses et gélatineuses sont éminemment susceptibles de s'organiser; en sorte que la pituite qui se trouve dans les premières voies peut réellement s'animer, et donner des êtres vivans qui diffèrent selon le degré de sa décomposition; ce sont aussi les opinions de Muller, et de nombre d'autres.

« La théorie des germes préexistans est, dit Selle, une raison trop foible pour qu'on nie que des parties non organisées puissent se combiner de manière à produire l'organisation, et par consé-

quent des vers ». Si dans les endroits où les hommes se nourrissent de poissons et d'eaux stagnantes et de mauvaise qualité, on rencontre des affections vermineuses plus fréquentes que par-tout ailleurs, c'est que la faculté digestive y étant affoiblie donne lieu à une surabondance de pituite dans les premières voies, qui favorise la formation des vers. Et il est prouvé, par des observations, que les vers qui se forment dans le corps animal, diffèrent essentiellement dans leur organisation de ceux qu'on trouve au-dehors.

Il est donc bien évident que les affections vermineuses sont essentiellement liées avec les affections du système nutritif, dont les fièvres pituiteuses sont les plus essentielles. Aussi ne doit-on pas se mettre fort en peine de rechercher les signes qui indiquent la présence des vers, parce que ces signes sont ordinairement très-fautifs et insuffisans. Cette affection ne peut être, en général, bien connue que par l'excrétion des vers ; il faut pourtant observer que les vers ne sont pas toujours tels qu'ils puissent être apperçus à la vue simple ; Vanden Bosc a vu, en examinant avec la loupe, la matière muqueuse des déjections, quantité de vers extrêmement petits. Du reste, l'affection vermineuse n'est qu'accessoire dans la fièvre puerpérale pituiteuse, et nous verrons, en parlant du traitement, que l'on s'en occupe à peine.

Le traitement de cette espèce de fièvre diffère

peu de celui qui convient à la fièvre puerpérale gastrique bilieuse. Et, en effet, nous observerons en passant, que le traitement des fièvres gastriques, de quelque nature qu'elles soient, est à-peu-près le même, et se borne aux indications principales qui sont d'évacuer les premières voies. Les vomitifs conviennent dans cette fièvre dès le commencement, comme dans celle qui affecte la forme gastrique bilieuse; cependant, comme les humeurs pituiteuses qui tapissent l'estomac sont épaisses, tenaces, et difficilement mobiles, il est bon de faire précéder les vomitifs par l'usage des digestifs, tels que le tartrite acidule de potasse (crême de tartre), le sulfate de potasse (tartre vitriolé), le muriate ammoniacal (sel ammoniac); ce dernier convient mieux ici que dans les affections bilieuses, parce qu'il est actif, et qu'il excite souvent un sentiment d'ardeur et de douleur dans l'estomac, qui n'est pas à craindre dans les affections pituiteuses : on étend ces sels digestifs dans l'eau pure édulcorée avec le miel ou un syrop, ou bien dans l'oxymel simple.

Lorsqu'on a par ces moyens rendu la matière plus mobile, il faut avoir recours aux vomitifs; la méthode de Doulcet, dont j'ai déjà parlé, convient éminemment ici; elle consiste à faire vomir avec quinze grains d'ipécacuanha donné en deux prises égales, à une heure et demie de distance l'une de l'autre, et à soutenir l'effet de ce remède

par une potion huileuse, composée de deux onces d'huile d'amandes douces, d'une once de syrop de guimauve, et de deux grains de kermès minéral, prise par cuillerées. On répète plusieurs fois de suite le vomissement, jusqu'à ce que les premières voies soient dégagées.

Mais il peut arriver que l'humeur pituiteuse ait tant de ténacité, que l'ipécacuanha ne morde pas suffisamment, et n'excite pas un vomissement suffisant; alors on combine le tartre émétique qui est plus pénétrant avec l'ipécacuanha, selon la méthode de Sarcone, qui employoit ce mélange chez les personnes fortes. Helvétius étoit dans l'usage de donner, dans les fièvres pituiteuses des premières voies, trois ou quatre grains d'ipécacuanha dans un verre de tisanne, de trois en trois heures, pendant tout le cours du traitement, dans la vue d'inciser les humeurs visqueuses, et d'entretenir la liberté du ventre.

Je crois cette méthode excellente dans la fièvre puerpérale pituiteuse et préférable aux purgatifs; car les purgatifs portent sur le canal intestinal un degré de foiblesse considérable, lequel réuni avec l'inertie où sont les premières voies, à raison des mucosités qui les empâtent, me paroît très-propre à favoriser plutôt qu'à prévenir ces congestions. L'ipécacuanha, donné à la manière d'Helvétius, n'a pas cet inconvénient; en même temps qu'il entretient la liberté du ventre, il remédie par ses

propriétés toniques et fortifiantes, à l'inertie et à la foiblesse des premières voies. D'après ces vues, après avoir donné l'ipécacuanha dans le dessein de faire vomir et de dégorger pleinement l'estomac de la saburre pituiteuse, on doit le donner à dose brisée, à la manière d'Helvétius, pour entretenir la liberté du ventre.

Cependant, si le cas exigeoit qu'on eût recours aux purgatifs, ce qui arrive souvent, il faudroit les combiner avec les fortifians toniques, comme le quinquina, la cascarille, la rhubarbe, dans la vue de remédier à l'impression de foiblesse que ces médicamens laissent sur le canal intestinal. Stalh recommande la manne dans les affections muqueuses, parce que l'acte de la fermentation auquel elle est éminemment portée par sa matière sucrée, y développe une matière subtile, élastique, très-active, qui doit exciter dans les premières voies une impression irritante très-avantageuse.

Il ne convient point d'insister trop long-temps sur les évacuans; Stoll donne cette remarque comme extrêmement importante, parce que ces médicamens, en même temps qu'ils emportent la cause matérielle, introduisent dans les organes digestifs une énervation qui prépare une nouvelle production de cette cause matérielle; il faut donc suspendre ces remèdes de temps en temps, et dans l'intervalle, administrer les fortifians. Il observe

encore qu'après les évacuations suffisantes, on ne doit pas se décider à donner les émétiques et les purgatifs sur l'état de la langue; dans cette circonstance, la saleté n'indique pas un état saburral, elle se prolonge souvent dans la convalescence, et paroît tenir à l'état de foiblesse de l'estomac.

Les évacuans, donnés à temps, préviennent l'éruption miliaire en détruisant la cause qui lui donne lieu, en évacuant l'infarctus gastrique. Stoll assure avoir garanti les femmes en couche de l'éruption miliaire; quoique, dit-il, elles fussent attaquées de la maladie populaire régnante, accompagnée d'exanthèmes miliaires, je les garantis toutes de ces efflorescences, parce qu'ayant évacué dès les commencemens le ventre des accouchées, la fièvre a été étouffée dans son berceau : *Febris suis in incunabulis, vacuato puerperarum abdomine, repentè ac quasi rescissâ cervice, enecta.*

Il est rare aussi que les aphthes et les maux de gorge qui ont tous, comme l'éruption miliaire, une origine gastrique, ne cèdent pas à l'effet des évacuans. Doublet a observé que chez une femme atteinte de fièvre puerpérale, accompagnée d'un grand mal de gorge, le vomissement procuré au moyen de l'ipécacuanha avoit singulièrement énervé ce symptôme. Cela ne doit pas empêcher d'employer, contre les aphthes, les gargarismes avec la décoction d'orge, de muriate ammoniacal et de miel rosat; l'usage de ces gargarismes fait rendre

ordinairement une grande quantité de pituite dont l'excrétion soulage sensiblement. Si ces aphthes dégénèrent en ulcères, il faut gargariser avec une infusion de sauge, de syrop de mûres, et un peu de muriate de soude, ou bien toucher les aphthes avec un pinceau trempé dans l'acide muriatique, ou l'acide sulfurique étendus dans beaucoup d'eau, édulcorés avec un peu de miel rosat.

Si les maux de gorge résistent aux évacuations, ils demandent éminemment l'usage des vésicatoires, mais sur-tout lorsque les premières voies ont été suffisamment purgées. En général, les vésicatoires conviennent parfaitement sur la fin de la maladie, ils favorisent les sueurs par lesquelles la nature termine les maladies fébriles. Ils conviennent aussi dans le cours de la fièvre puerpérale gastrique pituiteuse, lorsqu'il paroît des symptômes qui affectent la tête, comme le délire et les affections comateuses; on les applique à la nuque, aux cuisses, aux jambes. Mais dans les affections de la gorge, la meilleure place pour les appliquer, c'est sur la partie antérieure du col. J'ai obtenu les plus grands avantages des vésicatoires appliqués sur cette partie, dans un cas d'angine gastrique pituiteuse qui avoit résisté aux évacuans, à l'émétique, sur-tout, répété plusieurs fois; je fis appliquer un large vésicatoire qui faisoit presque le tour du col, et la maladie fut emportée radicalement.

Je vous ai dit que la fièvre puerpérale pituiteuse se compliquoit d'affection vermineuse; et en effet, les humeurs muqueuses qui forment essentiellement la cause matérielle de cette maladie, favorisent singulièrement la génération des vers. Quoique, si nous en croyons Vanden Bosc, les secours les mieux entendus contre ce genre d'affections, soient certainement les moyens qui tendent à soutenir les évacuations du ventre, cependant il n'est pas inutile de joindre aux laxatifs quelques anthelmintiques capables de détruire les vers.

Il est assez difficile d'indiquer les vermifuges qui peuvent convenir le mieux, parce que les divers médicamens qui composent cette classe n'ont pas toujours réussi dans les différentes épidémies. Tantôt les potions huileuses aiguisées avec quelques préparations antimoniales, comme le kermès minéral, (le tartre stibié) tartrite antimonié de potasse, la teinture d'assa fœtida, ont réussi. Tantôt ce sont le quinquina et le camphre; d'autres fois, les acides végétaux ou minéraux. La corne de cerf brûlée a quelquefois eu du succès, suivant Forestus et Vanden Bosc, dans une constitution épidémique vermineuse. La racine de fougère mâle, l'helminthocorton, l'absinthe, la tanaisie, la petite centaurée, l'oxymel scillitique, &c., offrent beaucoup de ressources contre l'affection vermineuse, et de quoi varier le traitement. Le point de la difficulté consiste à se décider pour celui de

ces remèdes le mieux adapté aux circonstances présentes.

Mais de tous les vermifuges, ceux qui tendent à tenir le ventre libre, méritent sans contredit la préférence. Les huiles purgatives doivent avoir quelque succès. Leake employoit l'huile de ricin dans la fièvre puerpérale gastrique ; il est certain que ce purgatif, qui est anthelmintique, doit principalement convenir dans la fièvre puerpérale pituiteuse, compliquée d'affection vermineuse. Il faut que l'huile soit exprimée des graines, après avoir enlevé la peau qui les enveloppe ; sans cela, ce seroit un purgatif drastique, dont il faudroit s'abstenir. La formule la plus ordinaire de Leake, est la suivante : huile de ricin, battue avec un jaune d'œuf, une once; magnésie de sel d'epsom, deux dragmes ; manne choisie, trois dragmes; eau d'hyssope, huit onces. Cette potion se donne de trois en trois cuillerées, toutes les deux ou trois heures.

Fièvre puerpérale compliquée d'affection phlogistique.

Nous avons déjà vu, d'après Stoll, combien peu les femmes en couche étoient disposées aux affections inflammatoires, à raison de la contexture lâche de leurs solides, de la ténuité de leur sang, et des évacuations sanguines qu'elles éprouvent

pendant leur accouchement. Cependant, le même auteur avoue que, pendant l'hiver, lorsqu'il gêle fortement, et que le vent du nord souffle avec violence, il est possible que la fièvre puerpérale contracte le génie inflammatoire. Mais ces cas sont extrêmement rares; et hors les cas d'inflammation particulière, qui se joignent à la fièvre puerpérale, qui même ne sont pas très-communs, aucun auteur n'a décrit de fièvre puerpérale inflammatoire générale; et cette maladie n'affecte jamais cette forme dans les hivers les plus rudes et les plus rigoureux, où la constitution phlogistique régne dans toute sa vigueur.

Il est vrai de dire qu'y ayant beaucoup d'analogie entre la fièvre inflammatoire et les inflammations locales, la fièvre puerpérale compliquée d'inflammation locale, ne doit pas moins être regardée comme participant du génie phlogistique, et cette complication doit s'observer principalement dans les hivers secs et froids. L'organe dont l'inflammation complique le plus souvent la fièvre puerpérale, c'est la matrice. Ce viscère peut avoir éprouvé, durant l'accouchement, principalement lors d'un accouchement laborieux, des distensions, des dilacérations, qui l'irritent et l'enflamment.

On a lieu de croire que cette inflammation se forme, lorsqu'aux signes généraux de la fièvre puerpérale se joignent les suivans : les femmes, peu après être accouchées, sentent une grande

pesanteur dans le bassin ; le ventre commence par être petit et dur, selon l'expression de Levret, puis il devient bouffe, et ensuite tendu comme une outre. Les évacuations utérines se suppriment ; les urines sont rares, difficiles ; il survient une fièvre très-aiguë, le délire, les convulsions, le hoquet. Le pouls est vif, fréquent et petit, comme dans les inflammations des viscères du bas-ventre ; la respiration est embarrassée, mais le visage n'a pas cette empreinte d'abattement comme dans la fièvre puerpérale putride.

Cette inflammation de la matrice précède toujours la fièvre puerpérale, et doit en être considérée comme la cause, et non comme l'effet ; c'est l'irritation qu'elle produit qui occasionne le spasme, que nous avons reconnu comme un des élémens de la fièvre puerpérale, en ce que c'est lui qui dévie l'humeur laiteuse, l'empêche de se porter aux mamelles, et la fixe dans le bas-ventre ; c'est l'opinion de Selle, qui est très-vraie, en ce qu'elle est confirmée par les observations de beaucoup d'auteurs qui ont écrit sur cette maladie, et par les ouvertures de cadavres, et entr'autres par celles de Hulme et de Leake, qui ont constamment trouvé la matrice intacte.

Cependant Jonson, Jonsthone, et autres auteurs anglais, et Ponteau lui-même, l'ont quelquefois trouvée enflammée; mais il y a apparence que cette inflammation avoit précédé la fièvre puerpérale,

et en étoit la cause plutôt que l'effet ; car, comme l'observe Selle, la marche souvent lente de la maladie, semble prouver que l'inflammation occasionnée par le dépôt laiteux, est le plus souvent foible, et qu'elle n'a lieu que vers la fin de la maladie, lorsque la matière épanchée a acquis, par le séjour, beaucoup d'âcreté ; ce qui est bien différent de l'inflammation vive dont nous parlons.

L'inflammation de la matrice, dit Doublet, doit donner lieu à l'épanchement laiteux dans la cavité abdominale, pour peu que la matière laiteuse soit abondante. En effet, il est évident que les causes propres à produire l'inflammation de la matrice, doivent en même temps s'opposer à la sécrétion et à l'excrétion du lait par les voies naturelles, et que la déviation doit se faire vers la partie où réside le centre d'irritation. Le caractère essentiel de l'inflammation de la matrice que donnent les auteurs, est l'énorme tension du ventre ; mais quand il n'y a que ce symptôme, il ne suffit pas pour établir le diagnostic. Heureusement la fièvre puerpérale, compliquée d'inflammation de la matrice, est extrêmement rare, et il n'existe qu'un très-petit nombre de cas où elle ait été observée.

Le traitement qui convient dans cette complication fâcheuse doit débuter par les antiphlogistiques les plus puissans, et principalement par la saignée suffisamment répétée, et la diète la plus

austère. Mais avant d'en venir à ce moyen dont je vous ai fait appercevoir le danger, on doit bien s'assurer du diagnostic qui indique cette complication, et n'admettre, pour signes certains de son existence, que la force du pouls, la douleur du ventre, fixée à la région hypogastrique, et l'élévation de cette partie de l'abdomen, où l'on doit sentir la matrice qui, dans ces cas, est très-irritable, et où d'ailleurs on ne peut appuyer le doigt sans faire beaucoup souffrir la malade. La saignée doit être faite avec beaucoup de ménagement, et il faut y mettre d'autant plus de circonspection que les mamelles sont plus flasques, et la physionomie plus décomposée et plus abattue. La saignée du bras convient dans cette circonstance, parce qu'il est bien moins question de rappeler les lochies que d'éviter la surcharge et l'engorgement de l'utérus.

Immédiatement après la saignée, qui doit être plus ou moins répétée, on doit chercher à remplir les mêmes indications que dans la fièvre puerpérale gastrique bilieuse, qui est la plus ordinaire. Les autres antiphlogistiques, pris intérieurement et administrés à l'extérieur, ne doivent pas être négligés; les boissons adoucissantes, nitrées ou acidulées, conviennent parfaitement, ainsi que les injections émollientes avec l'orge, la graine de lin, la mauve, les épithèmes et fomentations rafraîchissantes.

Je vous ai parlé plusieurs fois de l'application des sangsues, soit aux veines hémorroïdales, soit à la vulve, soit au-dessous des mamelles, et de leurs bons effets dans le cas où il s'agit de dégorger la matrice d'une manière plus directe; je crois que leur emploi pourroit trouver ici sa place, lorsque le cas étant pressant et le diagnostic douteux, le médecin craint d'employer la saignée. Les sangsues ont, comme celle-ci, l'avantage d'évacuer convenablement, et on n'a pas à craindre avec ce moyen le *collapsus virium*, dont est suivie la saignée, qui peut, tout d'un coup, faire passer dans la masse des humeurs la cause matérielle jusqu'alors cantonnée dans l'estomac et les premières voies. Aussi, vous conseillerai-je dans ces cas délicats et difficiles, qui exigent beaucoup de sagacité et d'habitude d'observer, de recourir aux sangsues qui, en remplissant vos vues, n'ont pas les mêmes dangers de la saignée.

La fièvre puerpérale se complique assez souvent d'affection aiguë de la poitrine, que nombre d'auteur sont décrite sous le nom de pleurésie laiteuse; on reconnoît dans leurs descriptions, les symptômes généraux et primitifs de la fièvre puerpérale qui se manifestent au moment de l'aberration laiteuse, tels que l'absence du lait aux mamelles ou sa diminution notable, la tension et la douleur du ventre, les anxiétés, les frissons, les nausées. On voit ensuite les symptômes de l'inflammation de

poitrine se manifester plus ou moins promptement, avec des circonstances et des accidens qui n'ont pas lieu dans la pleurésie ordinaire; tels sont les sueurs aigres et abondantes, les crachats laiteux, les abcès et les infiltrations qui terminent souvent cette maladie, ainsi que les autres espèces de fièvre puerpérale. L'irritation de la poitrine qu'occasionne l'inflammation de cette partie, peut y attirer le lait, et y fixer plus ou moins étroitement l'humeur laiteuse, comme l'ouverture des cadavres l'a démontré. Dans celles faites à l'Hôtel-Dieu, on a trouvé non-seulement que la matière laiteuse étoit épanchée dans la cavité abdominale, mais que les poumons étoient gorgés de la même humeur.

Il se présente ici à examiner une question qui me paroît de la plus grande importance, c'est de savoir si c'est la métastase laiteuse qui occasionne l'inflammation de la poitrine, qui complique la fièvre puerpérale, comme le pense Doublet, ou bien si l'inflammation de poitrine et l'irritation qui l'accompagne, occasionnent le spasme qui dévie l'humeur laiteuse, l'empêche de se porter au sein, et donne lieu conséquemment à la fièvre puerpérale. Cette dernière opinion me paroît la plus vraisemblable et la plus conforme à la marche de la nature, il n'est pas difficile de vous déduire les principales raisons qui me font pencher en sa faveur.

Vous savez que la poitrine doit être considérée comme le véritable centre du système artériel, et que la diathèse phlogistique qui affecte plus spécialement les artères, a beaucoup plus d'analogie avec les organes de la poitrine qu'avec tous les autres; que, d'après cela, la poitrine est éminemment disposée aux affections phlogistiques qui s'y établissent avec une intensité vive.

Il est vraisemblable que dans un hiver sec et froid, où la diathèse phlogistique règne avec beaucoup de vigueur, les femmes en couche, soit par une disposition particulière, soit par une imprudence, en s'exposant inconsidérément au froid, soient saisies de cette inflammation, qui s'accompagne toujours d'une irritation vive. Au moment de la révolution du lait, cette humeur se portant aux mamelles, et trouvant le spasme déjà établi dans la poitrine, partie se fixe sur cette partie, et se joignant aux causes de l'inflammation, y occasionne des engorgemens qui se terminent quelquefois par des dépôts laiteux, et partie de la même humeur, se trouvant repoussée, se fixe sur le bas-ventre, et donne lieu à tous les symptômes de la fièvre puerpérale.

Ce n'est pas que la matière laiteuse portée sur la poitrine ne puisse y occasionner l'inflammation, car toutes les inflammations de la poitrine ne sont pas phlogistiques; mais faut-il que ce transport soit occasionné par une disposition ou

par une affection particulière de cet organe, car il ne suffit pas pour l'établir de la sympathie de voisinage, on doit toujours supposer l'existence d'une cause quelconque, qui détermine le mouvement de cette humeur. Ainsi, tout nous porte à croire que l'inflammation de la poitrine et l'irritation qui l'accompagne, en occasionnant le spasme, donnent lieu à la métastase laiteuse sur la poitrine.

Les symptômes qui accompagnent cette affection, sont tantôt les symptômes de la péripneumonie, et tantôt ceux de la pleurésie. Dans le premier cas, il y a une douleur obtuse au côté, qui comprime en quelque manière la poitrine; la respiration est courte, égale, et s'entend pour peu qu'on prête l'oreille; l'haleine est brûlante; il y a des anxiétés; le pouls est mou et ondulant; les pomettes se colorent; les malades se couchent volontiers sur le côté affecté, et en éprouvent du soulagement; la toux est forte; il y a grand mal de tête que la toux fait augmenter. Le second, troisième et quatrième jour, il y a des crachats rouillés ou teints de quelques stries de sang encore crus, et le sixième ou le septième, ils sont plus cuits, et deviennent laiteux, comme je vous l'ai déjà dit.

Dans le second cas, lorsque les symptômes sont ceux de la pleurésie, la douleur de côté est vive et pongitive; la respiration plus difficile; il y a de

l'oppression; la toux est plus sèche; les crachats se font à-peu-près dans le même ordre.

Cette affection est ordinairement très-grave, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée de tous les symptômes de la fièvre puerpérale, tels que le météorisme et la douleur du ventre, la diarrhée, l'éruption miliaire, le délire, soit que ces accidens surviennent en même temps que l'affection de poitrine, dès les premiers jours de la couche, soit que la pleurésie ne se développe que plus tard, et après les accidens fâcheux dont je viens de parler.

Il faut se hâter, dans ce cas, de combattre l'affection phlogistique. La saignée devient très-nécessaire pour cet effet; elle a l'avantage de modérer et d'anéantir même l'affection phlogistique, et de préparer aux évacuations qui peuvent devenir nécessaires; mais il est indispensable d'y revenir plus d'une fois, car la première calme bien les symptômes de l'inflammation de poitrine, mais ne les anéantit pas; il faut donc saigner plusieurs fois, si les forces des malades le permettent, si la gravité des symptômes est toujours considérable, et si ces derniers ne cèdent pas.

Dans les affections inflammatoires de la poitrine, il existe un état de crudité, qui s'étend ordinairement jusqu'au quatrième jour, mais qui souvent se prolonge au-delà de ce terme. C'est ce temps de crudité qui doit être choisi pour prati-

quer la saignée avec avantage, parce que c'est alors que les symptômes d'irritation se présentent avec le plus d'intensité; la saignée est un puissant moyen pour affoiblir, pour relâcher, et pour amener à l'acte de la coction, auquel sont soumises les affections inflammatoires, et elle est indiquée dans le premier temps de la maladie, pour faire cesser l'irritation vive qui existe pour lors, irritation qui s'oppose à la coction qui doit amener l'expectoration. Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai dit plus haut au sujet des sangsues, qu'il est, dans certains cas, avantageux de préférer à la saignée. On peut les appliquer sur la poitrine et à l'endroit même de la douleur : elles opèrent une dérivation avantageuse. Je vous ai fait connoître plus d'une fois les avantages de la saignée locale.

Vous connoissez aussi les bons effets des vésicatoires, appliqués sur le point de la douleur. On les applique avec beaucoup de succès dans le temps même de la crudité et de l'irritation la plus vive, parce qu'ils transportent à l'organe extérieur, et par la voie la plus courte, le centre d'irritation, qui étoit fixé sur un point du poumon ou de la plèvre.

Lorsqu'on est parvenu à calmer les symptômes pleurétiques ou péripneumoniques, on doit songer aux évacuations, et s'il y a saburre dans les premières voies, et que l'orgasme, ou la turgescence,

se porte vers le haut, administrer l'ipécacuanha à la manière de Doulcet, et donner ensuite la potion huileuse, combinée avec le kermès minéral (oxide d'antimoine sulfuré rouge).

Mais si les mouvemens de la nature sont dirigés vers les selles, on donnera la préférence aux laxatifs, et, parmi ceux-là, aux sels neutres de cette classe, tels que le sulfate de potasse, ou sel de duobus, le sulfate de soude, ou sel de glauber, dans la décoction de bourrache ou de chicorée; le sel de duobus a été très-vanté dans ces circonstances, par les médecins français; Levret sur-tout l'a souvent employé dans toutes les suites de couches, lorsqu'il étoit question de tenir le ventre libre et d'évacuer la matière laiteuse.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on cherche à favoriser l'expectoration, au moyen des tisannes pectorales, au moyen du kermès minéral, donné *fractâ dosi*, seul, ou dans une mixture pectorale; parce qu'il n'est pas rare de voir la matière laiteuse prendre la voie de l'expectoration. D'autres fois la maladie se termine par des dépôts sur la poitrine; dépôts souvent mortels, parce qu'ils se font avec une rapidité telle, que l'art ne peut les prévenir. Nous reviendrons, dans un autre article, sur les terminaisons de la fièvre puerpérale, ou sur les maladies qui lui succèdent, et qui forment sa crise.

Fièvre puerpérale sporadique, par cause nerveuse, par refroidissement, &c.

Jusqu'ici nous n'avons presque considéré la fièvre puerpérale qu'associée à l'épidémie régnante ; c'est en effet la manière dont elle se présente le plus ordinairement, pour ne pas dire presque toujours. Nous l'avons vue combinée tour-à-tour avec la diathèse bilieuse, avec la diathèse pituiteuse, avec la diathèse inflammatoire, et nous l'avons décrite sous la forme de gastrique bilieuse, de bilieuse putride, de gastrique catharrale, et compliquée avec l'inflammation de l'utérus et de la poitrine.

Elle est quelquefois sporadique, au rapport de Selle et de Leroy, c'est-à-dire, qu'elle attaque les femmes en couche en différens temps et en différens lieux, et lorsqu'il n'existe pas de constitution épidémique. Cette fièvre puerpérale sporadique n'est pas plus uniforme que celle qui est liée à la constitution épidémique ; mais elle varie suivant la nature et la violence de la cause qui la produit. Tantôt la fièvre de lait peut, par une disposition particulière, être si violente, ou de telle nature, que sa crise n'ait point lieu, ou qu'elle se fasse dans un endroit peu convenable ; et alors, dit Selle, du moment qu'il survient des douleurs au bas-ventre, elle cesse d'être fièvre de lait, et devient fièvre puerpérale.

Il se peut encore que la fièvre de lait n'ait pas

du tout lieu, ou qu'elle ait déjà cessé, et qu'il lui succède une nouvelle fièvre, occasionnée par quelque refroidissement; si, à cette nouvelle fièvre, il survient des douleurs au bas-ventre, c'est encore une fièvre puerpérale. Il se peut aussi, qu'après l'accouchement, de violentes passions de l'ame, qui l'ont précédé ou suivi, telles que l'excès de la joie, de la tristesse ou la terreur, donnent lieu à une fièvre qui est bientôt suivie de douleurs au bas-ventre. La terreur est ordinairement suivie de la dépravation du lait. Enfin, les spasmes, les affections nerveuses et la suppression soudaine des lochies, peuvent encore donner lieu à cette fièvre.

Leroy, professeur de l'Ecole de Montpellier, décrit, dans ses Mémoires sur les fièvres aiguës sporadiques, une fièvre, qu'il appelle *fièvre de lait maligne*, qui n'est autre chose que la fièvre puerpérale. « Suivant l'institution de la nature, dit cet habile observateur, il se fait dans la femme accouchée une espèce de révolution, par laquelle le lait se porte aux mamelles, et continue ensuite de s'y filtrer pour la nourriture de l'enfant; s'il arrive, soit par une erreur de la nature, soit par les efforts imprudens de l'art, que cette importante fonction soit troublée, l'accouchée éprouve de grandes incommodités, souvent même des maladies cruelles, qu'il n'est pas rare de voir terminer par la mort. C'est dans les premiers jours de la couche, rarement au-delà du quatrième et du cin-

quième, que la fièvre de lait maligne a coutume de se déclarer. Sa marche est vive; elle est très-dangereuse, souvent mortelle. Voici les signes qui la caractérisent : le sein conserve sa souplesse et son volume ordinaire; la fièvre s'allume, et pour l'ordinaire, dès le début, il se déclare des symptômes qui en annoncent tout le danger. Les plus fréquens sont la foiblesse et l'inégalité du pouls (quelquefois cependant il est dur et vif), le cours de ventre, la suppression des lochies, le météorisme du bas-ventre, le délire, la stupeur, l'assoupissement, les soubresauts des tendons, des mouvemens convulsifs de la tête, des yeux, des poignets, quelquefois des convulsions épileptiques, des paralysies, et très-souvent des signes de dépôts laiteux, soit aux viscères du bas-ventre, soit à ceux de la poitrine ».

On ne peut méconnoître dans cette description tous les caractères de la fièvre puerpérale; Leroy regarde comme la cause de cette fièvre, le lait retenu dans la masse du sang, qui se jette ensuite sur quelque partie interne ou externe, et y produit des dépôts laiteux, lymphatiques ou inflammatoires.

On doit encore reconnoître la fièvre puerpérale dans la fièvre de lait, décrite par Battisti, dont je vous parlois dans un des articles précédens, et qui arrive, selon lui, lorsque les mamelles pleines de lait, et distendues par ce fluide, ne peuvent en recevoir davantage. Le lait demeurant en partie

dans la masse du sang, ou partie séparé ou resorbé dans les humeurs, occasionne des symptômes de pléthore avec une fièvre continue rémittente, ayant un type quotidien, un frisson considérable, de la chaleur et des sueurs qui répandent une odeur particulière acide, qui terminent le paroxysme. Cette fièvre a ses terminaisons ordinaires ou par les sueurs, ou par le flux spontané ou artificiel des mamelles, ou par des lochies très-abondantes, ou par les urines, les selles, des éruptions exanthématiques, et par des métastases dans différentes parties, avec un événement souvent mortel.

Il est bien évident que la fièvre puerpérale sporadique doit varier autant que les causes qui la mettent en jeu; nous avons reconnu que le spasme en est un des élémens, et ce spasme peut être occasionné par une infinité de causes qui doivent donner à la maladie une physionomie particulière, sur-tout si ces causes sont compliquées de saburre des premières voies. Ainsi, les graves affections de l'ame, telles que la joie excessive, la terreur, la tristesse, peuvent mettre en jeu la cacochymie des premières voies, et donner lieu à la fièvre puerpérale, en supprimant tout-à-coup les lochies, ou bien en répercutant l'humeur laiteuse. Une femme ayant vu son enfant en convulsions en fut tellement épouvantée, que ses lochies se supprimèrent; le soir elle fut prise de la fièvre, avec soif et chaleur qui se calmoient un peu le matin, mais

qui revenoient tous les soirs ; elle présentoit les symptômes de la fièvre puerpérale, avec tous les signes de l'infarctus des premières voies.

La même chose peut arriver si les accouchées s'exposent imprudemment au froid; le froid répercute les humeurs de la circonférence au centre, parce qu'il resserre l'organe extérieur, en lui communiquant un excès de ton; cet effet est d'autant plus fort, d'autant plus violent, que les femmes sont tenues plus chaudement, et qu'elles sont plus irritables et plus mobiles. Le lait qui se portoit au sein se trouve répercuté dans la masse des humeurs, et peut se déposer facilement sur le bas-ventre, dont toutes les parties sont plus ou moins affectées, ou par la compression qu'elles ont supportée tout le temps de la gestation, ou par les distensions et les tiraillemens qu'elles ont soufferts dans le temps de l'accouchement.

Le refroidissement opère encore cet effet subit; c'est de supprimer brusquement et tout-à-coup l'écoulement des lochies; je vous ai déjà dit qu'après l'accouchement, l'utérus étoit extrêmement sensible, qu'il falloit le soustraire au contact de l'air extérieur, parce qu'il se contracte facilement, et que l'humeur des lochies peut en être interceptée : la suppression de cet écoulement n'a pas lieu sans que l'humeur qui le fournissoit ne soit brusquement déviée, et qu'elle ne se fixe sur les intestins et les vaisseaux chylifères, et qu'elle ne

mette en jeu la cacochylie des premières voies qui eût resté innocente, ou se seroit évacuée d'elle-même, sans le trouble occasionné par le refroidissement et l'interversion des mouvemens de la nature.

On peut en dire autant de toutes les affections nerveuses, sous quelque forme qu'elles se présentent, parce qu'elles intervertissent plus ou moins l'ordre des mouvemens naturels.

Indépendamment de ces causes qui sont bien évidentes et bien reconnues, la saburre des premières voies, putride ou bilieuse, peut occasionner la fièvre puerpérale; l'accumulation et l'endurcissement des matières fécales dans les gros intestins, en irritant leurs tuniques, y porte une impression profonde, bien capable d'y fixer les spasmes et d'attirer l'humeur laiteuse.

D'où il est bien démontré que les notions que nous devons prendre de cette maladie, doivent être tirées des causes qui la provoquent, lesquelles varient à l'infini, et auxquelles sont dues toutes les variétés qu'on y observe. Aussi ne faut-il pas imiter ceux qui ont attribué cette maladie à la seule cause qui s'est présentée à eux, lorsqu'ils ont eu occasion de la traiter.

Nous reconnoîtrons avec Burserius, qui a très-bien écrit sur cette matière, que les causes de la fièvre puerpérale sont très-nombreuses, et ne sont presque jamais les mêmes; que tantôt ce sont les

lochies supprimées, retenues, corrompues, tantôt le placenta ou partie des secondines retenues dans l'utérus et en putréfaction ; d'autres fois, l'appareil dépravé antécédent des humeurs ; la cacochylie putride bilieuse des premières voies, les matières fécales, endurcies et retenues ; souvent l'alkalescence et la dissolution putride du sang, occasionnées par un régime échauffant, ou par la chaleur trop grande du lit et de la chambre, ou par un air phlogistique ; quelquefois un accouchement laborieux, la lésion de l'utérus, la répercussion subite du lait des mamelles et sa métastase, ou sa corruption et son acidité contractée par son séjour et son reflux dans le sang, les affections morales, le refroidissement, ou plusieurs de ces causes réunies et compliquées, ce qui est le plus ordinaire.

Suivant la variété et la combinaison de ces causes, naissent différentes espèces de fièvres, des gastriques aiguës, des gastriques putrides, des gastriques bilieuses, des gastriques lochiales, des lochiales simples, des putrides bilieuses, des tritophies bilieuses ardentes, putrides ; les unes simples et bénignes ; les autres, malignes, pernicieuses et compliquées. Mais on en rencontre le plus fréquemment de gastriques et de lochiales simples, et des compliquées gastriques lochiales, gastriques putrides ou gastriques inflammatoires, quoique très-rarement.

Il est inutile de décrire toutes les différentes

formes sous lesquelles se présente la maladie, je m'en réfère aux descriptions que j'en ai données dans les articles précédens ; il suffit dans ce moment de vous rappeler que les symptômes patognomoniques de la fièvre puerpérale sont la douleur et le météorisme du bas-ventre, la diarrhée symptomatique, quelquefois la douleur vive de la tête et du front, quand elle est bilieuse. Tous les autres symptômes concomitans appartiennent à la nature de la fièvre qui la complique, et varient autant que les causes auxquelles elle doit sa naissance.

Il est cependant essentiel d'énumérer les signes sur lesquels vous devez asseoir votre pronostic ; les uns indiquent toujours un événement fâcheux, et une terminaison malheureuse de la maladie ; les autres, au contraire, annoncent une solution heureuse.

Les signes qui annoncent une issue funeste, sont les douleurs atroces du ventre ; son météorisme ; la difficulté de respirer ; les veilles ; la langue aride, rude et bigarrée ; la couleur livide des joues, et principalement des pommettes ; la crudité de l'urine ; les vomissemens de matières verdâtres ou noirâtres ; le pouls fréquent et si petit, qu'on peut à peine en compter les pulsations ; les déjections involontaires ; les sueurs visqueuses et froides, principalement vers les extrémités ; les inquiétudes ; les agitations subites du corps ; les

soubresauts des tendons; le tintement d'oreilles qui survient le troisième jour; une espèce de plénitude de la tête dont se plaignent les malades; les oppressions; la respiration gênée, courte, fréquente, en forme de soupirs, orthopnoïque, inquiète.

Willis donne, comme des signes désespérés, les affections graves de la tête et du genre nerveux, accompagnées d'un pouls foible et inégal; d'autres rangent au nombre des signes malheureux et funestes, la saleté de la bouche et des dents, la difficulté d'avaler, les taches et les miliaires non critiques, l'abattement, le délire et les spasmes. Tous ces signes annoncent le plus grand danger, mais ne sont pas toujours mortels, sur-tout quand ils ne sont pas tous réunis.

Les signes qui annoncent un événement heureux sont les suivans : lorsque la malade peut se tourner également sur tous les côtés; la position commode et tranquille du corps; la langue humide, molle et rouge; les sueurs universelles qui succèdent à un pouls devenu plus lent; le flux modéré et continuel des lochies; l'urine trouble, avec un sédiment jaunâtre ou légèrement rouge. L'état du pouls demande la plus grande attention; si de très-fréquent qu'il étoit, si, par exemple, de cent vingt ou cent trente pulsations qu'il donnoit dans une minute, il devient plus rare, plus lent et plus modéré, il donne un excellent indice;

au contraire, s'il continue d'être véhément, fréquent et irrégulier, il annonce du danger. Si même les autres symptômes ayant cessé, le pouls persiste à être fréquent et accéléré, et que la fièvre ne se calme pas proportionnellement, c'est une apparence trompeuse à laquelle il ne faut pas se fier, car tous les symptômes reparoissent avec une nouvelle force, et deviennent plus graves, comme l'affirme Hulme.

Si le flux des lochies qui s'étoit arrêté revient, et qu'il paroisse une diarrhée qui soulage, on a lieu, dans ce cas, de se livrer à l'espérance. La diarrhée, pour être salutaire et efficace, doit rendre le pouls plus lent et plus rare ; autrement elle est nuisible, dangereuse, et symptomatique. En général, Rivière assure que celle qui survient le premier, le second, le troisième et le quatrième jour est ordinairement mortelle ; au contraire, celle qui ne se déclare qu'après le septième ou le neuvième jour, et qui succède à la suppression des lochies, est presque toujours salutaire.

C'est encore un bon signe de voir diminuer les douleurs de ventre ; l'abdomen s'affaisser, et devenir plus mou ; les sueurs se réchauffer et se déclarer uniformément par tout le corps ; la respiration devenir plus libre ; les soubresauts des tendons disparoître ; les sens des malades revenir tout-à-fait ; et généralement tous les signes fâcheux s'éclipser. D'après cela, vous n'aurez pas de peine à

asseoir votre jugement ; vous devez vous appercevoir par le nombre et la variété des signes fâcheux qui accompagnent cette maladie, qu'elle est très-grave et très-dangereuse. Rivière assure, et son opinion est confirmée par l'expérience, que le pronostic de la fièvre puerpérale ne diffère de celui des autres fièvres aiguës, qu'en ce que celle-là, à cause de l'affoiblissement occasionné par l'accouchement, la suppression ou le dérangement assez ordinaire des lochies, et les autres inconvéniens des couches, est plus aiguë et plus pernicieuse, et qu'elle est d'autant plus dangereuse, qu'elle saisit les femmes le plus près de leur accouchement.

Mais si dans le commencement on établit un régime de vie convenable, si les lochies coulent convenablement, on peut espérer de sauver les malades. Au contraire, si la fièvre s'allume et qu'on la néglige dans le commencement, on ne peut s'attendre qu'à une terminaison funeste, avec d'autant plus de certitude encore, si le degré de chaleur considérable qu'éprouve la malade, est de temps en temps interrompu par des frissons.

Je vous ai déjà fait sentir plusieurs fois, d'après Stoll, la nécessité d'étouffer le mal dans sa naissance, en évacuant la matière qui donne lieu au spasme, et en déviant l'humeur laiteuse qui cherche à se fixer sur le bas-ventre, pendant qu'elle est encore mobile. Il faut, dans tous les cas, atta-

quer la maladie dans le commencement, sous quelque forme qu'elle se présente, et avec quelqu'appareil de mouvemens qu'elle s'annonce ; mais la variété même des formes qu'elle affecte, doit singulièrement apporter des modifications sans nombre dans le traitement et dans la manière de la combattre, dans son principe.

Nous avons déjà dit que les spasmes qui gênent le mouvement des sucs lymphatiques et laiteux, et qui en déterminent des épanchemens dans le bas-ventre et ailleurs, étoient le plus souvent déterminés par des causes humorales, et le plus fréquemment par l'amas de bile et de pituite dans les premières voies. Ces spasmes peuvent exister seuls dans les femmes vaporeuses et délicates qui se lèvent trop tôt après leurs couches, et qui éprouvent du refroidissement, une diminution dans l'écoulement des lochies, et leur suppression totale, laquelle donne lieu à nombre d'accidens nerveux, et à la métastase laiteuse sur le bas-ventre.

Sydenham recommande, dans ces cas, de ne s'occuper que de l'état nerveux, de le traiter avec beaucoup de ménagement, et de ne pas insister sur les évacutions, que cet état ne comporte guère. Il recommande à toutes les femmes sujettes aux vapeurs de ne pas sortir du lit avant le dixième jour de leur couche. Il applique sur l'hypogastre un emplâtre anti-histérique ; il donne intérieurement les antispasmodiques, la myrrhe, le safran,

le castoréum, l'opium combiné avec l'assa-fœtida : il donne des lavemens de lait. Storck prescrit, dans le même cas, des lavemens avec le camphre et la gomme arabique, dont il a lui-même retiré de grands avantages. Selle conseille d'appliquer sur le bas-ventre des cataplasmes et des linimens émolliens et antispasmodiques. Hulme, Leake, White, appliquent, pour calmer les douleurs qui viennent du spasme, des cataplasmes, des fomentations émollientes, et si cela ne réussit pas, un large vésicatoire sur le bas-ventre. Mais Selle avertit que s'il y a plus d'érétisme que d'inflammation, les vésicatoires peuvent nuire par leur irritation, et occasionner de nouvelles congestions.

Nous avons vu de quelle manière on devoit commencer le traitement, lorsque les spasmes étoient occasionnés par la matière saburrale bilieuse ou pituiteuse, cantonnée dans les premières voies, et les égards qu'exigeoit la tendance des mouvemens de la nature ; je vous ai indiqué les cas où il falloit avoir recours aux émétiques, et ceux où il falloit s'en tenir seulement aux laxatifs.

On doit avoir sans cesse les yeux ouverts sur la diarrhée, qui est un des symptômes les plus constans, en même temps qu'il est un des plus alarmans. Hulme prétend que si l'usage des délayans ne déterge pas assez les intestins, et qu'ils paroissent se repurger, il est nécessaire d'évacuer les im-

puretés, ou la saburre qu'ils entretiennent, par les vomitifs et les eccoproctiques.

Leake partage le même sentiment, lorsqu'il y a exubérance de bile, et que cette humeur a subi une dégénération putride. Il avertit cependant qu'il faut être très-prudent dans l'emploi de ces médicamens, parce qu'ils augmentent l'irritabilité et la sensibilité de l'estomac et des intestins, et qu'ils peuvent, par ce moyen, augmenter les spasmes et l'irritation, et rendre cette évacuation excessive. Il conseille pour lors d'employer les lavemens adoucissans, et de réprimer le flux au moyen de légers diaphorétiques. Mais si la diarrhée est excessive au point d'emporter toutes les forces des malades ; si l'abattement est considérable, il a recours aux astringens, à ceux principalement qui contiennent de l'opium.

White emploie, si les intestins ne sont pas suffisamment purgés, et si la diarrhée se prolonge, les sels neutres long-temps continués, à chaque dose desquels il ajoute une demi-dragme de racine de colombo. Il donne aussi de petites doses de rhubarbe, à différens intervalles ; mais s'il n'y a que des signes d'irritation, il se sert avantageusement, pourvu qu'il n'y ait pas de délire, de l'opium, auquel il combine une petite dose d'ipécacuanha. On emploie le quinquina et les antiseptiques, lorsque l'affection est putride et septique, et qu'on a lieu de craindre la résolution putride des humeurs.

Lorsque la péripneumonie est imminente, l'application des vésicatoires sur le point de la douleur, est très-avantageuse dans le temps même de la crudité. Cependant, quelques auteurs craignent les vésicatoires, et proposent de leur substituer les sinapismes; Leake est de ce nombre; et l'on ne peut guère se refuser à partager leur opinion, dans les cas où l'on auroit à craindre que l'action vive et pénétrante des cantharides n'augmentât la septicité; mais, hors cette circonstance, lorsqu'il s'agit de dévier la matière par la voie la plus courte; lorsqu'il s'agit de porter à l'organe extérieur le centre d'irritation, nul médicament ne peut remplacer les vésicatoires, dont on tempère le trop d'âcreté, en les combinant avec le camphre. Dans la douleur pleurétique, ou toute autre qui occupe le côté, White donne une demi-dragme de poudre de polygala de Virginie, ou de saneka, trois ou quatre fois par jour.

Il arrive très-souvent que les nausées et le vomissement ne cèdent pas aux émétiques fréquemment répétés; les auteurs anglais donnent dans ce cas quatre fois le jour un scrupule ou une demi-drachme de racine de colombo, ou de son extrait, ou quelques cuillerées de la décoction de cette racine. Si le vomissement ne vient que d'irritation, les parégoriques remplissent toutes les intentions curatives. Aussi-tôt, dit Selle, qu'on apperçoit des irritations et des tensions, on doit

avoir recours aux remèdes émolliens et antispasmodiques, afin de prévenir la congestion ou la métastase du lait, et des humeurs lymphatiques. Si l'on présume que la maladie dépend de frayeur et de colère, on se sert d'un léger laxatif, mêlé avec un peu d'opium.

Si les douleurs du bas-ventre annoncent un dépôt laiteux ou un engorgement d'humeurs lymphatiques, et que la malade ait été précédemment exposée au froid, on cherche d'abord à remédier aux tensions, en appliquant sur le bas-ventre des cataplasmes, et des linimens émolliens et antispasmodiques, et en faisant prendre des lavemens émolliens ; et immédiatement après, on tâche d'opérer la résolution et la dissipation de l'humeur déposée par le camphre et par l'usage abondant des boissons tièdes où l'on aura dissous un peu de nitre.

Enfin, je vous le répéterai encore, la fièvre puerpérale étant une espèce de Prothée qui prend toutes les formes, son traitement doit varier autant que la forme qu'elle affecte, et que les causes qui la produisent. Le médecin doit donc s'informer avec soin de toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi son invasion ; il doit avoir égard à toutes les circonstances de la gestation et de l'accouchement, au tempérament des malades, à la nature de l'épidémie régnante, à la constitution de la saison. Il ne faut cependant

pas prendre, dans le sens le plus absolu, tout ce que je vous ai dit sur la constitution épidémique dans les chapitres précédens, et croire que la fièvre puerpérale gastrique bilieuse, pituiteuse, putride, inflammatoire, ne soit de cette nature, et n'affecte cette forme qu'en raison de la constitution épidémique. Ce n'est pas un effet nécessaire et absolu de la chose, puisqu'on observe la fièvre puerpérale sous ces différentes formes, indépendamment de la constitution épidémique.

L'affection gastrique est souvent déterminée chez les femmes par la vie molle et oisive, à laquelle elles sont pour ainsi dire condamnées sur la fin de leur grossesse ; le défaut d'exercice amène l'épuisement et une foiblesse générale dans tout le système ; les forces digestives en souffrent plus ou moins, élaborent mal les substances alimentaires, et donnent lieu à la production des matières saburrales dans les premières voies. Cette saburre est ou bilieuse ou pituiteuse, selon que le tempérament des femmes, la saison, la constitution, et nombre d'autres circonstances accélèrent ou déterminent cette dégénération. Aussi l'affection gastrique est-elle celle qui complique et qui décide le plus souvent la fièvre puerpérale.

L'affection gastrique ne doit être considérée que comme la cause occasionnelle de cette fièvre, parce qu'elle produit les spasmes qui en sont les élémens, parce que ce sont ces spasmes qui déter-

minent la métastase laiteuse sur le bas-ventre, en gênant les mouvemens des sucs laiteux et lymphatiques qui se portent aux mamelles. Ainsi, dans ces cas, comme dans toutes les autres où les spasmes reconnoissent une autre cause, le traitement doit être dirigé vers cette cause; c'est ce qui fait que le même traitement ne peut convenir dans toutes les fièvres puerpérales, quoiqu'elles présentent presque toujours les mêmes symptômes pathognomoniques.

Des différentes terminaisons de la fièvre puerpérale.

Nous avons passé en revue la plupart des formes qu'affecte la fièvre puerpérale; nous avons vu que la matière laiteuse qui y joue le principal rôle, étoit mise en jeu par différentes causes, soit humorales, soit nerveuses. Nous avons appris à combattre ces causes par tous les moyens qu'offre l'art de guérir; mais vainement aurions-nous travaillé à détruire la maladie, si la matière laiteuse restoit fixée sur le bas-ventre, et plus particulièrement sur les intestins et les vaisseaux chylifères; elle devient à coup sûr mortelle, lorsque rien ne peut la dévier, et lui ouvrir une route vers les tégumens, parce qu'alors elle se corrompt, et gangrène les intestins et tous les viscères du bas-ventre.

Nous avons vu que toute la science du traitement consistoit à dévier l'humeur laiteuse pen-

dant qu'elle est encore mobile, et à l'empêcher de se fixer sur le bas-ventre. C'est de-là que dérive tout l'avantage de la méthode de Doulcet; c'est à opérer cet effet que tend l'administration de l'ipécacuanha dès la première invasion de la fièvre, lorsque la cause qui met en jeu l'humeur laiteuse est gastrique, ce qui arrive le plus souvent. L'effet du vomissement est d'évacuer la saburre des premières voies, à laquelle est dû, dans ce cas, le spasme qui dévie l'humeur laiteuse, et tend à la fixer sur le bas-ventre, et de porter ailleurs, et vers un des couloirs naturels, cette même humeur par la secousse que le vomissement donne à tout le système.

La voie la plus naturelle et la plus sûre, c'est le retour du lait au sein; il se fait sans trouble et d'une manière complète, comme l'observation journalière le démontre. Aussi vous devez sentir l'utilité de la succion pour provoquer ce retour; vous devez sentir l'avantage précieux pour les femmes en couche, de présenter le sein à leur nourrisson peu d'heures après l'accouchement, afin d'accélérer, par ce moyen qui est dans la nature, le transport du lait au sein, et prévenir de cette manière l'invasion de la fièvre de lait, qui devient pour la nature, comme je vous l'ai dit, d'après Vanden Bosch, une occasion de céder à l'influence de toutes les causes de maladie.

La solution de la fièvre puerpérale qui se fait

par le retour du lait aux seins, termine cette maladie d'une manière complète; elle ne laisse point de reliquat après elle, et les femmes reprennent insensiblement leur santé et leur vigueur. Mais cette solution n'est pas la plus ordinaire, souvent l'humeur laiteuse prend une autre voie, elle s'évacue par les sueurs, par les selles, par les urines, et par l'expectoration.

J'ai traité et guéri une jeune nourrice d'une affection bien singulière, mais qui prouve à quel point la nature tend à évacuer l'humeur laiteuse par les urines. Cette femme avoit accouché très-heureusement, cependant la révolution du lait ne s'étoit faite que d'une manière incomplète, et elle avoit passé un mois de son nourrissage sans avoir beaucoup de lait, circonstance qu'elle pouvoit, avec raison, attribuer à ce que les lochies avoient été très-abondantes, et avoient coulé assez long-temps. Un matin, ayant à son ordinaire donné le sein à son nourrisson, le sein s'affaissa subitement, et dans l'instant elle fut obligée de céder à une envie d'uriner très-forte qui la saisit. Elle vit avec douleur son urine blanchâtre et chargée d'une matière laiteuse. Cet événement ayant eu lieu plusieurs fois dans la journée, elle en fut alarmée au point qu'elle demanda du secours. Je jugeai que cette femme étoit menacée de perdre son lait, qu'il existoit chez elle des dispositions à l'évacuation de cette humeur par les urines, et je pensai qu'en excitant un mou-

vement brusque dans la machine, on pourroit changer cette disposition, et ramener le lait à ses couloirs naturels. Je lui prescrivis, d'après ces vues, quinze grains d'ipécacuanha et un grain de tartre stibié. Ce vomitif eut le plus grand succès, il procura l'évacuation de beaucoup de matières bilieuses, rappela le lait au sein, et détruisit la disposition qu'avoit cette humeur à s'échapper par les urines. Cette femme continua de nourrir, et eut du lait en abondance.

Le caractère laiteux de toutes les excrétions est bien sensible; les sueurs ont une odeur aigre, sur le compte de laquelle il n'est pas permis de se méprendre; l'hypostase des urines qui d'abord est filandreux, mais qui se précipite ensuite, et forme une masse d'un blanc mat, annonce bien évidemment que la matière laiteuse a pris cette voie. Le dévoiement des matières laiteuses et humorales qui survient après les neuf ou onze jours de maladie est une terminaison assez avantageuse de la fièvre puerpérale, mais elle est moins fréquente que les sueurs. Cette diarrhée critique doit être bien distinguée de ce flux de ventre séreux et symptomatique qui survient dès les premiers jours de la maladie, et qui en est un des accidens les plus graves.

La matière laiteuse prend aussi quelquefois la voie des lochies, qui pour lors deviennent très-abondantes; mais quoique cette évacuation soit

un des moyens de guérison dont se sert fréquemment la nature, elle est le plus souvent unie à quelqu'autre excrétion qui rend la crise plus décisive. Quoique la voie de la salivation et de l'expectoration soit plus rare, on en trouve cependant des exemples dans Puzos.

Enfin, la fièvre puerpérale se termine par des dépôts laiteux qui se forment, tantôt sur le cerveau, tantôt sur la poitrine, souvent sur les viscères abdominaux, le plus souvent aux extrémités inférieures. Lorsque l'humeur laiteuse s'est portée à la tête, et que rien n'a pu la détourner, il arrive très-souvent qu'il reste au cerveau un engorgement fixe et permanent; c'est cet engorgement qui est la cause des manies qui surviennent à la suite des couches, et qui sont si tenaces et si difficiles à guérir.

Le transport brusque du lait au cerveau, occasionne aussi une maladie grave que les auteurs ont décrite sous le nom d'apoplexie laiteuse. Leroy regarde l'apoplexie laiteuse comme une fièvre de lait maligne qui, dès son début, transporte les sucs laiteux au cerveau, avec tant de force et d'abondance, que les malades y succombent dans les vingt-quatre heures.

Levret dit que les femmes menacées d'apoplexie laiteuse ne rendent que des lochies glaireuses et en petite quantité. On s'apperçoit bientôt, selon lui, de quelques légères perturbations dans l'esprit;

la malade éprouve de petites horripilations au cuir chevelu ; elle a même les terreurs de la mort : elle voit des images fantastiques, soit dans le sommeil, soit dans la veille ; quelquefois ses yeux sont hagards et comme étincelans ou fixes momentanément. Il y a des femmes qui, en pareil cas, ont un bégayement non accoutumé, et d'autres à qui il prend un mal de tête subit, comme si on venoit de la leur frapper violemment, et comme la plupart se le persuadent. Ce premier accident est alors suivi de tintement dans les oreilles, du coma, du stertor ou ronflement, de la contorsion de la bouche, du ris sardonien, de tressaillemens dans les tendons, même de convulsions violentes, et enfin de la mort.

Il est, selon le même écrivain, d'autres femmes dont les premiers symptômes ne sont que quelques légères disparates, accompagnées d'un ton de voix haut, dur et précipité, qui, dans peu d'heures, les conduisent à un délire mortel. Il n'y a d'autres moyens à tenter pour secourir ces malades, que des saignées abondantes et très-rapprochées du pied ; encore en sauve-t-on rarement quelques-unes, même en s'y prenant de bonne heure, tant le péril est urgent. Le tartre stibié, sagement administré, réussit quelquefois après plusieurs saignées, mais rarement dans les malades qui ont eu la sensation d'un coup sur la tête, dans celles à qui le lait n'est pas monté au sein. Celles-là péris-

sent presque toujours promptement, soit de la crevasse qui s'est faite subitement aux vaisseaux du cerveau, soit d'un dépôt laiteux dans ce viscère, comme on l'a vérifié souvent par l'ouverture des cadavres.

Lorsque le transport du lait au cerveau ne se fait pas brusquement, et qu'il a lieu par infiltration seulement, les femmes sont attaquées de manies : ces manies ne sont pas aisées à reconnoître dans leur origine, parce qu'elles commencent par de très-foibles aberrations dans les idées; il y a peu de fièvre, le ventre n'est ni tendu ni douloureux, et on se flatte que les lochies et quelques purgations légères suffiront pour faire disparoître ces accidens; mais la suite fait voir combien on s'est trompé. En effet, comme l'a fort bien observé Puzos, la malade se lève, et le désordre de sa raison continue, parce que les moyens employés pour le dissiper n'ont aucune proportion avec une cause aussi puissante que l'infiltration du lait dans un viscère, tel que le cerveau. Le lait, à force d'y arriver et d'y séjourner, rend aisément variqueux les vaisseaux qu'il engorge, et la mollesse de cet organe ne le met point en état de comprimer assez ces vaisseaux pour leur rendre leur ressort, et pour évacuer les liqueurs arrêtées.

Puzos ajoute qu'il a été pendant long-temps dans l'erreur commune en regardant cette maladie comme incurable; mais ayant réfléchi, que si

on ne venoit pas à bout de surmonter ces obstacles, c'est qu'on employoit des moyens trop foibles, il eut recours à des remèdes plus actifs; ce n'est, dit-il, qu'en évacuant puissamment par les saignées et les purgatifs, et en écartant les plus grandes révolutions, qu'on peut se flatter de changer cette disposition contre nature du cerveau. Et en rapportant ensuite trois observations sur des manies laiteuses qui ont été guéries, il remarque qu'on ne craignoit pas d'affoiblir entièrement les malades, soit par des saignées copieuses, soit par des purgatifs presque continuels que l'on déguisoit sous toutes les formes.

Doublet a guéri pareillement des manies laiteuses par les saignées très-fréquentes, les bains et les purgatifs drastiques. Il est évident que les purgatifs drastiques doivent agir avantageusement dans ce cas; car en irritant fortement les intestins et les vaisseaux chilifères, ils agissent sympathiquement sur le cerveau, qui, comme on doit l'avoir dit, appartient au systême nutritif, et en fait partie essentielle. Levret prétend avoir vu dans ce cas de bons effets, de faire téter les femmes par des petits chiens. Ces chiens meurent ordinairement après avoir pris pendant un certain temps de ce mauvais lait; d'où il conclut qu'il en pourroit en arriver autant aux enfans auxquels l'on en feroit prendre.

Les dépôts laiteux sur la poitrine sont le plus

souvent mortels; cependant Doublet rapporte une observation curieuse d'un pareil dépôt guéri par l'ouverture d'un abcès à l'extérieur. Lamothe en rapporte une autre d'un dépôt laiteux à la poitrine, qui se fit jour par l'expectoration. Tous les matins la malade étoit réveillée par une petite toux, après laquelle elle rejetoit une matière purulente et blanchâtre assez abondante pour remplir trois serviettes, et qu'on pouvoit estimer à la valeur de dix à douze onces. Cette expectoration dura trois mois, après quoi elle diminua sensiblement, et fut terminée avant la fin du quatrième, sans d'autres remèdes que de l'hydromel.

Lorsque l'infiltration laiteuse ne peut, ni se terminer par la résolution, ni se faire jour au-dehors, les malades succombent le plus souvent à cette maladie après avoir passé par tous les degrés de la phthisie, parce que cette humeur se trouve repompée par les vaisseaux, et qu'il s'établit, au rapport de Tissot, une fièvre lente, accompagnée d'une petite toux et d'une aridité plus grande de la peau, qu'on ne la trouve ordinairement dans les autres fièvres-lentes, qui détruit insensiblement toutes les fonctions, et conduit à la mort.

Le bas-ventre, qui est la partie la plus fréquemment intéressée dans la fièvre puerpérale, puisque la métastase laiteuse tend à s'y fixer, est aussi celle où se forment le plus communément les dépôts laiteux; ces dépôts sont souvent mortels,

mais ils ne le sont pas toujours, comme le démontre l'observation journalière. La matière laiteuse se fait jour quelquefois au-dehors en sortant spontanément par l'ombilic, ou bien elle s'annonce vers les tégumens du bas-ventre, et peut être expulsée par une ouverture artificielle.

Cette terminaison, dit Doublet, est une dernière espérance à laquelle on peut se livrer quelquefois dans les fièvres puerpérales les plus graves, où tout a été tenté en vain. Cet écrivain s'étonne de ce que les médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris ont paru méconnoître cette ressource, et qu'ils ayent regardé tous les dépôts formés dans la capacité du bas-ventre comme des accidens mortels. On trouve dans les ouvrages de Puzos, dans le mémoire de Doublet, et dans le journal de médecine, des observations nombreuses qui constatent que les dépôts laiteux de l'abdomen, même les plus considérables, ne sont pas toujours mortels. Suivant Puzos, les dépôts laiteux qui se font dans l'hypogastre, sont presque tous situés dans la région inférieure du bas-ventre. Ils ne deviennent sensibles que vers le dix ou onzième jour de la couche; ils sont souvent beaucoup plus tardifs; mais il ne faut pas désespérer, selon lui, de les guérir lors même qu'ils sont anciens et devenus durs : il rapporte en preuve de son assertion cinq observations frappantes.

Selon Levret, le siége de ces engorgemens est

dans le tissu cellulaire qui attache le péritoine aux parois du bassin, ou dans le tissu qui est interposé entre les muscles psoas et iliaque, ou enfin dans la duplicature des ligamens larges, et quelquefois dans plusieurs de ces endroits en même temps. Aussi-tôt que ces engorgemens prennent naissance, la malade commence à se plaindre, s'ils occupent les deux îles, de douleurs sourdes dans les aines, de pesanteur dans le bassin, et de foiblesse dans les cuisses. A ces premiers symptômes, on peut donc soupçonner des engorgemens lymphatiques et laiteux des deux côtés du bassin, ou d'un seul, si la femme ne souffre que d'un côté.

Par l'examen et au toucher, on découvrira une tumeur plus ou moins considérable placée dans la cavité iliaque, où elle paroît ordinairement très-adhérente. Si on fait coucher la femme sur le dos, elle sent beaucoup plus de douleur lorsqu'elle a les cuisses alongées que lorsqu'elles sont fléchies, à raison de la pression que fait la tumeur sur le muscle iliaque, sur le tendon du même muscle, et sur celui du psoas ; ce qui indique de placer un traversin ou un oreiller roulé sous les jarrets de la malade pour la soulager.

Le cordon des vaisseaux cruraux est aussi douloureux pour lors dans une grande partie de son trajet ; on distingue même souvent dans toute son étendue, de petites tumeurs olivaires qui l'entou-

rent çà et là. Il est rare que les deux côtés du bassin se trouvent d'abord affectés en même temps ; mais il arrive communément que pendant qu'on travaille à dissiper l'engorgement qui s'est annoncé d'un côté, il gagne le côté opposé, et y produit de nouveau les mêmes symptômes.

On a lieu de craindre ces dépôts, quand à la suite des symptômes qui caractérisent la fièvre puerpérale, on n'observe pas les signes critiques qui annoncent la résolution. Il y a des tranchées contre-nature : tantôt le mal qui se prépare s'annonce par une fièvre intermittente. Quelquefois les malades sont sans fièvre, mais il y a de l'inappétence, les yeux sont tristes, le visage est d'une pâleur blafarde, elles se plaignent d'éprouver un mal-aise continuel.

La naissance, le développement et la terminaison de ces dépôts par le secours de l'art, sont sensibles dans l'observation suivante de Doublet. Une femme de dix-neuf ans éprouva, le dixième jour de sa couche, une suppression de lait qui, jusqu'alors, s'étoit porté aux mamelles, et fut saisie d'une fièvre puerpérale, qui, n'ayant pu se guérir dans les premiers jours par résolution, fut terminée par une tumeur considérable avec fluctuation dans la région iliaque droite. Au bout d'un mois cette tumeur étoit à moitié dissipée, l'humeur laiteuse resorbée s'étoit portée à la peau sous la forme d'éruption miliaire ; les urines étoient blan-

ches, et annonçoient qu'une partie de cette humeur se détournoit par cette voie. Une imprudence arrêta ce mouvement critique; la tumeur augmenta de nouveau, et ayant pris un volume beaucoup plus considérable qu'auparavant, elle fut ouverte trois mois après la couche, dans la région lombaire, ce qui donna issue à une grande quantité de pus laiteux; cette opération sauva la vie à la malade, mais la guérison fut longue.

Dans une autre observation de Lepelletier, le dépôt laiteux étoit très-considérable, et occupoit la région épigastrique où la fluctuation étoit très-sensible. On pratiqua la paracenthèse; il sortit par la canule du trocar une liqueur qui avoit conservé toutes les qualités apparentes du lait, et qui étoit équivalente à plus de six pintes. Peu de jours après, les mamelles ayant commencé à se remplir, ce médecin conseilla à cette femme de nourrir ou de prendre des remèdes propres à détourner l'humeur laiteuse. N'ayant voulu faire ni l'un ni l'autre, elle essuya huit jours après une nouvelle fièvre accompagnée de vomissement, et il lui survint en même temps une tumeur au nombril qui s'abcéda d'elle-même, et d'où il sortit un pus laiteux. Ce dépôt n'ayant pas encore épuisé la matière laiteuse, la malade resta pendant plusieurs mois dans un état de langueur, qui n'a été terminé que par l'éruption d'une infinité de boutons

sur toute l'habitude du corps, parmi lesquels plusieurs ont suppuré.

Souvent l'engorgement du bas-ventre se termine par l'infiltration du tissu cellulaire, qui garnit les interstices des muscles de l'extrémité du même côté, ensuite du tissu graisseux qui est sous la peau de la cuisse, de la jambe et du pied. Toutes ces parties deviennent alors fort édœmateuses : mais au lieu de présenter une transparence purement aqueuse, elles sont d'un blanc laiteux; l'impression du doigt n'y reste pas même long-temps dans les commencemens, mais seulement lorsque cette tuméfaction continue long-temps.

Cet engorgement s'annonce d'abord par une tension extrêmement douloureuse à la cuisse, et sur-tout le long du cordon des vaisseaux cruraux, mais pour l'ordinaire sans rougeur, sans gonflement apparent. Le lendemain ou le sur-lendemain, la jambe se trouve ordinairement attaquée de la même tension; mais pendant cet intervalle la cuisse se tuméfie, et devient dès-lors un peu moins douloureuse, sur-tout lorsqu'on n'y touche pas. Le pied passe ensuite par les mêmes degrés d'engorgement que la jambe, et celle-ci subit les mêmes changemens qu'avoit éprouvés précédemment la cuisse; mais cette dernière continue d'augmenter de volume à mesure que la sensibilité diminue, ce qui se succède régulièrement dans le même ordre, jusqu'au pied. Lorsque le gonflement

est une fois parvenu à son dernier période, ce qui arrive assez souvent dans l'espace de huit ou dix jours, la peau de toute l'extrémité devient œdémateuse; le membre continue d'être impuissant, mais les douleurs sont fort supportables, sur-tout lorsqu'on ne donne aucun mouvement à cette extrémité.

Quand on est assez heureux pour obtenir la résolution de l'engorgement, elle a lieu dans le même ordre qu'elle avoit commencé. Mais si dans les commencemens de la diminution de la cuisse, les sueurs ne se déclarent pas, et que les urines ou les selles ne deviennent pas plus abondantes et laiteuses, il faut s'attendre que l'humeur ne fait que se déplacer, et qu'elle se déposera bientôt sur quelqu'autre partie. En effet, sa marche ordinaire en pareil cas est de passer de la cuisse à la fesse du même côté; elle gagne ensuite le dedans du bassin, puis la fesse et la cuisse du côté opposé, et de-là se communique à la jambe et au pied; en sorte que ces différentes parties éprouvent successivement les mêmes symptômes qu'on avoit remarqués dans la première extrémité. *Levret.*

J'ai vu dans une femme de vingt-cinq ans, qui, à deux différentes couches, avoit eu des infiltrations laiteuses aux cuisses, lesquelles s'étoient déclarées dans l'ordre que l'annonce Levret, et qui s'étoient évanouies de même, une anasarque laiteuse survenir à un troisième accouchement. Toute la peau étoit infiltrée de cette humeur laiteuse qui lui

communiquoit une couleur d'un blanc mat, les rides et gerçures qu'on rencontre sur le bas-ventre étoient exactement de la couleur du lait; cette tumeur universelle gardoit l'impression du doigt. La malade éprouvoit des douleurs vives aux reins et au bas-ventre, mais elle étoit sans fièvre. Cette affection grave résista à tous les remèdes, et emporta la malade au bout de vingt-cinq jours. Je fis faire sous mes yeux l'ouverture du cadavre; et au premier coup de scalpel, on vit filtrer le lait de tous les points de l'ouverture; le bas-ventre étoit engorgé, les glandes du mésentère très-développées, et les intestins recouverts de quelques bandelettes de lait caillé, telles qu'on en rencontre dans les femmes mortes de la fièvre puerpérale. Cette femme n'avoit jamais pu nourrir, le lait ne s'étant jamais porté au sein; elle avoit été chlorotique dans son enfance, et ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine que la menstruation s'étoit établie chez elle.

Puzos a réussi, en combattant ces engorgemens laiteux par les saignées et par les purgatifs. Je ne vois pas sur quoi il se fonde pour pratiquer la saignée, car ces engorgemens laiteux s'observent le plus souvent chez les femmes cachectiques, auxquelles cette évacuation ne convient pas; mais comme tout raisonnement doit cesser devant l'observation-pratique, on ne peut se dispenser de conseiller la méthode de Puzos, sauf les modifi-

cations que doit y apporter un état cachectique bien décidé. Les purgatifs conviennent éminemment dans ce cas donnés dans une décoction amère, et on termine le traitement par l'usage du quinquina combiné avec la rhubarbe. Les médecins anglais ont souvent employé ce mélange avec succès.

Dans les engorgemens qui s'abcèdent, et où la matière purulente et laiteuse est très-abondante, le même traitement convient, et sur-tout le quinquina, parce qu'il favorise la suppuration, et qu'il empêche la matière purulente d'être resorbée dans les humeurs ; accident qui jetteroit les malades dans la fièvre-lente, et ne manqueroit pas de les entraîner au tombeau.

Levret emploie aussi les purgatifs avec les sels neutres et le sel de duobus, dont il fait le plus grand usage à la suite des couches pour prévenir les engorgemens laiteux. Il applique aussi sur les tumeurs laiteuses des cataplasmes de mie de pain et de lait, et de petites doses de sel fixe de tartre, (ou carbonate de potasse non saturé), (comme depuis six jusqu'à douze grains par once de cataplasme), avec les jaunes d'œufs et un peu d'huile de lys ; et lorsque la douleur est calmée, il y ajoute le safran ; il purge ensuite avec la manne et quelques sels neutres dans une infusion de feuilles et de tiges de pariétaire. Pour boisson, il prescrit une pinte ou deux par jour d'eau distillée de pa-

riétaire, dans laquelle on ajoute, depuis onze jusqu'à vingt-quatre grains de sel fixe de tartre, et depuis une once jusqu'à deux de syrop des cinq racines apéritives.

Mais ces boissons peuvent être avantageusement remplacées par le petit-lait de Weisse, corrigé par la société de médecine, qu'on peut graduer à volonté. Ce médicament est composé de plantes toniques et purgatives, dont l'infusion prise à dose modérée, forme un purgatif assez doux, et d'autant plus efficace, qu'on peut le continuer long-temps. Lorsque l'infiltration est plus considérable et plus tenace, il faut avoir recours à des remèdes plus efficaces. Les préparations scillitiques, les remèdes stimulans et toniques, doivent être mis en usage.

Les dépôts qui se forment à l'extérieur doivent être ouverts le plutôt possible, lorsqu'ils en sont susceptibles, parce que ce sont des dépôts critiques, et qu'on doit toujours redouter la métastase ou la resorbtion de l'humeur qu'ils contiennent; on soutient la suppuration au moyen de l'usage interne du quinquina, et on les déterge extérieurement avec les eaux thermales savonneuses ou hépatiques, naturelles, ou même imitées artificiellement, qu'on injecte chaudes dans les sinus et les clapiers de la tumeur.

Les dépôts laiteux au sein, qui sont si communs chez les nourrices, ne doivent pas être traités de la

même manière ; on voit quelquefois des tumeurs de cette espèce très-considérables, se ramollir et se dissiper d'une manière graduelle et à peine sensible ; mais lors même qu'ils ne sont pas susceptibles de se terminer par la résolution, il faut bien se garder de pratiquer une ouverture artificielle. En s'ouvrant sans le secours de l'art, ces abcès ne percent qu'au moment où toutes les duretés sont fondues, et d'ailleurs la matière fusant par une très-petite issue, on n'a pas à craindre que l'air pénètre dans le tissu de l'organe mammaire.

J'ai parlé ci-dessus de l'anti-laiteux de Weisse, connu sous le nom de petit-lait de Weisse. C'est à ses propriétés apéritives, purgatives et toniques, que ce médicament doit sa réputation et son efficacité ; pour l'avantage du lecteur, il ne sera pas inutile d'en transcrire ici la formule, telle qu'on l'a d'abord donnée : prenez aristoloche ronde, racine de fougère mâle, souci de vigne, persicaire, feuilles de millepertuis avec la fleur, pervenche, bétoine, verveine, une poignée répondant à une once environ de chacune de ces substances : feuilles et fleurs de serpolet, primevère, gui de chêne, lauréole, polypode de chêne, gallium luteum, fleurs de tilleul, racine de grande scrophulaire, une forte pincée répondant à un ou deux gros de chacune. Ces substances étant bien mêlées et la racine écrasée, on prend du tout un gros que l'on met dans une cafetière de terre avec une chopine

de petit-lait bien clarifié, ajoutant depuis demi-gros de sel d'epsom jusqu'à deux gros, suivant la force et le tempérament; demi-gros de follicules de séné pour les personnes délicates, ou demi-gros de séné pour celles qui sont plus fortes.

On fait infuser le tout pendant deux heures à un feu modéré sans le laisser bouillir; ensuite on les retire du feu, on couvre bien la cafetière jusqu'au lendemain au matin; on passe alors le petit-lait, et on le partage en deux verres, que l'on fait prendre à la malade une heure de distance l'un de l'autre; on supprime l'usage de ce remède pendant les règles: il doit provoquer trois ou quatre évacuations par jour; si la dose indiquée ne suffit pas pour cette évacuation journalière, on l'augmenteroit suivant le besoin; si le remède fait trop d'effet, on n'en prendroit qu'un verre. Chaque huit jours, on purge avec deux onces de manne et quatre gros de sel d'epsom dans une infusion de chicorée sauvage et de cerfeuil, on continue ce remède pendant quarante jours; on observe fréquemment des grumeaux laiteux dans les déjections, et un hypostase laiteux dans les urines.

La société de médecine a simplifié cette formule, et lui a substitué la suivante: prenez sommités fleuries de sureau, de caille-lait, la fleur jaune du millepertuis, de chaque un scrupule; follicules de séné, sel d'epsom, de chaque depuis un demi-gros jusqu'à un gros; on fait infuser le

tout pendant huit ou dix heures dans une livre de petit-lait qu'on partage en deux prises, qu'on donne à la distance d'une heure l'une de l'autre. Une heure après la dernière prise, la malade peut déjeûner avec une croûte de pain et un bouillon. Le régime consiste à se priver de ragoûts, de laitages, de fruits, de crudités : le vin doit être trempé.

QUATRIÈME SECTION.

Maladies relatives à la lactation.

Les maladies comprises dans cette section, qui termine le quatrième ordre général, sont les maladies relatives à la lactation, parmi lesquelles il en est qui ne portent d'autre préjudice à la mère que de ne pouvoir pas nourrir son enfant, ou de le nourrir mal. Tel est, pour le premier cas, le manque de lait, provenant, soit du défaut d'action de l'organe sécréteur, soit d'autres causes plus ou moins plausibles; et pour le second, les différens vices qui attaquent le lait dans sa consistance, sa couleur, sa saveur et ses qualités nutritives.

Il est au contraire, dans cette section, des maladies qui intéressent essentiellement les femmes qui en sont atteintes, et qui peuvent devenir très-graves. Telle est l'exubérance du lait, qui, par un

excès d'action de l'organe mammaire, peut, à la longue, emporter les femmes par une véritable *tabes lactea*, après les avoir fait passer par tous les degrés du marasme. Dans cette section, sont rangées toutes les affections de l'organe mammaire occasionnées par le lait.

Du manque du lait.

Il y a manque de lait lorsqu'après les couches et au temps fixé par la nature, la femme n'a point de lait, ou en a en si petite quantité, qu'il ne peut suffire pour la nourriture de l'enfant. Cette affection n'en est pas, à proprement parler, une pour la femme qui en est atteinte, toutes les fois qu'elle ne doit point son origine à une autre maladie, qui s'oppose à la sécrétion du lait ; mais elle est contraire au vœu de la nature, qui a voulu que toutes les femmes qui mettent des enfans au monde, eussent dans leurs mamelles une quantité de lait suffisante pour les nourrir ; elle contrarie les desirs de nombre de mères tendres et vertueuses, qui, reconnoissant l'impossibilité physique où elles sont de remplir ce devoir important, sont obligées de confier à des mains mercenaires des soins qu'elles eussent bien volontiers prodigués elles-mêmes à leurs enfans ; enfin, elle entretient dans la société un vice bien funeste pour la population, en faisant renoncer les femmes aisées à l'importante fonc-

tion de la lactation, parce qu'elles se persuadent facilement qu'elles n'ont ni assez de lait, ni assez de force pour nourrir elles-mêmes leurs enfans.

Je ne prendrai pas texte de-là pour déclamer contre ces femmes, assez de médecins et de philosophes l'ont fait avant, et avec assez peu de succès; il me suffira de vous faire entrevoir les effets qu'un tel usage peut exercer sur la population, et les avantages qui doivent résulter pour la société, que toutes les mères nourrissent leurs enfans. L'usage de mettre les enfans en nourrice, est une cause de dépopulation, d'abord parce qu'il les prive de la nourriture que la nature leur avoit destinée, et qu'elle avoit accommodée à leur estomac; cela seul en rend beaucoup valétudinaires, quand ils ne succombent pas; je ne dis rien du peu de soins des nourrices mercenaires, et en second lieu, par les ravages qu'exerce le lait dans les femmes qui ne nourrissent pas, et dont grand nombre sont les victimes. Je ne considère la chose que sous le point de vue médicinal, le seul dont nous devions nous occuper ici; il y auroit beaucoup à dire en le considérant sous le rapport moral et politique.

Les causes du manque de lait dans les femmes, regardent, selon les auteurs, le sang qui fournit la matière de cette liqueur, ou les mamelles mêmes qui la séparent. Le sang est en trop petite quantité, ou n'est pas dirigé vers les mamelles. Il est peu abondant par suite de l'habitude trop sèche de tout

le corps, ou par l'effet des maladies antécédentes, ou de la discrasie ou mauvais état de quelque partie noble, ou bien par des causes accidentelles, les jeûnes, les travaux, les chagrins, les veilles, les plaisirs déréglés, les grandes évacuations ; car celles-ci résolvent, pour ainsi dire, le corps, et dévient les humeurs. On a vu des femmes perdre leur lait par des évacuations alvines considérables et des sueurs copieuses.

Le flux menstruel est une des causes qui s'opposent à la sécrétion du lait; mais il faut qu'il soit très-abondant; car j'ai vu des nourrices qui étoient réglées tous les mois, qui ne laissoient pas d'avoir beaucoup de lait. Le sang ne peut parvenir aux mamelles à cause de sa consistance et de sa viscosité, ou par l'effet du peu de capacité des vaisseaux de cette partie, ou bien encore par leur obstruction. Le vice peut encore venir des mamelles, ou parce que leur vertu inhérente est languissante, ou par suite du manque de chaleur dans le cœur, ou à cause d'une foiblesse accidentelle, ou par l'obstruction des vaisseaux de cette partie dans les femmes qui s'étudient à conserver leurs agrémens, qui refusent de nourrir leurs enfans, et qui, par l'application des médicamens rafraîchissans et des narcotiques, éteignent la force des mamelles.

La sécrétion du lait dans les mamelles se fait comme celle de toutes les humeurs de notre corps;

l'organe se réveille, il entre en érection, *erigitur*, et il rappelle à lui le sang dont il sépare le lait. Si cette propriété est perdue dans le sein, soit accidentellement et par l'effet de quelque maladie, soit par l'application de quelque médicament, c'en est fait de la sécrétion du lait : elle ne peut avoir lieu dans un organe qui a perdu son ressort et sa vie particulière.

Les causes externes qui diminuent la sécrétion du lait, sont, d'après les anciens, les remèdes très-échauffans qui résolvent les humeurs et les rafraîchissans qui tendent à épaissir le sang. Cependant, d'après les mêmes écrivains, certaines substances chaudes, procurent du lait ; telles sont le fenouil, le céleri, les semences d'*agnus-castus*; et certaines substances froides, comme la laitue, opèrent souvent le même effet.

Mais ne devons-nous pas reconnoître, nous qui avons tant appris, qu'il n'y avoit rien d'absolu ? que les substances dont se sépare le lait, agissent ou par elles-mêmes, parce qu'elles en fournissent la matière, comme les alimens copieux et de facile digestion, ou elles le font accidentellement en attirant le sang vers les mamelles, ou bien en corrigeant les vices qui s'opposoient à la génération de cette liqueur. Ainsi les rafraîchissans conviennent dans un tempérament chaud, et les excitans dans les tempéramens foibles et languissans. Par la même raison, le manque du lait peut venir de l'emploi des

substances chaudes dans un tempérament chaud, et des substances froides dans un tempérament froid.

Les enfans foibles qui n'ont pas la force de sucer, ou les nourrices elles-mêmes, qui, ayant des ulcères ou des fissures aux seins, n'osent pas les donner à leur nourrisson, donnent également lieu au manque du lait. Ce défaut est facile à reconnoître, à la flaccidité des mamelles, qui ne rendent point de lait ou très-peu de chose, et à l'enfant lui-même, qui pleure, se tourmente, et ne se calme point lorsqu'on lui présente le sein, dont les évacuations alvines, les urines sur-tout sont en petite quantité, et qui maigrit à vue d'œil.

On doit s'informer avec soin si la nourrice est réglée, si elle est libertine et use fréquemment du coït; si elle a des peines morales, ou si elle est affectée de quelque maladie. Les causes précédentes indiquent le défaut du sang, ainsi que l'habitude sèche du corps, et les évacuations antécédentes. Si les mamelles sont flasques et vides sans cause manifeste, on a lieu de soupçonner que le manque de lait vient de la foiblesse de cet organe. Les vices du sang, bilieux, pituiteux, séreux et dissous, se reconnoissent par la couleur, la consistance, le goût du lait, quand il ne manque pas tout-à-fait, après, toutefois, avoir mis en considération le régime, le tempérament, l'âge de la nourrice, et autres circonstances analogues.

Cette affection est plus nuisible pour l'enfant que pour la nourrice, à moins qu'elle ne vienne d'une inanition morbifique et du défaut de chaleur; dans ce cas, la femme doit cesser de nourrir. Lorsqu'on a l'espérance d'augmenter le lait, comme dans les femmes où un vice léger est la cause de son peu d'abondance, on doit chercher à combattre ce vice, et à le détruire. Galien donne à ce sujet quelques préceptes généraux. « Lors, dit-il, que le lait ne vient au sein qu'en quantité moindre qu'il ne le devroit, et que vous voulez le rendre plus copieux, il faut avoir égard à l'état du sang, qui est alors ou trop peu abondant, ou atteint de quelque vice. Dans le premier cas, on employera la purgation et un régime humectant, échauffant et analeptique; et dans le second, si le sang est bilieux après la purgation, on aura recours à un régime antibilieux; s'il est pituiteux, il demande des échauffans qui ne dessèchent pas. Parmi les substances capables d'opérer cet effet, les plus convenables sont les alimens médicamenteux, tels que la roquette, le fenouil, l'anis, et les plantes vireuses et humides; car les plantes sèches échauffent, dessèchent trop, et tendent plutôt à écarter le lait qu'à en provoquer la sécrétion ».

Pour procéder avec ordre, il faut examiner d'abord quels sont les médicamens *gallacpoeitiques* ou lactigènes, et de combien de manières ils peuvent provoquer une sécrétion plus abon-

dante de lait. Les substances qui produisent le lait ou en fournissent la matière, sont tous les alimens succulens, qui contiennent beaucoup de matière nutritive, et qui sont de facile digestion. Les autres atténuent le sang, le poussent vers les mamelles, et discutent les obstructions s'il y en a; tels sont les légers atténuans et échauffans, qui ne dessèchent point, et qui diffèrent des diurétiques et des emménagogues, qui sont plus énergiques. Galien prétend que les diurétiques, les emménagogues et les médicamens qui provoquent le lait, sont de la même classe, mais qu'ils agissent différemment; selon lui, le fenouil, le céleri, et autres de cette espèce, sont vireux et humides, et diffèrent par cela seul des médicamens secs, qui possèdent un plus haut degré d'énergie, et tendroient plutôt à écarter le lait, parce qu'ils provoquent les mois et les urines.

Les atténuans dont nous parlons doivent être d'une vertu médiocre; il suffit qu'ils donnent au sang un peu plus de fluidité, et le rendent propre sous ce rapport, à se porter aux mamelles en plus grande abondance. Cependant Paul d'Egine avertit de ne pas faire un trop long usage de ces médicamens, parce qu'ils échaufferoient à la longue, et opéreroient un effet contraire à celui qu'on se propose. Il est des médicamens qui sont *gallacpoeitiques* par accident, en ce qu'ils calment le trop grand degré de chaleur et d'effervescence du sang,

qui s'opposoient à la sécrétion du lait, la laitue et les semences de pavot sont dans ce cas, lorsqu'on en fait usage chez les femmes ardentes. On peut ajouter à cela les médicamens externes, qui, appliqués sur les mamelles, y attirent le sang, et excitent l'action de ces organes; tels sont les frictions, les ventouses, les fomentations, les cataplasmes.

Ces notions préliminaires une fois données, il convient d'établir le genre de vie qui convient le plus pour favoriser la sécrétion du lait. L'air doit être tempéré, principalement si la nourrice est délicate; car les femmes robustes qui habitent les pays froids, ont ordinairement beaucoup de lait, peut-être parce que le climat sollicite vivement l'appétit, et qu'elles se nourrissent bien. Il faut veiller à ce que les évacuations soient modérées; la diarrhée, l'incontinence d'urine, les lochies trop prolongées, la menstruation, nuisent à la sécrétion du lait; les veilles affoiblissent le corps. Les nourrices doivent exercer modérément les parties supérieures, afin d'y attirer le sang et d'échauffer et de dilater les mamelles; elles doivent s'abstenir des plaisirs de l'amour, de crainte qu'elles ne deviennent grosses, et n'excitent trop fortement le tempérament. Il est cependant des auteurs qui accordent le coït aux femmes lubriques, afin qu'une trop grande privation ne les jette dans l'abattement et la tristesse, et que leur lait ne se gâte. Il faut qu'elles dorment long-temps; vous savez que le

sommeil favorise les actes de la force digestive, et préside à la nutrition ; or, on ne peut révoquer en doute que la sécrétion du lait n'appartienne éminemment à cette force, et n'en soit un acte bien évident. Leurs alimens doivent être succulens et de facile digestion ; mais l'on doit faire attention de ne pas donner dans des excès ; car l'excès de nourriture rend le sang trop épais, sur-tout dans les femmes grasses, qui ont les vaisseaux petits.

La boisson doit être d'eau trempée avec du vin blanc léger ; car les vins épais et trop généreux pourroient nuire, en ce qu'ils obstruent. Cependant, si la nourrice n'est pas accoutumée au vin, il n'y a point d'inconvénient qu'elle boive de l'eau pure ; celle-ci convient même aux femmes ardentes et dont le lait est chaud. On peut aussi employer la bière légère, la décoction d'orge, de coriandre, de raisins cuits et de cannelle, sur-tout s'il y a des obstructions, et que le sang soit épais et visqueux.

Le pain doit être bon et bien fermenté, et les viandes plutôt bouillies que rôties. Le lait convient aussi, parce qu'il nourrit et humecte ; on lui ajoutera les jaunes d'œufs, le sucre, la farine d'orge, dont on formera des crêmes ; quelques-uns ajoutent le beurre ; d'autres recommandent les châtaignes bouillies avec le fenouil. Aëtius et les Arabes louent beaucoup les têtes de poissons salés. Cependant tous les alimens salés dessèchent, excepté que l'usage n'en soit modéré, et seulement

employé dans la vue de rendre les mets plus agréables, et de faciliter leur digestion. Apollonius prétend avoir engraissé des hommes maigres, par l'usage du sel. Les poissons délicats, tels que la sole, le merlan, et autres semblables, font partie du régime; parmi les légumes, le panais, la roquette, la bourrache, le chou, le fenouil, le persil, l'origan, doivent être ajoutés aux bouillons dans les femmes qui ont le sang épais, visqueux, et qui ont des obstructions. Parmi les fruits, les raisins secs, les pistaches, les amandes douces, pourvu que les femmes ne soient pas histériques; car les choses douces, le miel, les figues, les raisins secs, ne leur conviennent point. Si donc le manque de lait ne vient que de la pénurie ou de l'appauvrissement du sang, les moyens que je viens d'indiquer peuvent suffire pour en procurer.

Mais si cette affection a sa source dans un vice particulier du sang, il faut chercher à le combattre. On remédiera au vice bilieux par les purgatifs qui conviennent dans ce cas, et sur-tout par les sels neutres et la crême de tartre; on fera prendre ensuite des bouillons, des juleps, des émulsions rafraîchissantes; on fomentera le sein, et même on peut faire prendre quelques bains tiédes, qui, en même temps qu'ils épanouissent l'organe extérieur, calment l'effervescence de la bile, et favorisent la sécrétion du lait. Mais si le manque de lait ne vient, ce qui est le plus ordinaire, que de l'épaississement et

la viscosité du sang, on doit d'abord purger avec les phlegmagogues ou les médicamens qui purgent la pituite et les mucosités, qui ne sont autre chose que des purgatifs énergiques, et ensuite mettre en usage toutes les substances qui provoquent la sécrétion du lait. Indépendamment du régime dont j'ai parlé, on doit employer la roquette récente, le fenouil, l'ail, le porreau dans les bouillons ; la poudre de vers de terre dans un œuf, dans un bouillon, ou délayée dans le vin, à la dose d'un gros ; la décoction de raifort et de son dans le vin.

Jacques Théodore, médecin allemand, connu sous le nom de *Taberna-Montanus*, qui ne se servoit jamais de remèdes exotiques, et n'employoit que les plantes indigènes, dans lesquelles il reconnoissoit de grandes vertus; Taberna-Montanus dit que la pimprenelle a tant de vertus pour faire venir le lait, que si l'on en applique seulement l'herbe sur le sein, le lait y monte au bout de six heures avec tant d'abondance, qu'on est obligé de la retirer. Vous ferez le cas que vous devez faire d'un tel médicament et de son étonnante propriété; cependant, il n'y a aucun inconvénient à l'employer.

Paracelse recommande de donner, tous les huit jours, une cuillerée d'huile d'anis, tirée par expression. Aëtius conseille la semence de lin avec le miel et le vin cuit ou la bière. Mercatus vante beaucoup les tablettes suivantes : prenez noyaux

de pin, amandes douces, de chacun une once, semences de persil, de fenouil, de chacune un gros; poudre de vers de terre, deux gros; suffisante quantité de sucre; réduisez en tablettes. Le gingembre et la cannelle peuvent être ajoutés en petite quantité aux décoctions et aux bouillons. Amatus loue beaucoup la poudre d'hypocampe, poisson marin, à la dose d'un gros, avec le vin blanc, pendant quelques jours. Fabrice d'Aquapendente donne aux femmes qui ont perdu leur lait, la pervenche en décoction ou en substance dans les alimens, ou en salade. Enfin, d'après Galien et Dioscoride, la pierre vulgairement appelée gallactite, donnée à la dose d'un gros dans un bouillon, augmente le lait; et Lemery, dans son Dictionnaire des drogues, dit que la galactite provoque le lait aux nourrices. Pline vante beaucoup la pierre mélitite, qui est très-analogue à la précédente.

J'ai dû rapporter les principaux remèdes indiqués par les auteurs pour provoquer la sécrétion du lait, sans rien préjuger sur leurs vertus; vous pouvez en faire l'épreuve dans votre pratique, sans crainte comme sans danger, tant ces substances sont innocentes. Parmi les remèdes externes capables d'appeler le lait aux mamelles, les frictions sèches et les fomentations avec la décoction de camomille, ou les cataplasmes avec les feuilles de pimprenelle, de fenouil et de menthe, rempliront vos vues, ainsi que les ventouses, et généra-

lement tous les moyens qui agissent en opérant une succion, et en excitant l'action de l'organe mammaire.

De l'exubérance du lait.

La trop grande abondance du lait est le vice opposé à celui dont je viens de parler. Dans celui-ci ce fluide est tellement copieux, qu'il distend le sein, et qu'il s'échappe de lui-même par les bouts. Cette affection est dangereuse, non-seulement pour les enfans, mais encore pour les nourrices dont les mamelles peuvent s'enflammer, devenir extrêmement douloureuses, et même s'abcéder et donner lieu à différentes maladies. Aristote prétend que les enfans peuvent avoir des convulsions par la trop grande abondance du lait, quoique ce fluide soit bon et agréable. Lucrèce dit, dans son premier livre, que l'abondance du lait fait entrer les chèvres en démence.

On attribue communément cette affection à la trop grande affluence du sang vers les mamelles, et à son abondance, provenant d'un régime de vie nourrissant, chaud et humide, ou des autres causes qui augmentent les humeurs, telles que l'oisiveté, les bains, la paresse du ventre, et principalement la suppression des menstrues, qu'on doit supposer dans le plus grand nombre de cas; généralement enfin toutes les causes qui sont contraires à l'affection précédente.

Sans doute toutes ces causes doivent être admises comme donnant lieu à une très-grande sécrétion du lait, mais aussi faut-il reconnoître dans les organes qui séparent et filtrent cette liqueur, une augmentation d'action considérable, un excès de force et de puissance ; sans cela, vainement le sang abonderoit-il, vainement afflueroit-il vers les seins, il est nécessaire que les organes excréteurs entrent en jeu, qu'ils soient vivement sollicités, et qu'ils soient dans un état d'érection perpétuelle.

Si l'abondance du lait aux mamelles se fait sentir dans le temps de la gestation, c'est, d'après Hippocrate, un signe manifeste de la foiblesse du fœtus, qui n'en peut consommer beaucoup pour son accroissement.

Cette affection est facile à reconnoître à la vue et par le rapport de la malade. On ne doit pas la mépriser et l'abandonner à elle-même, parce que le lait peut facilement se corrompre, enflammer les parties, occasionner la fièvre, des ulcères, la chute des bouts, et autres maladies semblables, principalement si cette humeur contracte quelque vice.

Mais il est un autre genre d'affection plus grave à redouter ; c'est le *tabes lactea*, c'est la résolution laiteuse de toutes les humeurs par l'action vive et constante de l'organe excréteur, qui peut épuiser les femmes, et les faire passer successivement par tous les degrés de l'amaigrissement, du marasme et de la consomption, comme on en a des exemples.

Ainsi donc, cette humeur bienfaisante et douce, inventée par la nature pour la nourriture des enfans, peut devenir, pour la mère, par sa trop grande abondance, une cause de destruction.

On n'abandonnera donc pas à elle-même une affection de cette espèce, quoique dans le principe elle ne soit accompagnée d'aucun accident grave et fâcheux ; on s'occupera très-efficacement, au contraire, du soin de modérer cette excrétion, par tous les moyens qui tendent à diminuer le lait et à le faire passer par d'autres voies. Le régime est le premier qui se présente à nous, le pain doit être grossier, les fruits secs, les viandes, les poissons, la volaille et le gibier, rôtis : les veilles, l'exercice des parties inférieures, et les grandes évacuations, conviennent. L'air doit être froid et sec, ou chaud et sec ; les boissons aqueuses, où l'on peut cependant faire bouillir la rue, les semences d'agnus-castus ; on recommande aussi la piquette, mais non pas le vin, quoiqu'il soit des cas où un vin grossier et couvert pourroit convenir.

Paul d'Egine recommande, dans ce cas, de ne pas sucer les mamelles, parce que la succion irrite l'organe, et excite une plus grande sécrétion de lait ; il croit cependant qu'on peut le faire, lorsqu'on a à redouter l'inflammation ; une succion modérée évacue toujours les seins, et remédie à leur tension.

Une fois que l'on a pourvu au régime, on a

recours à des moyens plus directs; on pratique la saignée, dans la vue de diminuer la pléthore : la saignée au pied est préférable à celle du bras, parce qu'elle attire le sang vers les parties inférieures, et qu'elle provoque les mois. Les ventouses sèches ou scarifiées aux cuisses et aux jambes, et les catharctiques, pour ouvrir le ventre, trouveront aussi leur place. Mercurialis rejette les purgatifs, comme ne tendant pas à diminuer la masse du sang; mais il les admet quelquefois, parce qu'ils déterminent le transport de ce fluide vers l'utérus.

On ne doit pas négliger l'application des médicamens externes sur les mamelles et sous les aisselles; l'oxycrat, l'onguent rosat, sont recommandés dans ce cas; le cataplasme le plus ordinaire se fait avec le son cuit dans l'oxycrat; on peut y ajouter le bol d'Arménie et l'huile de myrte. On emploie encore la terre de coutelier avec l'huile rosat, le mucilage de psyllium et le vinaigre rosat; ou bien prenez farine de lentilles et de fèves, de chacune deux onces; poudre de graine de myrte, un gros et demi; alun, un gros; suffisante quantité de sucs de plantain et de pourpier, pour que ces substances aient la consistance d'un cataplasme.

Il ne faudroit cependant pas faire un trop long usage de tous ces astringens, de crainte que le lait, venant à s'épaissir, ne donne lieu à de plus grands maux. Pour éviter cet inconvénient il faut combiner avec tous ces remèdes les résolutifs : par

exemple, on peut faire usage d'un cataplasme fait avec la farine de fèves, de lupin, les semences de cumin, cuites dans l'oxymel, auxquelles on ajoute la poudre de rue et d'agnus-castus. Quelques auteurs recommandent l'eau de mer, dans laquelle on fait cuire les baies de myrte, la lie du vinaigre, et les fumigations faites avec le vinaigre jeté sur les charbons ardens.

Indépendamment de ces moyens, on cherchera à diminuer la masse du lait, au moyen des sudorifiques et des apéritifs; parmi les premiers, les décoctions de gayac, de sassafras, de salsepareille, méritent la préférence; et les autres peuvent être variés à l'infini. Mais, tant les sudorifiques que les apéritifs, ne doivent être long-temps continués que lorsqu'il est question d'évacuer tout-à-fait la matière laiteuse; et même, dans ce cas, le petit-lait, de Weisse, dont je vous ai donné la formule, seroit préférable à tous les autres médicamens qu'on pourroit employer dans les mêmes vues, parce que son efficacité est bien reconnue. Lors, au contraire, qu'on ne donne ces médicamens que pour diminuer l'exubérance laiteuse, il convient de ne pas insister long-temps sur leur usage.

Mercurialis vante beaucoup la décoction de cumin dans le vinaigre, et dit que des éponges trempées dans cette décoction, et appliquées sur les mamelles une nuit seulement, dissipent le lait, pourvu qu'on fasse observer une diète sévère.

Lorsque les mamelles sont douloureuses et enflammées, il est bon de les faire sucer, mais à de longs intervalles, parce que la succion attire le lait. D'un autre côté, si l'on ne tire pas le lait, on court risque de le voir s'épaissir et devenir concret; et alors on n'est plus à temps de le tirer par la succion. Mercurialis recommande de ne pas tirer le lait par succion, excepté qu'il ne soit trop abondant, tant dans les femmes qui ne sont pas accoutumées à la lactation que dans celles qui y sont accoutumées. Il n'est cependant pas inutile de faire sucer les mamelles des femmes qui ne veulent pas nourrir, si l'on a à craindre le danger de l'inflammation et de la concrétion du lait, comme l'observe très-judicieusement Primerose.

De la concrétion ou caillement du lait. Du poil de lait.

Le caillement du lait, poil de lait, *morbus pilaris*, est un accident assez ordinaire aux femmes qui ne veulent pas nourrir, et aux nourrices qui ne sont pas suffisamment tétées, et qui laissent par-là engorger leurs mamelles. Selon les auteurs anciens, le lait peut se cailler de deux manières: il se caille en grumeaux, et forme ce que les Grecs appellent *trombos;* ou bien le lait se réduit en fromage; mais cette distinction n'est pas admise par les auteurs modernes, parce qu'en effet ce n'est

qu'un degré différent du caillement ou de la concrétion du lait.

Quelques-uns lui donnent improprement le nom de fièvre de lait ; mais cette affection est le plus généralement désignée par les femmes sous le nom de poil de lait, lorsque le caillement est joint à une espèce particulière de douleur, que les femmes savent bien distinguer, et qui est semblable, dit Mauriceau, à celle qu'Aristote assure fabuleusement procéder de quelque poil avalé par la femme en buvant, lequel étant ensuite facilement porté dans la substance fongueuse des mamelles, occasionne une très-grande douleur, qui ne s'appaise que lorsqu'on a fait sortir le poil avec le lait, soit en pressant les mamelles, soit en les suçant.

Cette affection est occasionnée par des passions d'ame vives, par la colère, par une grande et subite joie, par la terreur, par des applications acides, astringentes sur les mamelles, par un air froid agissant trop immédiatement sur le sein d'une nourrice imprudemment découverte, et sur-tout par l'usage trop continué d'alimens gélatineux, austères, acides, et autres de cette espèce.

Il est inconcevable avec quelle rapidité les vices des alimens se communiquent au lait, et quelle impression ils y font. C'est un fait généralement connu de tout le monde, que le lait d'une nourrice devient purgatif lorsqu'elle a pris quelque

médicament qui a cette propriété. Olaüs Borrichius raconte que le lait d'une femme qui fit usage, pendant quelques jours, d'absinthe, devint d'une amertume insupportable. Branner assure avoir vu sortir par une blessure faite au sein, de la bière inaltérée qu'on venoit de boire; ce qui doit être un motif pour les nourrices d'éviter avec soin tous les mets trop salés, épicés, les liqueurs ardentes, spiritueuses, aromatiques; et un avertissement aux médecins de ne pas trop les surcharger de remèdes.

Lorsque, par quelqu'une des causes ci-dessus exposées, le lait s'est caillé, la mamelle paroît dure au tact, inégale; on sent sous le doigt les grumeaux de lait endurci; son excrétion est diminuée, suspendue ou dérangée; la mamelle devient douloureuse, et s'enflamme même quelquefois. Il est rare qu'une mamelle soit affectée seule; il est au contraire fort ordinaire que les engorgemens laiteux passent plusieurs fois d'un sein à l'autre. Si l'on ne remédie pas tout de suite à cet accident, il peut avoir des suites fâcheuses; il occasionne assez ordinairement l'abcès ou l'apostême des mamelles; quelquefois la tumeur s'endurcit, devient skirreuse, et dégénère enfin en cancer, comme l'a observé Fabrice Hildanus.

Hippocrate prétend que le lait caillé dans les mamelles, produit la démence. Galien, qui rapporte ce fait dans ses Commentaires, n'en nie pas la possibilité, mais il ne l'a jamais vu. Roderic a

Castro cite un médecin de son pays, nommé André Alacer, qui l'a souvent observé ; et un autre, nommé Brachellus, qui a vu une femme devenir folle toutes les fois qu'elle nourrissoit un enfant ; une autre femme, dans les mêmes circonstances, éprouvoit des douleurs de tête.

Quoi qu'il en soit de ces observations, il est certain qu'il faut le plutôt possible remédier à cette affection ; de crainte qu'elle ne devienne plus grave. Les secours les plus convenables dans ce cas, sont les saignées du bras ou du pied, placées et répétées suivant les circonstances, et un régime sévère et délayant. Les topiques doivent être en partie anodyns ou émolliens, et en partie résolutifs ; on se servira de cataplasmes de mie de pain et de lait avec les jaunes d'œuf et le safran, ou même les farines résolutives, cuites dans la décoction des plantes émollientes.

Lorsque la tumeur commence à se ramollir, on doit employer les résolutifs seuls, tels que les cataplasmes de mie de pain et de vin, l'eau marine avec le vin rouge, l'urine d'une personne saine, la dissolution du sel fixe de tartre (carbonate de potasse non saturé) dans l'eau de pluie distillée, ou bien le sel ammoniaque (muriate ammoniacal), dissous dans une décoction de plantes vulnéraires. Il faudroit bien se garder d'employer les résolutifs, si les cataplasmes émolliens n'avoient pas ramolli la mamelle ; au contraire, il faut alors recourir

promptement aux suppuratifs émolliens, tels que l'onguent de la mère incorporé dans le cataplasme de mie de pain et de lait, qu'on renouvellera toutes les six heures.

Ces derniers topiques sont d'autant mieux indiqués, qu'alors la fièvre se déclare, les douleurs pulsatives se font sentir dans toute l'étendue des mamelles; l'inflammation de la tumeur augmente de plus en plus; enfin, le sein s'apostême ou suppure. Dans ce cas, il arrive, ou que le tissu cellulaire de la mamelle est seulement engorgé, ce qui est rare, ou bien l'engorgement n'occupe que les glandes, ce qui est assez commun; mais le plus souvent l'une et l'autre de ces parties sont affectées en même temps.

Dans le premier cas, la mamelle devient, pour l'ordinaire et uniformément, d'un volume considérable; en sorte que le sein ne change point de figure, à moins qu'il ne se forme différens foyers d'abcès; encore arrive-t-il commmunément que les cloisons qui séparent ces foyers se détruisent, et qu'ils communiquent les uns dans les autres. Ces dépôts occasionnent de très-vives douleurs pulsatives, avant que la tumeur s'ouvre naturellement, ou que la fluctuation de l'abcès devienne assez sensible pour qu'on puisse en faire l'ouverture.

Dans le second cas, le sein paroît comme bosselé de distance en distance, et l'on reconnoît facile-

ment au toucher que ces différentes tumeurs ne sont pas intimement adhérentes entr'elles. D'ailleurs, la peau de la mamelle n'est point tendue ni douloureuse au commencement du dépôt, rarement dans l'augmentation, et même dans l'état, mais seulement sur la fin.

Dans le troisième cas, la mamelle est inégalement gonflée ; elle est plus dure dans quelques endroits que dans d'autres ; mais les douleurs pulsatives se font sentir comme dans le cas précédent.

La suppuration se fait promptement ; elle est même assez abondante dans le premier cas ; mais le pus est inégal et varié, soit en couleur, soit en consistance ; néanmoins l'ulcère qui succède à l'ouverture de la tumeur, le déterge aisément, s'il ne se rencontre point de complications, et particulièrement si le dépôt s'est ouvert de lui-même.

La suppuration, qui est semblable en tout à la précédente, est très-lente à se faire dans le second cas, et elle ne se prépare pas en même temps dans toute l'étendue du sein ; elle commence dans un endroit et s'annonce ensuite dans un autre ; de sorte que pendant qu'un foyer d'abcès se vide, un autre point de la mamelle devient douloureux, et s'abcède de suite. Cette alternative se répète jusqu'à ce que toutes les glandes, qui ont été engorgées, et dans lesquelles la résolution n'a pu se faire, aient suppuré les unes après les autres, ce qui dure souvent plusieurs mois, et quelquefois même pen-

dant une année entière, sur-tout si la femme est avancée en âge.

Il se forme aussi différens foyers de matière purulente, de la même nature, dans le troisième cas; mais comme il y a plusieurs glandes engorgées qui se trouvent comprises dans chacun de ces foyers, la mamelle se dégorge plus promptement que dans le second cas, et plus lentement que dans le premier, parce qu'il présente quelques-uns des caractères des deux cas précédens.

Levret a pour méthode, dans tous ces depôts, d'attendre que la matière se fasse jour d'elle-même, tant pour éviter que l'air extérieur pénètre dans l'intérieur du sein, que parce que le plus long séjour du pus accélère la destruction des cloisons qui partagent les différens foyers voisins; d'où il résulte qu'il se fait une moindre ouverture aux tégumens. D'ailleurs, l'instrument tranchant laisse toujours, selon lui, des cicatrices plus ou moins grandes, plus ou moins difformes; au lieu que si la peau s'ouvre spontanément, à peine apperçoit-on des vestiges de l'ouverture après la guérison.

« J'emploie, dit Levret, pour seul topique, pendant l'hiver, l'emplâtre de Nuremberg, récemment préparée, que je fais appliquer sur toute l'étendue de la mamelle, lorsque je n'ai d'autre intention que celle de résoudre l'engorgement. Je préfère, dans l'été, les douches d'eau de pluie distillée, sur chaque pinte de laquelle on fait dissoudre

depuis deux gros jusqu'à demi-once de sel fixe de tartre ou (carbonate de potasse non saturé), et j'ai soin qu'on entretienne sur le sein malade une compresse suffisamment imbibée de cette liqueur chaude, et recouverte d'un taffetas ciré ».

Ce médicament, ajoute-t-il, est le plus puissant de tous les résolutifs qu'il y ait dans la nature, pour les tumeurs lymphatiques et laiteuses; et à son défaut, on peut se servir de la lessive de cendres de sarment ou de genêt, ou même d'une légère dissolution de savon d'Alicante dans l'eau commune.

Il est nécessaire, dans les mêmes circonstances, de tenir aux malades le ventre libre, au moyen de petites doses de sulfate de potasse ou sel de duobus, qu'on fait continuer pendant long-temps; de purger de temps en temps avec quelques minoratifs, et de prescrire un régime convenable. Au reste, il est essentiel de faire remarquer que dès qu'il n'y a plus de douleur au sein, les mouvemens ménagés des bras qui mettent en action les muscles pectoraux, facilitent l'expulsion des matières purulentes qui pourroient séjourner dans quelques sinuosités.

Il n'est pas inutile, avant de terminer cet article, d'examiner en peu de mots sur quelle base peut reposer la fable d'Aristote, répétée par un grand nombre d'auteurs et par toutes les femmes, sur le poil avalé dans l'affection désignée sous le nom de *morbus pilaris*, poil de lait, et transporté

ensuite à travers le tissu cellulaire et toutes les autres parties vers le bout des mamelles.

On ne peut pas bonnement s'amuser à réfuter sérieusement une pareille opinion; et cette affection reconnoît un trop grand nombre de causes, pour qu'on puisse même une seule fois l'attribuer à un poil avalé, qui prendroit, comme le remarque Rondelet, plutôt le chemin du bas-ventre, et s'évacueroit avec les matières fécales. Alexandre Benedictus ou Bennedetti, médecin italien, nie que le poil de lait vienne d'un poil avalé; mais il pense qu'il peut s'en former dans les mamelles, de la même manière, dit-il, que dans les vieux abcès il se forme, selon la nature de la matière, des calculs, des graviers, et des soies semblables à celles des cochons. Vesale pense plus raisonnablement qu'il ne s'engendre point de poils dans les mamelles, mais quelque chose de semblable à un poil, et à ces filamens qui se forment dans les reins et les méats urinaires. Enfin, Roderic a Castro dit, avec beaucoup de raison et de sens, que ce qui a pu tromper les femmes dans le principe, c'est que le lait se fige et devient concret, de la même manière que le sang, et forme de véritables filamens; et que cette forme a pu leur en imposer pour un véritable poil.

Du peu de consistance du lait.

Il arrive souvent dans les femmes que le lait pèche par son peu de consistance, et qu'étant trop fluide et trop séreux, il n'est pas assez nourrissant. Ce vice du lait est nuisible aux enfans, qu'il ne nourrit pas suffisamment, et chez lesquels il ne peut hâter l'accroissement et le développement des membres ; aussi, ils crient, se tourmentent, et sont souvent attaqués d'un dévoiement séreux et de coliques venteuses.

Ce vice provient quelquefois de la surabondance des sérosités dans le sang, ou d'un tempérament froid et humide qui s'oppose à la coction et ne produit que des liqueurs séreuses et crues ; il tire son origine d'un régime de vie trop humectant, et de la suppression des urines et des sueurs ; mais il peut encore venir de la lésion de la faculté digestive et de la foiblesse même de l'organe qui fait la sécrétion de cette liqueur.

On reconnoît ce vice du lait à trois signes principaux. Le premier consiste à en mettre une goutte sur l'ongle ou sur une glace; si la goutte de lait n'adhère point, le lait est trop séreux. Le second consiste à plonger dans le lait un cheveu ; si cette humeur n'adhère point au cheveu, elle est sans contredit encore trop séreuse. Et enfin, on peut affirmer la même chose, si, l'ayant fait cailler, la

partie séreuse est plus abondante que la partie caseuse et la partie butyreuse. Mais ce vice sera bien plus sensible si l'enfant pisse beaucoup, et est toujours noyé dans ses linges ; s'il a la diarrhée, et s'il est maigre et décharné.

Un régime approprié est ce qui convient le mieux pour remédier à ce vice du lait, et pour lui donner plus de consistance. Il est nécessaire qu'il soit sec et chaud ; que les nourrices mangent, autant que faire se pourra, leur pain rôti, et qu'elles y mêlent de l'anis ou de la coriandre. Leurs viandes doivent être rôties ; les viandes grossières et solides, comme celles des vieux animaux, sont préférables à celles des jeunes. Les nourrices s'abstiendront, avec beaucoup de soin, de tous les alimens qui humectent trop, tels que le poisson, les fruits succulens, le lait et les bouillons ; elles boiront peu, et ajouteront à leur boisson un vin bien couvert, ou bien elles feront usage d'une décoction de gayac, de racine de squine et de coriandre dans le vin.

Mais si la trop grande fluidité du lait vient de ce que le tempérament est pituiteux, froid et humide, il faut chercher à évacuer les humeurs pituiteuses surabondantes, au moyen des phlegmagogues, et faire usage ensuite des fortifians toniques et du quinquina sur-tout, ayant bien attention de ne pas trop insister sur les purgatifs, parce qu'ils tendent à entraîner les humeurs vers les selles, à les détourner par ce moyen des mamelles, on in-

sistera au contraire sur les diaphorétiques, qui tendent au même but, et n'ont pas les mêmes inconvéniens. Si c'est la foiblesse de la faculté digestive qui donne lieu à ce vice du lait, ainsi que celle de l'organe excréteur, on cherchera à la combattre par les stomachiques, les analeptiques ou alimens toniques, on donnera des frictions sèches sur les mamelles, et on les tiendra toujours couvertes avec une étoffe de laine qui en excite continuellement l'action.

Des autres mauvaises qualités du lait.

Le lait, pour être un bon aliment, ne doit être ni trop épais ni trop fluide; lorsqu'il est trop épais, il est difficilement altéré par l'acte de la coction; il se gâte; et quand il est retenu trop long-temps, il donne lieu à des épilepsies, à des convulsions, au ténesme, à des vents, à des furoncles; il dégoûte les enfans; il les rend engourdis, assoupis, et devient la cause de nombre d'autres maladies. Lors, au contraire, qu'il est trop fluide, il produit chez les enfans des dévoiemens, des coliques, des vomissemens et le marasme. Le bon lait se reconnoît à la couleur, à l'odeur et au goût.

Il doit être d'une couleur blanche, qui lui est particulière, et qui porte son nom, parce que dans les autres humeurs blanches, telles que la sérosité et la lymphe, on ne la retrouve pas. Je m'étonne

qu'Aristote préfère le lait qui est azuré et qui approche le plus de la couleur du ciel. Le lait doit être blanc; et lorsqu'il n'a pas cette couleur ou qu'il s'en écarte plus ou moins, on doit le regarder comme mauvais, crud, brûlé, mêlé avec de mauvaises humeurs: la bile, la pituite en altèrent quelquefois la couleur.

L'odeur doit en être suave sans être forte; s'il sent l'aigre, c'est une preuve de sa froideur; s'il est nidoreux, c'en est une de son acrimonie, de sa chaleur, de sa corruption. Le lait s'altère facilement par la moindre cause, non-seulement dans l'estomac des enfans, mais même dans les mamelles.

Son goût doit être doux et agréable; sa douceur n'est pas celle du sucre et du miel, mais une douceur qui lui est particulière, qu'on pourroit appeler douceur laiteuse, parce qu'elle ne ressemble en rien à celle des autres corps doux. Si on le trouve âcre, salé, amer, il est trop chaud; si, au contraire, il est insipide, acerbe, acide, il est trop froid.

Ces défauts peuvent venir du mauvais régime de la nourrice, et principalement si elle se nourrit d'aulx, d'oignons, de choses salées, poivrées ou frites. Pour bien juger de la bonté du lait, on aura égard au temps du nourrissage, ou, comme on le dit vulgairement, à l'âge de cette liqueur, et aux différentes époques où les mamelles en contiennent;

ses qualités mêmes sont quelquefois relatives. Il est certain que le lait des femmes enceintes n'est pas bon ; celui des nouvelles accouchées ne peut convenir qu'à un enfant de naissance, parce qu'il est séreux et trop peu consistant. Il est des auteurs qui prétendent que le lait de la seconde et de la troisième année, n'est pas bon, parce qu'il est trop épais ; mais qu'il est bon depuis le troisième mois jusqu'à la seconde année. Mais, selon la remarque judicieuse de Primerose, comme le lait suit la température de la nourrice, et la nature des alimens dont il est formé, il n'est pas naturel de croire qu'il se détériore par l'acte seul de la lactation ; de manière qu'il peut encore être bon plusieurs années après l'accouchement. Cependant, on a coutume, dans le choix qu'on fait d'une nourrice, de prendre un lait plutôt jeune que vieux, et cela par la raison qu'un lait jeune convient mieux à l'état de débilité de l'estomac des enfans de naissance.

Aussi-tôt que le lait perd ses bonnes qualités, et qu'il en acquiert de vicieuses, il peut occasionner bien des maux à la nourrice et à l'enfant ; car il peut ronger et ulcérer les mamelles des nourrices, et donner à l'enfant des coliques violentes, occasionner des exulcérations et des démangeaisons à l'enfant. Galien rapporte qu'un enfant ayant tété le lait d'une nourrice qui se nourrissoit mal, fut tout couvert d'ulcères. Rien, en effet, ne prend avec autant de rapidité que le lait, le caractère

des alimens ; rien n'est plus vîte altéré que cette liqueur.

Les causes qui peuvent vicier le lait, sont de plusieurs genres : elles viennent du régime ou de la nourrice elle-même. Les alimens qui opèrent cet effet, sont les viandes ou poissons gâtés, les choses salées, âcres, aromatiques, les aulx, les porreaux, les oignons, l'usage immodéré du vin. Les causes qui viennent de la nourrice elle-même se prennent de ses affections et de son tempérament. Les affections graves de l'ame altèrent le lait ; la terreur, le chagrin, et sur-tout la colère, opèrent un effet presque subit sur cette liqueur ; et l'enfant est toujours la victime des fureurs de sa nourrice ; la débauche ou le libertinage opèrent le même effet. Le tempérament de la nourrice influe beaucoup sur les qualités du lait ; s'il est chaud ou froid, bilieux, pituiteux ou mélancolique, ce fluide en reçoit des modifications qui l'altèrent.

Les vices du lait se reconnoissent, 1°. au lait luimême ; Aëtius s'explique ainsi à ce sujet : « On doit éprouver le lait à la vue, au goût, à l'odorat ; il doit paroître à ceux qui l'examinent, blanc, égal, agréable, et médiocrement épais ; le lait vicieux est au contraire épais et caseux, séreux et liquide, livide, écumeux ou fétide, acide, amer, salé ; on peut en conjecturer que la nourrice est maladive, et vous passerez à une autre. Un autre moyen, selon le même auteur, de reconnoître les défauts de

cette liqueur, c'est d'en imbiber un linge blanc et de le faire sécher à l'ombre; la tache qui restera sur le linge, indiquera la couleur du lait; s'il est bilieux, elle sera jaunâtre; s'il est mélancolique, elle sera livide; s'il est pituiteux, la tache aura peu d'apparence. Mais ces signes ne sont pas très-certains; et il faudroit que ces humeurs y fussent en quantité suffisante, pour marquer d'une manière sensible.

2°. Le vice du lait se reconnoît à l'enfant lui-même, lorsqu'il ne veut pas téter, ou bien, lorsque tétant, il ne profite pas; qu'il pleure continuellement; qu'il dort peu; qu'il a les chairs molles et flasques; qu'il maigrit, et qu'il a des aphtes dans la bouche.

3°. On le reconnoîtra pareillement à la femme elle-même, lorsqu'elle est colère, libertine; lorsqu'elle aime le vin; qu'elle est mélancolique, bilieuse, pituiteuse; ce que l'on reconnoîtra aux signes qui indiquent ces tempéramens. Le lait bilieux sera jaunâtre, séreux, amer; l'habitude de la nourrice sera maigre. Le lait pituiteux sera plus épais, blanc, aigre; le mélancolique sera très-épais, en petite quantité, et d'une couleur blanche, livide.

Il est de la plus grande importance de chercher à combattre les vices que le lait présènte, lorsqu'ils peuvent être bien saisis. Il est évident que si ces vices viennent d'un mauvais régime, on parviendra

facilement à les faire cesser, en le changeant tout-à-fait, et en substituant de bons alimens aux substances qui vicioient le lait.

Il faut sur-tout que les nourrices évitent les passions fortes de l'ame et les occasions qui les font naître ; elles doivent s'abstenir de tout exercice trop violent du corps, et sur-tout des plaisirs de l'amour, dont l'usage rend le lait fluide et fétide, sur-tout si elles deviennent grosses. Elles doivent exercer modérément les parties supérieures, selon le conseil d'Aëtius. Il faut qu'elles aient le ventre libre, et qu'elles s'abstiennent, avec beaucoup de soin, de tous les alimens âcres, et de tout ce qui est chaud, salé et indigeste. Au contraire, elles doivent faire usage d'alimens succulens et de facile digestion ; car le défaut de coction vicie le lait.

On pourra quelquefois, mais sobrement, faire usage de la purgation, pour évacuer les premières voies et la saburre qui les empâte ; on ne doit y revenir qu'à de longs intervalles, parce que les purgatifs dévient les humeurs et les portent vers les parties inférieures. Si l'on est forcé d'employer les évacuans chez une nourrice, elle donnera peu de son lait à l'enfant le jour de la purgation, parce que le lait seroit purgatif. Hippocrate remarque que les chèvres qui broutent l'élatérium et les tythimales, ont le lait amer et purgatif.

Indépendamment de ces précautions, on doit combattre le tempérament de la nourrice par tous

les moyens qui sont indiqués en pareil cas. Si elle est d'un tempérament ardent et chaud, les bains, les alimens humectans, les rafraîchissans, tant de la classe des alimens que de celle des médicamens, seront très-appropriés. Dans le cas contraire, les stomachiques et tous les remèdes indiqués dans l'espèce de cacochymie seront utilement employés. Si les mauvaises qualités du lait viennent d'un vice vénérien, il faut entreprendre le traitement anti-vénérien de la nourrice, ou en changer si l'enfant n'est pas infecté; ce qui est bien rare, ou, pour mieux dire, n'arrive presque jamais; car l'infection vénérienne se communique facilement par la succion et par le lait.

FIN.

TABLE DES ARTICLES

contenus dans ce volume.

TROISIÈME ORDRE GÉNÉRAL.

QUATRIÈME ORDRE GÉNÉRAL.

PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

SECONDE SECTION.

TROISIÈME SECTION.

QUATRIÈME SECTION.

FIN DE LA TABLE.

